3e Année. N° 112 — 24 pages. — 35 centimes. — 10 Avril 1924.

Mon Ciné

GEORGES VAULTIER.

Ce fut une révélation pour le public, lorsque parut à l'écran pour la première fois dans L'Enfant Roi *Georges Vaultier. Le public qui ne s'y trompe pas classa tout de suite cet artiste parmi les meilleurs que nous possédons. La création du duc Frédéric dans* Kœnigsmark *ne fit qu'accroître le succès de ce nouvel interprète de cinéma.*

LIRE DANS CE NUMÉRO UN ARTICLE CONSACRÉ A GEORGES VAULTIER.

C'EST DANS CE NUMÉRO QUE COMMENCE NOTRE NOUVEAU ROMAN

TERREUR par Pierre **DESCLAUX**, d'après le Film de la Société des **FILMS FORDYS** interprété par **PEARL WHITE.**

terreur

ABONNEMENTS : Un an. { France . 18 francs. Étranger. 23 francs.
Compte chèques postaux : 259-10.

TOUS LES JEUDIS

Direction, Administration
3, rue de Rocroy, Paris (X^e)

Vous avez la parole...

Les légendes. — LA DANSEUSE INCONNUE m'envoie ces réflexions amusantes : « Je voyais l'autre soir *La Fille sauvage*. On voyait Nathalie Lissenko qui interprète Jacqueline dans ce film. Soudain la dame me dit en parlant de cette artiste : « Elle porte le deuil de Judex. C'est elle qui jouait dans *Judex* et *La Nouvelle Mission de Judex*. — Mais vous vous trompez, dis-je, c'est Yvette Andreyor qui jouait dans ces deux films. — Non, je vous affirme qu'elle est en deuil parce qu'elle aimait Cresté. » Je ne pus lui faire admettre qu'elle commettait une erreur. Une autre personne m'assura que Cresté et Tih Minh s'aimaient pour de bon, parce qu'ils s'étreignaient avec passion. Quelqu'un m'assura également que Mary Osborne avait dix-huit ans et que Bout de Zan en avait vingt. On se demande où les gens vont chercher de telles légendes ! » Que diriez-vous alors, charmante lectrice, si vous veniez jeter un coup d'œil sur mon courrier? Je vous conterai un jour des histoires bien amusantes sur les légendes qui courent.

Le ciné-parlant. — PERAGALLO qui est un lecteur assidu me dit : « Dans un de vos récents numéros, vous répondez à quelqu'un que le ciné doit rester muet, parce que s'il en était autrement, nous serions condamnés à entendre des horreurs. Pour mon compte, le ciné agrémenté de paroles explicatives et appropriées ne me rappelle que des souvenirs gais. Le meilleur dans mon existence d'amateur de cinéma est une représentation donnée dans un petit trou perdu des bords de la Manche. Les assistants comprenaient surtout de braves matelots avec quelques baigneurs curieux et beaucoup de gosses mal peignés. On passait ce jour-là un film dont le sujet se déroulait dans le grand monde, au milieu de marquis, de marquises et autres seigneurs de moindre acabit. L'impresario avait jugé à propos de mettre à la portée de l'assistance l'état d'âme de cette aristocratie et le langage de la haute société. Dans la coulisse, il commentait donc en paroles chaque scène du film. Et ce n'était pas du tout banal. A certain moment la marquise, le stylo entre les doigts, pesait les termes d'une lettre qu'elle allait écrire ; et l'on entendait ces mots : « Y faut tout d'même que j'y écrive un mot d'billet. » Quelques instants après, le marquis mécontent de l'attitude de son intendant, lui disait d'un air courroucé : « Insolent ! Vous ne m'avez pas z'a regardé ! » Et le film se déroulait ainsi, pour le plus grand plaisir de l'assistance. Jamais je ne me suis autant amusé ! Jamais Charlot lui-même ne m'avait procuré des accès aussi convulsifs et j'ai souvent pensé que devant une assistance d'un niveau intellectuel plus relevé, quelque sombre drame, commenté par des paroles à la blague — je vous vois très bien dans ce rôle de commentateur fantaisiste — (merci bien !) obtiendrait le meilleur succès. » — Cette histoire est une critique excellente du ciné-parlant qui, malgré tout ce qu'on pourra faire, sera toujours ridicule. Le ciné est muet, ne lui donnons pas l'usage de la parole, il en mourrait, le pôvre !

Boite aux lettres.

MARGUERITE COMPTE, article paraitra bientôt. — LUC H. ANVERS, très souvent les américaines tournent avec une perruque, ce dont je les blâme. Voyez France Dhélia dans *les Rantzau*. Elle a eu le tort de porter une perruque blonde et cela nuit à son interprétation. — SERGE ROMERO, je blâme les metteurs en scène qui ont agi ainsi. Puisque vous êtes antiquaire, donnez-moi votre adresse, j'ai la marotte d'acheter des vieilles choses, j'irai vous rendre visite. — SYLVETTE et PIERRETTE, oui vous reverrez bientôt Max de Rieux à l'écran. — PHILOSOPHIE POSITIVE, comment voulez-vous que je rencontre votre père et que je lui parle de vous ? Je ne connais même pas votre nom. *Mon Ciné* est lu par de grandes personnes, vous pouvez le lui dire. René Hervil est un metteur en scène de talent. — PAPASSIENNE, le concours de scénarios de Pathé Consortium n'a rendu aucun résultat comme je l'avais fait prévoir. O mystère des studios ! pourquoi s'obstiner à ne pas vouloir demander des scénarios aux nombreux écrivains qui ne rêvent que d'en écrire et qui sont légion?— — UNE PASSIONNÉE DE L'ÉCRAN, LOUPETTE II, Floresco jouait Moralès de *Vindicta*. — JENNY, Boiville est morte des suites d'un stupide accident. Je suis israélite les années bissextiles et catholique les autres années. — LOETITIA, pour avoir cet autographe, il vous suffira d'écrire à Catelain. Si vous arrivez au théâtre, vous pourrez tenter votre chance au ciné—PIERRETTE JORION, oui c'est Nox que vous avez vu dans l'*Homme qui pleure*. — DEUX ALGÉROISES, ces films doivent être de très vieilles bandes italiennes, car je ne les ai jamais vus. — DEUX RIEUSES, trop indiscrètes ! Il est célibataire et a du talent. — LA FILLE DU PHARAON, *In'ch'Allah* avait un scénario assez incohérent, je suis de votre avis. On veut tourner *Salammbô*, c'est exact et j'ai bien peur que ce soit affreux. Non Mosjoukine n'interprétait pas ce rôle. — UNE MASCOTTE TOURQUENOISE, Kovanko et Lissenko sont deux artistes différentes quoique portant le même prénom. Mosjoukine est russe. Aucun artiste de *La Ville Maudite* n'a tourné dans l'*Engrenage*. — GENTLE BABY, *Son P'tiot* est un film américain que je n'aime pas. Il est odieux de voir cette femme livrant son mari. Mauvais scénario, un navet américain qu'on juge assez bon pour notre pot-au-feu. Beaucoup de longueurs dans *J'accuse*, mais tout de même, c'est un beau film. — SIGRATA, 1° peut-être que oui, peut-être que non ; 2° *Folies de Femmes* est supérieurement interprété ; 3° on ne peut pas dire que Douglas soit beau, c'est certain, mais quel artiste ! Ne soyez pas injuste ! — ANDRÉE REVE BRISÉ, *Militona*, adapté du roman de Théophile Gautier par Henri Vorins. Militona : Paulette Landais ; Juancho : James Deveza ; Salcédo : José Bruguera ; James Deveza joue un rôle important dans *la Gitanilla* d'André Hugon. Sa photo a paru dans le numéro 106. — H. DE L'ESTEREL, *les Rôdeurs de l'air*, réalisé par George B. Seits, film américain (1920). George Rockwell : George B. Seits ; June Elliott : June Caprice; professeur Elliott : Frank Redman ; Docteur Santro : Harry Semels ; Tharen : Peggy Shanor ; Bean : Charles Reveda ; Murdock : Joë Cuny ; Sergent Doyle : Spencer Bennett. *Les deux Orphelines*, réalisé par Griffith (1921). Henriette : Lilian Gish ; Louise : Dorothy Gish ; Comte de Linières : Frank Losse ; comtesse de Linières : Catherine Emmett ; marquis de Presles : Morgan Wallace ; chevalier de Vaudrey : Joseph Schildkraut ; Picard : Creighton Hale ; La Frochard : Lucile La Vergne ; Pierre Frochard : Frank Puglia ; Jacques Frochard : Sheldon Lewis ; Brissot : Monte Blue ; Fouré : Sidney Herbert ; Tison : Leslie King. — M^{lles} CHAZE, reparlerons de Reginald Denny, le créateur de *Kid Roberts*. J'ai trente-huit ans et suis marié. — M. OOTEL, Gina Relly vient de reparaitre à l'écran dans *Mes P'tits* et *la Course à l'Amour*. Je ne vous garantis pas de pouvoir vous donner des renseignements sur toutes les artistes de théâtre. D'ailleurs *Mon Ciné* est une revue cinématographique. — SIMONNE, l'*Engrenage* a été mis en scène par Maurice Kéroul, édité par les G. P. C. et interprété par Geneviève Félix. — RICHARD MARCHAL, Von Hollter dans *Une poule mouillée* était Wallace Beery, artiste dont je pense beaucoup de bien. Oui pour Vanel et Magnier. — ZIZETTE, ne serait-ce pas de de Max que vous voulez parler? — L. PROUX, je ne comprends pas du tout le sens de votre question. Ce n'étaient pas des artistes qui me questionnaient. Non Geneviève Félix n'a pas tourné ce film. — RUP VIAS, Jacques Féraud dans l'*Aiglonne* d'Arthur Bernède était Andrew Brunelle. Quant à l'autre film, vous vous trompez certainement de titre. — UN HAVRAIS CURIEUX, ce film a été tourné aux environs de Berlin, car il est allemand. La photo en est très belle. L'éditeur français n'a pas fait connaitre les noms d'artistes.

SYLVIO PELLICULO.

TERREUR

ROMAN PAR PIERRE DESCLAUX

d'après le film de la S^é des Films Fordys

Interprété PAR PEARL WHITE

CHAPITRE I

LE RADIOMINIUM.

Le laboratoire du P^r Louis Lorfeuil était situé au rez-de-chaussée du château que possédait le savant près de Senlis. Depuis que ses inventions l'avaient rendu célèbre et riche, Lorfeuil vivait dans cette superbe propriété de l'Ile de France entourée d'un parc immense et où il trouvait le calme nécessaire à ses travaux.

Le Professeur ne se rendait guère à Paris que pour assister aux séances de l'Académie des Sciences dont il faisait partie et encore lui arrivait-il souvent de préférer son laboratoire à l'Institut.

C'est que Louis Lorfeuil mettait au point une nouvelle invention destinée à bouleverser toutes les lois de la dynamique et dont il n'aimait pas parler, même à ses familiers. Malgré le silence fait autour de sa découverte, le savant n'avait pu empêcher le bruit de se répandre qu'il venait de trouver un nouveau corps dont la puissance génératrice était formidable. Quelques journaux avaient consacré des articles à ce qu'on appelait déjà le Radiominium et Lorfeuil s'irritait des inexactitudes et des exagérations qu'imprimaient les gazettes.

Ce jour-là, Lorfeuil enfermé dans le laboratoire avec son aide Roger Durand réfutait les objections que lui présentait le jeune chimiste. Ce dernier qui travaillait depuis quelque temps en compagnie du professeur avait su gagner sa confiance. C'était au demeurant un esprit scientifique de grande valeur et qui rendait beaucoup de services à Louis Lorfeuil.

— Je ne suis pas fou, disait celui-ci, je prouverai que le Radiominium est un fait et non une théorie.

Il s'irritait des critiques que le jeune homme venait d'émettre et poursuivit d'une voix sourde :

— Vous savez bien, Durand, que le Radiominium est un corps qui, sous un volume extrêmement restreint, développera une force considérable. Songez qu'une poignée de Radiominium qui tiendrait dans le creux de votre main suffirait à actionner les machines des navires les plus puissants ! Le jour où l'invention sera au point, notre pays n'aura plus besoin de charbon. Notre pays pourra se désintéresser des compétitions internationales relatives au pétrole. Pensez aux applications multiples de mon invention...

— Je vous demande pardon de vous contredire maître, objecta Roger Durand, mais s'il est exact que le Radiominium soit capable de développer cette force extraordinaire à laquelle vous faites allusion, il n'est pas moins vrai que vous n'avez pas trouvé le moyen de capter la force en question et de l'utiliser. Dès lors à quoi vous sert...

Le P^r Lorfeuil ricana si étrangement que Roger Durand s'interrompit pour regarder le savant qui lui montrait une boîte présentant la forme d'un appareil photographique.

— Votre scepticisme a quelque chose d'agaçant, reprit le savant. On dirait que vous perdez votre confiance en moi. Vous me faites de la peine, Roger. Ceci est un générateur merveilleux qui captera précisément la force terrible du Radiominium. Vous allez croire que je perds la raison. Je vous affirme que grâce à ce générateur, je rendrai possible le mouvement perpétuel.

Le jeune homme répliqua tristement :

— Maître, je vous souhaite de ne pas vous tromper, mais il est un côté du problème que vous ne me paraissez pas envisager. Votre nouveau métal devra être manipulé par les hommes s'ils veulent l'utiliser. Or vous savez comme moi que le Radiominium dégage une force calorique telle, qu'elle a un effet mortel sur le corps

Hélène Lorfeuil était en compagnie de son professeur d'éducation physique.

humain. Vous avez été grièvement brûlé au cours d'expériences et moi-même...

— Taisez-vous, Roger ! Rappelez-vous les ravages causés par les rayons X. Réfléchissez qu'on n'est pas encore parvenu à protéger complètement les savants qui se servent de ces merveilleux rayons. La science ne progresse malheureusement que petit à petit. D'ailleurs contrairement à ce que vous avancez, je ne me suis pas désintéressé de la question. Vous le savez aussi bien que moi. J'ai trouvé la terre réfractaire qui résistera à la chaleur du Radiominium. Voilà trois semaines que j'ai travaillé à la composer. Vous allez descendre au laboratoire souterrain et verser le radiominium dans les récipients que j'ai préparés. Je suis convaincu qu'ils résisteront.

Roger Durand sourit et riposta :

— Permettez-moi, Maître, d'en douter. Votre terre réfractaire ne résistera pas, j'en ai la conviction. Je profite de cette occasion pour vous supplier de m'expliquer le mécanisme de votre générateur. Si vous me faisiez l'honneur de me révéler, je pourrais travailler d'une façon plus avertie.

Il se tut, attendant une réponse de Lorfeuil ; mais ce dernier gardait le silence. Roger ajouta :

— Vous voyez, Maître, que je risque volontiers ma vie pour le triomphe de vos idées. J'ai tout préparé. L'expérience est prête. Je n'hésiterai pas à la tenter et pourtant je suis persuadé que les récipients éclateront et que le Radiominium sera projeté dans le laboratoire souterrain. Je peux être aveuglé et remarquez que je ne mets même pas la cagoule d'amiante. Je sollicite l'honneur périlleux de ne pas la mettre. Mon dévouement à votre cause scientifique ne sera-t-il pas récompensé?

Le Pr Lorfeuil ne dissimula pas sa colère.

— Non, fit-il, je ne vous révèlerai pas le contenu de cette petite boîte. Estimez-vous très flatté d'en connaître seul l'existence. Que vous importe de savoir? Il doit vous suffire de travailler sous mes directives. Descendez !

L'aide s'approcha d'une paroi et, résigné, pressa sur un bouton dissimulé dans une moulure. Une partie du plancher s'ouvrit, démasquant les premières marches d'un escalier conduisant à la cave secrète où se faisaient presque toutes les dangereuses manipulations chimiques du professeur. Une vive clarté rougeâtre sortait de ce trou. Une odeur âcre envahit le laboratoire. Lorfeuil s'impatienta :

— Eh bien, qu'attendez-vous? Je constate que contrairement à vos dires, vous n'avez pas le courage nécessaire.

D'un calme dédaigneux, Roger Durand s'engagea sur les degrés et disparut. Le savant était si sûr de lui, qu'il ne quitta pas un seul instant le siège sur lequel il était assis. On entendait Roger remuer des objets métalliques à l'étage inférieur. Lorfeuil savait ce qu'il faisait et devinait les gestes du jeune chimiste. Il souriait, persuadé que dans quelques secondes, Roger allait confesser ses torts et reconnaîtrait la valeur de cette terre réfractaire dont il paraissait tant douter.

« Que fais-tu là ? dit le Professeur Lorfeuil. Ta place n'est pas ici ! »

Une explosion sourde fit tout à coup trembler le parquet. Les cornues vibrèrent sur les étagères. Lorfeuil se dressa pris d'une soudaine inquiétude. Roger Durand parut. Il venait d'escalader l'escalier et de la fumée surgie de la cave l'enveloppait. Il s'écria désolé :

— C'est raté ! Je l'avais prévu. Les récipients ont fondu littéralement sous l'influence du Radiominium. Je vous le disais, Maître, que votre terre réfractaire...

Le Pr Lorfeuil se rendait à l'évidence, mais il ne pouvait dissimuler un mouvement d'humeur.

— J'étais pourtant sur la voie, fit-il en bougonnant. Je chercherai et améliorerai cette terre.

Dépité de l'échec, il traversa le laboratoire, gagna un petit escalier tournant qui conduisait à un bureau vitré situé sur une sorte de balcon intérieur dominant la vaste pièce. Il se réfugiait là d'habitude lorsqu'il cherchait la solution d'un problème difficile.

Roger le suivit du regard, referma la trappe du laboratoire souterrain et lorsque le savant eut disparu, il enveloppa son poignet gauche d'un mouchoir, car il avait été sérieusement brûlé.

— Il ne s'en est même pas aperçu, murmura-t-il. Et s'asseyant devant une table, il s'absorba dans le calcul d'une équation.

CHAPITRE II

HÉLÈNE ET ROGER.

HÉLÈNE LORFEUIL, fille du professeur, se trouvait, ce matin-là, non loin du laboratoire de son père sur la grande pelouse du château, en compagnie de son professeur d'éducation physique, Paoli, un gaillard qui avait une stature de colosse et qui renvoyait à la jeune fille le gros ballon de football qu'elle lui lançait.

Hélène Dorfeuil venait d'avoir vingt-deux ans. Blonde, les yeux malicieux, très jolie, le corps souple et harmonieux moulé dans des culottes de toile et un chandail de laine blanche, elle s'efforçait de rendre amusant cet exercice de ballon qui l'énervait. Elle taquinait en effet Paoli qu'elle considérait comme un camarade dévoué avec qui elle pouvait se permettre une certaine familiarité. L'athlète avait pour la jeune fille une affection respectueuse et dévouée. Il appréciait ses façons assez libres de jeune fille moderne et savait gré à Hélène de le traiter en ami plutôt qu'en subalterne. Le professeur d'éducation physique que Louis Dorfeuil avait donné à sa fille était un garçon loyal qui connaissait l'art de rendre intéressants les exercices d'entraînement auxquels il devait soumettre son élève.

— Vous croyez que c'est gai, se plaignait la jeune fille, de voir mon emploi du temps réglé par papa avec une telle minutie? On dirait qu'il veut faire de moi un champion pour les jeux Olympiques.

— Votre père a raison, Mademoiselle Hélène, répondait Paoli, vous menez une existence très saine. Votre santé...

— Je préférerais être à Paris et danser le fox-trot. Mais mon père ne veut rien entendre. On n'a pas idée de contrarier de la sorte une jeune fille de vingt-deux ans !

Ils se turent quelques instants, puis Hélène reprit :

— N'est-ce pas qu'il est charmant?

— Qui, le jardinier? questionna Paoli moqueur.

— Non, l'assistant de papa.

— Voyez-vous ça ! Le professeur sait-il l'opinion flatteuse que vous avez de son aide?

— Oh ! papa tout en m'aimant beaucoup, se préoccupe assez peu de mes opinions. Il m'élève scientifiquement et se figure qu'il me modèlera à sa guise. Qu'il règle jusque dans les moindres détails mon éducation physique passe encore, mais je vous demande un peu, Paoli, s'il n'est pas exagéré d'émettre la prétention d'organiser ma vie comme on conçoit le plan d'une machine. Je ne suis pas sotte et j'ai compris que papa voulait me marier. Il ne m'a même pas fait l'honneur de me dire à qui il me destinait. Je me révolte contre une telle façon d'agir. Elle n'est pas admissible.

— Vous m'entretenez là, fit Paoli cherchant à éluder cette conversation gênante, de questions qui dépassent ma compétence. Je n'entends rien à ces choses-là. D'ailleurs il est temps que vous alliez vous habiller pour votre promenade à cheval.

Il mit sur les épaules d'Hélène un manteau qui traînait à terre. Ils se dirigèrent vers le château. En passant près du laboratoire dont une croisée était ouverte, la jeune fille eut une idée. Elle appela son chien Tom qui se chauffait un peu plus loin au soleil et montrant son ballon à l'animal le lança dans le laboratoire.

Le ballon tomba précisément sur une cornue qu'il brisa. Le chien d'un bond franchit la croisée et fit basculer une table garnie d'éprouvettes. Hélène qui avait suivi le même chemin que Tom apparut aussitôt dans l'encadrement de la fenêtre et se mit à rire en voyant l'air absourdi de Roger Durand.

— Avouez que vous ne m'attendiez pas? fit-elle. Et elle ajouta en désignant le poignet de Roger : encore brûlé ! L'expérience que vous deviez tenter ce matin n'a donc pas réussi?

— Hélas ! se borna-t-il à dire.

Hélène baissa le ton de sa voix et murmura :

— L'invention de papa ne peut donner des résultats pratiques que si l'on parvient à résoudre le problème de la terre réfractaire qui...

Roger lui adressa un signe. Le Pr Lorfeuil avait entendu le vacarme causé par l'irruption brusque dans le laboratoire d'Hélène et de son chien. Il surgissait mécontent.

— Que fais-tu là? Ta place n'est pas ici ! s'écria-t-il courroucé en montrant la porte à Hélène.

La jeune fille ne savait pas désobéir à son père. Elle sortit, Roger Durand de nouveau assis, recommençait à calculer. Le savant se tourna vers lui et déclara :

— Les façons d'agir de ma fille à votre égard me surprennent beaucoup. Je suis heureux de voir que seules les recherches scientifiques vous intéressent.

— En effet, Maître ! approuva Roger. Mais il avait rougi et dissimulait son trouble en se penchant sur la table. L'attitude d'Hélène paraissait singulière au professeur. Il réfléchit qu'il devait avoir avec sa fille un sérieux entretien sur ce sujet. Un quart d'heure plus tard il faisait appeler son enfant dans son cabinet de travail et lui disait sans ambages :

— Hélène, je veux te marier. C'est l'aboutissement d'un plan que j'ai laborieusement mûri. Tu épouseras le prince de Mesnevil, notre voisin.

— Mais, je ne pense pas... dit Hélène.

— Tu n'as pas à penser ! C'est moi qui pense pour toi. J'ai prévu ton avenir méthodiquement. Le contrat de mariage a été accepté par le Prince. Sois sans crainte, j'ai tout prévu. Le Prince de Mesnevil occupe une telle situation dans le monde que ton mariage avec lui sera le couronnement de ma carrière. Songe que ma célébrité ne m'a pas encore ouvert les portes du grand monde et que ton union me permettra...

— Eh bien, si tu insistes pour m'acheter un mari, se récria la jeune fille, pourquoi ne pas choisir quelqu'un de bien comme.., comme Roger, par exemple?

— Mon assistant ! Ce roturier ! s'indigna le savant. Est-ce que par hasard il aurait osé...

— Rien du tout ! s'empressa de dire Hélène. Mais c'est un garçon qui t'est dévoué et qui est capable de faire le bonheur d'une femme, tandis que le Prince, ce viveur...

— Les sentiments frivoles n'ont rien à faire avec ma science de la vie. Sors ! Je n'ai plus besoin de toi.

Sur le seuil Hélène protesta une dernière fois :

— Mon corps s'est prêté à ton entraînement scientifique, mais quant à mon cœur...

Le savant excédé ne répondit pas. Il avait sonné. Un domestique apparut. Il lui ordonna :

— Vous direz à M. Durand de venir me parler.

Hélène voulait savoir ce qui allait se passer durant cet entretien et elle y parvint en se glissant derrière la porte du cabinet de travail, dès que le jeune homme en eut franchi le seuil. Elle réussit à maintenir le battant entr'ouvert et à écouter.

Le Pr Lorfeuil avait pris son air le plus sévère.

— Vous m'avez demandé, Maître, questionna Roger. Je me disposais justement à quitter le châteaupour aller rejoindre ma mère.

— Je sais que c'est l'heure du déjeûner. Mais je n'en aurai pas pour longtemps, Durand. Lorsque je vous ai engagé à mon service, mon ami, il fut bien entendu que sous mon toit, la science seule devait vous préoccuper et que ma fille vous laisserait indifférent.

— En effet, Maître, répondit l'assistant. Je vous ai même donné ma parole d'honneur, je ne l'ai pas oublié. Je n'ai rien à me

« La partie n'est pas encore perdue », dit le docteur Rafaël.

reprocher. Je n'ai point failli à l'engagement que j'ai pris...

— C'est bien, coupa sèchement le savant, je ne veux pas, j'exige que vous ne flirtiez pas avec Hélène chez moi. Vous me le promettez?

— Je vous le promets, Maître.

Il en coûtait au jeune homme de faire une telle déclaration, car il aimait Hélène et se doutait que cet amour était partagé par elle. Il quitta fort triste le château et se rendit dans une des premières maisons de Senlis, voisine de celle qu'il habitait lui-même avec sa mère. Un homme aux cheveux ébouriffés vint lui ouvrir la porte.

— Ah ! Docteur Rafaël, murmura Roger découragé, mes affaires ne sont guère brillantes. Le Pr Lorfeuil vient de m'interdire d'aimer sa fille et je commence à comprendre que j'ai conçu un rêve fou.

— Ne jetez pas le manche après la cognée, mon petit, répondit le personnage, depuis que vous avez bien voulu me prendre pour confident, je vous ai donné je crois de bons conseils. Si vous trouvez la terre réfractaire dont Lorfeuil a besoin et sans laquelle son invention ne peut servir à rien, vous dicterez vos conditions. Vous savez ce que je vous ai promis. Je possède en Sardaigne des terrains immenses, incultes et dans lesquels se trouve une terre dont la composition est telle qu'à mon avis elle peut constituer le produit réfractaire cherché. Il résistera, j'en suis convaincu, à la puissance calorique du Radiominium. Un de mes neveux arrivera demain ou après-demain porteur d'un sac rempli de cette terre. Nous commencerons aussitôt les expériences. La partie n'est pas encore perdue.

Roger serra la main du Dr Rafaël avec effusion.

(A suivre.) PIERRE DESCLAUX.

SIGNORET contre SIGNORET

En regardant la photo ci-contre, vous reconnaissez sûrement l'excellent artiste Gabriel Signoret et vous vous demandez pourquoi il menace ce vieillard qui est à ses genoux dans une attitude suppliante. Vous serez étonnés d'apprendre que Signoret braque son browning sur... lui-même, car cette photo représente une scène de *L'Enfant des Halles* où Signoret joue en même temps le rôle de Romèche et celui de Mortimer. *L'Enfant des Halles*, roman de H. Magog paraîtra dans *Le Journal*. Le film à épisodes tiré de cette œuvre est mis en scène par René Le Prince.

NOUS APPRENONS QUE...

*** Marcelly Albani, l'artiste italienne qui a épousé un metteur en scène allemand, Schamberg, vient de tourner *Le Jeu de l'Amour* pour une firme allemande. Le film a été mis en scène par son mari.

*** *La Garçonne*, projetée en Égypte, a été différemment accueillie par le public. On a beaucoup sifflé, on a beaucoup applaudi.

*** Les Américains auraient l'intention de tourner en même temps qu'Abel Gance un film sur Napoléon. Le film français sortira-t-il avant le film étranger?

*** Dans *Le Diable dans la Ville* que tourne Germaine Dulac, le rôle du médecin sera interprété par Mario Nasthasio que l'on remarqua dans *Gossette*.

*** La Super-Film va tourner des films pour son propre compte et c'est Henry Lepage qui organisera et dirigera ce service.

*** Un metteur en scène américain a engagé Earl Sande le jockey qui conduisit à la victoire le fameux cheval Zew. Il tourne un rôle dans *La Grande Route Blanche* que la Goldwyn éditera.

*** Charles A. Post est l'artiste américain le plus lourd, puisqu'il pèse 160 kilos. Enfoncé Fatty !

*** C'est Gaumont qui éditera *le Loup Garou*, film en cinq épisodes que Pierre Bressol et Jacques Roullet ont tiré du roman d'Alfred Machard, ainsi que *Triboulet*, ciné-roman en six époques qui a été tiré du roman de Michel Zévaco.

*** Le nain Le Tarare a été engagé par Jaque Catelain pour créer un des principaux rôles de *La Baraque des Monstres*. Ce film comportera toute une partie comique avec des lions véritables.

*** Léon Poirier a commencé à tourner les premières scènes de *La Brière*. Voici quelle est la distribution définitive de cette œuvre : Théotiste : Myrga ; Aoustin : José Davert ; l'Aoustine : Jeanne-Marie Laurent ; Julie : Lavoir ; Florence : Eugénie Nau ; Marie : Renée Wilde ; le père Moyon : Mouton ; et enfin dans le rôle de Jeanin : Armand Tallier qui fera avec ce rôle sa rentrée à l'écran.

*** William Tilden le champion du monde du tennis jouera un rôle dans le prochain film de Rupert Hughes.

*** Hélène Chadwick et Claire Windsor qui, les premières, avaient coupé leurs cheveux, viennent de décider de les laisser repousser. D'autres artistes de Californie ont décidé de suivre cet exemple.

*** Vicente Suarez, artiste espagnol dont la spécialité est d'imiter Charlie Chaplin, va tourner des bandes comiques pour une firme espagnole.

Un retour à l'écran NAZIMOVA

Nazimova dans un de ses plus beaux films : Hors la Brume.

Nazimova, la très belle artiste au corps frêle, gracile, un corps d'enfant presque, aux yeux expressifs et aux attitudes si personnelles, semble avoir abandonné le studio.

Voilà fort longtemps qu'elle n'a pas tourné et pour la revoir sur l'écran on est obligé de rééditer ses films.

On a commencé par la première œuvre qu'elle tourna : *Epouses de guerre*, on en a simplement changé le titre qui est devenu *Maternité*. Nous donnons ici une photographie de Nazimova dans ce film. On voit que l'artiste apparaît bien différente de ce qu'elle fut ensuite.

Nazimova, hâtons-nous de le dire, n'a jamais déclaré qu'elle abandonnait le cinéma. Elle y reviendra sans doute, car, voilà quelques mois, elle a choisi des scénarios que son mari, Charles Bryant, devait mettre en scène, et bien des amateurs de l'écran retrouveront avec joie leur artiste préférée.

Nazimova, paraît-il, est très différente au studio de ce qu'elle était lorsqu'elle tourna ses premiers films. A ce moment, elle ne se permettait aucune initiative. Elle écoutait quasi religieusement ce que lui disait son metteur en scène.

Aujourd'hui elle manifeste sa volonté et on lui obéit.

Nous verrons la différence.

Nous la reverrons en France dans *Salomé*, dont la présentation a eu lieu récemment et qui passera bientôt sur les écrans parisiens.

GLYM.

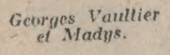
Dans Salomé.

En haut, à droite : Dans The Brat *(Le Marmot).*

L'artiste dans Maternité.

Nazimova dans Camille.

Une étoile qui se lève
GEORGES VAULTIER



Georges Vaultier et Madys.

L'artiste dans le Comte de Fersen de L'Enfant Roi.

GEORGES VAULTIER n'est « nouveau » qu'au cinéma ; il fit en effet beaucoup de théâtre avant d'aborder l'écran. Du reste, voici sa courte histoire.

Il travailla d'abord le chant, qui l'attirait particulièrement, et entra aux Variétés, où il interpréta un rôle important dans *Les Merveilleuses*. Puis, ce fut la guerre : un an au 7e génie, et le reste dans l'aviation, à l'escadrille 301.

Un phlegmon à la gorge lui interdit de se consacrer définitivement au chant comme il l'aurait désiré ; il fit de la comédie. Cora Laparcerie lui confia un rôle de *Mon Homme*.

Ensuite, il entreprit quelques tournées comme premier rôle et metteur en scène. Au Caire, à Alexandrie ; puis, avec M. Calmettes, une tournée officielle en Syrie et en Silicie. Enfin, il fit partie d'une tournée qui allait en Amérique. C'est au Théâtre National de Montréal, alors qu'il jouait Scarpia, de *La Tosca*, que Léonce Perret le remarqua et lui offrit immédiatement le rôle du Grand-Duc Frédéric dans *Kœnigsmark*. Georges Vaultier, qui désirait depuis longtemps s'essayer au cinéma, accepta d'emblée, d'autant plus que, surtout pour un début, le rôle était fort beau.

Ni le metteur en scène, ni l'artiste n'eurent à s'en repentir : M. Perret trouva en Georges Vaultier le plus souple, le plus intelligent des interprètes et, en dehors des heures de travail, le plus exquis des compagnons de voyage. De son côté, M. Vaultier fit son apprentissage de comédien d'écran sous la direction d'un excellent metteur en scène avec lequel il se lia vite d'une amitié durable. On sait ce que donna, à la projection, le personnage du Grand-Duc Frédéric : tout le monde remarqua immédiatement cet artiste distingué, aux gestes sobres, à la physionomie si expressive, et qui évoluait dans les salons d'une Grande-Duchesse avec une aisance, un chic extraordinaire : grand, mince, élégant, souple, étonnamment « racé » il fut le triomphateur masculin, de *Kœnigsmark*.

Une seconde création, aussi importante et aussi réussie que la première, devait classer définitivement Georges Vaultier parmi les meilleurs comédiens de l'art muet : ce fut le rôle du comte Axel de Fersen, dans *L'Enfant Roi* ; il sut rendre sans exagération, sans faute de goût son difficile personnage d'amoureux sans espoir, de chevalier dévoué jusqu'à la mort à Marie-Antoinette. Les amours platoniques, paraissent toujours plus ridicules que touchantes à la majorité du public : ici, à force de talent, Georges Vaultier sut donner à la belle et pure figure de Fersen un tel attrait que nul n'osa se moquer : ce fut un beau tour de force. Ajoutons qu'en tournant ce film, pendant la scène où il est blessé à la tempe d'un coup de bâton le sympathique artiste fut réellement frappé et perdit connaissance pour de bon.

Georges Vaultier et Andrée Lyonel.

Enfin, Georges Vaultier vient de créer un rôle important de louche aventurier dans *Les Ombres qui passent* aux côtés du grand Mosjoukine.

Ensuite, il va jouer dans *Michel Strogoff* sous la direction de Léonce Perret, le rôle du tartare Ivan Ogareff. Pour se donner la physionomie d'un tartare, après de longues recherches, l'excellent artiste a trouvé un truc, qu'il ne veut pas dévoiler, et qui lui donnera absolument l'aspect voulu *sans aucun maquillage*. Il aura les yeux bridés, le front bas, la figure cruelle, mi-chinoise mi-russe des tartares authentiques ; et cela, répétons-le sans l'emploi d'aucune poudre, d'aucune pâte, d'aucun crayon spécial. Attendons avec impatience cette nouvelle et curieuse création d'un artiste, qui adore passionnément son art et qui aime le cinéma beaucoup plus que le théâtre.

Georges Vaultier (au centre) dans une scène de Kœnigsmark

Georges Vaultier (à gauche) déguisé en femme (L'Enfant Roi).

En haut : *Avec Huguette Duflos dans* Kœnigsmark.

Il n'est d'ailleurs pas prêt de quitter l'écran puisqu'un contrat de plusieurs années va le lier à Léonce Perret pour *Michel Strogoff* d'abord, et d'autres très beaux films ensuite.

JEAN EYRE.

LES FILMS DE DEMAIN

"LA MAIN QUI A TUÉ"
"PIERRE ET JEAN"

Une scène de coulisses (La Main qui a tué).

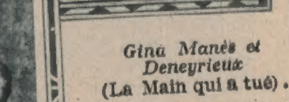
LA MAIN QUI A TUÉ

La comtesse de Chancey restée seule avec un fils, Jacques, qui n'a pas tardé à la quitter pour venir vivre à Paris selon son rang, a recueilli et élevé une orpheline : Huberte, qui aime Jacques en secret.

Un jour, le jeune homme rencontre un nommé Sauvaître, ancien associé de son père, qui lui propose de racheter à la comtesse des titres de propriété, actuellement sans valeur, concernant un gisement abandonné. Mise au courant, Mme de Chancey refuse de donner les titres à son fils, ajoutant que ce Sauvaître fut le mauvais génie du défunt, et que son passé n'est rien moins qu'honorable. Jacques rompt donc toutes relations avec Sauvaître qui, furieux, car il espérait faire une bonne affaire, les titres ayant acquis une valeur considérable, vient trouver Mme de Chancey et la menace de montrer au jeune homme certaines lettres prouvant que Jacques est en réalité le fils du marquis d'Heurtebise, un ami du comte de Chancey. Elle ne cède pas ; et, quand le misérable vient chercher sa réponse définitive, il se trouve en face de Jacques à qui sa mère a courageusement avoué la vérité.

La discussion devient tout de suite très violente entre les deux hommes, une lutte s'ensuit, au cours de laquelle Sauvaître est tué d'un coup de revolver.

Mme de Chancey affirme au magistrat venu faire une enquête et qu'elle connaît depuis longtemps, que l'homme s'est suicidé ; tout de suite, la version du suicide est acceptée et le juge donnerait le permis d'inhumer si un policier, Bréchet, plus perspicace, ne découvrait des traces évidentes de lutte et ne soupçonnait un crime.



Gina Manès et Deneyrieux (La Main qui a tué).

Le policier Bréchet (Jean d'Yd) accuse Huberte (Gina Manès) La Main qui a tué.

A gauche : Les deux fiancés ; Mlle Lucienne Legrand et M. Georges Charlia dans Pierre et Jean.

Mais, qui a tué? Est-ce Jacques ou Mme de Chancey? Ou encore une maîtresse : Irène, que la victime venait de quitter et qui l'avait suivi jusque-là, guettant l'occasion de se venger?

Entendant dire par les domestiques que Jacques et sa mère sont soupçonnés du crime, Huberte n'hésite pas : elle va trouver le juge d'instruction et s'accuse ; personne ne prend sa déclaration au sérieux ; seul, Bréchet consent à l'entendre et l'interroge longuement...

...Et c'est tout ce que vous saurez aujourd'hui.

M. de Marsan a tourné ce film avec, pour interprètes, Gina Manès, (Huberte), MM. Deneyrieux (Jacques), Jean d'Yd (Bréchet), Mitchell (Sauvaître), Mme de Castillo (Mme de Chancey), Cléo Dailly (Irène).

Le film fut entièrement exécuté au studio de Vilvorde, près de Bruxelles. Ce studio est à peu près bien monté comme décors et éclairage, mais manque complètement de personnel ; M. de Marsan fut obligé de prendre un fabricant de cercueils comme machiniste, un poseur de sonnettes comme chef électricien et un peintre en bâtiment pour faire les décors !

PIERRE ET JEAN

Ce film a été tiré par M. Donatien d'une nouvelle de Guy de Maupassant ; le sujet en est fort intéressant ; le voici :

Pierre et Jean sont deux frères qui, jusqu'au début de l'action, vécurent assez unis ; un jour, un ami de la famille, en mourant, laissa toute sa fortune à Jean, le plus jeune des frères. Pierre, naturellement, en conçut une certaine jalousie, car l'héritage était considérable. Parlant de cette aventure avec une ancienne maîtresse de Jean, celle-ci insinua méchamment : « Je comprends, à présent, pourquoi vous vous ressemblez si peu !... » ce qui voulait dire clairement que leur mère avait commis une faute et que Jean était le fils de l'ami.

Le soir même des fiançailles de Jean avec une jeune veuve qu'il adorait et qu'aimait également Pierre, celui-ci, fou de jalousie, reprocha publiquement à son frère d'être un enfant de l'adultère.

Dans une scène émouvante, la pauvre mère avoua la vérité à ses enfants : c'était vrai, Jean était le fils de celui qui l'avait fait son héritier. Et, tandis que Pierre, pris de tardifs remords, s'éloignait pour expier dans l'exil la méchanceté commise, Jean ouvrait les bras à sa mère en disant : « Tu resteras avec nous., maman ; tu es quand même maman ! »

Comme on le voit, le sujet est émouvant. Le rôle de Pierre est interprété par Donatien, qui mit le film en scène ; Jean est M. Georges Charlia un jeune premier tout à fait sympathique ; la jeune veuve est personnifiée par la charmante Lucienne Legrand. Quant à la mère, c'est Mme Suzanne Desprès qui s'est chargée de ce rôle émouvant. Opérateur : M. Quintin.

EDOUARD ROCHES.

LA PRODUCTION SUÉDOISE

Les films édités par la grande firme Svenska qui donna *La Charrette Fantôme*, *L'Epreuve du Feu* et tant d'autres œuvres remarquables sont toujours attendus par les cinéphiles avec intérêt. La Svenska a bien travaillé cette année et la saison prochaine, nous verrons plusieurs de ses productions à l'écran. D'abord *La Maison Cernée*, adaptée de l'œuvre de Pierre Frondaie qui a été éditée par Gaumont à la fin de l'année. Puis nous aurons *Les Pirates du Lac Moelar*, *La Légende de Gosta Berling*, tirée par Maurice Stiller de l'œuvre la plus importante du célèbre auteur suédois Selma Lagerlöf. Ce dernier film comporte une trentaine de rôles importants.

Un autre film qui fera sensation sera *Le Carrousel* mis en scène par un cinégraphiste russe Dimitri Buchowetzki. Cette œuvre se déroule à Berlin, Paris et Stockholm. C'est un scénario poignant qui montre la vie fiévreuse des hommes d'aujourd'hui qui vont à la conquête du bonheur, de l'argent et de l'amour. L'artiste qui interprète le premier rôle est une Norvégienne Mme Aud Egede Niessen. Le principal interprète masculin est Alphonse Fryland un remarquable artiste autrichien. La photo qui accompagne ces lignes représente ces deux artistes dans une scène du *Carrousel*.

Au pays d'Allah

1. *Un arabe de Mustapha.*
2. Le Sang d'Allah. *Le supplice d'un chrétien.*
3. In Ch'allah. *Napierkowska monte « à chameau ».*
4. Les Hommes Nouveaux. *Une expédition au Maroc.*
5. Etre ou ne pas être. *Mathot sous le burnous.*
6. *L'appareil en Islam. Herbert Wilcox donne un conseil à Betty Bilke.*
7. *Un calife des* Mille et une Nuits.
8. *Betty Blythe et Jameson Thomas.*
9. Les Deux Gamines. *Biscot éprouve des déboires avec le chameau.*

L'ISLAMISME a séduit beaucoup d'Européens, le Koran est le livre de chevet de beaucoup de metteurs en scène.

Qui, parmi eux, n'a pas rêvé de reconstituer sa mosquée, d'élever son minaret ou de draper autour d'un véritable Arabe la *djellaba* ou mouedzin.

C'est qu'il y a du mystère dans l'islamisme, et les créateurs de films aiment le mystère. Et puis l'art musulman est prétexte à belles reconstitutions.

Que ce soit en Palestine, en Algérie, au Maroc, dans les rues populeuses de Stamboul ou dans les solitudes du Sahara, il y a matière à travailler « en pleine pâte » comme disent les peintres.

Tant pis si la documentation n'est pas tout à fait exacte. Le pays d'Allah est toujours à quelque chose près le paradis des mille et une nuits et la fantaisie est permise, recommandée même, à un conte.

Quand on fait un film sur les musulmans, le mieux est d'aller tourner les extérieurs au pays même.

On est sûr d'être bien accueilli, neuf fois sur dix. Il suffit de ne pas « blaguer avec la religion » et de savoir mettre à propos la main à la poche.

En payant largement on est presque toujours sûr d'avoir ce que l'on veut. Louis Feuillade qui n'a pas fait à proprement parler de film musulman est pourtant allé dans l'extrême sud algérien tourner un épisode presque entier de son ciné roman *Les Deux Gamines*. Et un épisode, c'est presque un film, un petit film.

Il s'était fait là-bas de solides amitiés.

Le premier jour il avait eu du mal à recruter des interprètes, mais le lendemain, il trouva six Arabes qui l'attendaient le matin, à la porte de son hôtel ; le surlendemain il y en avait douze, trois jours après, ils étaient plus de quarante.

Un jeune bédouin s'attacha à ses pas, le suivant partout. Il quitta même sa famille pour se rendre avec le « cinéma » aux limites du désert.

Louis Feuillade eut toutes les peines du monde à s'en débarrasser.

René Le Prince qui tourna en Tunisie la plus grande partie de son film : *Etre ou ne pas Etre* eut pour une somme modique une troupe de véritables goumiers qui consentirent très volontiers à montrer leur figure à l'objectif.

N'oublions pas, en effet, que le Koran interdit la reproduction du visage humain et que les vérit bles croyants ne transgressent pas volontiers cetteloi

Mais, n'est-ce pas, il y a les vrais croyants et les « autres ».

Au Maroc, pays qui est pourtant fort conservateur et où les traditions sont demeurées, Luitz Morat lorsqu'il alla tourner *Le Sang d'Allah*, Franz Toussaint, quand il mit en scène *In Ch'allah* (deux films purement musulmans, et Donatien qui fit là-bas *Les Hommes Nouveaux* furent accueillis très favorablement.

Dans les rues, les Arabes figuraient, par ordre de la police du pacha, et lorsqu'on manquait de monde, les mokhraznis qui accompagnaient la troupe dans ses déplacements n'avaient qu'à rabattre devant l'objectif la foule requise dans les quartiers environnants.

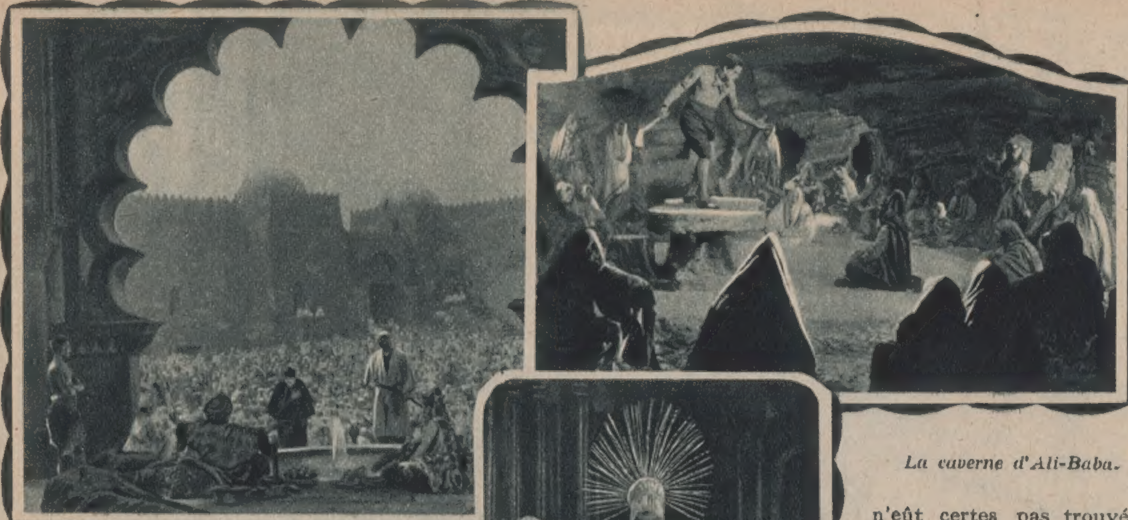
Quand les indigènes mettaient de la mauvaise volonté à se déplacer, les bâtons de la police marocaine se levaient et retombaient en cadence.

Notons du reste que les Marocains, Algériens, Tunisiens, Turcs savent admirablement utiliser les circonstances.

Un jour, raconte Luitz Morat, mon régisseur qui payait les figurants me dit, fort inquiet :

— Je ne sais ce qui se passe... mais je n'ai plus d'argent dans la caisse. (Nous payions en plein air, sur la place où nous venions de tourner, chaque figurant recevait cinq francs.)

— C'est impossible ! m'écriai-je, nous n'avons pas plus de cinquante personnes.



La grande porte de Bagdad (reconstitution).

Une danseuse arabe qui n'a rien d'arabe.

La caverne d'Ali-Baba.

Il leva les bras au ciel.

— Cinquante personnes ! s'exclama-t-il, Dieu me pardonne si je n'en ai pas payé plus de cinq cents...

Il n'en avait pas payé cinquante heureusement, mais ceux qu'il avait payés une fois se hâtaient de partir, de revenir en galopant sur les terrasses et de se faire payer un second cachet.

Nous arrêtâmes leur petit jeu et quand ils virent leur malice découverte, ils se mirent à rire, sans rancune, comme s'il ne s'agissait que d'une farce, d'une aimable plaisanterie dont on ne peut se fâcher que si l'on a un mauvais caractère.

Par contre, il est à peu près impossible d'avoir de femmes, ou du moins de femmes convenables.

Les jeunes femmes arabes que l'on trouve sur place et qui consentent à tourner dans les films, visage dévoilé, sont toujours prises dans les classes peu honorées de la société.

Il faut donc importer ses héroïnes d'Europe, même en Turquie qui, bien que s'étalant à la limite extrême de notre continent, conserve encore les coutumes musulmanes en ce qui concerne principalement le sexe féminin.

Si l'on ne demande pas à la femme de se dévoiler, bien entendu, on arrive à séduire quelques personnes honnêtes et de bonne volonté.

Mais que voulez-vous qu'un metteur en scène fasse d'une artiste enveloppée de serviettes éponges et dont on ne voit que les yeux, même s'ils sont beaux?

Il arrive donc fréquemment aujourd'hui que pour éviter les frais et les ennuis d'un voyage et aussi les difficultés d'interprétation locale, on reconstitue, soit en France, sur les bords de la Méditerranée, soit en Amérique sur la côte californienne, les villes du pays d'Allah.

Les perfectionnements du décor permettent au metteur en scène de suivre ainsi de tout près son scénario et de réaliser ce qu'il a imaginé .

Les villes des mille et une nuits, Bagdad, notamment, ont été ainsi élevées sur les terres d'un pays chrétien et les palais et les maisons ont montré une richesse qu'on n'eût certes pas trouvées dans une véritable cité musulmane d'aujourd'hui.

Il est probable même que les reconstitutions n'ont rien de commun avec la Bagdad des vieux contes, mais qu'importe. L'imagination suffit lorsqu'on ne veut pas nous persuader que c'est l'absolue réalité.

Qu'une artiste à peau blanche prenne, grâce au fard, la patine d'une peau sarazine, qu'elle nous donne l'illusion de sortir d'un harem et nous sommes satisfaits.

N'est-elle pas plus vraie en apparence, qu'une véritable musulmane qui, incompréhensive de sa race et de la civilisation qui la fait agir, serait incapable d'exprimer ses sentiments.

Il faut, bien souvent, que nous nous contentions d'un fac-simile construit selon nos goûts et nos idées.

Évidemment, il ne faut pas attendre que les musulmans soient émerveillés par les productions chrétiennes qui les dépeignent. Ils y verront de lourdes fautes que nous n'avons même pas remarquées.

J'ai vu, à Fez, dans le grand cinéma de la place du Mellah, de petits Arabes se tordre devant un film pris dans les environs et dont je préfère cacher le nom.

Je damandai au Marocain qui m'accompagnait :

— Qu'ont-ils donc?

C'était un homme poli, il me répliqua avec infiniment de courtoisie :

— Si ton frère qui a fait cette image a vu réellement un vrai croyant se marier en prenant sa femme par la taille, il faut louer Allah qui a permis d'accomplir ce miracle.

Il est vrai qu'en revanche, je vis quelques minutes après les petits Arabes glapir d'enthousiasme devant un film américain, sans titres, sans sous-titres, sans légendes d'aucune sorte où une jeune Française représentée je crois par Pearl White tirait au fusil de chasse dans le salon de monsieur son père.

Ce n'étaient pourtant pas des musulmans qui avaient fait ce film là.

BOISYVON.

ROSITA la chanteuse des rues

ROMAN par MONTCHANIN d'après le film des Artistes Associés. INTERPRÉTÉ par MARY PICKFORD

Résumé des chapitres précédents. — Rosita, la petite chanteuse des rues de Séville, est arrêtée pour avoir improvisé une chanson contre le roi. Un inconnu tente de la délivrer pendant qu'on l'emmène à la prison. Il tue en duel l'officier qui commande le détachement.

CHAPITRE IV

Un vaste bâtiment de briques rouges que le temps a brunies et qui développe ses angles droits et ses murailles sur un plan curieusement compliqué. C'est la prison de Séville.

On y pénètre par une porte dont la voûte en plein cintre s'élève à dix pieds au-dessus de la tête et l'on pense que l'air et la lumière doivent pénétrer à flots dans ce lieu de misère. Mais ce n'est qu'une fausse joie.

Passé la grande porte, il faut se défiler dans une voûte étroite qui aboutit à une poterne ouverte dans la seconde enceinte.

Rosita et l'inconnu passèrent là, poussés par dix soldats qui ne leur ménageaient pas les horions.

Et tout de suite, ils se trouvèrent dans la cour, enclose par des murs immenses dont le faîte se perdait dans la nuit.

A tous les angles de murs brillaient des lanternes, des crampons de fer retenaient des falots fumeux et, près de l'entrée, dans le coin le plus en vue de ce lieu sinistre, Rosita aperçut l'ombre d'un échafaud gigantesque dressé tout droit comme un pieu.

La potence.

Malgré elle, un frémissement la secoua et comme la troupe avait fait arrêt tandis que le sergent était sans doute allé faire son rapport, elle leva les yeux sur le compagnon que le hasard lui avait donné.

L'inconnu lui sourit.

Alors ce fut comme si le calme revenait subitement en elle. Rosita répondit à ce sourire par un autre sourire et il n'y eut plus de potence devant ses yeux.

Ce fut à peine si elle entendit la voix du sergent qui criait au détachement d'avancer.

Un coup de crosse dans les reins lui rendit le sentiment de l'heure présente et elle marcha. Une grille se leva pour elle et pour son compagnon et tous deux se trouvèrent dans la prison même, dans une salle basse. De gros piliers massifs qu'encerclait un banc de pierre soutenaient la voûte en berceau.

C'était là que le gouverneur de la prison de Séville interrogeait lui-même les inculpés que lui amenaient les râfles.

Il avait beaucoup de travail en ce temps de carnaval et s'il prenait la peine de procéder à ce travail peu divertissant, c'est que le señor Hirrias l'avait fait aimablement prévenir que le roi se trouvait à Séville et qu'il voulût bien, en conséquence, montrer plus de zèle qu'il ne le faisait en temps ordinaire.

Le gouverneur de la prison comprenait tout à demi-mot et, en de telles circonstances, il eût préféré retenir chez lui vingt innocents que d'ouvrir la porte de sortie à un coupable.

Quand il vit entrer Rosita et son compagnon, il était entrain d'identifier un homme qui ne paraissait pas savoir exactement pourquoi on l'avait amené là et qui tremblait d'autant plus fort.

Il interrompit son interrogatoire pour regarder les deux nouveaux prévenus. Il était instruit de leur cas et pensait qu'avec ceux-là au moins la besogne serait simplifiée.

D'un clignement d'œil, il commanda qu'on les fît asseoir au pied d'un pilier et s'occupa de l'inculpé immobile et tremblant devant lui.

Et ce fut là, en ce lieu terrible où tant d'existences s'étaient nouées brutalement à la corde de l'échafaud, que se plaça la plus jolie histoire d'amour de Rosita.

On avait placé la jeune fille et l'inconnu l'un près de l'autre et tous deux avaient les mains liées contre le dos. Ils furent tout à coup

« Ne vous en prenez pas à lui, je suis la seule coupable. »

isolés du monde. Pour la première fois réunis, ils sentirent l'un et l'autre que le malheur est bien doux à supporter quand on n'est pas seul.

Rosita ne connaissait rien de l'homme qui était près d'elle, sinon que ce devait être un homme de haute naissance. L'inconnu savait qu'il avait risqué sa vie pour une petite fille qui chantait en haillons sur une place publique. Et pourtant ils s'aimaient.

Il n'y a pas d'autre explication à donner à l'ineffable quiétude qu'ils éprouvaient en ce moment l'un et l'autre. Ils s'aimaient, voilà tout.

L'amour leur était venu sur l'aile d'une chanson et dans le parfum d'une fleur. Il n'avait fallu que l'éloquence d'un regard pour le faire naître, un drame pour l'exalter.

Et tout cela dans l'espace d'un jour.

Qu'importaient les hasards de la naissance, l'autorité d'un roi, les murs d'une prison, la menace d'une potence? Tout cela pouvait-il empêcher que cette heure douloureuse fût pour eux une heure exquise? Point. Ils s'aimaient.

Rosita s'était blottie contre son défenseur et ne faisait rien que lui sourire. Et bientôt elle sentit que, derrière elle, une main cherchait sa main.

Elle fit un petit effort pour approcher ses bras attachés et bientôt ses doigts furent emprisonnés par des liens autrement puissants que les cordes qui lui mordaient les poignets.

Ils se tinrent ainsi pendant qu'autour d'eux on s'occupait d'autre chose et il fallut qu'on les secouât pour leur faire comprendre que le gouverneur désirait s'intéresser à leur sort.

Rosita se leva la première et son interrogatoire dura peu. Elle se borna à déclarer plusieurs fois :

— Ne vous en prenez pas à lui, je suis la seule coupable.

Le gouverneur ne semblait vouloir connaître qu'une chose : des noms. Il insistait pour que Rosita lui dît « des noms » et il le demanda plus de vingt fois.

Il brûlait évidemment de témoigner son zèle en faisant arrêter le plus de gens possible. Un nom, un petit nom lui aurait suffi.

Mais Rosita ne pouvait rien dire et à force de répéter qu'elle était la seule coupable, elle lassa le gouverneur qui finit par déclarer qu'elle était endurcie dans le crime et ordonna qu'on l'emmenât au cachot. Elle partit et son dernier regard fut pour son défenseur.

Celui-ci venait d'être tiré du banc par les soldats. D'un coup d'œil le gouverneur avait reconnu qu'il n'avait pas affaire à un malfaiteur ordinaire, mais sa fonction ne l'obligeait qu'à avoir des égards modérés.

— Fouillez-le, dit-il.

Un gardien sortit plusieurs papiers du vêtement de l'inconnu et jeta sur la table un passeport.

Le gouverneur y jeta les yeux.

— Un noble! s'exclama-t-il, un comte, un personnage de votre rang, se battre pour une vulgaire chanteuse des rues!

Son dernier regard fut pour son défenseur.

Il avait vu, en effet, que le présent passeport avait été accordé au seigneur Don Diego, comte d'Alcala et cela expliquait son apostrophe.

Le comte haussa les épaules.

— N'est-ce pas notre rôle, dit-il, de faire intervenir notre rang dans tous les cas où il y a une innocence à défendre et de nous battre pour défendre les faibles?

Le gouverneur frappa sur le passeport.

— Vous avez assassiné un officier de Sa Majesté, dit-il.

Don Diego montra qu'il se souciait peu du nom dont on qualifiait le duel qui l'avait amené en ce lieu.

— Appelez cela comme vous voudrez, dit-il, je m'en soucie autant comme de la fin du monde.

— C'est peut-être la fin du monde... pour vous.

Le comte étouffa un bâillement.

— Je meurs de sommeil, dit-il, ne pourriez-vous me faire mener chez moi?

Il s'excusa de ses derniers mots par une gracieuse inclination de tête et reprit fort courtoisement :

— « Chez moi »... pardon, señor, je voulais dire « chez vous ».

On l'entraîna aussitôt car, comme voulut bien le lui assurer le gouverneur, « son lit était fait », et il fut poussé dans une cellule basse où il trouva un peu de paille sur un divan de pierre.

— Mille grâces, dit-il à ceux qui l'accompagnaient. C'est tout à fait ce qu'il me faut. Je serai fort bien ici j'ai de quoi m'occuper.

Dès qu'il eut entendu la porte se refermer, sans même accorder un regard à son cachot, il alla s'accouder au rebord de l'étroite fenêtre grillée par d'épais barreaux et se mit à songer à Rosita.

Sa prison était au fond d'une cour qu'emplissait la laiteuse clarté de la lune.

Devant lui se dressait un mur dont il ne voyait pas le sommet. Des petites ouvertures, toutes semblables à la sienne, y faisaient des trous d'ombre.

Machinalement, il les compta, une, deux... huit... dix.

Tout à coup, à travers le grillage d'une cellule placée au niveau de la sienne, il vit une main s'agiter.

Un pressentiment très doux le fit frémir. Il appela :

— Rosita !

Et, d'en face, la voix fraîche qu'il connaissait si bien lui répondit :

— Oui, c'est moi. Vous ne pouvez pas m'apercevoir parce que mon côté est dans l'ombre, mais je vous vois comme si vous étiez près de moi. Quel bonheur!

Cinq ou six pas, en effet, les séparaient à peine. On avait économisé la place dans la prison de Séville, parce qu'il faut qu'une prison soit grande quand on veut gouverner avec énergie et les cours étaient étroites comme des passages.

— Quel bonheur ! répéta le comte. Nous allons pouvoir nous parler toute la nuit.

Et ils se parlèrent toute la nuit et ce fut ainsi que l'étrange aventure de la journée se transforma en

un merveilleux roman d'amour dont ni le roi, ni le premier ministre, ni le gouverneur de la prison n'avaient la moindre idée.

⁂

Il était encore petit matin lorsque Rosita entendit une grille frapper non loin de son cachot.

Elle en fut alarmée.

— Je crois qu'on vient, dit-elle à son ami. Mon Dieu! si l'on m'emmène, qu'allez-vous devenir?

Car une curieuse transformation s'était faite dans l'esprit de Rosita. Une nuit de causerie avait suffi à lui faire comprendre qu'elle était aimée.

Mais la question émut fort tendrement le comte.

— Ne vous inquiétez pas, petite Rosita, demain je serai hors d'ici.

— Bien vrai? demanda Rosita.

— Je vous le jure.

Elle quitta la fenêtre, rassurée. Elle ne pouvait savoir ce que son ami entendait par ces mots : « Je serai hors d'ici », mais lui ne se méprenait pas sur leur sens. Il savait avec quelle promptitude on châtiait les crimes envers l'armée. Il n'y avait pas pour lui de rémission possible.

On venait en effet chercher Rosita. Un geôlier paternel lui ouvrit la porte et lui souhaita respectueusement le bonjour.

Elle ne s'attendait pas à tant de courtoisie et répondit fort poliment.

D'autres attentions devaient la surprendre davantage.

Le geôlier qui la précédait pour lui montrer le chemin s'effaçait devant elle chaque fois qu'il leur fallait franchir une porte, et Rosita n'était pas accoutumée à tant de prévenances.

— Où m'emmenez-vous? dit-elle.

Le geôlier s'excusa.

— Je ne sais rien, señorita, rien du tout.

Il aurait bien inventé quelque chose pour avoir le plaisir de causer avec elle pendant une minute, mais il avait l'imagination rétive et tous deux arrivèrent au guichet de la prison sans qu'il eût ajouté un mot.

Il ne m'est pas permis de vous dévoiler votre destination, Señorita.

Le gouverneur qui avait interrogé Rosita la veille lui fit une aimable révérence.

— Je m'excuse, murmura-t-il, de n'avoir rien su hier. Je vais vous conduire au señor premier ministre qui vous attend dehors.

Rosita ne trouva rien à répondre. Elle suivit le gouverneur qui la remit entre les mains de Hirrias, lequel fit également une révérence fort convenable quoique moins respectueuse. La chanteuse des rues regarda, ébahie, le carrosse dans lequel le premier ministre l'invitait à monter.

— Où m'emmenez-vous? dit-elle une seconde fois, car c'était vraiment les seules paroles qu'elle pût prononcer.

— Il m'est impossible de vous dévoiler votre destination, señorita, répondit-il avec un geste de regret, mais j'ai tout lieu de croire que vous serez satisfaite.

Elle monta et Hirrias baissa les rideaux du carrosse au grand déplaisir de Rosita qui se plaignit de ne plus rien voir. Le ministre voulut bien en paraître navré mais ne releva point les stores. Cette promenade devait sans doute demeurer ignorée de tous, à moins qu'il ne fût mortifié d'être vu en si piteuse compagnie.

Rosita avait un charmant visage sans doute, mais elle avait conservé ses haillons et son apparence était bien misérable.

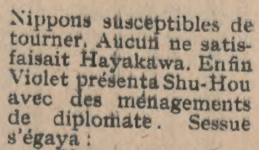
Le carrosse roulait maintenant lentement et le soleil levant jeta un rayon clair à travers les rideaux.

(*A suivre.*) MONTCHANIN.

Une scène du Cousin Pons

On sait que Jacques Robert, le réalisateur de *La Bouquetière des Innocents*, tourne *Le Cousin Pons* d'après l'œuvre de Balzac. Voici le metteur en scène donnant des indications à deux de ses principaux protagonistes : André Nox (à droite) et Maurice de Féraudy (à gauche). Avec deux interprètes de cette valeur, il est d'ailleurs toujours facile de s'entendre et les deux artistes prennent l'air bonhomme qui sied à la scène que l'on va tourner.

L'ESSOR DE LA CINÉMATOGRAPHIE en Chine



Shu-Hou dans son rôle du lieutenant Hirata, dans La Bataille.

EST-IL possible qu'à notre époque il y ait encore au monde un pays sans industrie cinématographique?

Sincèrement, nous ne le croyons pas. A part les contrées où la civilisation n'a pas pénétré, nous ne pensons pas qu'il y ait des êtres qui ignorent l'écran et la projection animée.

L'un des plus gigantesques pays du Globe, la Chine, est pourtant encore dans l'enfance de l'art... de l'art muet !

J'ai pu m'entretenir de ce sujet avec l'un des principaux interprètes du *Voile du Bonheur*, le talentueux Shu-Hou qui interpréta si habilement le douloureux aveugle Tchang-I. Shu-Hou m'a renseigné sur le cinéma chinois actuel... et surtout sur le cinéma chinois futur...

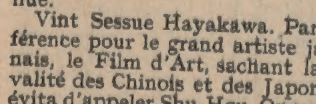
Shu-Hou a dépassé la trentaine. Chose curieuse et fréquente chez les asiatiques : on lui donnerait au plus vingt ans ! C'est un érudit, un savant presque. Je crois bon de m'attarder un moment sur la personnalité de cet artiste, car il représente à nos yeux l'un des plus actifs, des plus importants parrains de la cinématographie prochaine de la République Chinoise.

Shu-Hou a été formé à l'écran par l'habile metteur en scène Violet qui lui avait fait tourner d'abord dans *Li-Hang le cruel* un rôle important

Quand Violet voulut tourner le *Voile du Bonheur*, il appela Shu-Hou. Celui-ci, qui d'abord envoyé officiel du ministère chinois de l'Intérieur, employait son activité à la Banque Industrielle de Chine, y avait perdu sa situation au moment du krack de cette affaire.

Il accepta donc avec joie de tourner Tchang-I. Sa grande érudition (Shu-Hou, à dix-huit ans, avait obtenu le brevet, si envié chez lui, de l'Université de Shangaï) servit à souhait le metteur en scène. La documentation de l'époque Ming de l'histoire de Chine où se situe l'action du *Voile du Bonheur*, n'avait pas de secrets pour Shu-Hou. Il pilota M. Violet dans le labyrinthe des coutumes, des costumes et des manières de ce siècle, si brillant, de la civilisation asiatique.

Violet, en retour, fit de l'ancien délégué du ministère de l'Intérieur Chinois, un parfait acteur de cinéma. Shu-Hou, d'ailleurs, avait depuis longtemps caressé le projet de faire du ciné d'une façon continue.



Vint Sessue Hayakawa. Par déférence pour le grand artiste japonais, le Film d'Art, sachant la rivalité des Chinois et des Japonais, évita d'appeler Shu-Hou. On essaya pour le rôle d'Hirata, plusieurs Nippons susceptibles de tourner. Aucun ne satisfaisait Hayakawa. Enfin Violet présenta Shu-Hou avec des ménagements de diplomate. Sessue s'égaya :

— Nos gouvernements ne s'aiment pas, sourit-il, mais les peuples ne se haïssent pas tant qu'on se l'imagine : *Good luck*, Shu-Hou ! »

Et après une cordiale, poignée de mains, les deux hommes firent l'essai d'une scène.

A peine était-elle finie que Sessue, satisfait, s'écriait :

— Courez immédiatement chercher un coiffeur. Vite !

Un perruquier ne tarda pas à arriver au studio de Neuilly et, séance tenante, Sessue fit couper les cheveux... trop parisiens et trop « aviateur » de Shu-Hou, pour les mettre à la mode japonaise. C'est ainsi qu'à l'encontre d'un certain Samson, Shu-Hou, en perdant sa chevelure, gagna *La Bataille*. Il y tourna le rôle délicat d'Hirata. Ce fut ainsi le « coiffeur » qui signa son engagement.

Ces détails donnés sur Shu-Hou, disons que depuis un an M. Tchou-Tsé-Tchié, ancien ministre des Finances de la République chinoise a fondé, à Pékin, une grande firme cinématographique qui a pris pour devise commercial le symbole de l'oiseau aux miroitements magiques : le Paon !

Shu-Hou et sa femme, Youeng-Tché-Tcheng, chez eux à Shanghaï en costumes nationaux.

La société « Paon » se constitua au capital de 2 500 000 dollars *chinois* (8 francs au cours actuel. Elle commença l'édification de plusieurs centaines de cinémas dans toute la Chine. Elle intéressa à ses succès des capitalistes chinois et des actionnaires américains. Elle édifia un studio (copié sur ceux d'Hollywood) à Pékin, un autre à Shangaï. Elle édifia de formidablee usines où se fabriquent la pellicule, les appareils de prise de vues et de projection et où se font tous les travaux de développement, de tirage, d'édition et même de location.

Un consortium d'artistes chinois se réunit pour fabriquer les décors et une école *mixte* d'acteurs fut créée.

Pourquoi *mixte?* penserez-vous. Vous allez le savoir.

En Chine — étrange coutume ! — les acteurs de théâtre ne jouent jamais entre hommes et femmes, mais toujours *hommes* entre *hommes*, *femmes* entre *femmes* ! L'on arrive à ce fait déconcertant : dans les troupes mâles, des hommes se déguisent en femmes pour jouer les rôles féminins... et dans les troupes... femmes, les femmes se travestissent en hommes pour interpréter les rôles du sexe fort !

A l'écran, la substitution aurait été trop visible. Il fallut donc renverser les coutumes et faire jouer les femmes avec les hommes... d'où la nécessité de créer des écoles d'art où les femmes et les hommes prissent l'habitude de jouer « vrai ».

On battit alors le rappel dans le monde entier pour rappeler en Chine les artistes « célestes » disséminés dans toutes les nations étrangères. C'est ainsi que Shu-Hou qui, grâce à Violet, avait sur tous ses compatriotes une avance formidable, se vit nommer *à distance* administrateur-conseil et principal acteur de la nouvelle société « Paon » à Pékin.

Shu-Hou s'est donc embarqué le 19 novembre pour regagner la Chine. Après quelques jours de repos dans sa famille où il retrouvera sa femme, la délicate Mme Shu-Hou, née Youen-Tché-Tcheng (ce qui signifie : petite Youen (nom de famille) (*intelligente*) qu'il va initier aux pratiques des *premiers plans*, Shu-Hou prendra ses fonctions à la « Paon ».

Shu-Hou, en costume japonais et Sessue Hayakawa (en officier de marine) dans une scène émouvante de La Bataille.

A droite : *Shu-Hou dans sa pittoresque composition de l'aveugle Tchang-I, en costume chinois de l'époque Ming* (1620) *première période : en étudiant.*

Le jeune artiste chinois Shu-Hou, le brillant interprète de l'aveugle Tchang-I, du Voile du Bonheur, *qui est parti diriger en Chine la grande firme nationale cinématographique :* Le Paon.

(Photo Ricois).

La société cinématographique, unique en Chine, a déjà fait, en plus de nombreux « documentaires » deux grands films à épisodes.

L'un d'eux, le plus célèbre à cette heure, est en douze épisodes. Il n'a pas moins de 20 000 mètres de long ! C'est un film dramatique d'*actualité*. Comprenez ; il relate, du commencement à la fin, *dans ses plus petits détails* (d'où sa longueur !) un drame célèbre qui, un an durant, a accaparé les colonnes des quotidiens d'Extrême-Orient, tout comme chez nous, la mystérieuse affaire Landru. Le film a eu un gros succès là-bas.

Shu-Hou m'a confié modestement ses projets avant son départ. Je les trouve intéressants. Jugez-en :

Shu-Hou va commencer d'abord un long documentaire sur la Chine. Il y présentera, avec les aspects les plus pittoresques et les plus attrayants du pays, les phases marquantes de son histoire, de sa civilisation, de ses progrès ; ses industries, son commerce, ses particularités de mœurs, de vie, de moralité.

— Je veux qu'on connaisse la Chine, m'a-t-il dit avec fierté. Ma première vue sera tournée à la pagode funéraire de Kon-Ling où repose, entouré de ses trente-six premiers adeptes — je devrais dire : apôtres — notre grand génie national, Kou-Fou-Tcheu, dont vous avez fait Confucius. Tout lettré chinois m'approuvera d'avoir donné ma première pensée à celui à qui la Chine doit tout.

Et Shu-Hou continue l'exposé de ses projets :

— Je ferai deux sortes de films : D'abord les vrais

films chinois, traités dans l'*esprit national*, à l'usage des seuls Chinois. Ensuite des films Chinois d'exportation, traités dans l'esprit des pays d'Europe ou d'Amérique.

« Jusqu'à ce jour, les 50 cinés de Pékin, les 50 de Shangaï et ceux des provinces n'avaient passé que des films américains, édités chez nous par une firme de location, la Commerciale-Place composée surtout, comme actionnaires, des éditeurs de livres et de journaux yankees. Désormais la Chine aura son cinéma national.

« J'assurerai la mise en scène, de pair avec le metteur en scène qui a déjà « tourné » les deux grands films dont je vous ai parlé et qui est M. Yeu-Ko-Weng, troisième fils de l'ancien président de notre République.

Nous comptons deux opérateurs de prise de vues en Chine. A eux se joindra le jeune Tseu-Ké qui a fait ces temps derniers son apprentissage au Film d'Art et dont *Mon Ciné* a déjà parlé plusieurs fois... le Chinois « Jean » du Film d'Art ! C'est une précieuse recrue. Avec lui, on filmera... à la française !

Avant de me quitter, Shu-Hou me tendit plusieurs petits morceaux de papier où il avait calligraphié des colonnes verticales d'hiéroglyphes chinois à mon intention.

— C'est mon adresse, répétée trente fois. Vous n'aurez qu'à coller ça sur l'enveloppe. L'écriture française n'est pas très connue encore chez nous. Mais cela viendra... Dites aux lecteurs de *Mon Ciné* que je vous enverrai, dès mes premiers travaux, les plus belles photos, car je n'oublierai jamais, si la chance me favorise, que c'est en France que j'ai aimé et appris le cinéma !

Je sais que Shu-Hou est abonné à notre journal. Je lui demande :

— Faudra-t-il vous faire suivre *Mon Ciné?*

— Je crois bien !

— Alors je crois prudent de vous conseiller de dessiner une centaine de petites adresses comme celles que vous m'avez remises, à l'intention de nos jeunes expéditrices... Si l'écriture française n'est pas très répandue en Chine, l'écriture chinoise, en retour, n'est pas à la portée de tous les Français !

Shu-Hou, riant de bon cœur, me serra la main et conclut :

— Patience ! Le cinéma vulgarisera tout cela !

JACQUES FAURE.

MISE AU POINT.

Photos MON CINÉ

LORSQU'ILS admirent un film, les cinéphiles ne peuvent se douter que telle scène qui les a charmés, a nécessité une longue préparation. La mise au point d'un effet qui paraît pourtant très simple est souvent fort laborieuse, soit que les artistes ne soient pas bien disposés à l'instant où l'on tourne, soit qu'ils n'aient pas complètement saisi la pensée du réalisateur. On verra par les photos qui illustrent ces lignes, que la scène de la bague dans *On ne badine pas avec l'Amour* fut assez délicate à régler. Sur la première de ces photos, on aperçoit Gaston Ravel le metteur en scène qui place les jeunes artistes. Le régisseur présente à l'opérateur la classique ardoise qui permet de numéroter la scène sur la pellicule impressionnée (au moment du montage du film, ce numéro aidera le monteur à placer la scène dans son ordre normal). La deuxième photo représente la scène telle qu'elle a été filmée. Les petits interprètes se comportent exactement comme le désirait Gaston Ravel.

nos échos

UN METTEUR EN SCÈNE CRUEL.

IL y a vraiment des metteurs en scène cruels qui s'ingénient à infliger à leurs artistes des tortures photogéniques. Il est vrai que souvent, les artistes, emportés par la conscience professionnelle, se soumettent de bonne grâce aux dites tortures et courent de graves dangers.

C'est ainsi qu'en tournant *Mandrin*, Henri Fescourt fut obligé de soumettre un de ses artistes : M. de Bagratide, au supplice suivant : suspendu à un arbre par une corde qui lui passait sous les bras, l'acteur avait les pieds nus exposés au-dessus d'un feu de bois. Le metteur en scène voulut truquer pour abréger la souffrance ; mais M. de Bagratide, prenant goût probablement à ce genre d'exercice, insista pour que toute la scène fût tournée sans truquage. Et aujourd'hui, l'artiste porte toujours sur lui comme des reliques, des morceaux brûlés de son épiderme qui se détachèrent de ses pieds la scène finie.

UN METTEUR EN SCÈNE CRUEL.

L'AUTOMOBILISTE DANGEREUX

IL y a dans la vie des artistes de cinéma des instants qui sont loin d'être drôles. Un jour le metteur en scène Liabel vint trouver Georges Térof à Nice et lui demanda de jouer un rôle de chauffeur d'automobile dans *Le Secret d'Alta Rocca*. Georges Térof accepta et cependant il savait à peine conduire ayant jadis piloté pendant très peu de temps une minuscule voiturette. Quelle ne fut pas son épouvante, lorsqu'on le mit en présence d'une voiture de 20 CV qui appartenait à un géant. Toutes les commandes avaient été établies pour le géant. Térof qui est de taille moyenne, fit observer timidement qu'il ne pourrait peut-être pas conduire avec toute la maestria désirable le véhicule, mais Liabel haussa les épaules et pour commencer demanda à l'artiste de doubler un tramway en marche, en un endroit où la route était très étroite et où il y avait juste la place de passer entre un mur et le tram. Il fallait ensuite s'arrêter à deux mètres de l'opérateur qui prenait la scène face à l'auto. Térof, se disant qu'il allait à la mort, obéit. Tout alla à peu près bien, mais quand il fallut freiner et stopper, la jambe de l'artiste se trouva trop courte, pour atteindre le frein à pied. Le chauffeur improvisé n'eut d'autre ressource que d'*entrer* dans le mur, ce qu'il fit avec élégance et sang-froid. L'auto et son conducteur s'en tirèrent sans accident grave. Le metteur en scène au lieu de renoncer à Térof déclara qu'il était parfait et utilisa l'artiste pour d'autres prises de vues. Celui qui plus tard devait créer Machefer de *La Roue*, avait coutume de dire à cette époque :

— Je constitue un danger public !

Il ne se trompait pas et pourtant — il y a un Dieu pour les artistes — il n'écrasa personne. Mais il ne faudrait pas proposer à Térof de recommencer.

LES DOLLY SISTERS

LES Dolly Sisters qui jouent à l'heure actuelle dans un music-hall de Paris et qui remportent un grand succès ont paru sur l'écran dans le film *Le Million des Sœurs jumelles* qui fut mis en scène en Amérique par Léonce Perret. Le réalisateur de *Kœnigsmarck* avait pensé que ces étoiles devaient être très photogéniques et ne se trompait pas, puisque son film fut parfait à tous points de vue. Les jeunes et jolies Dolly Sisters se révélèrent d'excellentes artistes de cinéma. Léonce Perret qui avait déjà découvert Maë Murray, se flattait d'avoir mis en vedette de remarquables interprètes. Mais les Dolly Sisters qui gagnaient beaucoup d'argent au music-hall ne voulurent pas abandonner ce dernier pour le cinéma qui ne leur offrait pas les mêmes avantages que la scène. Et voilà pourquoi elles ne tournèrent qu'un seul film. Peut-être changeront-elles d'avis un jour.

CONTRE LES SABOTAGES.

DOUGLAS FAIRBANKS a intenté un procès aux éditeurs peu scrupuleux qui rééditaient ses anciens films, en les coupant et en les adaptant au goût du jour. Le tribunal de New-York vient de donner gain de cause au célèbre artiste et a interdit aux firmes américaines qui avaient été assignées de continuer à saboter les films Douglas. Quel cinégraphiste osera en France faire un tel procès? Tous les jours on entend des metteurs en scène se plaindre des éditeurs qui massacrent leurs films et en changent complètement le genre. Seule une décision de justice pourrait leur donner satisfaction.

DE LA CIMAISE A L'ÉCRAN

CEUX de nos lecteurs qui fréquentent le Musée du Louvre ont remarqué la grande toile de Jules Lefèvre qui fut pendant longtemps exposée au Musée du Luxembourg et représentant une femme de toute beauté complètement nue montée sur un cheval blanc et traversant une rue de vieille ville. Cette toile représentait la belle légende de la femme de Léofric, Comte de Chester qui pour obtenir de son épeux l'abolition d'un lourd impôt, s'engagea à sortir de son palais dépourvue de tout vêtement. Cette toile a provoqué depuis des années la curiosité de beaucoup de visiteurs du dimanche. Or la légende en question vient d'être filmée. On reverra la dame nue montée sur un cheval blanc dans le film que viennent d'éditer les Films Kaminsky et qui est intitulé *Lady Godiva*.

DIVORCES AMÉRICAINS

LE divorce n'est pas considéré aux États-Unis comme en France ou en Angleterre. Il n'est pas surprenant là-bas de voir deux anciens conjoints se rencontrer dans le monde et échanger des paroles sympathiques. On sait d'ailleurs que les Américains divorcent beaucoup. On se remarie plusieurs fois, si c'est nécessaire. Personne n'y trouve rien à redire. On connaît les aventures qui arrivèrent à Rodolph Valentino, nous les avons contées. La première femme de l'artiste, Jane Acker lorsqu'elle descend dans un hôtel est très flattée de signer sur le registre de l'établissement : « Mme Rodolph Valentino, première ». Et personne — même pas Valentino — ne songe à s'étonner.

LE GRAND CONCOURS de *MON CINÉ*

Suite de la Liste des Lauréats.

617e *au* 666e *prix* : **un porte-billet marocain.** — M. Gairn, Paris ; M. Lapotre, Calais ; M. Michaéli, Mons ; M. Kuhn, Châtillon ; Mlle Georget, Paris ; M. Ferret, Marseille ; Mme Sovillinger, Paris ; Mlle Delcourt, Engis (Belgique) ; Mlle Herbert, Malakoff ; Mlle Coqualoni, Paris ; Mlle Leconte, Paris ; M. Lecalon, Paris ; M. Perrochon, Pré Saint-Gervais ; Mlle Pelentrier, Marseille ; Mlle Potel, Mout Saint-Aignan ; Mlle Bernard, Paris ; Mlle Cozette, Paris ; Mlle Poncelet, Nancy ; Mme Bourcier, Saint-Ouen ; Mlle Albot, Joinville ; Mlle Sugarmann, Paris ; Mlle Franquin, Paris ; Mlle Berthuot, Paris ; Mlle Morreels, La Garenne ; Mlle Bridane, Marseille ; M. Fottier, Paris ; Mlle de Lauze, Alger ; Mlle Salva, Lorient ; Mlle Gouin, Paris ; Mlle Campion, Paris ; Mlle Caillilotte, Lorient ; Mlle Lecomte, Paris ; Mlle d'Aigremont, Malakoff ; Mlle Stragliati, Paris ; Mlle Rivière, Paris ; Mlle Gréinion, Paris ; Mlle Leboutte, Bruxelles ; M. Diguet, Paris ; Mlle Tardio, Marseille ; Mlle Croquet, Roubaix ; M. Leroy, Tilleur (Belgique) ; M. Saverny, Asnières ; Mlle Gautier, Mantes ; Mlle Bouzeau, Paris ; Mlle Ceccaldi, Mâcon ; Mlle Pierrat, Asnières ; Mlle Thévemont, Paris ; Mme Toche, Bapaume ; Mlle Bloch, Bruxelles ; Mlle Lemaire, Valenciennes.

667e *au* 768e *prix* : **3 mouchoirs fantaisie.** — M. Chambille, Metz ; M. Wéber, Ixelles-Bruxelles ; Mlle Roche, Limoges ; Mlle Herbelin, Choisy-le-Roi ; Mlle Savescre, Saint-Etienne-du-Rouvray ; Mlle Recher, Créteil ; Mlle Champigneulle, Metz ; Mlle Michel, Paris ; Mlle Dubois, Paris ; M. Forestier, Paris ; Mlle Vandeville, Hénin-Liétard ; Mlle Jaussens, Paris ; Mlle Colas, Paris ; Mlle Baudoux, Soignies (Belgique) ; Mlle Brabant, Bruxelles ; Mlle Gatelet, Paris ; Mme Gelli, Marseille ; Mme Safir, Paris ; Mlle Delsart, Bruxelles ; Mlle Roche, Limoges ; M. Boutière, Aix-en-Provence ; Mlle Taddri, Paris ; Mlle Lebaux, Paris ; Mlle Hennion, Roubaix ; M. Cohen, Tunis ; Mlle Huire, Boulogne-sur-Seine ; Mlle Lechevalier, Au Perreux ; Mlle Vadret, Paris ; Mlle Gauron, Paris ; Mlle Schmitt, Clichy ; M. Briaud, Rouen ; Mlle Toussaint, Vincennes ; Mlle Mabille, Paris ; Mlle Vincent, Malakoff ; Mlle Pélissant, Lyon ; Mlle Muisart, Bruxelles ; Mlle Liotta, Paris ; M. Renouard, Paris ; M. Trucchi, Nice ; M. Lafargue, Bordeaux ; M. Opério, Marseille ; Mlle Spézia, Grenoble ; Mlle Vanopdenbosch, Bruxelles ; Mlle Havaert, Bruxelles ; Mlle Rigollet, Lyon ; M. Lejeune, Anvers ; M. Potaris, Neuilly ; M. Rigard ; Paris ; M. Rossignol, Roubaix ; Mme Derasse, Lille ; Mme Dumont, Clichy ; M. Stéphane Augustin, Paris ; Mlle Kaun, Vanves ; Mme Dubessy, Marseille ; Mlle Fraiseau, Vanves ; Mlle Verger, Le Vésinet ; Mlle Petit, Aubervilliers ; Mlle Vaudervoist, Ixelles ; Mlle Fagret, Paris ; Mlle Lampert, Belfort ; Mlle Feyrelade, Marseille ; Mme Natali, Toulon ; M. Lejeune, Orléans ; M. Laisant, Asnières ; M. Loobuyck, Anvers ; M. Van Brie, Schanbeck ; Mme Laimers, Paris ; Mlle Bernard, Genève ; Mme Auperrin, Suresnes ; Mlle Doffos, Paris ; Mlle Debrue, Anvers ; Mme France, Calais ; Mlle Dupré, Paris ; Mlle Lemesle, Rouen ; Mlle Daignes, Tours ; M. Cardon, Bruxelles ; Mlle Potons ; Neuilly ; Mlle Rels, Bruxelles ; Mlle Deloche, Bruxelles ; Mlle Brugnon, Paris ; Mlle Maison, Paris ; M. Claude Georges, Paris , Mme Teichmuller, Brunoy ; Mme Blot, Asnières ; Mlle Chaudat, Paris ; Mlle Blanc, Bordeaux ; Mlle Ferrand, Paris ; Mlle Crozet, Paris ; Mlle Duquesnoy, Le Havre ; Mlle Philippini, Toulon ; Mlle Delaroque, Fécamp ; Mlle Choisard, Tours ; Mlle Delléglise, Calais ; Mlle Laussier, Paris ; Mme Foller, Paris ; Mlle Lsachet, Neuilly ; Mlle Foffe, Croix ; Mlle Fouchaud, Wattrelos ; Mlle Dever, Roubaix ; M. Peucenat, Nice.

ALICE DAY.

Les Américains qui sont toujours à la recherche de nouvelles étoiles, viennent de découvrir une jeune et jolie artiste Alice Day qu a été engagée par Mack Sennett pour jouer dans ses fameuses comédies comme ingénue. Alice Day qui est représentée sur notr photo dans un de ses rôles les plus amusants, a pour partenaire Harry Langdon, un nouveau comique américain.

Le Gérant : V. MARCHAND. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ.

3e Année. N° 113. 24 pages. — 35 centimes. 17 Avril 1924.

Mon Ciné

SIMONE JACQUEMIN.

Simone Jacquemin se destina d'abord à la carrière musicale et fut excellente violoniste d'orchestre. Elle apprit ensuite l'art de la danse et celui du chant. Violoniste dans un cinéma, elle se passionna pour l'art muet et chercha à faire du ciné comme tant d'autres. Elle fut engagée par Chaudy qui lui confia un rôle dans Asmodée à Paris. Puis elle reparut à l'écran dans La Brèche d'Enfer.

NOUS CONSACRONS DANS CE NUMÉRO UN ARTICLE A CETTE CHARMANTE ARTISTE.

ABONNEMENTS : Un An. { France : 18 francs. Étranger : 23 francs.
Compte chèques postaux : 259-10

TOUS LES JEUDIS

Direction, Administration : 3, rue de Rocroy, Paris (X^e)

Vous avez la parole...

Les adaptations. « Les trois quarts des films français sont tirés de romans, de pièces de théâtre ou de poèmes. Je ne sais pas toujours si je dois accorder ma préférence aux metteurs en scène ou aux auteurs des œuvres qui ont été adaptées. » Ainsi s'exprime GEORGES LUISIS. Il poursuit : « En ce qui concerne *Jocelyn*, j'ai toujours pensé que si Lamartine n'avait pas écrit un chef-d'œuvre, Léon Poirier n'aurait pas fait cette suite d'images qui restera inscrite sur le livre d'or de la production française. Ce metteur en scène et ses artistes sont dignes d'éloges. Mais l'histoire elle-même — sans images, sans le cinéma — n'était-elle pas sublime? N'est-il pas resté dans le livre des sentiments que les artistes n'ont pu rendre? Quatre fois je suis allé voir le film à la Scala de Lyon, j'ai lu le livre une ou deux fois de plus. C'est vous dire que je connais l'histoire. J'ai admiré Armand Tallier. Mais c'est surtout Jocelyn et encore plus les vers. Nous allons maintenant admirer *Geneviève*, dans quelques mois *Graziella* et pour mieux dire toutes les œuvres de Lamartine. Oserai-je vous dire que je le regrette un peu? Le cinéma devrait avoir sa littérature, ses romans, sans être obligé de fouiller dans les bibliothèques pour faire des scénarios. Alors le cinéma serait ce qu'il doit être vraiment : un *art neuf* ! » Je suis d'accord avec mon correspondant sur cette conclusion. Les adaptations feront leur temps et j'espère qu'on finira par les abandonner. On ne verra plus de metteurs en scène faisant des tours de force pour tirer un film d'une œuvre aussi peu visuelle que possible, sous le prétexte que l'auteur de cette œuvre est célèbre et de l'Académie française. Le public des cinémas se moque bien qu'on soit de l'Académie ou qu'on n'en soit pas, pourvu qu'il pleure ou qu'il s'amuse. Toutefois en ce qui concerne *Jocelyn*, mon opinion est que Poirier a réalisé une œuvre absolument nouvelle qui doit simplement à Lamartine son point de départ.

Boite aux lettres.

ROSE DE LOUSSE, dans *La Baillonnée*, film de Charles Burguet, Pauline de Revel est Andrée Lyonel, Germaine de Revel, Gisèle Mundo, Raymond Mégret, Fresnay ; Isabelle de Revel : Irène Wells. — GENEFNIÇOIS, *Le Drame des eaux mortes*, réalisé par Joseph Faivre (le même qui est l'auteur de l'adaptation de *Kid Roberts*). est une production du Film d'Art. Interprétation : Askine : Alcover ; Olga Dorsi : Maria Russlana ; Daniel Torsien ; Anne-Marie : Vahdah ; Valérac : Jean Hervé. L'autre film a été tourné en Italie. — MIRAT, quelques firmes consentent à vendre au public les photos de publicité qui sont apposées à l'entrée des cinémas. Adressez-vous directement à ces firmes pour leur demander si elles veulent vous donner satisfaction. Suzanne Munte jouait le principal rôle dans ce film. — EGLANTINE SAUVAGE ; dans *Vindicta* : Moralès : Floresco, Louiset : Deneyrieus — MAG LYONNAISE, Pearl White a tourné *Terreur* que *Mon Ciné* vient d'adapter en roman. Elle n'entend pas en rester là et se dispose à réaliser d'autres films. J'ignore si Georges Lannes a l'intention d'abandonner la mise en scène pour revenir à l'interprétation. Cela n'aurait rien d'invraisemblable. L'*Ile sans nom*, mise en scène Plaissetty. Edition Gaumont. M^me Deherche : Mary Massart ; Thérèse Hardant : Marie Fromet ; Deherche : Paul Amiot ; Solding : Clairius ; Hardant : Olivier ; le Gartelier : Henri Duval ; Edouard Deherche, jeune : Rauzena jeune ; Valmont : Edouard Deherche, jeune officier : Rauzena aîné ; Craille : Combes. — SUZY DARMONT, *Barrabas*, mise en scène de Louis Feuillade, film Gaumont. Jacques Varèze : Herrmann ; Paul de Nérac : Mathé ; Biscotin : Biscot ; Lewis Mortimer : J. Bréon ; Strélits : Gaston Michel ; Rougier : A. Meyer ; Laure d'Hérigny : Lugane ; Biscotine : Rollette ; Françoise : Blanche Montel ; Noëlle Maupré : Violette Jyl. — DERFLA, *Le château des fantômes*, mise en scène de Pierre Marodon. Interprété par Gaston Jacquet, Renée Sylvaire : Lady Nobody. — ZINA, Nathalie Kovanko était la principale interprète des *Contes des mille et une nuits*. Oui Vanni-Marcoux a tourné dans ce film. Il est regrettable qu'on n'emploie pas plus souvent cet artiste qui a des aptitudes nettement marquées pour l'art muet. Je ne dis pas cela ironiquement comme pourraient le croire les admirateurs de Vanni-Marcoux chanteur. — RUP VIAS, Varèze était Herrmann, *Judex* qu'on a réédité il n'y a pas longtemps en faisant des coupures, était interprété par Cresté (Judex), Yvette Andreyor, Musidora, Levesque, Leubas, Gaston Michel, Jean Devalde, Bout-de Zan, René Poyen, Olinda Mano. — MASCAMOR II, il y a belle lurette que je ne donne plus de conseils à des metteurs en scène. Comme ils ont la science infuse l'exception confirmant la règle, il faut écouter leurs oracles, mais se garder de leur adresser des observations. Très heureux que la tournée Toulont-Andreyor vous ait plu. — YV. MOUTEL, ne confondez pas, je vous prie, ceux qui font des annonces dans *Mon Ciné* avec la rédaction proprement dite. Ce n'est pas à nous qu'il fallait écrire cela. — ORY 98, Sessue Hayakawa n'a pas fait dans *la Bataille* sa meilleure création. Je ne sais vraiment à quoi attribuer cela. Je me demande si je suis réellement celui que vous dites. — MARIQUITA JOLIE, liste serait trop longue à publier. Ces photos vous coûteront 0 fr. 15. — LILAS BLANC, je ne comprends pas de quoi il s'agit, j'espère que notre administration vous a donné satisfaction? Le film de Louis Delluc auquel vous faites allusion s'intitule l'*Inondation*. Eve Francis est brune. Le rôle de Louis XI dans *le Miracle des loups* est interprété par Charles Dullin, le directeur du théâtre de l'Atelier, un artiste de haute valeur. *L'Autre* a été mis en scène par Roger de Chateleux. Il est intéressant, mais je partage votre opinion, la technique de cette œuvre est par endroits maladroite. Le double rôle qu'interpréta Elmire Vautier pouvait donner lieu à des scènes mieux réglées. — LUCIENNE, vous ne lisez donc pas toutes les exhortations qui paraissent dans ce journal et qui sont adressées aux jeunes femmes en mal de ciné? Votre rêve est très beau, mais vous ne le réaliserez jamais. Ne vous « déracinez » pas. Vivez tranquille en votre magnifique pays que je connais bien. Vous n'avez aucune espèce de chance d'aboutir. — THESSY, *le Signe de Zorro* a été interprété par Douglas Fairbanks et Marguerite de la Motte. L'adaptation de *Robin des Bois* faite par Boisyvon a été publiée dans *le Film complet*. Pourquoi avez-vous quitté l'Amérique? Racontez-moi ça. — HENRI PANNELL, je reçois toujours avec plaisir des documents de ce genre, merci de me l'avoir adressé. — MAGALI DE VIGNOL, il est regrettable que votre tante n'aime pas le ciné. C'est que sans doute elle n'y mit jamais les pieds. Vous la convertirez un jour, J'ignore dans quel pays l'artiste dont vous me parlez, vit le jour. Vous pouvez continuer à m'écrire. — MARTHE, *à Mon Ciné*.

Sylvio PELLICULO.

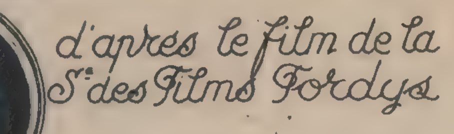
SOMMAIRE DU N° 113.

Plusieurs Lecteurs

nous demandent de leur répondre exclusivement dans *Mon Ciné*, afin qu'ils soient dispensés de se procurer *Vous avez la parole* ! Il nous est impossible de classer les réponses ; d'autre part, si nous avons créé un supplément, c'est précisément pour être agréables à nos lecteurs, l'abondance des lettres reçues nous ayant empêchés, auparavant, de répondre promptement. Et désormais, grâce à *Vous avez la parole* ! nous allons pouvoir répondre à tous dans un délai relativement court.

TERREUR !

ROMAN PAR PIERRE DESCLAUX



Interprété par PEARL WHITE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Le professeur Lorfeuil a inventé un produit : « le Radiominium » qui, mis au point, sera appelé à révolutionner la dynamique. Son aide Roger Durand s'emploie avec dévouement à perfectionner l'invention ; il espère obtenir un jour la main d'Hélène Lorfeuil, fille du savant. Le père s'oppose à ce mariage, car il veut unir son enfant au prince de Mesnevil. Il interdit même à Roger de flirter avec Hélène.

CHAPITRE III

UNE VISITE IMPRÉVUE

DEPUIS la veille, Hélène Lorfeuil n'avait pas osé parler à son père de ce qui s'était passé entre eux. Pourtant elle songeait toujours aux paroles prononcées par le savant. Elle connaissait le prince de Mesnevil l'ayant reconcontré au cours de randonnées équestres dans la campagne. Il ne lui plaisait pas. Elle savait qu'il menait la vie à grandes guides et qu'il n'arrivait pas à payer ses dettes. De plus, le gentilhomme était âgé de quarante cinq ans et sa morgue, ses façons altières lui paraissaient odieuses. La jeune fille espérait fléchir Lorfeuil et l'amener à renoncer à ce mariage qui lui semblait impossible. Sachant son père très entier dans ses opinions, elle ne voulait pas le heurter en lui opposant un refus formel et se résignait à user de ruse.

Louis Lorfeuil habitué à se voir obéi par les personnes de son entourage, ne pouvait croire que son enfant voulait lui résister et ne pas épouser le prince de Mesnevil. Il avait passé une partie de la nuit à vérifier certains calculs relatifs à son générateur et se promenait dans le parc du château, lorsqu'il vit arriver Hélène en tenue de cheval.

— Bonjour, mon petit, dit-il affectueux, tu te disposes à aller faire ton heure d'équitation? C'est bien. Je ne te cache pas cependant que je n'aime guère te voir partir seule dans la campagne. Pourquoi Paoli ne t'accompagne t-il pas?

— Pourquoi? minauda Hélène. Parce que c'est aujourd'hui dimanche et que tu lui accordes le repos hebdomadaire. Je suis la seule au château à ne pas me reposer. Tu ne me fais pas grâce d'un seul jour. Mon entraînement physique ne saurait être négligé...

Comme elle s'exprimait d'un ton mutin, Lorfeuil qui était de bonne humeur, se mit à rire. Il la gourmanda cependant, parce qu'elle se balançait comiquement sur ses jambes, prenant à dessein une posture gamine.

— Allons, fit-il, tiens-toi droite !

Elle répliqua d'un accent malicieux :

— Soit, petit père, je suivrai ton conseil. En attendant, je vois Albert le valet d'écurie qui doit s'impatienter. Je te quitte.

Elle s'élança en courant vers le perron du château. Au bas des marches se trouvait le domestique qui gardait par la bride le cheval d'Hélène. D'un bond elle fut en selle. Elle avait agi avec tant de folle précipitation que le professeur poussa un cri. Il courut vers son enfant et déclara :

— Tu aurais pu te tuer. De pareilles acrobaties ne sont pas comprises dans ton entraînement. Je t'interdis de recommencer. Je t'interdis, tu entends?

Hélène acquiesça docile :

— Oui, papa ! Ne le ferai plus.

Mais elle mit le cheval au galop. Quelques secondes lui suffirent à atteindre une des grandes allées du parc et à disparaître. Louis Dorfeuil souriant murmura :

— Je crois revoir sa mère. Casse-cou comme elle. Ah ! les lois de l'hérédité.

Hélène se sentait heureuse lorsque, personne ne la surveillant, elle pouvait sur son cheval aller où bon lui semblait. Elle sautait les obstacles, franchissait les arbres abattus qui se trouvaient en travers des sentiers. Elle se lançait dans les taillis, évitant habilement les branches qui menaçaient de la frapper au visage. Le cheval accoutumé à être mené de la sorte obéissait à la jeune fille et ne se dérobait point. Hélène bravait le danger. Elle éprouvait une sorte de griserie à se laisser emporter par l'animal. Elle avait l'illusion qu'elle était libre, qu'elle pouvait disposer d'elle à sa guise. Elle dirigea sa monture vers un vieux mur qui tombait en ruines, accéléra l'allure de la bête, et, parvenue devant l'obstacle, rendit les rênes. Le cheval s'enleva et sauta. Il y avait de l'autre côté une prairie en contrebas, le coursier retomba légèrement et guidé par la jeune fille repartit aussitôt dans la direction d'une allée ombragée qui conduisait à Senlis.

Hélène ne modéra son allure qu'en parvenant aux premières maisons de la ville. Elle s'engagea dans une rue étroite et s'arrêta devant une demeure modeste à

« *Je vois le valet d'écurie Albert qui doit s'impatienter.* »

deux étages, en obligeant le cheval à se ranger contre le mur. Elle monta sur sa selle, atteignit une corniche et se hissa à la force du poignet, jusqu'à l'appui d'une fenêtre ouverte. Elle vit alors Roger Durand qui, le visage couvert de mousse de savon, s'apprêtait à se raser.

— Bonjour ! s'écria Hélène moqueuse.

Roger eut un mouvement d'indécision, ne sachant comment agir, se jugeant ridicule. Il finit par prendre en hâte une serviette, enleva prestement le savon qui couvrait son visage et répondit à la jeune fille d'une voix confuse :

— Bonjour, mademoiselle !

Hélène Lorfeuil, très à son aise, s'était assise sur l'appui de la fenêtre, tournant le dos à la rue.

— Vous voyez, fit-elle, je suis gentille. J'ai pensé que vous ne me verriez pas aujourd'hui, que vous seriez peut-être très ennuyé d'avoir à attendre à demain pour avoir le plaisir de me rencontrer. Et je suis venue. Maintenant je m'illusionne certainement, car vous ne me paraissez guère empressé. Il est vrai que vous ne m'attendiez pas. Vous devriez savoir pourtant, que j'ai l'habitude d'entrer dans les appartements par la fenêtre. Hier matin encore au château...

— Mademoiselle, dit le chimiste embarrassé, je ne puis que vous blâmer de votre visite. Que voulez-vous que pensent les voisins qui vous ont vue !

— Ça m'est égal, repartit la malicieuse jeune fille, je ne les connais pas vos voisins et je me soucie fort peu de ce qu'ils peuvent penser de moi. Je vous en prie, Roger, quittez cet air maussade. On dirait que je suis le garçon et vous la jeune fille. Craindriez-vous par hasard pour votre réputation?

Roger Durand demeurait à distance respectueuse de la jeune fille et n'osait avancer. Pour le décider à devenir plus hardi, Hélène laissa aller son corps en arrière, se retenant simplement avec les jambes. Le chimiste poussa un cri, croyant qu'elle tombait dans le vide et s'élança pour la saisir. Hélène se redressa, Roger la tenait étroitement serrée contre lui. Gêné il la regardait à peine. Son émotion était visible. Il l'abandonna. La fille de Louis Lorfeuil déclara souriante :

— Hier matin j'étais derrière la porte du cabinet de papa ; j'ai entendu la promesse que vous lui avez faite, de ne pas flirter avec moi *chez lui*.

— C'est vrai, murmura le jeune homme décontenancé, j'ai donné ma parole d'honneur...

Il cherchait à reculer, car ils étaient encore tout près l'un de l'autre. Hélène s'amusait à toucher le pied de Roger avec une de ses bottes. Il rougit. Hélène reprit taquine :

— Je vous ferai observer, Roger, que vous n'êtes pas chez mon père en ce moment...

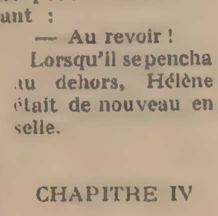
Elle était si près de lui et il l'aimait tellement qu'il voulut pour la première fois lui faire un tendre aveu. Elle l'observait, heureuse de constater qu'elle parvenait à ses fins. Il balbutia faiblement :

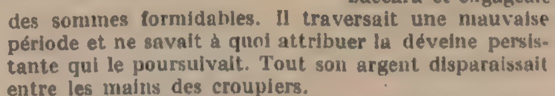
— Je vous...

Mais le reste de la déclaration se perdit en un murmure. Hélène s'était rapidement dégagée pour revenir à la fenêtre qu'elle escalada en disant :

— Au revoir !

Lorsqu'il se pencha au dehors, Hélène était de nouveau en selle.





Hier matin, j'étais derrière la porte du cabinet de mon père...

CHAPITRE IV

BACCARA.

Le prince de Mesnevil que le Pr Louis Lorfeuil destinait à sa fille, bien qu'ayant reçu une lettre de son futur beau-père qui lui annonçait l'acceptation d'Hélène ne se hâtait pas de rentrer dans son château de Senlis pour faire sa demande officielle en mariage et se fiancer à la jeune fille. Le gentilhomme n'était pas pressé d'en finir avec l'existence joyeuse qu'il menait.

Il achevait une villégiature à Paris-Plage où il possédait une superbe villa. A vrai dire, il était plus souvent au casino que dans sa villa. Le prince joueur passionné quittait rarement les tables de baccara et engageait des sommes formidables. Il traversait une mauvaise période et ne savait à quoi attribuer la déveine persistante qui le poursuivait. Tout son argent disparaissait entre les mains des croupiers.

Une jeune veuve très riche, Marie-Anne Gauthier, ne le quittait guère, s'inquiétant de voir de Mesnevil hanté par le désir de prendre sa revanche. Elle aurait voulu avoir assez d'influence morale sur le gentilhomme pour l'amener à abandonner le casino. Elle aimait le Prince et avait l'espoir de l'épouser. Il se contentait d'être pour elle un ami dévoué et galant. Il se souvenait que le mari de Mme Gauthier s'était jadis trouvé fort à propos sur son chemin pour le sauver, lors d'une affaire assez ennuyeuse qui s'était produite dans un cercle et où son honneur avait failli être compromis à jamais. Il gardait de la reconnaissance à sa veuve et comprenait à quels sentiments elle obéissait en fréquentant les mêmes milieux que lui. Certes elle lui plaisait, mais il n'avait pas coutume de se laisser aller à des considérations sentimentales, lorsque sa situation était en jeu. Marie-Anne Gauthier lui avait laissé entendre qu'elle était riche et que sa fortune suffirait à les faire vivre s'ils se mariaient. Il se moquait en lui-même de la jeune femme

car il savait que ses dettes étaient supérieures, et de beaucoup, au capital pourtant imposant dont la veuve disposait. Il se résignait à un mariage avec Hélène Lorfeuil, bien que n'éprouvant pour la fille du savant aucune affection. Seul ce mariage pouvait le sauver encore une fois.

Marie-Anne Gauthier surveillait le Prince au casino de Paris-Plage et n'était pas la seule. Près d'elle se trouvaient deux aventuriers, le duc de Morailles un gentilhomme taré, sans scrupules, et un être dont le physique seul inspirait la répulsion et qui s'appelait Erdman.

Marie-Anne Gauthier croyait avoir découvert en eux des alliés, sans se rendre compte qu'elle subissait en réalité leur emprise et n'était qu'un instrument entre leurs mains.

Erdman en particulier parlait en maître. Il y avait dans cet être à figure méchante, au corps d'infirme, aux épaules voûtées une force de suggestion singulière. Il se faisait obéir, rien qu'en regardant son interlocuteur.

On ne connaissait pas exactement ses moyens d'existence. Il dépensait cependant sans compter et fournissait notamment beaucoup d'argent au prince de Mesnevil. Marie-Anne ne l'ignorait pas et se confiait à lui.

Ce soir-là, pendant que le gentilhomme perdait ses derniers billets à la table du baccara, elle intervenait encore en faveur de celui qu'elle aimait.

— Pourquoi lui prêtez-vous toujours de l'argent? disait-elle à Erdman. Il s'enlise de plus en plus et un jour viendra où il ne pourra plus s'acquitter de ses dettes envers vous.

— Que vous êtes naïve, chère madame, ricanait Erdman. J'attends beaucoup du Prince. Il faut qu'il soit entièrement à ma merci. Je n'ai aucune raison de vous cacher mon plan, car vous pouvez m'être précieuse. Vous voulez l'épouser et je vous promets de vous aider de tout mon pouvoir. Rien ne me résiste et j'arrive toujours à mes fins. Je veux votre bonheur, encore faut-il que vous m'apportiez votre concours sans aucune réserve.

— La partie me semble, hélas, bien compromise, dit la jeune veuve. Vous savez comme moi, que le Pr Louis Lorfeuil et Hubert sont entièrement d'accord et que le mariage de celui que j'aime avec Hélène Lorfeuil est décidé. Je connais Hubert. Il a besoin d'argent, il ne reculera devant rien pour arriver à son but qui est de posséder la dot d'Hélène qui se monte à plus de cinq millions.

Erdman ricana et riposta :

— Un peu de calme, chère amie. J'ai intérêt à ce que de Mesnevil soit *fiancé* à Hélène Lorfeuil. Le mariage ne se fera sans doute jamais et vous épouserez votre Hubert. Ne l'importunez pas de sollicitations inopportunes. Vous l'irritez lorsque vous lui faites de la morale. Un joueur est incorrigible. Peut-être plus tard, lorsque vous serez sa femme, pourrez-vous arriver à l'améliorer et à lui faire perdre sa passion du jeu. En attendant, suivez mes conseils. J'exige de votre part une soumission absolue à mes ordres. Je dis *ordres*, vous me comprenez bien. Vous pensez que si je prête à de Mesnevil des sommes considérables, ce n'est pas uniquement pour lui faire plaisir et lui procurer la satisfaction d'enrichir la cagnotte du casino et des cercles qu'il fréquente. Je veux acheter le Radiominium du Pr Lorfeuil. Si le Prince est fiancé à à la fille du savant, je peux atteindre ce dernier. Vous n'ignorez pas que Lorfeuil est un être très ombrageux. Il a la prétention de vendre son invention au gouvernement français et me repousserait si j'allais lui proposer de la lui acheter. Mon nom seul lui inspirerait de la méfiance. Je suis disposé cependant à dépenser une somme énorme pour me rendre acquéreur du Radiominium. Je vous demande de me faciliter une entrevue avec Lorfeuil.

Hélène s'était assise sur l'appui de la fenêtre.

— Mais, objecta Marie-Anne Gauthier, comment voulez-vous que je m'y prenne? Je suis une amie d'Hélène et son père me connaît simplement pour m'avoir vue avec sa fille.

Erdman eut un rire machiavélique et répondit :

— Précisément parce que vous êtes dans les meilleurs termes d'amitié avec Hélène Dorfeuil, vous pouvez me faire entrer dans la place. Je veux que vous trouviez le moyen de m'introduire au château. Les fiançailles du Prince et d'Hélène Lorfeuil vous offrent une occasion merveilleuse qu'il ne faut pas laisser perdre. Croyez-moi, je parviendrai ensuite à empêcher le mariage. Vous allez partir dès demain matin et gagner Senlis. Je rentrerai à Paris et j'attendrai l'invitation. Il faut que le duc de Morailles soit invité avec moi. Jurez-moi que vous m'obéirez.

Marie-Anne Gauthier subissait l'influence de l'homme étrange qui lui parlait de la sorte. Elle dit à voix basse :

— Je consens, mais je vous préviens que si vous m'empêchez pas le mariage d'Hubert, vous aurez en moi une adversaire irréductible.

— Ne dites donc pas de bêtises ! répliqua Erdman. Et tenez, voilà votre amoureux. Il a l'air assez déconfit.

Hubert de Mesnevil pénétrait en effet dans le salon où cette conversation venait d'avoir lieu. Erdman l'appela et lui dit d'un ton brutal :

— Mon cher, permettez-moi de vous rafraîchir la

mémoire. Vous rappelez-vous la somme que vous devez à M. de Morailles et à moi-même?

Le Prince prit un air hautain et riposta :

— Pensez-vous qu'il soit très délicat de me poser cette question en ce lieu et à cette heure?

— Pas de mots inutiles ! Vous venez de perdre encore e paquet de billets que de Morailles vous a remis il y a un quart d'heure à peine. Or, vous nous devez la bagatelle d'un million huit cent mille francs...

— Pardon, je vous ai remis...

— Un chèque de cinq cent mille francs, c'est entendu mais cela ne suffit pas. Vous ne vous rendez pas un compte très exact de la gravité de votre situation. Je vous tiens en mon pouvoir. Soyez tranquille, je n'en abuserai pas. Je suis même porté à la plus grande indulgence en ce qui vous concerne. Toutefois, je voudrais trouver chez vous le désir de me prouver votre reconnaissance. Je vous offre la remise entière de votre dette, si vous me facilitez certaine transaction commerciale qui est pour moi de la plus haute importance. En peu de mots, voici : je veux que vous hâtiez vos fiançailles avec Hélène Lorfeuil, *quitte à les rompre ensuite*, lorsque je vous le dirai. J'ai l'approbation de Mme Gauthier. Vous voyez que j'ai tout prévu?

— Je ne vois pas, dit le Prince, en quoi mes fiançailles avec Hélène Lorfeuil peuvent vous être utiles.

— Vous le verrez plus tard. Pour l'instant, bornez-vous à apprendre que je suis désireux de posséder le secret du Radiominium et que grâce à vous, je parviendrai certainement à acheter son invention à Lorfeuil.

Le Prince se raidit et protesta :

— Je n'aime guère me charger de besognes semblables.

— Mon cher, quand on en est réduit aux expédients comme vous, on n'est pas si difficile sur le choix des moyens. D'ailleurs vous n'aurez rien à faire qu'à me présenter au père de votre fiancé, de façon qu'il ait confiance en moi. Je ferai le reste. Vous n'avez plus d'argent et vous ne pouvez demeurer davantage à Paris-Plage. *Il faut* que demain vous rentriez dans votre château de Senlis. *Je l'exige* !

Le Prince tenta de soutenir le regard d'Erdman. Il se détourna et, à voix basse, il promit.

(*A suivre.*) PIERRE DESCLAUX.

UNE CRÉATION DE TÉROF.

GEORGES TÉROF a campé un rôle assez important dans *La Cabane d'Amour* le film que Mme Bruno-Ruby (Mme Jean Vignaud) a tiré du roman de Francis de Miomandre. La photo ci-dessus représente le créateur de Machefer (*La Roue*) dans son nouveau rôle.

NOUS APPRENONS QUE...

*** Eugénia Gilbert, une artiste de Mack Sennett, avait été désignée pour se rendre à New-York où avait lieu un concours de beauté. Elle a été sacrée « la plus belle fille de Californie ». Certainement les metteurs en scène américains vont se disputer sa collaboration.

*** La firme Cinegrafica española vient de terminer son premier film *Sainte Isabel de Ceres* qui, présenté aux cinématographistes de Madrid, a obtenu un gros succès.

*** La nouvelle œuvre de Robert Wiene le réalisateur de *Caligari*, s'appelle *Inri*. Ce film est tourné au studio de Staaken en Allemagne.

*** En Egypte, on passe beaucoup de films allemands, mais aussi les meilleurs films français.

*** De Bagratide, l'excellent artiste dont nous avons déjà parlé et qui interprète le rôle de Pistolet avec succès dans *Mandrin* vient d'entrer à l'École spéciale de Saint-Cyr. Il a dû refuser de nombreux engagements qui lui étaient offerts par des metteurs en scène. Espérons qu'après l'expiration de son stage, de Bagratide reviendra au cinéma.

*** L'auteur de *Survivre*, M. Maxy, devient co-directeur de la Cosmograph et a l'intention de faire tourner quatre grands films français par an. Le premier sera celui que nous avons déjà annoncé : *Sur le Chemin du Vrai*, que mettra en scène M. Chimot. Il se pourrait que le principal rôle en fût interprété par Signoret.

*** Avant de tourner *Arlequin*, il se pourrait que M. Guy du Fresnay tournât *l'Ame de la Brousse*, de Jean d'Esme, avec André Nox dans le rôle principal.

*** Le sketch *Sur la Banquise*, intercalé dans *la Dernière Expédition de Shackleton au pôle sud*, qui fut créé par Henri Baudin à Paris, sera interprété par Van Daële dans le Midi et par Claude Bénédict dans le Nord.

*** M. Gérard Bourgeois va probablement tourner une série de films avec Jane Rollette comme principale interprète.

*** Céline James interprète dans *Faubourg Montmartre*, que tourne Charles Burguet, le rôle de Céline, que devait primitivement jouer Polaire. Comme elle personnifie une alcoolique, cocaïnomane, au visage déformé par le vice et par une affreuse cicatrice à la joue, la charmante artiste fut obligée de se mettre tous les matins du collodion sur la joue ; l'effet fut saisissant : la peau semblait réellement mal tendue après une cicatrisation imparfaite... mais au bout de quelques jours, l'infortunée eut la joue véritablement abîmée et dut suivre un traitement.

Simone JACQUEMIN

LORSQUE la revue cinématographique de Rip *Asmodée à Paris* fut projetée à l'écran, tous les habitués de cinéma remarquèrent l'ingénue Simone Jacquemin qui avait des qualités tout à fait exceptionnelles. Chacun se demanda d'où sortait cette artiste au jeu si simple et si prenant.

Simone Jacquemin était une nouvelle venue à l'écran. Elle surprenait par l'expérience qu'elle témoignait. Les connaisseurs pronostiquèrent à cette époque une brillante carrière à cette jeune et jolie artiste. Il est certain d'ailleurs que si la crise dont a souffert la cinématographie française ne s'était déclarée, Simone Jacquemin aurait aujourd'hui une situation tout à fait exceptionnelle dans notre cinéma. Elle serait une grande vedette aux Etats-Unis, si le hasard l'avait fait naître de l'autre côté de l'Atlantique.

Je le disais l'autre jour à la charmante artiste et elle me répondait en riant :

— Je préfère, je vous l'avoue, être Française et je me contente parfaitement de la situation qui m'est faite aujourd'hui. Je viens d'avoir, il n'y a pas bien longtemps, un succès assez grand dans *La Brèche d'enfer* et j'espère que cette année ne se terminera pas sans que je fasse plusieurs créations importantes.

Dans le rôle de Marthe, l'ingénue de La Brèche d'Enfer.

Une scène d'Asmodée à Paris.

Simone Jacquemin et Pierade, le couple des petits bretons d'Asmodée.

Un profil de Simone Jacquemin.

— Je vous le souhaite. Me direz-vous comment vous avez débuté à l'écran?

— Mes parents, répond Simone Jacquemin, me destinaient à la musique et dès mon plus jeune âge, je me mis à étudier le violon. Cet instrument me plaisait beaucoup et je commençai à l'apprendre à neuf ans. A treize, j'eus mon premier prix de violon et fus engagée par le directeur d'un cinéma de Calais.

« J'oubliais de vous dire, si toutefois la chose intéresse vos lecteurs, que je suis née dans cette ville, le 21 avril 1903. Je demeurai à Calais deux ans comme premier violon. J'avais d'ailleurs quitté le cinéma pour l'orchestre du Grand Théâtre et tout en continuant à tenir mon emploi, je m'initiai à la danse.

« Il faut croire que la chorégraphie m'attirait aussi, car un soir le directeur de l'établissement me fit remplacer la danseuse-étoile. Je n'oserai vous dire que j'éclipsai la ballerine ; mais toutefois j'obtins un succès honorable. A quelque temps de là, le même directeur estimant décidément que j'étais bonne à tout faire, sans jeu de mot, décida que je pouvais faire une chanteuse acceptable et je chantai *La Fille du Tambour-Major*. Il m'arriva même de chanter *La Marseillaise* dans un gala, tout comme Chenal.

« Je ris en pensant à cette époque qui laissa dans ma vie de fort agréables souvenirs. Mais il était écrit que le ciné devait m'attirer. Je quittai Calais et vins à Paris sans avoir d'ailleurs des idées bien arrêtées sur la carrière artistique que j'allais adopter. En attendant d'être fixée, je réussis à me faire engager dans un ciné de quartier en qualité de violon.

« Le métier de musicienne me convenait beaucoup. J'adorais déjà le cinéma et je trouvais fort curieux de jouer tout en regardant l'écran. Dois-je vous révéler que ce tour de force exécuté tous les soirs et quelquefois en matinée, me donna plus d'une migraine ?

« Je me faisais une opinion sur les films projetés et je comprenais quel art devaient déployer les interprètes de toutes les belles œuvres que j'admirais. Je changeai plusieurs fois d'établissement et je finis par entrer dans

l'excellent orchestre du Gaumont-Palace. C'est là que je complétai mon éducation cinématographique et je me réjouissais d'être dans un cinéma où ne passaient que très rarement des films médiocres.

« De ma « tranchée » obscure, je contemplais ces belles images mouvantes qui me ravissaient et je finis par rêver sérieusement au ciné. J'étais certaine que je pourrais devenir une interprète de l'écran et cherchai à me faufiler dans le monde des studios.

« Ce fut l'excellente artiste Mme Renée Carl qui m'apprit les notions indispensables et qui m'initia petit à petit à l'art muet au point de vue interprétation. Je réussis à faire de la figuration, notamment dans l'*Empereur des pauvres*. C'est un métier bien ingrat que celui de figurante et je comprends que les novices qui n'ont pas la vocation soient à jamais dégoûtées des studios après l'avoir exercé quelque temps. D'abord il est très fatigant, ensuite il ne vous met pas en vedette, parce qu'on n'a pas l'occasion de montrer ce qu'on sait faire. Pourtant, je considère qu'il est indispensable qu'une débutante figure, afin de se rendre compte par le détail de ce qu'est réellement la cinématographie.

« Ce que je vais vous dire n'est peut-être pas très modeste, mais je vous jure que c'est la vérité. Je fus remarquée par Léon Mathot qui m'encouragea. Je fus flattée et cherchai à obtenir un petit rôle. C'est ainsi que le hasard intervint d'une façon des plus étranges. On m'avait affirmé que René Navarre allait tourner un nouveau film et les camarades qui m'avaient donné le renseignement m'avaient indiqué une adresse où je devais me rendre afin de voir Navarre en particulier. Or, il se trouva que cette adresse était fausse et que... coïncidence stupéfiante, à cette adresse, je me trouvai en présence de M. Chaudy qui préparait, avec le fameux revuiste Rip, *Asmodée à Paris*. Dès que je lui eus dit que je voulais voir René Navarre pour avoir un rôle dans son prochain film, il me déclara :

— Cela tombe à merveille, je vous engage moi. Vous en serez quitte pour tourner avec Navarre une autre fois.

« On me donna pour partenaire Piérade et, quelques jours plus tard, je partais pour la Bretagne où l'on devait tourner les extérieurs du film.

« Un peu après la sortie du film, Pierre Decourcelle me demanda si je voulais créer le rôle de Marthe dans *La Brèche d'Enfer*. J'acceptai avec empressement. Je me rendis vite compte que mon rôle n'avait rien de commun avec celui qui m'avait fait connaître comme interprète de l'écran. Il était infiniment plus complexe que celui d'*Asmodée à Paris*.

« Il m'épouvanta tout d'abord. Puis il finit par me plaire. Je ne m'en cache pas, je suis une jeune fille moderne : je pratique bon nombre de sports et notamment l'équitation, l'auto, le canotage, la natation, le tennis ; j'ai donc une préférence nettement marquée pour les films où l'artiste doit faire preuve de certaines qualités sportives.

— Quel est le dernier film dans lequel vous avez tourné?

— *Les Vins de France* qu'a réalisé, pour Natura-Film, Maurice Challiot. J'y ai pour partenaire Bourdel. Mais ce n'est là qu'un petit rôle et j'espère vous annoncer bientôt la nouvelle de mon engagement avec... c'est encore un secret, mais je vous promets que *Mon Ciné* sera le premier informé. »

PIERRE BARBANCE.

COQUETTERIE D'ANTAN.

N'EST-IL pas délicieux ce tableau représentant une jolie jeune femme de l'ancien temps regardant dans une glace si l'une de ses servantes a bien su disposer sa coiffure? La deuxième servante tient le grand cornet qui permettra de poudrer la perruque. Ne dirait-on pas une de ces exquises estampes d'autrefois? La jeune femme est Lysiane Sarah-Bernhardt, la nouvelle et gracieuse vedette dans le principal rôle de Camille d'*On ne badine pas avec l'Amour*. La vieille dame qui proteste contre la coquette, est Bérangère, l'artiste aimée de nos lecteurs.

COMMENT ELLES SONT VENUES A L'ÉCRAN :

GLORIA SWANSON

GLORIA SWANSON est maintenant aussi connue en France qu'en Amérique. On a pu à Paris apprécier son charme et son sourire un peu mélancolique.

Elle naquit à Chicago. Son père commandait un navire de transports maritimes et Gloria passa les premières années de sa vie à voyager. C'est peut-être pour cela qu'elle a conservé un invincible attrait pour la mer. La photographie qui illustre ces lignes n'a pas, en effet, été prise au hasard. On peut dire que, tant que dure l'été, Gloria Swanson demeure en costume de bain.

Quand il lui fallut choisir une carrière, Gloria choisit « les arts », sans spécifier lesquels. Elle comptait sur le Temps pour faire jaillir sa vocation.

Un jour qu'elle visitait un studio de l'*Essanay* dans sa ville natale, un metteur en scène lui demanda si elle ne voulait pas essayer sa chance.

Elle le fit avec beaucoup de gaîté et tourna une petite scène devant l'objectif de l'opérateur.

Quand on la lui présenta sur l'écran, elle dit :

— Ce n'est pas si mal !

Et le metteur en scène, qui assistait derrière elle à cette représentation, murmura :

— Non, ce n'est pas si mal.

Il trouva sans doute même que c'était très bien, car, ce jour-là, Gloria Swanson quitta le studio avec un contrat d'engagement.

Et c'est ainsi que le sort lui apprit que l'art qui lui était dévolu, c'était le cinéma.

LA BARAQUE DES MONSTRES.

LA *Baraque des Monstres* que tourne Jaque Catelain, sous la direction artistique de Marcel L'Herbier, comprend l'interprétation suivante : Jaque Catelain : Riquett's ; miss Loïs Moran (une débutante qui n'a que quinze ans) : Ralda ; Claire Prélia : Mme Violette ; Lili Samuel : Pirouette ; Florence Martin : Flossie ; Jean Murat : Sveti ; Yvonneck : le dompteur Roméo ; J.-P. Le Tarare : Stryx ; puis MM. Michel Durand, Vital et Mme Delaunay.

L'action se passe tout entière dans une foire en Espagne ; les extérieurs ont été tournés à Ségovie et Tolède. Comme « clous », on verra le dompteur Rosar et ses lions ; puis des tigres, des loups, des hyènes et des ours.

Le chef opérateur est M. Specht ; l'assistant : Cavalcanti.

LES MALADES de l'écran

Desdemona Mazza retrouve la santé à Lourdes (Credo).

Au-dessus : Harold Lloyd médecin.

Mary Pickford infirme dans Pollyanna.

Au-dessus, dans le médaillon :

Anita Stewart joue à la malade.

Jane Novak entre en convalescence.

Les charlatans qui vendaient la panacée propre à guérir toutes les maladies sont battus par les metteurs en scène de cinéma.

Les metteurs en scène de cinéma ont accompli des cures remarquables.

Ils ont remis sur pied des paralytiques, sauvé des moribonds, envoyé dans des campagnes miraculeuses des jeunes filles malades de langueur qui, à la fin du film, avaient la constitution de la tour Eiffel.

Et ceci semble une simple opération de magie. Le malade est couché dans son lit. Le médecin entre et dit :

— Elle est perdue, mais soyez tranquille, nous la sauverons.

Et elle est sauvée.

Et ce n'est pas le médecin qui est responsable de cette cure merveilleuse, car le médecin de cinéma est presque toujours un figurant à barbe qu'on appelle « docteur » parce qu'il a le physique de l'emploi, mais qui n'est pas plus docteur que le figurant à moustache tombante qu'on appelle « mon colonel » n'appartient à l'armée.

C'est le metteur en scène qui a sauvé le malade, rien que par l'effet de sa volonté.

Puisque toutes les étoiles de l'écran ont été ainsi sauvées à un certain moment de leur existence cinématographique.

Dans *Stella Maris*, Mary Pickford n'avait pratiquement plus de jambe. Un metteur en scène l'a sauvée.

Mais ça ne vaut pas la cure de *Pollyanaa*.

Dans ce film, l'artiste souffrait d'une maladie de la moelle épinière qu'on ne guérit pour ainsi dire jamais.

Eh bien ! elle fut guérie. Et l'on dit que la science ne fait pas de progrès !

Cela du reste, nous donna de belles émotions et il ne s'agit pas là de mettre en doute les qualités dramatiques de ce film ou l'immense talent de l'artiste.

Charlie Chaplin a quelquefois une méthode originale de soigner les malades.

On l'a vu dans *Le Gosse* traiter le petit Jackie Coogan avec de curieuses tisanes, mais après tout, le gosse n'était pas dangereusement malade et puis, c'est peut-être le rire qui l'a sauvé.

Marguerite de Lamotte est bien malade. Elle guérira.

A droite : *Jean Angelo soigné par Constance Worth et Gerald Ames* (La maison dans la forêt).

Constance Talmadge aime les jeunes médecins.

A droite : *Elaine Hammerstein va beaucoup mieux.*

André Feramus blessé par Sarati le terrible.

Harold Lloyd a guéri une fois une patiente en la rendant amoureuse de lui.

C'est une méthode qui n'est pas toujours facile à employer, il faut que le physique s'y prête.

Peut-être avez-vous assisté au traitement par le radium que Lon Chaney fit subir dans un film à Hope Hampton.

Il paraît que c'était une merveille de documentation. Tout était exact et pas une fois Lon Chaney ne se trompa en appliquant les procédés. L'université de New-York lui envoya une lettre de félicitation.

Beaucoup de jeunes filles malades sont guéries par l'arrivée d'un amoureux providentiel ou par le retour du fiancé qu'on croyait mort dans les glaces de l'Alaska. (Chez nous, c'est ordinairement au Maroc que part le fiancé.)

A propos du Maroc, je me rappelle y avoir vu mourir ce pauvre Melchior dans *Les hommes nouveaux*.

C'est une exception et il faut avouer que Melchior avait bien peu de chances de s'en sortir.

Officier de troupes d'Afrique, il recevait une mauvaise balle et décédait sur la table d'opération.

Cette fois le metteur en scène n'avait pu accomplir de miracle. On n'est pas infaillible. Il est des artistes qui furent guéris facilement de leur maladie ou de leurs blessures : André Feramus dans *Sarati le terrible*, Rolla Norman dans la *Dame de Monsoreau*. Dans *Credo* Desdemona Mazza retrouva la santé à Lourdes. De bons amis soignèrent et guérirent Angelo dans *La Maison dans la forêt*.

Il y a aussi les guérisons d'enfants.

Quand on peut faire jouer à un enfant un rôle de malade on lui dit :

— Ferme tes yeux et fais semblant de dormir.

Alors il ferme ses yeux et serre ses paupières l'une contre l'autre avec tant de force qu'on peut croire qu'il ne pourra jamais plus les rouvrir.

Le médecin vient ausculter et essaie une seringue de Pravaz (Ne faut-il pas toujours craindre le croup) ?

Presque toujours, à ce moment, l'enfant entr'ouvre les yeux, inquiet. On lui a bien dit que c'était pour rire, mais, tout de même, si le monsieur qui joue le rôle du docteur allait se tromper, et si s'était un vrai docteur après tout.

Une maman dont le fils est une petite vedette de cinéma m'avouait qu'elle n'aimait guère qu'on distribuât à son enfant un rôle de malade.

— Superstition? lui demandai-je.

— Non, me dit-elle, mais ce petit diable-là retient tout et j'ai peur qu'un jour qu'il ne voudra pas aller à l'école il ne me rejoue cette scène-là.

J. LE HALLIER.

Faites vos jeux ! Comment on joue dans les films

1. — *L'écarté de Gloria Swanson et d'Eliott Dexter.*

2. — *Un whist sérieux entre MM. Jacquet, Mangin et Angely, n'est-ce pas un petit tableau de genre.* (Le Crime d'une Sainte.)

3. — *Le banquier pris à partie.*

4. — *Le « Saloon » de* l'Homme aux yeux clairs ; *au centre, William Hart.*

5. — *Le Poker de Viola Dana et de Buster Keaton.*

6. — *Un bridge dans* Petit Hôtel à louer. *A droite Gaston Modot.*

7. — *La roulette de Monte-Carlo.*

8. — *Une grande partie dans* Le Mariage de Minuit.

9. — *Harold Lloyd est un tricheur.*

Le cinéma peut être considéré comme l'image exacte de la vie des peuples, nous devons croire que nous sommes infiniment moins joueurs que les Américains.

C'est à peine si, sur dix films français, nous en voyons deux qui nous représentent des artistes ayant des cartes en mains.

Chez nous, on joue rarement l'héroïne au poker. Tandis que c'est un enjeu courant dans les films du Far-West.

Dans nos soirées mondaines, au moment où la jeune fille de la maison joue au piano la *Prière d'une vierge*, il y a bien dans le salon voisin des messieurs qui font un bridge, mais on sent bien que ce n'est pas là une partie sérieuse. De même dans *Petit Hôtel à louer* et dans *Le Crime d'une Sainte* où les joueurs n'ont pas l'air de s'absorber dans les problèmes ardus du Whist.

C'est à peine si la scène prend dix mètres de pellicule. Les messieurs ont les cartes en mains, certes, mais le coup ne se termine pas.

Au contraire lorsqu'en Amérique on reconstitue un tableau de jeu, la partie est sérieuse et je ne suis pas sûr que le metteur en scène ne laisse pas poursuivre le coup lorsque son bout de film est pris.

Tous les jeux ont été représentés, depuis l'écarté à deux que, par passe-temps, Gloria Swanson a proposé à son partenaire Eliott Dexter qui semble bien près de gagner, jusqu'à la roulette civilisée de Monte-Carlo qui ressemble fort à la roulette sauvage des « saloons » que fréquentent les chercheurs d'or.

Quelquefois l'on triche, quelquefois l'on ne triche pas. Cela dépend de la moralité des membres du club.

Les bandits mondains qui se réunissent dans le somptueux hôtel d'une avenue de New-York ont des appareils perfectionnés pour découvrir le jeu de leurs voisins.

Mais comme chaque joueur à son appareil et que chacun semble le savoir, la partie devient en quelque sorte honnête.

On nous a montré aussi beaucoup de jeux chinois.

Pour un film dont le principal personnage était joué par Betty Compson, on alla recruter dans le quartier chinois de Los Angeles de véritables Chinois pour venir jouer une partie de jonchets devant l'objectif.

— Ce ne fut guère difficile de les y décider, dit Betty Compson, on eut beaucoup plus de mal à les arrêter.

Ils ne comprenaient guère en effet qu'on interrompît une partie commencée.

Chassés des tables, ils s'installèrent dans un coin du studio et continuèrent et quand vous saurez qu'une partie chinoise dure facilement de trois à quatre heures avant qu'il y ait un gagnant réel, vous aurez une vague idée des ennuis qui submergèrent le metteur en scène ne pouvant parcourir le studio sans mettre le pied ou la main sur une natte.

Dans les bars de l'Ouest, comme je le disais tout à l'heure, on joue souvent la vie d'un homme.

La jeune fille joue la vie de son fiancé, le fiancé essaie de gagner la jeune fille, les bandits jouent la vie des voyageurs surpris et les voyageurs jouent entre eux pour désigner celui qui ira chercher du secours.

Et cela se termine presque toujours par des coups de revolver ou par une bataille à coups de poing.

Mais toutes ces parties sont sérieuses, ou au moins ont l'air de l'être.

Avez-vous vu William Hart plaçant ses cartes pour le poker définitif?

Son film *L'homme aux yeux clairs* n'est pour ainsi dire qu'une longue partie. L'histoire est assise sur la « veine ».

L'homme aux yeux clairs gagne le bar, tout ce qu'il y a dedans, on conçoit que cela vaille la peine d'être étudié.

Et je n'ai jamais vu partie plus émouvante.

Il arrive fréquemment que, dans ces parties on ait besoin d'un croupier, un spécialiste, et l'artiste à qui ce rôle est distribué est presque toujours capable de le remplir, s'il le fallait, dans n'importe quel

tripot, cercle ou casino. Dans un de ses derniers films, Pauline Fridérick devait interpréter un rôle de « croupière », si j'ose dire, et cela afin de pénétrer par surprise dans un tripot.

Elle demanda à un véritable tenancier de jeux de lui donner des leçons.

— Fort bien, dit ce dernier, dans combien de temps comptez-vous jouer ça?...

— Mais... demain ! répliqua l'artiste un peu étonnée.

Alors le croupier eut un geste de refus poli.

— Oh ! madame, protesta-t-il, c'est absolument impossible. Songez qu'il faut huit ans pour apprendre à bien distribuer les cartes, et deux ou trois ans pour lancer avec élégance la bille d'une roulette.

On conçoit que, dans ces conditions, il y ait des artistes qui se spécialisent dans les rôles de croupier, comme il y en a qui, toute leur vie, jouent le rôle du maître d'hôtel.

BOISYVON.

LES BEAUX PAYSAGES SUR L'ÉCRAN.

Coucher de Soleil

Rarement on cinématographia un aussi beau coucher de soleil que celui-ci. On peut le voir dans le film de notre sympathique collaborateur Edmond Epardaud : *l'Empire du Soleil*, ce grand documentaire consacré à la Provence et aux régions avoisinantes. Ce vieux pont qui se détache sur l'horizon empourpré par les derniers rayons de l'astre à son déclin est le célèbre pont Saint-Bénézet que connaissent bien tous ceux qui ont visité l'admirable cité d'Avignon. C'est le fameux pont où, d'après la chanson, on danse en rond. Cette superbe photographie a été prise du haut du Rocher dans le jardin qui surplombe le Rhône. On aperçoit de l'autre côté du Rhône l'île de la Bartelasse. A l'horizon on distingue les collines où sont les vignobles renommés qui produisent les fameux vins du Rhône, le Châteauneuf du Pape et autres crus réputés. Cette photographie prise à contre-jour n'est-elle pas aussi belle qu'un tableau dû au pinceau d'un de nos meilleurs paysagistes?

ROSITA

la chanteuse des rues

ROMAN

par MONTCHANIN

d'après le film des Artistes Associés & interprété par MARY PICKFORD

Résumé des chapitres précédents. — *Rosita a été arrêtée et emprisonnée pour avoir improvisé une chanson contre le roi. Un gentilhomme, Don Diégo de Alcala, qui tua, pour défendre la petite chanteuse, un officier du guet, a été arrêté également. Après une nuit passée en prison, Rosita est emmenée en carrosse vers une destination inconnue.*

ROSITA

CHAPITRE V

Un homme bien étonné, ce fut le geôlier du quartier B de la prison de Séville qui, pénétrant le même matin dans la cellule du très noble Don Diego de Alcala, trouva le prisonnier en train de fredonner une chanson galante, en montrant les signes évidents de la gaîté la plus vive.

Le geôlier était un homme morose qui se considérait comme l'individu le plus malheureux de la terre, parce que, depuis trente ans, il occupait son emploi et qu'il supposait bien qu'il le remplirait jusqu'à sa mort.

— Au moins, vous, avait-il coutume de dire aux prisonniers, on vous a amené ici de force, mais, moi, j'y suis venu tout seul. Je suis en prison par ma propre volonté, mon sort n'est-il pas plus misérable que le vôtre?

Sa figure chagrine et bestiale ne portait quelque signe de joie que lorsqu'il voyait un de ses pensionnaires quitter le cachot pour aller subir le dernier supplice.

Il pensait en effet qu'au moins, pour lui, cette fin anticipée ne lui était pas réservée, et il n'existait pas un seul sujet libre de Sa Majesté qui pût en dire autant.

La gaîté du comte d'Alcala lui causa donc beaucoup d'ennui.

— Comment, vous chantez? dit-il?

Don Diego qui, dans les circonstances présentes, ne se sentait pas le droit d'être fier, daigna lui faire quelques confidences.

— Eh oui ! dit-il, c'est le plus beau jour de ma vie, mon fils !... J'aime, entends-tu? et je crois bien que je suis aimé.

Le geôlier chercha s'il n'y avait pas un moyen de refroidir ce bel enthousiasme qui lui déplaisait tant.

Il alla vers la fenêtre grillée et constata avec bonheur qu'en appliquant son visage contre les barreaux on pouvait apercevoir la potence de cet endroit.

— Venez donc ! dit-il, appelant le comte, il y a là quelque chose qui vous intéresse.

Et du doigt, il montra l'échafaud que le comte ne put voir sans tressaillir.

— Finir comme vous allez finir et parler d'amour, commenta le geôlier, c'est un péché. Car vous allez être pendu aujourd'hui même.

Et toute sa gaîté lui revint quand il vit que Don Diego ne parvenait pas à détourner ses yeux de l'appareil infâme et qu'il se cacha le visage de ses mains comme s'il eût vu son ombre se balançant au bout de la corde.

Alors il ricana et se mit à marcher dans la cellule.

Le comte s'était retourné vers lui. Il s'attendait à la mort, certes, et la parole qu'il avait adressée en adieu à Rosita témoignait de l'indifférence qu'il avait à se sacrifier, mais, tout entier à son amour, à l'exaltation de la vie, il avait un peu oublié le châtiment et puis, la vue de la potence l'avait fort désagréablement impressionné.

Il pria le geôlier, un peu sèchement, d'interrompre sa promenade pendant une seconde.

— Etes-vous sûr de ce que vous dites? demanda-t-il, la potence?

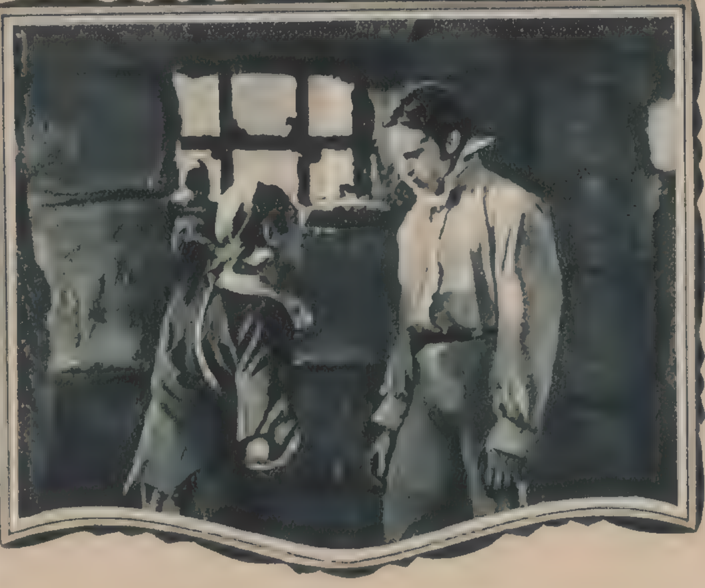
— Je ne suis venu que pour ça ! répondit le geôlier avec une douce bonhomie, pour vous avertir de votre sort ; c'est le major lui-même qui présidera la petite cérémonie, vous voyez que j'ai des précisions.

Don Diego montra quelque agitation.

— Mais je ne veux pas de cela s'exclama-t-il.

— Ça ne sert à rien de regimber, murmura le geôlier ravi de la tournure que prenait la conversation, moins on se débat, plus ça va vite, vous savez.

— Il ne s'agit pas de cela, reprit le comte avec



Et du doigt, il montra l'échafaud.

impatience. Je ne veux pas de la corde. Je suis noble, et ai le droit d'être fusillé.

— Oui, oui... c'est ce qu'on dit, répliqua le geôlier avec insouciance, ça permet toujours de gagner du temps... On écrit une lettre... on attend la réponse, mais, pfft ! ça ne vaut pas la peine de se tracasser. Laissez-vous donc pendre, señor, ça n'est pas désagréable.

Le comte était redevenu maître de lui. Il ne songeait plus à discuter avec son consolateur officieux.

— Veuillez m'apporter ce qu'il faut pour écrire. J'ai une supplique à adresser au roi.

Le gardien, désappointé, haussa les épaules.

— A quoi ça sert-il, señor, je vous assure que la pendaison...

— J'ai dit que je voulais écrire, reprit le comte.

— Vraiment ! demanda le gardien.

— Faites prévenir le major et au besoin le gouverneur. J'ai des droits et les ferai respecter.

Il n'était pas possible au gardien de refuser. Il savait que les privilèges n'étaient pas des choses avec lesquelles on pût badiner.

En grommelant, il gagna la porte. Dix minutes après il revenait apportant une écritoire.

— Alors, dit-il, c'est bien sûr que vous voulez écrire?

Le comte lui tira la plume des mains et s'installa comme il put et, sous les yeux du gardien qui voyait avec peine reculer d'un jour ou deux le plaisir délicat qu'il se promettait, écrivit au roi la supplique suivante :

« Seuls, les plus vils criminels sont condamnés à la corde. Que Votre Majesté veuille bien se rappeler la dignité de mon rang et permette qu'on me fusille au lieu de me pendre.

« DON DIEGO DE ALCADA. »

Et il la remit au geôlier en lui enjoignant d'agir vite s'il ne voulait pas qu'une dernière plainte en règle l'envoyât au lieu céleste où il brûlait tant d'expédier les autres.

***

Rosita n'avait jamais vu de lieu semblable au palais devant lequel elle venait de s'arrêter.

Jamais elle n'avait eu l'occasion d'approcher de la colonnade de marbre, dans laquelle le ministre la pria de s'engager.

Elle entra dans un vestibule de dimensions énormes dont elle essaya d'évaluer la richesse en « pesos » sans y parvenir complètement. Du reste, elle n'y séjourna pas.

Le ministre la menait vers une porte que gardaient deux hallebardiers. Au passage du señor Hirrias, la hampe des hallebardes frappa le sol et Rosita en fut fort effrayée.

Elle se trouvait maintenant dans une grande salle au parquet si poli et luisant qu'elle vit ses haillons s'y refléter comme dans l'eau calme d'un lac profond.

Cela lui parut fort curieux, non moins que les meubles artistement sculptés qui garnissaient cette pièce et dont elle explora les ornements d'un doigt timide.

Rosita avait en effet dans l'idée que tout cela était du carton.

— Si c'était du vrai, pensait-elle, il n'y en aurait pas autant.

Et chaque fois que son visage tournait, ses yeux avaient de nouveaux sujets d'émerveillement.

Elle s'approcha des fenêtres avec l'intention de se rendre compte de ce qu'il y avait au dehors, mais ce mouvement l'amena près d'une table où reposait une coupe d'or remplie de fruits étonnants.

Il y avait des figues, des pêches, des oranges, des limons doux, des raisins noirs aux grains veloutés et recouverts d'une buée immaculée.

Alors elle n'eut plus d'admiration que pour les fruits.

Le ministre n'était plus là. Après avoir joui un instant de l'hébahissement de Rosita, il avait quitté discrètement la place et la petite chanteuse s'assura qu'elle était bien seule dans la pièce.

N'était-ce point le moment favorable pour goûter à ces fruits dont elle n'avait jamais vu les semblables?

D'un air détaché, se promenant nonchalamment dans le salon, elle passa tout près de la coupe et rafla adroitement une figue.

« Si c'était vrai, pensait-elle, il n'y en aurait pas autant. »

Rosita était adroite à ce genre d'exercice. Son père lui avait autrefois appris à faire ainsi le marché à la devanture des marchands de légumes.

Elle revint sur ses pas et, de la même façon, cueillit un autre fruit.

Puis, voyant qu'elle était toujours seule et qu'elle ne semblait menacée en rien, elle y mit moins de discrétion et s'offrit une rafraîchissante collation.

Elle avait dans la bouche trois grains de raisin qu'elle y avait portés à la fois lorsqu'un événement inexplicable pour elle se produisit sur le mur en face.

Il y avait là une niche profonde et dans cette niche une statue de marbre qu'elle avait déjà remarquée parce que le personnage représenté offrait dans son esprit une ressemblance parfaite avec un de ses voisins, un aveugle mendiant qu'on surnommait « œil de ciel », parce qu'il avait précisément les yeux clairs, sans prunelle, comme les yeux de la statue.

Or la niche tournait lentement sur elle-même démasquant une autre niche qui semblait venir prendre la place de la première.

Et cette seconde niche contenait aussi une statue, mais une statue fort différente de la première, Rosita s'en aperçut tout de suite.

Ses habits étaient de velours rouge brodé d'or et ses joues avaient la couleur de la vie.

— Ah ! fit tout à coup Rosita.

Le personnage venait en effet de remuer et, descendant de son socle, s'avançait vers elle.

Rapidement elle avala ses trois grains de raisin et faillit s'étouffer.

La statue était maintenant devant elle, sous la forme d'un individu d'assez forte corpulence, parfaitement vivant.

La petite chanteuse des rues n'était point timide et elle s'égaya vite de l'aventure en voyant devant elle un homme qui ressemblait à tous les autres hommes, à cela près qu'il était vêtu beaucoup plus magnifiquement.

— Vous m'en avez fait une peur, dit-elle ingénuement.

L'homme daigna s'égayer de cette réplique et tous deux rirent de bon cœur.

Et puis il demanda :

— Eh bien ! petite? j'espère que tu es satisfaite de cette aventure.

Elle voulut bien y condescendre avec une seule restriction.

— Je le serais davantage, dit-elle, si je savais où je suis !

— Tout à l'heure, répondit son interlocuteur, et il voulut lui prendre le menton.

Rosita n'aimait point les familiarités déplacées. Jamais elle n'avait souffert le baiser d'un homme. Encore eût-elle accepté un baiser qu'elle n'eût pas toléré une caresse, elle sentait la nuance.

Il voulut lui prendre le menton.

D'un coup de coude elle repoussa la main trop audacieuse.

— Gardez cela pour une autre fois, dit-elle, il ne faut pas me toucher.

L'homme alors résolut de jouer sa bonne carte. Ayant fait quelques pas autour de la jeune fille, il revint à elle et lui dit avec le grand respect qu'il devait avoir lorsqu'il parlait de lui-même :

— Ne sais-tu pas que je suis ton roi ! celui que tu railles dans tes chansons ?

Aux oreilles de Rosita, cette plaisanterie dépassait les bornes. Un éclat de rire la suffoqua. Courbée en deux, frappant de ses pieds le parquet verni, elle n'en pouvait plus de gaîté. Quand elle put se redresser, ce fut pour rire encore, et elle se démena si inconsidérément qu'elle traversa ainsi tout le salon et se trouva soudain devant le grand portrait du roi, le portrait officiel accroché au fond de la petite galerie et qui reproduisait fidèlement les traits de Sa Majesté ainsi que l'exposition complète de ses décorations.

Alors son rire s'arrêta et pendant un instant elle contempla le portrait.

Puis tournant la tête, elle reporta ses yeux sur le roi qui se tenait à quelques pas d'elle, attendant la fin de l'épreuve.

Trois fois, elle examina à tour de rôle le modèle et l'image, comparant les détails : le front, les yeux, le nez, le menton, et alors, ayant en elle un vague sentiment de crainte, n'osant encore se prononcer, hésitant à croire à ce conte de fées, elle revint vers le roi et, les sourcils froncés, se mit à scruter son visage.

— Quand vous me regarderez pendant dix ans petite, ça ne changera rien à la chose.

— Vous êtes... le roi, murmura-t-elle, convaincue, assommée par cette constatation irréfutable.

— Oui, le roi, que vous injuriez chaque jour... et qui ne vous en veut pas...

— Vous ne... il ne... vous ne m'en voulez pas?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que...

Le reste de la réponse ne fut pas donné par les lèvres. Le roi venait d'allonger le bras et de saisir Rosita par la taille. Il essayait de la presser contre lui, de l'étreindre, mais ce simple geste avait une fois de plus fait perdre à Rosita tout le respect qui, pendant un moment avait gouverné son esprit.

— Ah ! non, cria-t-elle, du même ton qui lui avait servi pour renvoyer le receveur des taxes, au large ! le roi, au large !

Et s'échappant, elle fit en courant le tour du salon, poursuivie par son royal soupirant, dans les jambes de qui elle jetait toutes les chaises qu'elle trouvait sous sa main.

(A suivre.)

MONTCHANIN.

IL Y A STUDIO ET STUDIO.

De divers côtés on nous demande si, dans les ateliers de photographes de portraits qui se dénomment studios, on fait des films. Il est bon de mettre au point cette question. Bien avant l'invention du cinéma, on appelait studio, une pièce dans laquelle on se retirait pour lire, dessiner ou écrire. Il était de mode, dans son appartement, d'avoir son studio que l'on meublait aussi gentiment que possible. Ce terme avait tendance, le snobisme s'en mêlant, à remplacer le terme « cabinet de travail ». Les photographes l'ont adopté, estimant que la désignation atelier était un peu vulgaire. Puis, les théâtres de prises de vues cinématographiques ont été dénommés studios. Donc, dans les studios, des photographes des portraits, on ne fait pas de cinéma cela mériterait d'être dit.

LES FILMS DE DEMAIN

"LES OMBRES PASSENT" "LE FILS DU SAHARA"

LES OMBRES PASSENT

Un scénario d'Ivan Mosjoukine n'est jamais banal, dans le fond, ni dans la forme. Il composa celui-ci avec M. Volkoff qui se chargea de la mise en scène.

M. Volkoff tourne une scène importante : celle du restaurant ; il est au centre, le manuscrit à la main, expliquant la scène à Ivan Mosjoukine. A sa droite : le régisseur Kouretchkine. A la table au premier plan, Mme Lissenko et M. Georges Vaultier. A gauche : les opérateurs Bourgassoff et Toporkoff.
Les Ombres passent.

Le père Barclay apprend qu'il sera bientôt grand-père (Andrée Brabant, Henri Krauss).
Les Ombres passent.

Un des plus beaux décors du film : la soirée chez le baron Ionesko. Au centre : Mme Lissenko.
Les Ombres passent.

Thérèse fuit son amour et la colère de ses complices. Derrière l'auto : Mosjoukine.
Les Ombres passent.

M. Mosjoukine en interprète naturellement le principal rôle, puisqu'il ne conçoit un film qu'en pensant à un rôle pour lui.

Voici un court résumé de ce scénario :

Une famille anglaise vit heureuse dans son pays natal; elle se compose du père Barclay (Henry Krauss), de son fils Louis (Ivan Mosjoukine) et de la femme de celui-ci : Alice (Andrée Brabant). Un jour le fils reçoit une lettre lui annonçant qu'il hérite de vingt millions ; il vient à Paris pour prendre possession de son héritage et tombe dans les mains de trois aventuriers qui cherchent à s'emparer de sa fortune : Thérèse (Mme Lissenko), Ionesco (Camille Bardou) et Pime (Georges Vaultier). Naturellement, pour parvenir à ses fins, le trio imagine de le faire séduire par Thérèse, qui joue admirablement son rôle. Bientôt, Louis Barclay est amoureux fou de l'aventurière, mais celle-ci s'est prise à son propre jeu : fuyant à la fois le forfait qu'on veut lui faire commettre et l'homme dont elle se sent indigne, elle se réfugie dans une propriété qu'elle possède en Corse.

Ses deux complices et Barclay découvrent sa retraite et s'empressent de la rejoindre.

Puis, le jeune anglais ayant été grièvement blessé dans une lutte avec Pime, sa femme accourt le soigner, accompagnée de son beau-père. Au chevet du malade, une lutte cruelle s'engage entre les deux femmes : Alice défend son amour et son droit d'épouse ; Thérèse, farouchement, entend garder celui qu'elle adore et qui l'aime au point d'avoir tout quitté pour elle. Alice menace, supplie en vain ; Thérèse est inflexible, d'autant plus que le blessé, dans son délire, l'appelle et ne pense qu'à elle.

Un palais algérien reconstitué à Epinay par M. Schultze et les décorateurs de l'Eclair.
Au premier plan à gauche: *Rosemary Theby.* Le Fils du Sahara.

En haut: *L'enlèvement de Barbara (Cl. Windsor).*
Le Fils du Sahara.

A Biskra : Bert Lytell, Claire Windsor et Edwin Carewe
Le Fils du Sahara.

En haut :
Près d'El Kantara, Claire Windsor et Mac Grail.
Le Fils du Sahara.

Alice, désespérée, avoue alors à sa rivale qu'elle va être mère et Thérèse, soudain attendrie, promet de rendre à l'infortunée son mari.

En effet, quand Louis revient à lui et qu'il appelle l'aventurière, elle se présente à lui dans une toilette tellement excentrique et avec une telle attitude qu'il la chasse avec mépris ; elle ricane, lui dit des injures, et sort. Mais en partant, accablée de douleur, elle reprend son attitude naturelle, et ne peut cacher son chagrin. Louis, qui s'est levé pour la suivre, comprend soudain qu'elle l'aime aussi et qu'elle vient de se sacrifier ; mais en même temps, il apprend qu'il sera bientôt père.

Comprenant alors toute la grandeur et la nécessité du sacrifice de Thérèse, il décide, lui aussi, de renoncer à son amour pour faire son devoir...

La mise en scène et l'interprétation sont parfaites. Les extérieurs ont été faits à Londres, Douvres, Nice, Marseille et Ajaccio.

Quelques anecdotes pour terminer.

C'était M. Volkoff qui mettait en scène ; M. Mosjoukine avait déjà tourné sous sa direction *La Maison du mystère* et *Kean*. Pendant qu'ils faisaient le premier film, l'artiste avait failli mourir de la fièvre typhoïde ; en tournant le deuxième, il fut très gravement atteint de diphtérie ; en tournant *Les ombres passent*, lui survint un accident de cheval qui manqua lui coûter la vie, sa première pensée fut : « J'ai déjà failli deux fois mourir en tournant avec M. Volkoff ; cette fois-ci, c'est la troisième, je suis perdu ». Heureusement, il s'en tira avec quelques contusions, Andrée Brabant seule fut assez gravement blessée.

Quand il est en Angleterre, on voit M. Mosjoukine traire une vache ; on recommença tant de fois la scène, pour différentes raisons, qu'au moment de tourner définitivement la bête n'avait plus de lait ; et, comme on n'avait pas d'autres vaches sous la main, il fallut attendre au lendemain pour la traire de nouveau. Pendant cette opération, l'animal devait donner des coups de queue dans la figure de l'artiste. Or, la vache restait désespérément calme et sa queue ne bougeait pas. Il vint alors à M. Mosjoukine une de ces idées bizarres et ingénieuses qui lui sont habituelles : prenant une épingle entre ses dents (on le filmait vu de dos), il piquait subrepticement l'animal qui, naturellement, croyant avoir affaire à une mouche ou à un moustique, faisait le mouvement désiré.

Il paraît qu'on verra dans ce film un cheval qui rit, et qui salue son maître quand il passe près de lui : il fallut énormément de patience pour arriver à ce résultat mais il fut satisfaisant.

Bref, ce sera encore, très certainement, un film intéressant et original.

LE FILS DU SAHARA

Les Américains qui tournent en France ne sont pas souvent aimables avec les Français, auxquels ils ferment même généralement le studio qu'ils occupent.

L'ENVERS D'UNE BELLE EXPRESSION.

Photo MON CINÉ.

La petite Arlette, que l'on voit ici sur la photo, et qui est une des principales interprètes de *Visages d'Enfants*, est bloquée par la neige dans une chapelle perdue de la montagne. Éperdue de terreur, elle s'agenouille et prie devant une statuette de la Vierge qu'elle vient d'apercevoir, et son visage exprime, à la fois, l'angoisse et l'espoir.

Sur l'autre photo, on voit l'opérateur, Burel (remplaçant momentanément le metteur en scène, Jacques Feyder, en voyage) qui indique à l'enfant l'expression qu'elle doit prendre et lui « souffle » sa prière tandis que, devant lui, le régisseur, René Barrois, dit à la jeune artiste « Lève la tête, Arlette !... Plus que ça !... et ouvre bien la bouche, pour qu'on voie que tu pries tout haut... »

Et Arlette, consciencieusement, comme on le verra à l'écran, lève la tête et répète la prière que lui récite Burel...

Quand on rencontre une exception à cette règle peu courtoise il est juste de la signaler ; c'est pourquoi je vous parlerai avec plaisir de M. Edwin Carewe, de ses collaborateurs et de ses artistes, qui me reçurent de façon charmante au studio d'Épinay, quand ils y tournaient les intérieurs du *Fils du Sahara*.

— Nous avons travaillé beaucoup en Algérie, et surtout à Biskra et à El Kantara, me dit un des assistants : M. Harry Drucker, rédacteur au *Chicago Tribune* ; et nous avons rencontré là-bas un excellent accueil. Plusieurs officiers français en garnison dans ces deux villes se mirent à notre disposition pour nous faciliter la tâche. A El-Kantara, notamment, un officier supérieur « assista » M. Carewe pour la prise de vues des scènes de batailles ; bref nous fîmes un excellent voyage dans de très bonnes conditions ; nous garderons un inoubliable souvenir de notre randonnée, et surtout de l'amabilité de vos compatriotes. Nous avons pu tourner là-bas des choses très intéressantes dont nous attendons le meilleur résultat. »

Puis, me désignant quelques-uns de ses compagnons qui parlaient gaiement près de nous, il me présenta successivement M. Edwin Carewe, ses deux autres assistants : le metteur en scène français René Plaissetty et M. Fox ; l'opérateur Robert Kurrle, le décorateur M. Schultze (qu'il ne faudrait pas confondre avec l'excellent acteur français Maurice Schutz), qui étudia soigneusement sur place l'art arabe et réalisa à Épinay une belle reconstitution d'un intérieur de palais algérien, etc. ; enfin, il me désigna les artistes du film dont plusieurs sont bien connus des lecteurs de *Mon Ciné* et comptent parmi les « stars » : Misses Claire Windsor (Barbara), Rosemary Theby (la femme du cheick), l'une très blonde et l'autre très brune, Mlle Dorval, qui est Française ; MM. Bert Lytell (le cheik), Montagu Love, qui interprète deux rôles : celui du premier cheik et celui du père de Barbara ; Mac Grail (l'officier français), Georges Chebat, Paul Panzer « vilain » renommé de l'autre côté de l'Atlantique, et qui incarne dans ce film TROIS traîtres successifs ! Le plus antipathique de ces trois rôles est celui — dans lequel il est remarquable — du chef des rebelles touareg.

— Vous voyez, conclut M. Drucker en me reconduisant, que nous avons amené avec nous de bons artistes, et nous espérons bien, les paysages et la lumière de France aidant, avoir fait un bon film. Permettez-moi d'ajouter un petit mot personnel : avant d'être assistant de M. Carewe, j'ai traversé en cinq mois le Sahara à dos de chameau d'Alger à Dakar. Et j'ai mis ma modeste expérience au service de mon metteur en scène qui a su, autant que j'en puis juger, en tirer un excellent parti... »

JEAN EYRE.

nos échos

ON ATTEND LE SOLEIL.

Il est parfois très difficile de filmer des extérieurs en hiver, alors que la lumière n'a pas beaucoup d'intensité. On est souvent à la merci du soleil qui semble trouver un malin plaisir à se cacher à l'instant où on aurait le plus besoin de lui. Cette photo montre une prise de vues d'*On ne badine pas avec l'Amour*, pas très loin de Paris. Gaston Ravel se tient à droite, un manteau jeté sur les épaules. Il vient de donner les dernières instructions. L'opérateur est immobile près de son appareil. Quant au personnage qui tout au bord de l'eau a adopté une pose mélancolique, c'est Tony Lekain, le premier assistant. Et chacun attend que le soleil daigne apparaître.

Photo MON CINÉ.

ON ATTEND LE SOLEIL.

LE FÉTICHE

Une marchande de fleurs descendait une rue très en pente de Montmartre en retenant assez difficilement sa voiture à bras. Elle fit soudain une fausse manœuvre et se trouva comme emportée par sa petite charrette. Elle eut la bonne idée d'obliquer du côté d'un trottoir mais aurait néanmoins versé avec tout son chargement si la main charitable d'un passant n'avait en hâte redressé l'équilibre un instant compromis.

La marchande s'empressa de remercier la personne qui était intervenue avec tant d'à-propos et dit en souriant :

— Bien sûr, vous m'avez évité un... capotage, mais je suis certaine que si cela a bien tourné, je le dois à mon fétiche !

Elle montrait au passant un petit portrait de Biscot découpé dans un journal et qui se trouvait en un superbe cadre doré au milieu de toutes les bottes de fleurs.

Il n'y a que la foi qui sauve, n'est-ce pas ?

UN BON FILM COMIQUE

La récente présentation de *Ce Cochon de Morin*, le film de Nicolas Rimsky et Tourjansky a obtenu le plus franc succès. Tout le monde s'accordait à dire que cette adaptation du conte de Guy de Maupassant était très réussie et que les deux auteurs de cette excellente œuvre avaient trouvé une formule de comédie française et amusante. *Ce Cochon de Morin* ne ressemble en rien aux pitreries américaines et cependant fait beaucoup rire. *Mon Ciné* a trop souvent préconisé la réalisation en France de comédies françaises, pour ne pas insister sur le succès qui récompense les efforts de deux cinégraphistes de talent. Il ne reste plus maintenant qu'à souhaiter une chose, c'est que d'autres metteurs en scène suivent l'exemple qui vient de leur être donné.

SIMON-GIRARD DANS LE MÉTRO

C'était il n'y a pas très longtemps, dans le métro. Aimé Simon-Girard monte à une station. Il a l'air assez rêveur et vient s'installer à côté de deux jolies petites Parisiennes lectrices de *Mon Ciné*. Chose surprenante, elles ne le reconnaissent pas et pourtant elles ont l'air, d'après leur conversation, d'être bien au courant de la vie cinématographique. Simon-Gérard n'y prête guère attention. Soudain, il descend et l'une des deux bavardes cesse de commenter le numéro de *Mon Ciné* qu'elle tient à la main pour désigner l'artiste en disant :

— C'est étrange comme ce monsieur a un vague air de Simon-Girard. Tu ne trouves pas ?

Et l'autre de répondre aussitôt :

— Oui, il y a une lointaine ressemblance, mais ce n'est pas tout à fait ça !

Mesdemoiselles, vous n'étiez guère physionomistes !

PHOTOGÉNIE

C'était dans une fête foraine de Paris. Un photographe opérait en plein air et offrait aux amateurs des photos merveilleuses (disait-il) encadrées dans des cadres de cuivre doré. Deux petites jeunes filles de seize à dix-sept ans s'approchent de lui et l'une d'elles demande :

— Vous ne voudriez pas nous dire, monsieur, vous qui êtes du métier, si nous sommes photogéniques, oui ou non ?

Le photographe, bon commerçant et dont les affaires ne doivent pas être très prospères, s'empresse de répondre :

— Mesdemoiselles, je ne puis savoir avant d'avoir pris un cliché de vous. Si vous voulez bien vous mettre devant mon écran. A quoi bon vous priver d'une œuvre d'art ? Je fais payer si bon marché !

Les jeunes filles se laissent tenter et se mettent à adresser des sourires à l'objectif. Décidément, il y a encore beaucoup de naïves qui se figurent que le cinéma est la carrière merveilleuse à laquelle toute personne qui a un physique à peu près acceptable peut accéder. Qui donc détruira cette funeste illusion ?

LE GRAND CONCOURS de *MON CINÉ*

Suite de la liste des Lauréats.

769e au 853e Prix : **8 Mouchoirs fantaisie** — Mlle Coquet, Roubaix ; Mlle Chuquart, Paris ; M. Coignard, Le Havre ; Mme Jouault, La Garenne ; M. Gilles, Bruxelles ; Mme Wilmatte, Liège ; Mlle Lacoche, Saint-Denis ; Mlle Cléret, Asnières ; Mlle Lignereuse, Sans adresse ; M. Liesse, Dampremy (Belgique) ; M. Coopmans, Bruxelles ; Mlle Kunémant, Aiseau (Belgique) ; M. Depelchin, Saint-Omer ; Mlle Tabuy, Paris ; Mlle Senais, Bruxelles ; Mlle Delaux, Asnières ; Mme Lenée, Paris ; M. Felleray, Paris ; Mlle Milleur, Bruxelles ; Mlle Heulemans, Bruxelles ; Mlle Fortain, Paris ; Mlle Bossard, Paris ; Mlle Weill, Mulhouse ; Mme Dardenne, Lille ; Mme Bertrand, Liège ; Mme Sorrentino, Marseille ; M. Guillemin, Caen ; Mlle Mergy, Paris ; M. Blanchard, Marseille ; Mlle Bosquet, Louvain ; Mlle Duchenne, Porte de Champigny ; Mlle Courvoisier, Marseille ; Mlle Mahieux, Tournai (Belgique) ; M. Prigolet, Herstal ; Mlle Batsalle, Paris ; Mlle Crémel, Nancy ; Mlle Fasquet, Bruxelles ; Mlle Lacombe, Levallois ; Mlle Oosterlinck, Bruxelles ; Mlle Langlois, Paris ; Mlle Aipal, Pavillons-sous-Bois ; M. Moustic, Montpellier ; M. Bonnemain, Rennes ; M. Lepage, Liège ; Mlle Francq, Bruxelles ; Mlle Fouvieille, Paris ; Mlle Tanoux, Marseille ; Mlle Nigause, Paris ; Mlle Santamaria, Toulouse ; Mlle Benamon, Oran ; Mlle Audin, Paris ; Mlle Auberger, Issy ; Mlle Combes, Montrouge ; Mlle Hoedé, Bagnolet ; Mme Cerrone, Marseille ; M. Degêins, Calais ; M. Baudin, Paris ; Mlle Carle, Rouen ; Mlle Feigenbaum, Paris ; Mlle Salagnac, Saint-Mandé ; M. Boulaney, Clermont-Ferrand ; Mlle Laurel, Alger ; Mlle Picart, Mantes ; Mlle Bourgues, Le Havre ; Mlle Le Franc, Calais ; Mlle Lecotte, Billancourt ; Mlle Koning, Mulhouse ; M. Rénerie, Bordeaux ; Mlle Richer, Paris ; M. Farodi, Marseille ; Mlle Coulet, Marseille ; Mme Boun, Paris ; Mlle Mignieu, Calais ; Mlle Bougiovanni, Cannes ; M. Neyret, Lyon ; M. Young, Compiègne ; Mme Debenne, Wattrelos ; Mlle Vaillot, Rabat ; Mlle Verin, Roubaix ; M. Van Thorenburg, Ixelles ; Mlle Thion, Marseille ; Mlle Tardieu, Zuydcoote ; Mlle Beynet, Paris ; Mlle Berthon, La Seyne ; Mlle Duval, Paris.

(*A suivre.*)

Achetez le dernier volume de la Collection "LES GRANDS FILMS"
L'Opinion Publique *En vente partout : 1 franc.*

SI VOUS NE CRAIGNEZ PAS DE CONNAITRE LA VÉRITÉ
Laissez-moi vous la dire.

Certains faits de votre existence passée ou future, la situation que vous aurez, d'autres renseignements confidentiels vous seront révélés par l'astrologie, la science la plus ancienne. Vous connaîtrez votre avenir, vos amis, vos ennemis, le succès et le bonheur qui vous attendent dans le mariage, les spéculations, les héritages que vous réaliserez.

Laissez-moi vous donner gratuitement ces renseignements qui vous étonneront et qui modifieront complètement votre genre de vie, vous apporteront le succès, le bonheur et la prospérité, au lieu du désespoir et de l'insuccès qui vous menacent peut-être en ce moment. L'interprétation astronomique de votre destinée vous sera donnée en un langage clair et simple, et ne comprendra pas moins de deux pages.

Pour cela, envoyez seulement votre date de naissance, avec votre nom et votre adresse, écrits distinctement, et il vous sera répondu immédiatement. Si vous le voulez, vous pouvez joindre 1 franc en billet ou en timbres de votre pays pour les frais de correspondance. Ne pas mettre de pièces de monnaie dans les lettres.

Profitez de cette offre qui ne sera peut-être pas renouvelée. S'adresser : ROXROY, Dept. 2185 G. Emmastraat, 42, La Haye (Hollande). Affranchir les lettres à 50 centimes.

LE PLUS JOLI VISAGE *est déparé par des*
PORES DILATÉS
POINTS NOIRS
VISAGE LUISANT
NEZ BRILLANT

défectuosités qui sont presque toujours causées par des poudres de riz trop sèches, qui bouchent les pores de la peau et qui en entravent les fonctions normales. Pour obvier à ces graves inconvénients, il a été incorporé à la Poudre Tokalon de la **mousse de crème**, *mélangée à haute température, à de précieux ingrédients indispensables à l'entretien et au rajeunissement de l'épiderme. Cette mousse de crème donne à la Poudre Tokalon une certaine onctuosité qui l'empêche de boucher les pores et qui, en même temps, entretient la peau nette et en parfait état. L'emploi continu de cette poudre, loin d'être nuisible, embellit la peau et éclaircit le teint merveilleusement. Grâce à la mousse de crème qu'elle contient, la Poudre Tokalon tient sur le visage pendant toute la journée.*

La POUDRE TOKALON se trouve en vente dans tous les bons magasins : Poudre Fascination, adhérente, discrète, parfum subtil, et Poudre Pétalia, ultra-adhérente, veloutée, parfum suave.

Emotion, Confusion

Candide, Andalou, Heureux : de bien jolis noms pour des Rouges qui en sont dignes par le soin avec lequel *SAINT-ANGE* les prépare pour vous, Madame !

Timidité
Le WILL-MAKER la supprime complètement. Donne SANG-FROID-VOLONTÉ-APLOMB et rend audacieux les plus indécis.
Notice 0,50 BETH, Spécialiste, r. de Lagny, Paris XX.

POUR OBTENIR et conserver l'affection
Ch. SUARD aîné à Vincennes. Not. 0,25

FILMS, jouets en tous genres.
LOCATION pour soirées, séances et patronages.
M. GOEURY, 64 rue Lamarck Paris

T^tes pharm. et 28 r. Richelieu Paris. R. C. 89530

CECI INTÉRESSE

Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles
et tous les Pères et Mères de Famille

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par

L'ÉCOLE UNIVERSELLE par Correspondance de Paris,

la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure N° 19903 : **Classes secondaires complètes**, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).
Brochure N° 19920 : **Classes primaires complètes**, Brevets, C. A. P., Professorats.
Brochure N° 19941 : **Grandes Écoles spéciales** (Agriculture, Industrie, Travaux publics, Mines, Commerce, Armée et Marine, Enseignement, Beaux-Arts, Colonies).
Brochure N° 19949 : **Carrières Administratives.**
Brochure N° 19973 : **Carrières de l'Industrie, des Travaux publics, du Bâtiment et de l'Agriculture** (Ingénieur, Sous-Ingénieur, Dessinateur, Conducteur, Chef de Chantier, Contremaître, etc.).
Brochure N° 19980 : **Carrières de Commerce** (Administrateur commercial, Secrétaire commercial, Correspondancier, Sténo-Dactylographe, Représentant de commerce, Chef de Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres, et de l'Industrie hôtelière (Directeur-Gérant, Secrét.-Comptable).

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux, et sans engagement de votre part

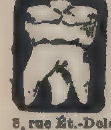
ÉCOLE UNIVERSELLE **10, rue Chardin, Paris (16e)**

UNE CHEVELURE NEUVE A UN PRIX RAISONNABLE

Si vous désirez une chevelure neuve — plus luxuriante, plus longue, plus soyeuse que lorsque vous étiez enfant — servez-vous, deux fois par jour, de Lotion Lavona en suivant bien les instructions. Après quelques applications vous vous apercevrez que toutes vos pellicules ont disparu ; que votre chevelure est devenue merveilleusement belle, soyeuse et fine. La véritable

Lotion Lavona

peut être obtenue partout au prix de 7 fr. 70 et vous devriez en faire l'essai aujourd'hui même. Vous pourrez, très peu de temps après, divulguer à toutes vos amies le secret de votre belle chevelure !



Baume Tue-Nerf Miriga
Guérison infaillible, instantanée, radicale des
MAUX DE DENTS
C'est la seule préparation guérissant d'une façon définitive. Prix : Six fr. toutes pharmacies. Envoi franco c. 6 fr. adr. à P. GIRAUD, pharmac. 8, rue Ét.-Dolet, LYON-OULLINS. R. C. 16-029.

VOUS POUVEZ GAGNER BEAUCOUP PLUS
Si vous apprenez L'ANGLAIS PAR CORRESPONDANCE. C'est si facile et si peu couteux avec la méthode de l'INSTITUT C. ROLLMER, 4, r. Lamandé, Paris (17e).
— Placement gratuit en France et en Angleterre. —

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai vous soumettrez, de près ou de loin quelqu'un à votre Volonté. *Demandez à* Mme GILLE, 169, Rue de Tolbiac, PARIS, sa brochure gratuite n° 21.

SAVON RODOLL
embellit le TEINT
PRIX : **2 fr. 75**

à base de Crème Rodoll Lanoline Beurre de Cacao. *Il blanchit et adoucit merveilleusement l'épiderme.* Recommandé par les médecins pour la toilette des épidermes délicats des Dames et de Bébés. Attention ! Exigez bien partout le **SAVON RODOLL**

BIJOUX GOLDTUBÉ
Rachetés après usage 1 fr. le gramme
Charmantes bagues écusson
1 fr. 50
Port, 0 fr. 45

Les superbes **BAGUES ÉCUSSON** ci-dessus forment un délicat souvenir. Gravées d'une seule initiale, prix : 1 fr. 50. Gravées de deux initiales ou d'un nom tel que «**MARIE**», «**SUZANNE**», «**SOUVENIR**», prix : 1 fr. 75. Prière de bien indiquer le numéro du modèle désiré. Pour la dimension, découpez un trou dans un morceau de carton et envoyez avec un mandat de 1 fr. 95 ou 2 fr. 20, aux

BIJOUX GOLDTUBÉ, Rayon C
211, rue Saint-Honoré, PARIS
(Catalogue illustré gratis sur demande).

BUSTE
idéal, seins développés, reconstitués, raffermis en deux mois par les
Pilules Orientales
Seul produit qui assure à la femme une poitrine parfaite sans nuire à la santé. Le flacon avec notice, 10.50 franco.
S'adresser à J. RATIÉ, pharmacien, 45, rue de l'Échiquier, PARIS. Genève, ph^ie A. Junod ; Bruxelles, ph^ie St-Michel.

POUR GRANDIR de 10 cm. en 3 mois *Brochure* 0 fr. 25
Institut C. EDISON, Bureau 9, PARIS

LES SECRETS DE NIARKA
vous feront vaincre toutes les résistances et RÉUSSIR EN TOUT. *Brochure explic. 0 fr. 25.* Mme C. NIARKA
131 Av. de Paris, Saint-Mandé (Seine)

GRAND INTERPRÈTE DES SONGES
Par CAGLIOSTRO. 1 fort volume franco 6 fr.
CHAUVEL, 9, rue du Terrage, Paris

Ça va mieux ...? Ah oui, alors !

Pieds enflés, brûlants et meurtris par la fatigue et la pression de la chaussure, pieds échauffés et irrités par une transpiration abondante, cors, durillons et autres callosités douloureuses : tous ces maux sont promptement soulagés et guéris par *un simple bain de pieds* d'eau chaude additionnée d'une petite poignée de Saltrates Rodell. Un tel bain saltraté, rendu médicinal et oxygéné, fait disparaître comme par enchantement toute enflure et meurtrissure, toute sensation de douleur et de brûlure, et remet les pieds en parfait état ; cors et durillons sont ramollis à un tel point que vous pouvez les enlever facilement sans couteau ni rasoir, opération toujours dangereuse.

Si ce simple traitement peu coûteux ne vous débarrasse pas une fois pour toutes de vos divers maux de pieds, vous avez la garantie formelle que le prix d'achat vous est remboursé sans difficulté et sur simple demande.

NOTA. — Tous les pharmaciens tiennent des Saltrates Rodell. Si on vous offre des contrefaçons, refusez-les ; elles n'ont pour la plupart aucune valeur curative. Exigez qu'on vous donne les véritables Saltrates.

POILS et DUVETS

Pour les supprimer, gardez-vous bien de vous servir d'un Dépilatoire quel qu'il soit ! Après son emploi, les poils repousseraient plus forts et plus vigoureux. J'ai été amenée à expérimenter une recette peu connue qui possède une action réelle sur la racine du poil. Les poils détruits par ce moyen ne **REPOUSSENT PLUS**. Cette méthode originale est très clairement expliquée dans une notice intitulée : « Un Secret Egyptien », que j'envoie **gratuitement** sous enveloppe fermée, très discrète. Joindre un timbre.
Ecrire à Miss Ch. GYPSIA, 48, rue de Rivoli, Paris (Ier).
R. C. Seine 153.587

ECHANGEZ Cartes Vue, Timbres avec Asie, Afrique, Amérique par *Registre. Échangiste*, 51 Passage Bureau Paris. Not. N. grat.

MAGIE SCIENTIFIQUE ET PUISSANCE SUR TOUS
Brochure illustrée : 0 fr. 25
MAIL ORDER, Lorient.

Sans Effort de Volonté et Sans aucun médicament
la Timidité
peut maintenant être **vaincue en 5 jours** par un système absolument inédit et radical.
L'exposé de ce système a fait l'objet d'un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé gratuitement à nos lecteurs (joindre seulement **0,50** pour frais d'envoi sous pli fermé). Tous ceux qui souffrent d'être timides doivent demander de suite «l'Ouvrage du Prof. P. C. J. dont il ne reste qu'un nombre limité d'exemplaires.
Fondation Renovan, 181 rue de Crimée, Paris.

VOUS GRANDIREZ DE 11 ***CENTIMÈTRES en 4 mois***

Jusqu'à l'âge de 35 ans *grâce au système du* Dr J. H. SMITHSON la plus belle découverte faite dans ce domaine depuis 30 ans. Ainsi l'a déclaré le Prof. W. CURREL, de Boston.
HOMMES et FEMMES qui souffrez d'être petits et qui désirez grandir, *Ecrivez de suite en joignant timbres pour réponse à*
"PHYSICAL" SYSTÈME Franco-Américain (Section B)
48, rue de l'Echiquier, Paris (Xe)
R.C. Seine 96.017

PLUS DE CHAUVES PAR LA CHEVINE

DENEYRIEUX.

Vindicta, *le ciné-roman de Louis Feuillade, a rendu populaire Deneyrieux. Il interprétait dans ce film le rôle de Louiset. Ce jeune premier a été engagé par Maurice de Marsan qui lui a confié le rôle principal de ses deux dernières productions :* Enigme *et* La Main qui a tué. *Il aura dans ces deux films un succès supérieur à celui qu'il remporta dans* Vindicta.

Le Gérant : V. Marchand. Corbeil. — Imprimerie Crété.

3e Année. N° 114. 24 pages. — 35 centimes. 24 Avril 1924.

Mon Ciné

THÉODORE ROBERTS.

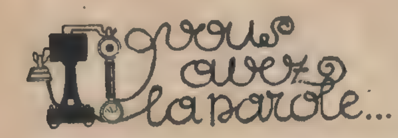
Théodore Roberts est un artiste américain spécialisé depuis longtemps dans les rôles de père. Il joue avec un naturel parfait et ses jeux de physionomie amusent les spectateurs. Il joue presque toujours en fumant un énorme cigare. Vour l'avez applaudi dans Jeanne d'Arc, Le Détour, L'Admirable Crighton, *dans bien d'autres films encore et tout dernièrement dans* Sous la Rafale *que* Mon Ciné *a adapté.*

LIRE DANS CE NUMÉRO UN ARTICLE CONSACRÉ A CET ARTISTE.

ABONNEMENTS : Un An. { France : 18 francs. Étranger : 23 francs.
Compte chèques postaux : 259-10

TOUS LES JEUDIS

Direction, Administration :
3, rue de Rocroy, Paris (Xe)



CORRESPONDANCE ENTRE LECTEURS. — Les lecteurs et lectrices dont les noms suivent désirent échanger des correspondances cinégraphiques. Prière de se conformer aux instructions publiées dans le n° 107 (6 mars). Pour plus de commodité nous classons les demandes de correspondance en trois catégories :

1° *Lecteurs ou lectrices désirant correspondre avec jeunes filles.* — LULU PERDU DANS LE BLED MAROCAIN, PARISIENNE A TUNIS. ROGER LEWIS, (Bourges (av. Bourges) ; CLAUDE MORHANGE, (av. Paris, 30 à 38 ans) ; MAM'ZELLE RAYON MAUVE, Berck ; GEORGES BERESFORD, Nice (av. Nice, 19 ans) ; PAUL DE PHILIPVILLE, Grenoble ; SERGEOR, Oran (av. Paris, étranger). HARRY GUY, 43, Lyon (étranger et Paris) ; AIMÉ MAINE, Amiens (j. f. du Sud-Est) ; LERUAS, Nice, (17 ans) ; H. LONGEVILLE, Paris ; H. BEZIAN, B. P. 373, Le Caire, (av. Paris, 21 ans) ; ASCENSIO ROMERIO, Amiens (av. Sud-Est) ; LAC DE LAMARTINE, Aix-les-Bains, (av. Algérie, Tunisie) ; ANCIEN LYCÉEN SENTIMENTAL, Cherbourg (av. 17 ou 20 ans) ; FORTE TETE, Lille (av. Bordeaux, Marseille) ; SOLDAT BELGE DANS LA RUHR, WALLACE, Perpignan ; JOSEPH BOUKHORS, Tunisie (av. 16 ans) ; JIM MONTANA, Pontivy ; ESPOIR DE L'EXILÉ, Mirande ; DOUBANKS FAIRGLAS, Romilly-sur-Seine (av. 18 à 20 ans). — PREMIERS FRISSONS, Mirande.

2° *Lecteurs ou lectrices désirant correspondre avec jeunes gens.* — TIENTSINETT, Lyon ; CORSE EN EXIL, Bordeaux (av. lecteurs connaissant Corse) ; FLEUR DES BOIS, Bordeaux ; LULE, Drancy ; ZAGONIC, Gironde (av. Turquie ou colonies françaises) ; UNE ÉLÈVE DES B. A., Belgique (av. peintre ou sculpteur); TANTE JOUJOU, Cayeux ; YSIAD, SELBACH, Montpellier ; SENSITIVE AIMANTE, Var.

3° *Lecteurs ou lectrices désirant correspondre indifféremment avec jeunes gens ou jeunes filles.* — LISETTE, Paris ; LE SONGEUR, Tlemcen ; CATHERINETTE, Le Mans ; MAGGY, Amélie-les-Bains ; PETIT SPHINX, Calais, (av. Lille, 20 à 25 ans) ; LAMARTINE, Paris.

Boite aux lettres. — UNE PIANISTE DE CINÉ, *l'Enfant Roi*, mise en scène de Jean Kemm. Société des Cinéromans. La Reine Marie-Antoinette : Andrée Lionel; Mme Atkins : Madys ; Mme de Tourzel : Georgette Sorelle ; Mme Royale : G. de Baere ; Mlle Elisabeth : Dumon ; la Martial : Valentine Lugand ; le comte de Fersen : Georges Vaultier ; Mallory : Joë Hamman ; Louis XVI : Louis Sauce : Comte de Provence : Argentin ; Le Dauphin : Jane Munier ; Turgy ; Remond. Oui vous pouvez envoyer aux artistes de l'argent en timbres-poste. — TANAGRA, le prix doux demandé est de 0 fr. 15. — PALLAS ATHÉNÉE, ces numéros vous seront vendus à leur prix habituel, plus le port. Vous n'avez qu'à envoyer l'argent. J'ai déjà dit ce que je pensais de *La Garçonne*, permettez-moi de ne pas récidiver. Le talent du metteur en scène aurait pu faire accepter bien des choses, mais hélas ! — HÉLÈNE GARDELE, c'est vraiment charmant de m'avoir adressé cette carte, merci. Vous avez bien raison de ne pas croire à ces stupidités. Comptez surtout sur vous et sur votre volonté. — UNE PROTESTATAIRE, je ne peux me décider à blâmer un directeur qui loue des places. Rien ne vous empêcherait d'aller retenir des fauteuils de votre choix, puisque la location ne coûte pas plus cher et que somme toute, vous avez toute la semaine pour passer au bureau de location. Tant pis pour vous par conséquent si vous avez eu des strapontins. Mais je suis d'accord avec vous pour penser que les strapontins ne devraient pas se payer le même prix que les fauteuils. — UN ESPOIR DU CINÉ, oui l'entrée des studios est interdite au public. Abonnez-vous à *Mon Ciné* ou à *Vous avez la Parole* et vous pourrez visiter un studio, lorsque nous organiserons à nouveau une visite. Un débutant de quinze ans ne gagnera rien, pour cette excellente raison que personne n'en voudra. Il n'y a pas de place disponible. Pearl White n'envoie pas sa photo, inutile de lui adresser de l'argent elle vous le retournerait. Ginette Maddye et peut-être aussi Betty Belfour vous adresseront leur photo. — PAUL DE PHILMVILLE, merci de votre aimable pensée. — KING BAGOTT, quelques films pour spectacles de famille? *Le Signe de Zorro, Robin des Bois, P'tit Père, David Copperfield, les Rantzau*, tous les documentaires de Natura-Film. Les films de cet auteur ne sont pas mauvais. — LE PETIT CRI-CRI, vous trouvez qu'il n'y a pas assez de romans dans mon *Ciné*? Que vous faut-il alors? Nous devons donner des informations, si vous ne voulez lire que des histoires tirées de films, achetez *le Film complet* ou *les Grands Films*. — ARLETTE PRINTEMPS, vous avez la figure énergique et peu commune. Mais cela ne signifie pas que vous êtes prédestinée à éclipser nos grandes vedettes. Mes initiales sont bien celles que vous dites. — LORONONS DORÉS, il n'y a pas de femme-réponse ici. Il n'y a pas de courrier dans le *Film complet*. Le film qui vous intéresse fut tourné à Paris. — LENICOT, gardez votre argent, ne vous engagez pas dans une aventure pareille et vous me bénirez. Il serait trop long de vous expliquer pourquoi cette exploitation rapporte tellement d'ennuis en ce moment. — Mme EMMA, ne puis vous dire si cet artiste a une bonne amie. Quant à Vaultier, vous pouvez lui écrire à *Mon Ciné*. — UN AMIENOIS, je suis content pour vous que votre directeur vous passe de si bons films. — UN LARBIN, merci de votre lettre dont je me suis servi dans V. A. L. P. — CURIEUSE P. S. J. F., le rôle de Turgy dans l'*Enfant Roi* a été tenu par Remond.

LELIA ALBERTI, à votre disposition. — R. 'G., donné des « tuyaux » plusieurs fois. — SOUS LES PALMIERS, lorsque cet artiste sera plus connu et qu'il aura surtout tourné un rôle intéressant, nous en parlerons. — UNE ANVERSOISE, vous êtes plus heureuse que moi, je n'ai pas encore vu ce film américain pour cette bonne raison qu'il n'a pas été édité en France. Francesca Bertini est une belle femme sans contredit, mais elle est un peu froide et son jeu est conventionnel. — CARRIES 924, nous procurerons tous les numéros que vous voudrez sauf le 14. Les albums se suivent, mais si par hasard il manquait un ou deux numéros vous n'auriez qu'à m'écrire. — MARY LEVICHAST, Floresco. — T., vous pouvez écrire à M. Monca, à *Mon Ciné*. — G. G. DIJON, impossible de vous faire des photos semblables. Les procédés de tirage sont trop onéreux. Merci, je connais votre ville où j'ai des parents. — LECTRICE TOURS, n'avez qu'à questionner. — MUSETTE, les éclairages sont souvent défectueux, cela provient de ce que trop de metteurs en scène n'ont aucune notion de la photographie et souvent même n'ont pas de goût. Je dois ajouter que la recherche des éclairages est une chose fort difficile et qui ne s'improvise pas. — J. B. DE GRENIER, vous ne sauriez croire combien votre lettre m'intéresse. Pouvez-vous me donner des indications sur ces quatre personnes ? — RAYON D'ESPOIR, Jean Devalde joue aux Folies Bergère et rien ne vous empêche d'aller lui demander vous-même ce renseignement un peu délicat. — ADMIRATRICE DE JOCELYN, la pensée que vous exprimez est fort belle. Les artistes ont une grande utilité sociale et les gens qui ne le comprennent pas sont à plaindre. Répandez cette idée le plus possible. Répétez bien, surtout, que les artistes ne sont pas des « inutiles » et des paresseux. Ils travaillent au contraire beaucoup et la journée de huit heures est chose inconnue pour eux. — SATIN NOIR, vous avez la chance d'avoir vu ce film de l'admirable Nazimova. Il n'est pas encore édité en France. Je pense qu'elle vous répondra. C'est une femme d'une intelligence supérieure. Elle tourne aux États-Unis. C'est une sorte de Sarah Bernhardt du cinéma. Entendons-nous, je ne la compare pas à Sarah interprète de l'art muet, car la grande tragédienne n'a jamais rien donné de très bien à l'écran.

SYLVIO PELLICULO.

TERREUR

ROMAN PAR PIERRE DESCLAUX

d'après le film de la Sté des Films Fordys

Interprété par PEARL WHITE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Le Pr Lorfeuil a inventé un produit : le Radiominium qui, mis au point, sera appelé à révolutionner la dynamique. Son aide Roger Durand s'emploie avec dévouement à perfectionner l'invention, car il espère obtenir un jour la main d'Hélène, fille du savant. Mais Lorfeuil veut marier sa fille au prince de Mesnevil, viveur ruiné. Or, le Prince est sous la dépendance de deux aventuriers, Erdmann et le duc de Morailles qui veulent se rendre acquéreurs du Radiominium. Ils sont aidés par une veuve, Marie-Anne Gauthier qui est une amie d'Hélène et qui aime le Prince.

CHAPITRE V

UNE PROPOSITION D'ERDMANN

Il y avait grande réception ce soir-là au château du professeur Lorfeuil. Le savant donnait un dîner en l'honneur des fiançailles de sa fille avec le prince de Mesnevil.

Hélène sur le conseil de Roger Durand s'était bien gardée de prévenir son père que sous aucun prétexte elle n'accepterait de devenir la femme du gentilhomme. Les deux jeunes gens préféraient attendre avant de brusquer les événements. En effet le mariage devait n'avoir lieu que trois mois plus tard. Ce laps de temps paraissait suffisant à Hélène et à Roger pour arriver à leur but. Malgré tout le chimiste souffrait de voir le prince de Mesnevil faire sa cour à Hélène.

Pourtant ce fiancé était particulièrement glacial. Il parlait à peine à la fille du savant et semblait s'ennuyer beaucoup dans les salons de son futur beau-père. Le professeur lui réservait cependant des sourires qu'il ne prodiguait pas d'habitude.

De Mesnevil ne cessait de songer que ce mariage auquel le savant tenait tant ne présentait pour lui aucun attrait. Les millions d'Hélène seuls auraient pu le déterminer à se réjouir. Mais il n'oubliait pas les promesses faites par Erdmann. Il savait lui aussi, que le mariage *n'aurait pas lieu* et c'est pourquoi il conservait vis-à-vis d'Hélène une telle réserve.

Louis Lorfeuil dans sa joie de voir son rêve se réaliser, ne s'apercevait pas de l'attitude anormale du gentilhomme. Jamais il n'avait été aussi affable avec des invités.

Marie-Anne Gauthier, installée au château depuis plusieurs jours, dissimulant la colère que lui inspiraient les fiançailles de sa jeune amie Hélène, s'efforçait d'être très gaie. Elle perdait courage parfois en songeant que peut-être, contrairement à la décision prise par Erdmann, le prince épouserait Hélène. Elle ne se ressaisissait qu'en voyant agir ceux que de Mesnevil, sur son désir formel, avait introduits chez le membre de l'Institut. Car ils étaient là tous les deux, Erdmann et de Morailles. Le professeur, tout à son bonheur d'avoir fiancé sa fille, renonçait à sa méfiance habituelle, il se montrait même presque bavard, entretenant ses hôtes de certains de ses projets, leur déclarant qu'avant peu il ferait à nouveau parler de lui.

Sitôt après le dîner, au moment où les invités se rendaient dans le somptueux salon du château, Erdmann fit signe au duc de Morailles de le rejoindre. Les deux hommes eurent un rapide entretien à voix basse.

— Tout est réglé, fit Erdmann, Giuseppe nous sera d'un précieux secours. Il secondera Mme Gauthier, s'il y a lieu. Mais tout fait prévoir qu'il n'aura pas à intervenir. Nous aurons les documents cette nuit et Berlin recevra enfin satisfaction.

Le duc de Morailles s'inquiétait d'entendre Erdmann s'exprimer de la sorte. Il émit quelques craintes :

— Vous me faites peur, mon cher. Vous savez que j'ai toujours été ennemi d'agir de la sorte. Le professeur est puissant et lorsqu'il constatera qu'il a été volé, il portera plainte. Il ne sera peut-être pas difficile à la justice de savoir quels sont les bénéficiaires du vol.

— Vous êtes un trembleur, de Morailles. Je vous croyais plus d'audace. Ne seriez-vous pas l'homme d'action que vous prétendez? Songez à la récompense qui nous attend. Elle vaut bien que nous courions quelques risques.

— Mais êtes-vous tellement sûr du Prince, ainsi que de cette Mme Gauthier qui n'est notre complice que par dépit amoureux?

— Le prince est à nos ordres, quant à Mme Gauthier je me charge de la faire taire. Je n'ai que le choix des moyens et ce n'est pas une femme qui pourrait m'épouvanter. Ayez toute confiance en moi. Je vous charge toutefois de prévenir de Mesnevil que je le trouve un peu froid à notre égard et que je ne supporterai point une trahison de sa part.

Un invité s'approchant d'eux, ils changèrent de conversation. Erdmann se dirigea vers Louis Lor-

Roger devait faire appel à toute son énergie...

feuil, pendant que le duc de Morailles proposait à Roger Durand et à Mme Gauthier de jouer aux cartes.

Le jeune chimiste constatait que depuis la fin du dîner le prince de Mesnevil devenait plus empressé auprès d'Hélène. Il devait faire appel à toute son énergie pour s'empêcher de chercher querelle au gentilhomme.

A plusieurs reprises même, son regard trahit tellement ses préoccupations secrètes qu'Hélène s'en aperçut. La fille du savant s'apitoya et fit tous ses efforts pour rassurer celui qui lui vouait tant de tendresse muette.

La jeune fille assise au piano écoutait distraitement le Prince.

Lorsque le duc de Morailles proposa à Durand de s'asseoir à une table de jeu, le jeune homme faillit refuser. Il comprit cependant qu'il ne pouvait se dérober et accepta. Mme Gauthier l'examinait railleuse. Hélène l'avait mise au courant de ses projets. Elle était donc tentée de considérer Roger comme un ami, puisqu'il voulait épouser celle qui devait se marier avec le prince. Marie-Anne Gauthier surveillait aussi de Mesnevil qui s'entretenait avec Hélène Lorfeuil. La jeune fille assise au piano écoutait distraitement le Prince, une de ses mains posée sur le clavier.

De Mesnevil ne lui parlait pas d'amour. Il faisait le récit d'une chasse à courre mouvementée à laquelle il avait dernièrement assisté et ne cherchait en aucune façon à plaire à sa fiancée.

Roger Durand ne le perdait pas de vue et ne prêtait que fort peu d'attention au jeu. Il oubliait d'abattre ses cartes et s'attira cette observation malicieuse de Mme Gauthier :

— Vous rêvez à votre bien-aimée, Monsieur?

Il se troubla et répondit :

— Non, Madame, M. Lorfeuil doit faire demain une expérience importante et je songe que j'ai oublié de donner des ordres au secrétaire du professeur. Si vous me le permettiez, j'irais réparer cette omission...

— Madame Gauthier agira comme elle voudra, protesta ironique le duc de Morailles, mais j'estime que nous devons finir notre partie. Après vous serez libre. On voit que vous êtes jeune et que vous avez le feu sacré. Le Pr Lorfeuil a vraiment de la chance de posséder un collaborateur tel que vous.

Au même moment Hélène sourit à Roger et il retrouva aussitôt tout son sang-froid. Il répondit au duc :

— Soit, Monsieur, je terminerai cette partie. Vous m'excuserez d'être si distrait. J'aime passionnément mon métier et c'est pour moi une question de conscience..

Ce fut la dernière parole qu'il prononça. Il se défiait, se rendant compte qu'il avait affaire à un personnage suspect.

Erdmann pendant ce temps questionnait Louis Lorfeuil sur ses dernières inventions. Il se révélait parfaitement instruit des problèmes scientifiques les plus ardus. Il flattait le professeur, lui citait des éloges de lui, parus dans des journaux, dans des revues. Lorfeuil, charmé d'avoir un interlocuteur si bien au courant de sa carrière, fournissait des explications détaillées

Erdmann se félicitait d'avoir su si rapidement inspirer confiance au professeur. Il se gardait de l'interroger d'une façon trop indiscrète, persuadé que l'entretien lui apprendrait beaucoup de choses. D'ailleurs Lorfeuil ne faisait aucune allusion au Radiominium et se contentait de donner des indications relatives aux découvertes anciennes qui avaient attiré l'attention du monde scientifique sur lui. Erdmann se gardait de l'interrompre. Il comptait amener la conversation sur le Radiominium, afin de sonder le professeur sur ses intentions. Avant de voler les documents de Lorfeuil, il voulait tenter de se les procurer d'une façon normale, en les achetant. Il n'osait pas cependant aborder cette question délicate, car il savait le savant capable d'emportements terribles.

— J'aimerais beaucoup visiter votre laboratoire, fit Erdmann, c'est un sanctuaire de la science et je serais très honoré de voir ces lieux où s'élaborèrent tant d'inventions remarquables.

Louis Lorfeuil parut contrarié du désir qu'exprimait son hôte, mais il pensa qu'il ne devait pas s'en offusquer. D'ailleurs ce n'était pas la première fois qu'il conduisait des invités dans son laboratoire. Il acquiesça :

— Soit, venez avec moi. Je vous préviens que vous ne verrez rien d'extraordinaire. Mon laboratoire est semblable à tous les autres.

Erdmann pontifia :

— Le laboratoire d'un Lorfeuil, je le répète, est un sanctuaire et je conserverai de sa visite un souvenir ineffaçable. Vous êtes l'orgueil de ce pays, Maître. Le monde entier à l'œil sur vous. Votre nom sera immortel comme celui de Pasteur.

L'aventurier comprenait qu'en flattant l'orgueil démesuré du professeur, il obtiendrait beaucoup.

Lorfeuil se dirigea vers une porte qui faisait communiquer le salon avec son cabinet de travail. En passant devant un vieux meuble il arrêta Erdmann et lui dit :

— Permettez-moi de vous montrer un mécanisme ingénieux. Je vais vous faire voir comment un inventeur se défend contre les manœuvres de ceux qui pourraient être tentés de s'emparer de ses plans. Il faut tout prévoir. Nous vivons, qu'on en convienne ou non, dans un siècle où le banditisme sévit dans tous les milieux. J'ai trouvé le moyen de garder ce château, mieux que si je postais un homme derrière chaque fenêtre de la demeure.

Il tira un trousseau de clefs de sa poche et ouvrit la porte du meuble. Erdmann aperçut des rouages compliqués, des bobines, des manettes, des fils.

— Vous voyez, poursuivit Louis Lorfeuil. Grâce au dispositif que voici, lorsque je mets le contact en tournant cet interrupteur, personne ne peut pénétrer dans le château pendant la nuit, sans que la lumière s'allume dans toutes les pièces. En même temps des sonneries puissantes se mettent en mouvement. Il suffit pour déclancher le signal d'alarme qu'on ouvre une porte ou une fenêtre du premier étage. Les fenêtres du deuxième étage sont également munies d'un dispositif qui actionne

le même signal. C'est Junot le grand électricien de Paris qui a réglé tout cela.

Le valet de chambre Giuseppe qui passait à cet instant, entendit les paroles de son maître et s'arrêta quelques secondes, se dissimulant derrière une colonne.

Erdmann crut l'instant propice et déclara :

— Vous avez donc des secrets très importants à protéger?

Le savant dévisagea son invité. Cette question lui déplaisait. Avec la versatilité d'humeur qui lui était familière, il dit :

— Au fait, je réfléchis que mon laboratoire est occupé en ce moment par mon secrétaire qui procède à des calculs très compliqués. Attendons pour le visiter que mon collaborateur ait terminé. Nous pourrions le déranger.

Erdmann grimaça et s'empressa de déclarer :

— Vous avez raison, Maître. Les mathématiciens n'aiment guère qu'on les importune lorsqu'ils sont en train de résoudre une équation.

Lorfeuil referma le meuble et désigna à Erdmann un siège près d'une table. Il s'assit lui-même et garda le silence.

L'aventurier se repentit d'avoir éveillé les soupçons du professeur et chercha comment il pourrait aborder le sujet qui l'intéressait.

Justement la partie de cartes qui mettait au supplice Roger Durand venait de se terminer et le jeune homme qui d'ailleurs avait perdu, s'était hâté de se lever, n'acceptant pas la revanche qu'on lui offrait. Mme Gauthier elle-même voulait se rapprocher du Prince. Il ne lui fut pas possible malgré tout, de donner suite à son projet, car Hélène lui demanda amicalement :

— Marie-Anne, jouez-moi donc *Le Voyageur solitaire*, cette mélodie de Grieg que vous interprétez avec tant de nuance.

La jeune femme ne put refuser de satisfaire le désir de la fille du savant. Elle prit au piano la place qu'occupait Hélène et commença à jouer. Elle avait près d'elle Hélène et Roger.

Le Prince de Mesnevil profitant de ce que sa fiancée ne faisait pas attention à lui, se dirigeait vers la pièce voisine dans l'intention de fumer un cigare, lorsque le duc de Morailles l'arrêta :

— Deux mots, mon cher, lui dit ce personnage. Je dois vous avertir qu'Erdmann n'est pas content de vous. Il trouve que vous avez à son égard une attitude énigmatique. Oui ou non, pouvons-nous cette nuit compter sur vous?

— Mais je n'ai qu'une parole! fit le gentilhomme sèchement.

— J'aime à le croire, car Erdmann ne vous pardonnerait pas de nous abandonner. Méfiez-vous, vous êtes en notre pouvoir. Si vous nous faites faux bond et que l'aventure tourne mal, nous n'hésiterons pas à vous livrer. Les documents volés cette nuit vous seront remis par la personne que vous savez. Vous les transporterez aussitôt dans votre château...

— Pourquoi me rappeler cela? s'irrita le Prince. Ai-je l'habitude de revenir sur mes engagements?

— Oui, riposta de Morailles brutal, le chèque de cinq cent mille francs que vous avez remis à Erdmann à Paris-Plage l'autre jour, a été retourné par la banque, impayé. Vous n'aviez pas de provision à votre compte et vous n'ignorez pas que la loi punit de prison la personne qui agit de la sorte...

Le Prince, bien que conservant un calme apparent, avait blêmi. Le duc poursuivit :

— Je ne vous conseille pas de continuer à jouer ce jeu-là. Erdmann n'est pas de ceux que l'on dupe aisément. Prenez garde, il est féroce...

De Mesnevil haussa les épaules et s'éloigna dans la direction de sa fiancée qui s'entretenait à voix basse, à l'autre bout du salon, avec Roger. Les jeunes gens, laissant Mme Gauthier jouer du piano, avaient réussi à s'isoler. Ils eurent une moue de contrariété en voyant le Prince venir vers eux, mais Hélène eut le temps de murmurer à Roger :

— Vous me rejoindrez à minuit, comme c'est convenu, tout est arrangé.

— Que conspirez-vous là? fit de Mesnevil moqueur pendant que Roger allait rejoindre à la table de jeu Mme Gauthier et le duc de Morailles.

Hélène allait répondre, lorsqu'elle entendit son père s'écrier courroucé :

— Vous êtes bien curieux, Monsieur!

— Non, répondit Erdmann, je ne suis qu'un homme d'affaires et je ne vois pas pourquoi nous ne parlerions pas d'un projet qui est très réalisable, Votre Radiominium...

— Mais, qui vous a dit, Monsieur, que mon Radiominium était à vendre? D'ailleurs vous ne connaissez aucune des caractéristiques de ma nouvelle invention. Tout ce qui a été publié dans la presse à ce sujet est faux. Je trouve votre indiscrétion pour le moins déplacée...

— Ne vous fâchez pas, vous ne pouvez m'en vou-

« Vous ne trouverez pas meilleur acheteur que moi, reprit Erdmann... »

loir de vous parler carrément. Je représente un groupe financier considérable et qui est prêt à payer des millions...

— Assez ! Assez ! le Radiominium n'est pas à vendre, cria Louis Lorfeuil en s'emportant.

— Vous ne trouverez pas meilleur acheteur que moi, reprit Erdmann en élevant le ton. Je suis tenace et vous devrez compter avec moi le jour où vous chercherez à réaliser pratiquement votre invention. Je vous ai dit des millions : Quel est votre chiffre?

Le professeur se dressa. Ceux qui assistaient à cette scène eurent l'impression que le savant allait se jeter sur Erdmann et le frapper. Lorfeuil parvint à se maîtriser et s'écartant d'Erdmann, comme si ce dernier lui inspirait de la répulsion, s'écria :

— Sortez, Monsieur, vous en avez trop dit. Vous vous êtes introduit ici pour tenter de m'acheter. Je ne veux plus vous voir. Apprenez à ceux qui vous envoient, qu'aucune fortune au monde ne pourra acheter mon invention, elle est pour la France, pour la France !

Erdmann sarcastique reculait. Le Prince de Mesnevil angoissé se pencha vers Hélène et murmura :

— Prévenez votre père de se méfier,je vous en supplie, Erdmann est un homme dangereux.

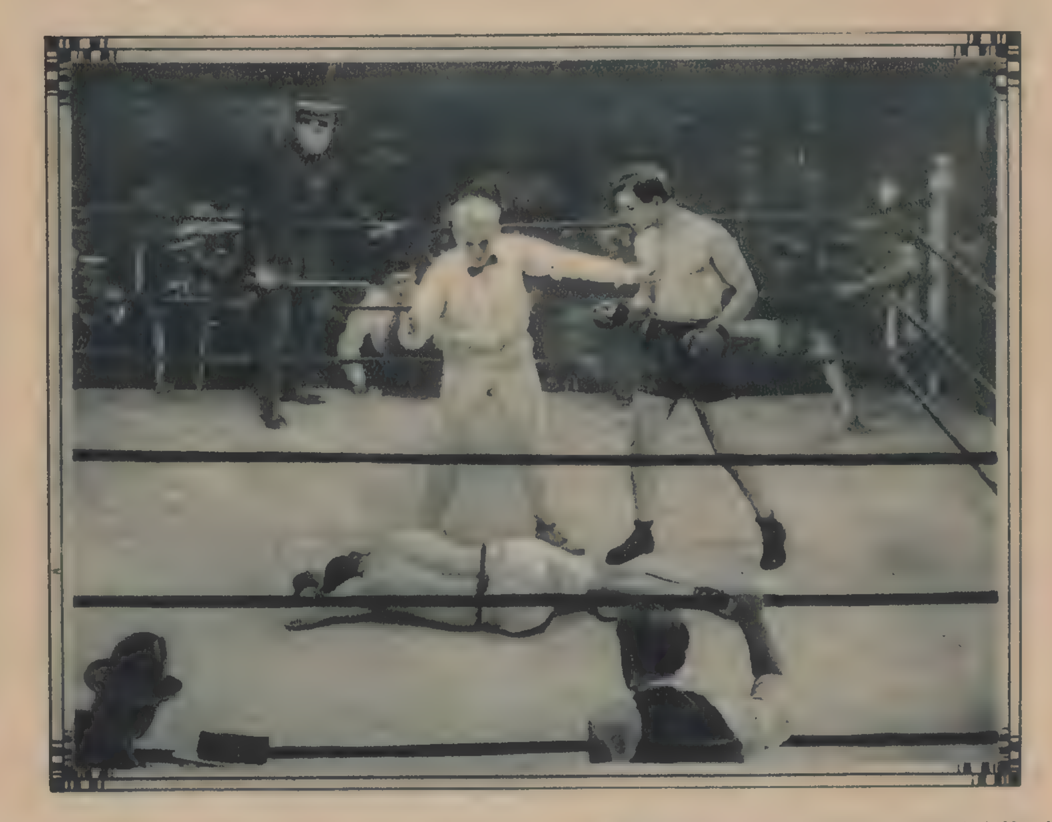
Il ne vit point que le duc de Morailles avait surpris ses propos et se précipita pour retenir Louis Lorfeuil qui faisait mine de s'élancer sur l'aventurier.

Cette scène avait jeté un froid parmi les invités. Ils se hâtèrent tous de se retirer. Erdmann partit le premier avec le duc de Morailles. Le Prince prit congé quelques secondes plus tard. Roger Durand, Hélène et Mme Gauthier s'efforçaient de calmer Louis Lorfeuil dont l'irritation était à son comble.

— Ma pauvre Hélène, dit Marie-Anne Gauthier, j'espère que M. Lorfeuil ne prendra pas tout ceci au tragique et que l'attitude d'Erdmann ne troublera pas son sommeil. Il aurait vraiment bien tort de s'inquiéter outre mesure.

(*A suivre.*) PIERRE DESCLAUX.

LES DÉCORS CURIEUX : UN RING.



En considérant la photo ci-dessus, vous devez penser : « Une image prise dans un simple film d'actualité un jour de match ! »

Ce ring est un décor, un vulgaire décor et les spectateurs assis tout à l'entour ne sont pas des amateurs enfiévrés, mais de simples figurants. Des professionnels, les deux combattants? Non pas, des acteurs, simplement. Les acteurs d'un grand film tourné à Hollywood. Ici tout est théâtre, y compris le solide policeman qui, au knock-out, a bondi sur l'estrade, sa matraque à la main, prêt à rétablir *vigoureusement* l'ordre et à protéger arbitre et boxeurs en cas de mouvements... fébriles des spectateurs, contestant la décision du dit arbitre.

« Théâtre » aussi, alors, le match? « Chiqué »? Non ! Les deux artistes-boxeurs émérites, comme beaucoup d'artistes américains, toujours sportifs — ont boxé pour de bon, mais pour le film !

Et si, au moment voulu, au moment où le metteur en scène voulait le knock-out, l'un des adversaires s'est laissé volontairement crouler au sol, rien ne vous prouve qu'il n'a pas *encaissé* tout de même, et pour de bon, quelque direct de son partenaire !

Dame, au Cinéma, on est quelquefois obligé de *payer comptant* !

J. F.

UNE SCÈNE DE DANCING AU STUDIO.

Les deux photos qui accompagnent ces lignes représentent l'un des plus importants décors du nouveau film de M. de Marsan, *La Main qui a tué* qui fut tourné en Belgique. L'une des photos montre le décor sans la figuration, l'autre au moment où on tournait. Ce décor de dancing qui nécessitait une figuration importante mesurait 25 mètres de large sur 40 mètres de profondeur. Il nécessita la construction de praticables assez compliqués pour supporter les loges et l'escalier que l'on remarquera. L'ensemble est très vivant et contribuera beaucoup au succès du film.

LE GRAND CONCOURS DE Mon Ciné

Suite et fin de la Liste des Lauréats.

854e *au* 1000e *prix*: **3 Mouchoirs fantaisie.**

Mlle LEGRAND, Paris ; Mlle DAVIN, Marseille ; Mlle HUSSE, Bruxelles ; Mlle TAMBINI, Marseille ; Mme LACROIX, Boulogne-sur-Seine ; Mlle AMIEN, Noisy-le-Sec , Mlle SCHENER, Fère-en-Tardenois ; Mlle RUEZ, Marseille ; Mlle RAILER, Noisy-le-Sec ; M. FRASSAN, Aubagne ; M. BELLINI-CAMU, Marseille ; M. BLUMSBACH, Bruxelles ; M. COICADAM, Paris ; M. STOTNIK, Paris ; Mme MINGUET, Basson ; Mlle BECKER, Paris ; Mlle TERRISSE, Marseille ; Mlle BOUCHOUNET, Paris ; Mlle MOTTEAU, Paris ; Mlle HAI, Les Nées ; M. TABALAT, Paris ; Mlle VAPAILLE, Nogent-sur-Marne ; Mlle NIOBET, Parc-du-Perreuse ; Mlle LAVENUT, Le Havre ; Mlle FIROLLET, Nogent-sur-Marne ; Mlle FROT Lorient ; M. PELLETIER, Paris ; M. ROYER, Paris ; Mlle ROBERT, Paris ; Mlle DESPRELLES, Orléans ; M. ATTAL, Tunis ; Mlle EMBRECHTS, Bruxelles ; M. VIGNOUX, Auxerre ; M. MAILLARD, Rouen ; M. CARSEL, Valenciennes ; M. TUBOEUF, Caen ; Mlle BARBIER, Paris ; Mlle MALIRAT, La Saule ; M. MARUE, Paris , Mlle MAISANT, Amiens ; Mlle ASTORG, Marseille ; Mlle CHENEVÉE, Paris ; Mlle CHAVY, Lyon ; Mlle FROUSAC, Marseille ; Mme DULIN, Paris ; Mlle BELLAFIORE, Marseille ; Mlle VERRON, Marseille ; M. LOMBARD, Nancy ; Mlle MONTRÉER, Le Havre ; Mlle FOULARD, Montreuil ; M. Michel JULIEN, Tournus ; Mlle VERBECQ, Aubervilliers ; Mlle GUYON, Pré Saint-Gervais ; Mlle BELMONTE, Antibes ; Mlle GUY, Noisy-le-Sec ; Mlle CHAMPANHET, Annecy ; Mlle SEGENDS, Billancourt ; Mlle ROUSTAN, Aulnay ; Mlle MERLIN, Moulins ; Mlle DE RYCKE, Roubaix ; Mlle CALVAIRE, Menton ; Mlle FOUCROG, Boulogne-sur-Marne ; Mlle ESTACHY, Marseille ; Mlle DECOTTIGNIES, Roubaix ; M. DUVAL, Paris ; M. VERHULST, Anvers ; Mlle JUSTET, Grenoble ; Mlle LEFEVRE, Levallois-Perret ; Mlle ANDRIEU, Toulon ; Mme FLAGNE, Marseille ; Mlle DEMAY, Paris ; Mlle DECHERF, Paris ; Mlle VANDERHEYDEN, Anvers ; M. MONTET, Aix-en-Provence ; Mlle BURY, Lyon ; Mlle COPPEL, Paris ; Mlle LEJEUNE, Antony ; M. LELIEVRE, Paris ; Mlle PEDRINI, Paris ; Mlle POT, Paris ; Mlle COLLET, Colombes ; M. COULEMB, Lyon ; Mlle BÉNITA, Bruxelles ; M. SROUSSI, Tunis ; Mlle VEHRLEN, Saint-Ouen ; Mlle LAVARENNE, Lyon ; Mlle DOUSSAL, Lorient ; M. REDIG, Paris ; M. MOLINENGO, Nice ; Mlle ASTRUC, Marseille ; Mlle REY, Paris ; Mlle TIXIET, Paris ; Mlle DUBROKA, Paris ; Mlle COMPTOUR, Paris ; M. RIBÉRY, Calais ; M. COULOMB, Marseille ; Mlle MICHOT, Paris ; Mlle CABESIERS, Bruxelles ; Mme FLOMBAT, Paris ; Mlle DRUYER, Paris ; M. NOLDUS, Congres (Belgique) ; Mlle SILVESTRE, Marseille ; Mlle CAILLE, Paris ; M. JACQUEMOTTE, Liège ; M. MERTENS, Anderlecht (Belgique) ; Mlle H. EUGENE, Nice ; Mlle LACOMME, Pantin ; Mlle MAES, Bruxelles ; M. BLEUZE, Levallois ; Mlle BAUDY, Clamart ; Mlle DENEUX, Ermont ; M. LENZI, Saint-Denis ; Mlle COUTOR, Paris ; M. LE SAOUT, Lambezellec ; Mlle BLANC, Marseille ; Mme GABARET, Compiègne ; Mlle ROEHER, Aulnay-sous-Bois ; Mlle JULLIEN, Paris ; M. E. RAYMOND, Marseille ; Mlle LEOUHARD, Paris ; Mlle GAYET, Paris ; Mlle DEBUT, Neuilly ; M. ROUSSEAU, Larilloz d'Ay ; Mlle TEISSIDRE, Paris ; Mlle RIVANO, Marseille ; Mme VISINE, sans adresse ; Mlle REUMANE, Tourcoing ; Mlle DUCÉRÉ, Paris ; Mlle LEFEVRE, Paris ; Mme SZKLAISKI, Paris ; Mlle COUDROUSE, Le Mans ; Mlle BARAY, Le Havre ; Mlle THELLIER, Paris ; Mlle DECLARI, Marseille ; Mlle MERLIOT, Clichy ; Mlle HEUMENS, Paris ; Mlle DE KERLÉAN, Levallois ; Mme D'HAENENS, Saint-Gilles (Belgique) ; Mlle BAES, Saint-Gilles (Belgique) ; M. CHENY, Paris ; M. BLACHERE, Marseille ; Mlle WACHRLÉ, Belfort ; Mme ALLARD, Clichy ; Mlle RIVIERE, Paris ; M. LEGIGAN, Vincennes ; Mlle MÉLIS, Bruxelles ; Mlle DUCROS, Paris ; Mlle LÉONARD, Paris ; M. JUNIN, Versailles ; M. RUQUET, Saint-Mandé.

Pourquoi THÉODORE ROBERTS ne veut pas retourner au théâtre

L'artiste l'explique lui-même aux lecteurs de MON CINÉ

TOUT le monde connait Théodore Roberts qui fut longtemps pour nous « l'homme au cigare ».

L'excellent artiste tirait des effets extrêmement amusants du cigare qu'il mâchonnait sans cesse et qui prenait parfois, entre ses lèvres, des positions tout à fait imprévues.

Autrefois modeste artiste de tournées théâtrales, Théodore Roberts travaille maintenant uniquement pour l'écran. Il vient de créer des rôles fort importants, des rôles « d'étoile » dans la production Paramount.

Il suffit de regarder les photographies que nous donnons de lui dans trois rôles différents pour comprendre à quel degré de perfection Théodore Roberts a élevé son art de composition. Il sait être à la fois sincère et pittoresque.

Or l'artiste est maintenant si bien conquis par le cinéma qu'il a déclaré récemment qu'il ne retournerait jamais au théâtre.

Et il nous en donne lui-même les raisons d'une manière très humoristique.

***

J'ai essayé les deux lumières : la lampe à arc et la rampe.

Je préfère la première. C'est peut-être moins bon pour la vue, mais c'est meilleur pour l'esprit. Et le bon esprit fait le bon corps.

J'ai commencé au théâtre par jouer de petits rôles en essayant de les agrandir.

En faisant une tournée, j'appris que le cinéma existait, mais ce n'était pas le cinéma d'aujourd'hui, c'était le cinéma qui cherchait à faire sa place dans le monde.

Moi aussi : ça tombait bien.

J'entrai au cinéma et je puis dire aujourd'hui que je ne le regrette pas. C'est le meilleur temps de ma vie.

D'abord c'est plus confortable que le théâtre.

Il m'est arrivé, en tournée de comédien, de traverser des pays couverts de neige, à travers un « blizzard » qui gelait la bière dans les cruches et cela dans une voiture non chauffée que le conducteur était obligé d'arrêter tous les dix pas.

Au cinéma, vous voyagez beaucoup mieux et vous ne vous asseyez pas, pendant des jours et des jours, devant des tables de pension de famille, où l'on finit par croire que c'est le même beefsteack qui vous a suivi depuis votre départ.

Ah ! je les connais ces hôtels qui accumulent les « comédiens de la route » et leur offrent tout... l'inconfort moderne. On y trouve tout ce que l'on veut, sauf le repos et le repas.

Et vous voudriez que je reprisse la route encore?

Non, monsieur.

Aujourd'hui, Mme Roberts et moi vivons dans un petit paradis à Hollywood, et je ne le quitterais pas même pour aller chanter à votre Opéra de Paris. D'abord je ne chante pas !

Mais il y a aussi d'autres avantages quand on travaille pour le cinéma.

Je puis aller à mon ouvrage le matin comme tous les honnêtes gens, revenir déjeuner, retourner travailler l'après-midi, me promener le soir et me coucher comme les humains qui n'ont fait de mal à personne.

Le travail n'est pas fatigant, c'est le metteur en scène qui fait tout : Il vous dit :

— Mettez-vous là, faites ça, allez-là, souriez, pleurez, etc.

Et quand la scène est trop longue, il la coupe en plusieurs petites pour que ce soit plus facile.

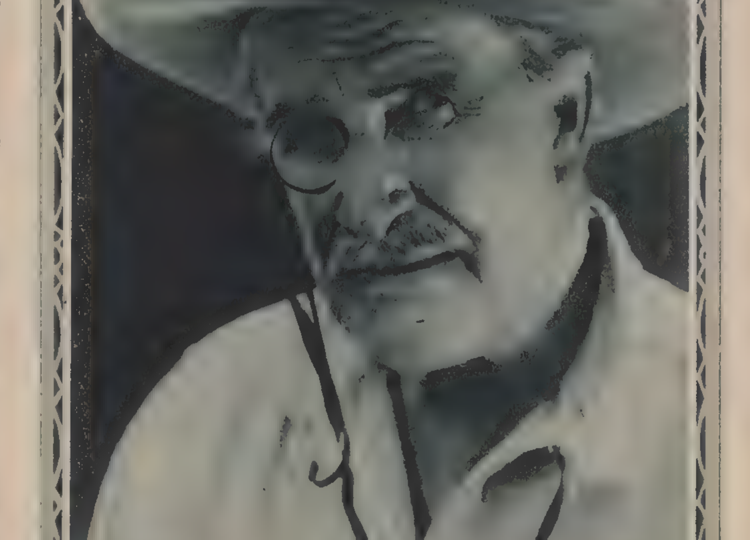
On ne se fatigue pas beaucoup l'esprit. D'autant plus que lorsqu'une scène est jouée, il n'y a pas à la recommencer le lendemain, ni les jours suivants.

Je me souviens que, dans un de mes rôles de théâtre où je supportais presque toute l'action, je jouais une très longue scène pendant laquelle je devais avaler plusieurs gallons d'eau sucrée de cassonnade — représentant censément du whisky — et ensuite me battre dans une rixe terrible que l'auteur avait placée là parce que ça faisait bien.

Vaincu, je roulais de haut en bas d'une estrade et je m'en allais en titubant donner de la tête contre une porte.

Et j'ai fait ça tous les soirs et deux après-midi par semaine pendant un an et demi.

Et vous trouvez que c'est drôle?



Théodore Roberts dans le rôle du « Capitaine Morgan Pring ».

Rôle de Moïse, des Dix commandements de Cecil B. de Mille

Non, monsieur.

Naturellement, il y a des choses au cinéma avec lesquelles il ne faut pas plaisanter. La valeur des caractères par exemple.

Au théâtre, il est facile de maintenir son rôle, d'être le même type pendant une soirée, parce qu'il n'y a pas de solution de continuité. Vous commencez et vous finissez.

Il n'en est pas de même au cinéma.

Vous avez continuellement des interruptions, vous êtes vous-même pendant un quart d'heure, puis le personnage du rôle pendant cinq minutes et ainsi de suite pendant plusieurs semaines.

Bien des artistes ne savent plus où ils en sont. J'ai été comme ça ; aujourd'hui c'est ce travail de coordination qui m'enthousiasme. J'y trouve un plaisir que je n'ai jamais trouvé au théâtre.

Au fond, je dois vous le dire, c'est ce qui me permet de garder la jeunesse de mon caractère, je m'intéresse à tout et je m'amuse de tout.

Et ma vie est si bien remplie ! Un artiste de cinéma ne doit pas seulement travailler en effet quand il est devant l'appareil de prise de vues. Même pendant ses heures de loisir il doit penser à son rôle, observer la vie et chercher des modèles, en quelque lieu qu'il se trouve.

Le jeu cinématographique, surtout lorsqu'il s'agit de représenter, un « caractère », n'est pas uniquement une question de costume et de maquillage comme on pourrait le croire.

D'abord, je me maquille très peu et s'il me faut jouer avec ma barbe, mes favoris ou mes moustaches, je les laisse pousser. Non ! pas dans cette photographie de Moïse que je vous envoie ! Pour avoir une barbe comme ça, j'aurais dû commencer à la laisser pousser à quinze ans.

J'ai une faiblesse, je n'aime pas changer de costume. J'ai dans l'idée que si je puis garder sur moi un vêtement que j'ai déjà porté, à son tour il me portera chance.

Je n'aime pas non plus les costumes neufs. Toute ma collection de studio a été achetée d'occasion, même l'équipement d'un Sioux que j'ai acquis je ne sais plus à quel propos.

Je vous disais tout à l'heure que je me maquillais très peu et je crois avoir raison. En vérité, c'est à l'intérieur qu'il faut se maquiller, c'est l'âme entière qu'il faut changer.

Il ne faut pas *ressembler* au personnage que vous jouez, il faut *être* le personnage.

Quand je joue devant l'objectif, je ne modifie jamais intentionnellement mon expression. Je ne dis pas : « Je vais ouvrir la bouche, je vais cligner de l'œil. »

Mes expressions ne doivent être que les mouvements réflexes de mon âme maquillée, et, lorsque je suis redevenu moi-même, je crois bien qu'il me serait impossible de retrouver les expressions que j'ai eues dans le studio.

Maintenant, je ne vois vraiment plus grand chose à vous dire.

J'adore mon travail, j'estime que c'est le plus intéressant du monde, j'aime Hollywood, j'aime tous les gens qui m'entourent et je crois qu'ils m'aiment aussi.

Voilà. C'est tout.

THÉODORE ROBERTS.

Dans une comédie avec Ethel Clayton.

CE COCHON DE MORIN

Comédie d'après le conte de Guy de Maupassant. Mise en scène de Rimsky et Tourjansky.

(Édition Établissements Giraud. Film Albatros.)

Morin (Nicolas Rimsky) était un paisible négociant de la Rochelle qui avait été obligé de venir à Paris pour ses affaires. Par malheur pour lui, il s'était laissé entraîner par un de ses anciens camarades de collège à faire la fête à Montmartre. Morin ne connaissait pas les « boîtes » de nuit, aussi commit-il l'imprudence de se mettre à boire avec exagération. Il ne tarda pas à se trouver en état d'ébriété. Il oubliait qu'il devait prendre son train le lendemain à six heures et faisait toutes sortes d'excentricités. Son camarade buvant tout autant que lui, ne songeait guère à le morigéner, tant et si bien que Morin ne cessait pas de se verser du champagne. Vers la fin de la nuit, Morin s'aperçut qu'il ne tenait guère sur ses jambes. Toutefois comme il lui restait quelques lueurs de bon sens, il parvint à quitter l'établissement où il avait échoué pour revenir au domicile de son ami. Il voulut se coucher et se laissa tomber sur le lit de son compagnon, en plaçant entre ce dernier et lui, un superbe chou-fleur qu'il avait acheté aux Halles Centrales. Il dormit profondément et se réveilla, assez mal en point, vingt minutes à peine avant le départ du train. Il eut la force de se rendre à la gare où il arriva juste à temps pour monter dans un compartiment.

Le hasard voulut que dans ce compartiment se trouvât une charmante jeune fille (Denise Legeay) qui voyageait seule et qui ne put s'empêcher de sourire en voyant la mine de son compagnon de route. Morin encore ivre, interpréta mal ce sourire qu'il prit pour une avance et après avoir longtemps hésité, au bout de plusieurs heures, il voulut embrasser la jeune fille. Celle-ci appela au secours et comme le train entrait dans la gare de Mauzé, un gendarme surgit et appréhenda Morin. Le négociant se vit avec stupeur dresser contravention pour son geste intempestif. Morin espérait que l'affaire serait étouffée, mais quelle ne fut pas sa douleur de constater que la presse de la Rochelle s'était emparée de l'incident et qu'il était signalé tout au long dans un des journaux de la ville. Heureusement Morin n'était dans cet article appelé que « M. M... » et il espérait que personne ne l'identifierait. Il se trompait et ne tarda pas à s'en apercevoir. En effet des commères de son quartier ayant parfaitement deviné qu'il ne pouvait s'agir que de lui, mirent sa femme au courant et comme Morin n'était pas maître chez lui, il eut à subir une scène violente et eut toutes les peines du monde à se défendre des brutalités de son épouse exaspérée.

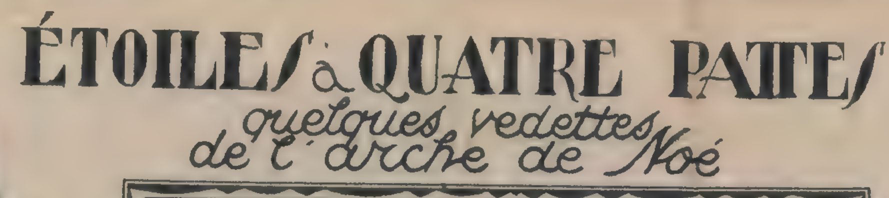
Morin réussit cependant à s'enfuir de chez lui. Il voulait se rendre chez le directeur du journal qui avait signalé sa lamentable aventure et lui demander d'arranger l'affaire. Labarbe (Guilhène), ainsi s'appelait-il, était un vieil ami du négociant et n'avait rien à lui refuser. Chemin faisant, Morin se rendit compte que bien des personnes connaissaient l'histoire du train. Il surprenait des sourires et des ricanements. Aussi pressait-il le pas désireux d'arriver le plus vite possible au journal de son ami. Sur les quais il rencontra une vieille femme qui lisait le journal et qui le dévisagea d'une façon singulière. Il s'éloigna. Un peu plus loin comme il avait laissé tomber son mouchoir, un passant le ramassa et voulut le lui rendre. Morin persuadé qu'il avait encore affaire à quelqu'un qui allait lui parler du scandale, se hâta de fuir à toutes jambes. Le pauvre homme fit son entrée chez Labarbe à qui il exposa ce qui l'amenait. Le journaliste commença par rire aux éclats et dit : « Tu n'es qu'un cochon, Morin, toutefois, parce que c'est toi, je veux bien aller à Mauzé pour tenter d'arranger çà. » Labarbe fit monter Morin dans son auto et tous deux se dirigèrent vers la petite ville de Mauzé où la plaignante avait déclaré habiter chez un certain M. Tonnelet.

CE COCHON DE MORIN (Suite et fin.)

Henriette, la jeune fille à qui Morin avait manqué de respect dans le train, se trouvait pour un mois chez son oncle Tonnelet (Monfils), à Mauzé. Elle avait été obligée de conter à son parent ce qui s'était produit. L'oncle ne décolérait pas et parlait de se rendre immédiatement à la Rochelle pour tuer Morin. Heureusement pour le négociant, Tonnelet n'était qu'un piètre automobiliste et sa machine se refusait à se mettre en mouvement. Il ordonna à sa nièce, qui était montée près de lui, de descendre, et se mit à rechercher les causes de la panne. Henriette était enchantée de ce retard car elle ne tenait pas du tout à traîner Morin en justice, estimant qu'il valait mieux ne pas augmenter l'importance du scandale. Sur ces entrefaites surgit Labarbe. Il avait laissé Morin dans un café voisin en lui disant de prendre patience. Il fut tout surpris de constater qu'il était en présence d'une jeune fille qu'il avait connue peu d'années auparavant. Une idylle s'était même ébauchée entre eux, mais Labarbe à cette époque étant un débutant sans fortune, n'avait pas osé unir sa vie à celle de la jeune fille. Cette rencontre inattendue ralluma dans son cœur l'amour éprouvé jadis pour Henriette et il demanda à cette dernière de lui faire faire la connaissance de Tonnelet.

Labarbe tout heureux de se trouver avec Henriette ne se pressait pas d'aborder le sujet qui avait motivé sa visite. Pourtant il dut déclarer à Tonnelet qu'il venait intercéder en faveur de Morin qu'il connaissait et il présenta la défense de son ami. L'oncle fut intraitable, mais comme le journaliste insistait, il décida qu'il attendrait le retour de sa femme qui aurait lieu le lendemain pour savoir quelle devrait être sa conduite. En attendant il fit faire à Labarbe le tour du propriétaire. Or Morin qui s'ennuyait au café était justement venu se réfugier à l'ombre près d'une grange et s'était endormi, sans s'apercevoir que des paysans l'avaient par mégarde recouvert de paille. C'est là que Tonnelet le découvrit et Labarbe arrangea la chose en affirmant que c'était Durand, un de ses amis. Tonnelet trouva à Morin un air sympathique et l'entraîna. Il lui fit mille grâces et l'on recommença le tour du propriétaire en son honneur. Pendant cette visite, l'oncle ne cessait d'ailleurs de fulminer contre « ce cochon de Morin » à qui il voulait tordre le cou. Morin n'en menait pas large et malgré tout jalousait Labarbe qui flirtait ouvertement avec Henriette. Le soir venu, la jeune fille se laissa entraîner par Labarbe dans le parc de la propriété. Quant à Morin il avait été contraint par la force des choses de coucher chez Tonnelet.

Morin ne décolérait pas. Il avait vu Labarbe pénétrer dans la chambre d'Henriette et ne se doutait pas que les jeunes gens étaient sortis de la maison par le perron de la chambre et se trouvaient sur la rivière dans un canot. Au clair de lune, les amoureux échangeaient des projets d'avenir, pendant que Morin qui avait trop bu au cours du dîner, las de monter la garde à la porte d'Henriette, s'était endormi, dans le corridor, sur le plancher. Fort heureusement pour lui, surpris par Tonnelet il avait pu faire croire à l'oncle qu'il cherchait... certain petit endroit retiré. Le lendemain à l'heure du petit déjeuner, la femme de Tonnelet arriva et Labarbe commença par lui demander la main d'Henriette. Sa demande ayant été agréée, il présenta une fois de plus la défense de « ce cochon de Morin », alléguant qu'il ne voulait pas voir le nom de sa fiancée mêlé à un procès scandaleux. Tonnelet se laissa très difficilement fléchir et ayant proféré des injures retentissantes à l'adresse de Morin, finit par convenir qu'il valait mieux ne plus parler de cette regrettable affaire et retirer la plainte qui avait été portée contre un individu aussi malpropre. Et Morin put enfin respirer à son aise, tout en regrettant l'acte qu'il avait commis et aussi en enviant l'heureux journaliste.



M. Maurice Tourneur sermonne son éléphant.

Il y a des studios qui sont de véritables arches de Noé. Tous les animaux de la création semblent s'y être réunis en prévision d'un nouveau déluge.

Mais ils ne font pas toujours aussi bon ménage que dans la barque vénérable et il y a quelquefois des disputes qu'on ne résoud qu'à coups de fouet.

Le metteur en scène doit être plus patient que Noé lui-même, car nous n'avons lu nulle part que le héros du déluge faisait travailler ses animaux tandis que l'homme qui entreprend de faire jouer à la fois un chien, un hippopotame et un crocodile doit s'offrir quelques heures de pénible dressage.

Il est inutile de répéter que la patience de Job est nécessaire au metteur en scène qui veut se servir d'artistes animaux. Bien des fois on a décrit, ici même, les difficultés de ce dressage devant l'objectif.

Par contre, il n'est pas mauvais de publier cette phrase de Mack Sennett.

Le célèbre producteur de films comiques américains dit volontiers :

— Quand on a commencé à faire jouer des animaux, on se prend d'amour pour cette spécialisation et on essaie d'en avoir un plus grand nombre à chaque film.

C'est ce qui explique que Mack Sennett qui commença à donner des rôles au brave Teddy, le gros chien sympathique, gardien du baby qu'il surveille avec une tendresse de nourrice, acquit progressivement un âne, un cochon, un chat à fourrure grise, des coqs, des poules et quelques autres animaux familiers ou de basse-cour.

Jusqu'à présent, pourtant, M. Mack Sennett n'a pas essayé de dompter des animaux sauvages ou féroces.

— Je ne suis pas dompteur, dit-il, je n'ai jamais pu supporter dans ma troupe un artiste qui grinçât des dents.

Les singes peuvent être considérés jusqu'à présent comme les acteurs les plus intelligents. Joë Martin, qui se rasait lui-même, a conquis une juste célébrité. Il eut bien des imitateurs qui nous amusèrent parfois.

La « Vitagraph » en Amérique eut longtemps la spécialité des chevaux. L'un d'eux « Roby » mourut au studio, chargé de gloire. Il était devenu effroyablement « cabot » et refusait de tirer une voiture, même légère.

Peut-être après tout ne se sentait-il plus les jambes très solides.

Qui ne connaît le cheval pie de William Hart *Pinto?*

Voilà un poney qui aime son maître et il ne manifeste pas seulement son affection lorsqu'il joue en face de l'objectif. Bien des fois, son instinct tira d'un mauvais pas l'illustre artiste, lancé témérairement sur une piste folle.

Pinto n'aime pas que son maître joue avec un autre cheval, il a sa jalousie du métier, il veut le premier rôle et, de lui-même, sait se placer au premier plan.

Et le cheval de Tom Mix : *Tony*? En voilà encore un qui a fait de jolis tours. Il saute comme un ange et paraît avoir des ailes. C'est un ami de la famille Mix et un grand camarade de son opérateur.

Tony fut assuré par son maître pour plusieurs milliers de dollars et l'on sait qu'il ne voyage jamais qu'en wagon spécial.

On a des égards pour les étoiles, mais tous les chevaux n'ont pas cette chance.

L'intelligent *Black Bess*, par exemple, n'est pas assuré sur la vie, mais, que voulez-vous? il ne saute pas aussi haut que Tony et il est loin d'être aussi photogénique.

Les chiens aussi ont leurs étoiles.

Je parlais de *Teddy*. M. Mack Sennett assure que Teddy connaît mieux toutes les ficelles de la comédie d'écran que bien des acteurs humains.

— Je lui parle, dit-il, comme je ferais à un acteur et il obéit aussitôt.

Un jour que des journalistes visitaient le studio, Mack Sennett au milieu de la conversation, sans élever la voix, prononça cette phrase :

— Teddy, tirez cette corde qui gêne et allez la porter derrière le décor.

Il ne l'avait point montrée du doigt. Pourtant le chien alla la prendre dans sa gueule et la porta où on lui commandait.

Bien des fois, Teddy fut demandé par d'autres compagnies.

Mary Pickford l'emprunta pour plusieurs films et on les vit tous deux gambader dans les prairies, dans *Pollyana* notamment, il me semble.

Strongheart qui fut le grand interprète de *Hurle à la mort* n'était-il pas un grand artiste?

Depuis, on lui fit interpréter *Croc blanc*, d'après le roman de Jack London. Nous n'avons pas encore vu le film.

Et *Brownie*, le chien de Baby Peggy qui aime tant le fond de teint et le maquillage rose. On est obligé de lui interdire l'accès des loges, car il monte sur les tables et mange tous les bâtons qui traînent.

Aucune indigestion ne le corrige.

Il a de multiples talents et sait donner un shampooing mieux que n'importe quel coiffeur et ensuite il lèche le savon. Cet artiste a vraiment des goûts étranges!

Dans le bureau d'un directeur, on trouva un jour une petite chatte rayée gris et blanc. On tenta de la mettre à la porte, elle revint, on ferma le soir toutes les ouvertures du studio après l'avoir mise sur la route, le lendemain on la retrouva à l'intérieur, dans le bureau.

Et cela dura huit jours. La chatte avait l'espoir tenace, elle voulait faire du cinéma. Sa patience fut récompensée. Elle est maintenant *Minnie* et s'est fait beaucoup de relations.

L'éléphant ne peut être considéré, je crois, comme un animal domestique.

Cependant je crois bien faire ici de signaler *Nekv*, l'éléphant de M. Maurice Tourneur, qui a joué dans son dernier film.

Neky se conduit en effet comme un véritable chien de garde. Quand il n'est pas engagé au studio, il fait la police autour.

Et il est plutôt dangereux d'avoir affaire à lui. Neky a tué trois hommes en dix ans, et trois hommes qui ne lui faisaient rien.

Voilà des meurtres que ni Pinto, ni Teddy, ni Minnie n'ont sur la conscience, mais c'est peut-être parce que ni l'un, ni les autres ne sont aussi gros que l'éléphant.

Pinto, *le cheval pie de William Hart.*

A droite : Minnie *possède un naturel grave.*

En haut : *Un petit chat qui n'est encore que dans la figuration.*

A gauche :
Un shampoing donné par Brownie.

Le cheval de Tom Mix, Tony, *assuré pour une fortune.*

En haut : Black Bess *dans un de ses meilleurs rôles.*

A droite : Brownie, *compagnon ordinaire de Baby Peggy.*

Quoi qu'il en soit, nous sommes assurés que l'on verra toujours des animaux dans les films.

Les metteurs en scène savent fort bien que c'est un excellent moyen pour empoigner le public.

Un film est-il languissant, terne, sans action émouvante? Qu'un chien paraisse et le spectateur commence à s'amuser, le chat a des partisans enthousiastes, quant à l'éléphant il est presque toujours applaudi.

M. Mack Sennet — qui s'y connaît — avouait qu'il était regrettable qu'on ne pût mettre un éléphant dans tous les films.

C'était une boutade de sa part, mais à défaut d'éléphant, il y a bien d'autres animaux capables de nous séduire. On a vu, dans un film sur l'antiquité de petits crocodiles qui étaient étonnants.

BOISYVON.

Teddy *surveillant les enfants.*

Dans le prochain numéro :

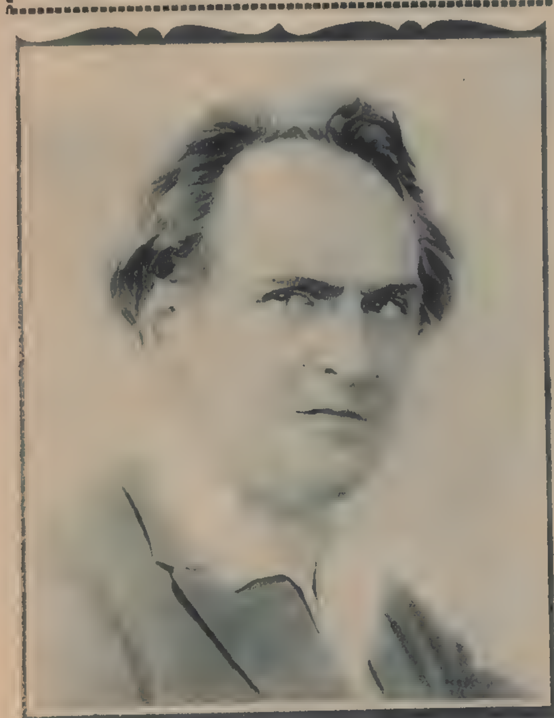
LA FONTAINE DES AMOURS.

GRAND'MÈRE.

L'HORLOGE.

Comment ils sont venus à l'écran :

M. HENRI BAUDIN



M. Henri Baudin set un très intéressant comédien d'écran qui a déjà composé d'admirables personnages et dont nous avons donné la biographie dans *Mon Ciné*.

Ses compositions de *Sarati le Terrible*, de la *Bouquetière des Innocents* (où il incarnait le roi Henri IV) *La Porteuse de Pain* lui ont valu des succès qui l'ont porté au premier rang des étoiles masculines (si l'on ose dire).

Comment M. Henri Baudin est-il venu à l'écran?

C'est lui-même qui nous répond.

— Comment je suis venu au Ciné? Par le théâtre. Comment je suis venu au théâtre? un soir d'ennui, dans une chambre de sous-officier, à la caserne. J'avais vingt ans.

« Au lycée, j'avais buché les sciences. Je ne connaissais des lettres qu'une vague mythologie mal assimilée apprise à l'Ecole des Beaux-Arts et dans les ateliers où j'étais sculpteur.

« Pourtant je connaissais aussi l'anneau de Nibelung de la tétralogie de Wagner, car je fus aussi professeur de piano !

« Quelle anarchie dans ma cervelle d'adolescent véhément et frondeur.

« Donc, à la caserne, un soir d'ennui, j'avais vingt ans et un livre, un livre d'amour... je fus enthousiasmé, je n'y tins plus, j'appelai des camarades et, de tout mon cœur, je leur lus la mort d'Albine dans le Paradou.

« Mon exaltation fit sourire plus d'un camarade ce soir-là, mais l'un d'eux me dit :

— Tu devrais faire du théâtre !

« Et j'en fis, peu après, en me présentant au Conservatoire où mon professeur me traitait de fou et prédisait à un camarade. (T'en souviens-tu, mon cher Dullin?) que je n'avais aucune qualité pour faire du théâtre et que je n'y ferais rien ! jamais rien !

« Un théâtre subventionné m'engagea pour jouer un petit rôle, mais j'étais ambitieux et je m'engageai pour un « grrand rôle » dans un « grrrand » théâtre... ambulant.

« Et ce fut au théâtre des Arts qu'un metteur en scène me vit un soir, me pria de venir tourner un bout d'essai et me fit sauter de la scène au studio.

« J'y suis resté depuis. »

LA MACHINE A REFAIRE LA VIE

Nous sommes particulièrement heureux de signaler à nos lecteurs un film documentaire qui ne manquera pas de les intéresser au plus haut point.

Notre excellent confrère Henry Lepage, et Julien Duvivier le metteur en scène de *Credo*, de *Cœurs farouches*, du *Reflet de Claude Mercœur* et de bien d'autres films ont eu l'idée très simple — mais que personne n'avait eue avant eux — de faire un film sur... le cinéma ; et ils l'ont appelé ingénieusement, symboliquement : *La Machine à refaire la Vie*.

Ils ont pris tout d'abord les étapes qui ont précédé l'invention de la mécanique merveilleuse, jusqu'aux tout premiers films parus de 1890-91. Puis ils ont étudié le cinéma d'avant guerre et ses progrès, si lents, si insignifiants, nous semble-t-il maintenant.

La troisième partie débute par *Forfaiture*, qui est bien en effet une étape décisive dans l'évolution d eu cinéma, nous voyons ensuite les progrès du cinéma moderne : le mouvement, les acrobaties, les surimpressions, les « doubles », les truquages, le maquillage, la foule, les couleurs, le relief et toutes les recherches entreprises pour aboutir à la perfection dans ces deux dernières branches.

Une quatrième partie étudie les tendances du cinéma actuel : le cinéma pictural, l'expressionnisme, le rythme.

Enfin nous apprenons *comment* on tourne un film ; et, pour terminer, nous avons un bref aperçu du cinéma de l'avenir.

Tout cela constitue un documentaire unique d'un très grand intérêt par lui-même, et illustré de nombreux exemples pris dans des films correspondant à la partie étudiée, une conférence de deux metteurs en scène accompagnera le film qui est destiné à remporter certainement un gros succès.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Rosita, emprisonnée pour avoir improvisé une chanson contre le roi, est tirée de sa prison et emmenée dans un palais. Elle se trouve alors devant le roi qui ressent pour elle une passion vive.*

CHAPITRE VI

Le roi poursuivait maintenant Rosita autour de tout le salon et aucun hallebardier ne se hasardait à venir voir ce que signifiait ce remue-ménage.

La petite chanteuse était alerte, mais Don Carlos était vigoureux et il eût été bien difficile de prévoir qui pouvait être vainqueur.

Serrée de près, Rosita crut trouver son salut en escaladant une table, mais elle perdit du terrain et, essoufflée, rencontrant sous ses genoux un divan qu'elle n'avait pas vu, elle s'y laissa tomber à plat ventre et, l'y rejoignant, le roi la contraignit à s'asseoir près de lui.

Ne pouvant plus lutter par la force, Rosita recourut à la ruse et elle était assez femme pour avoir raison de bien des rois sur ce terrain.

Comme Don Carlos tentait des manœuvres audacieuses, elle l'écarta doucement et lui dit :

— Oh ! señor, comment pouvez-vous risquer de salir vos beaux habits à mes haillons.

Jusqu'à présent, le roi n'avait eu d'yeux que pour le visage de Rosita. Cette simple réplique lui fit regarder un peu plus bas et il fit une grimace.

— C'est vrai, ma foi, dit-il, vous êtes vêtue comme une pauvresse !

— Il y a une raison à cela, répondit la jeune fille, c'est que je suis réellement pauvre.

Le roi se leva et tira un cordon. Une sonnerie dut retentir fort loin, car on n'entendit rien, mais deux minutes ne s'étaient pas écoulées que le premier ministre apparaissait dans le salon.

— Hirrias, dit le roi, je vous félicite d'avoir accompli fidèlement votre mission. Mais je vous reproche une faute grave. Vous m'amenez ici une fille habillée misérablement. Comment ne vous en êtes-vous pas aperçu?

Il l'attira près de lui, en effet.

— Votre... Majesté... ne m'avait pas dit... de regarder sa... toilette, balbutia le premier ministre.

— C'est donc moi qui dois m'apercevoir de tout? reprit le roi. Enfin, emmenez cette petite et quand vous me la ramènerez — et ce ne sera pas long j'imagine — je veux la voir habillée comme une duchesse.

La demi-heure qui suivit fut une demi-heure de ravissement pour Rosita.

Confiée aux mains habiles des habilleuses, elle vit déployer et défiler autour d'elle les parures enviées des dames de la cour.

Elle eut les mains pleines de dentelle, de satins, de bijoux. Elle maniait tout cela voluptueusement, essayait tout et demandait à chaque instant le témoignage de son miroir.

Mais ce qui lui donna le plus de bonheur, ce fut la collection de parfums qu'on lui soumit afin qu'elle pût choisir.

Choisir lui paraissait trop difficile. Elle fit une véritable débauche d'eaux et d'essences odorantes. Lorsque le ministre vint, assez impatient, pour la reprendre, il faillit reculer devant l'agression brutale de ce mélange extraordinaire qui offensait ses narines.

C'était surtout un mouchoir qui avait été l'objet de toutes les attentions de Rosita.

Elle avait versé indistinctement un peu de tous les flacons qui lui avaient passé sous la main et elle l'agitait à bout de bras, comme un pavillon.

Il faut vous rendre chez Sa Majesté, dit le ministre. Etes-vous prête, señorita?

Rosita était enfin prête. Elle portait avec infiniment de grâce le costume des grandes dames, la robe longue et craquante de soie, la mantille accrochée au peigne et retombant en ondes légères jusqu'à ses jambes.

Elle maniait l'éventail, bien entendu, comme si elle en eût possédé la longue pratique. Fille de Séville, elle avait l'intuition de cet art.

Le roi l'attendait sur le sofa, mais Rosita ne se rendit près de lui qu'avec méfiance. Elle se disait qu'il allait encore falloir combattre et maintenant qu'elle était embarrassée de toilette, elle se sentait beaucoup plus gênée dans ses mouvements qu'auparavant.

Il l'attira près de lui, en effet, et reprit ses ennuyeuses privautés, dès que le señor Hirrias eût été expédié vers des affaires plus sérieuses.

Rosita se défendait de son mieux lorsque, tout à coup, le roi s'arrêta de lui-même et parut réfléchir

— Petite fille, demanda-t-il, aimes-tu les perles?

Rosita les aimait, évidemment, mais elle pensa surtout qu'une réponse affirmative la priverait pendant un certain temps de la présence du roi.

Elle dit, tout en rajustant son châle :

— Oui, je les aime.

Le roi se leva et gagnant une porte dérobée, placée tout près du portrait, disparut soudain comme s'il eût été avalé par le mur.

Seule, la chanteuse soupira, se demandant comment tout cela allait finir. Sûre d'elle-même, elle savait bien qu'elle n'accorderait jamais rien au roi qu'il ne prît de force, mais elle se sentait un peu épuisée.

Rassemblant les plis de sa mantille, elle entreprit de donner à sa toilette un air sérieux et debout sur une seule jambe, essayait d'étendre un peu le bas de sa robe lorsqu'une dame entra par la grande porte, et Rosita trouva que cette dame s'avançait si noblement, avec un port si calme et si simplement majestueux, qu'elle murmura pour soi-même :

— La reine.

En effet, la reine avait cru bien faire de marcher sur les pas de son royal époux dont elle craignait les frasques, autant pour le bien du royaume que pour son goût personnel.

Elle l'avait suivi, à deux jours de distance, et faisait ce jour-là son entrée au palais de Séville.

Rosita la salua d'une révérence émue et la reine s'approcha d'elle, lentement, et lui demanda avec douceur :

— Que faites-vous ici?

La jeune fille comprit que c'était peut-être la délivrance et elle répondit avec élan :

— Señora, je m'en voudrais bien aller.

La reine sourit.

— Eh bien! allez vous-en. Qui vous retient?

Un scrupule surgit dans le cœur de Rosita.

— Cette toilette, dit-elle, n'est pas à moi.

— En effet, c'est la mienne, mais elle vous va fort bien et je vous la donne si vous voulez me dire comment vous avez été amenée ici?

Rosita écarta les bras :

— Je n'y comprends rien, répondit-elle. Ils m'ont d'abord traînée dans les rues, jetée en prison et apportée ici dans un magnifique carrosse.

La reine sourit à nouveau.

— Je comprendrai pour vous. Allez.

Alors Rosita n'hésita plus. Elle s'enfuit après une révérence hâtive qui manquait vraiment à toutes les lois de l'étiquette, mais elle ne désirait plus rien que d'être dehors, et la reine entendit les talons de la jeune fille s'éloigner rapidement sur les dalles sonores de la grande galerie.

Et ce fut à ce moment que le roi entra, un collier suspendu aux doigts.

D'abord il ne vit qu'une forme féminine et comme il ne pouvait penser qu'un changement de personnes se fût opéré en si peu de temps, il vint franchement à elle, en balançant le collier.

— Après cela, petite, commença-t-il, mais subitement il s'arrêta et fit :

— Ah!

Faisant un pas vers lui, la reine s'avançait, tendant la main vers le collier.

— Señor, dit-elle, je n'attendais pas un tel présent de vous pour mon arrivée à Séville.

Elle prit le collier, simplement, et l'éleva devant ses yeux.

— Qu'il est beau! murmura-t-elle, comme si elle se parlait à elle-même, je n'ai point encore de telles perles dans ma parure. En vérité, señor, je ne sais si je ne devrais pas tomber à vos pieds comme la plus reconnaissante de vos sujettes!...

« Je n'y comprends rien Senora... »

— Hum! fit le roi, fort décontenancé, et dont l'embarras était trahi par la grimace de ses traits, n'en faites rien, je vous prie, rien... c'est une bagatelle, rien de plus, je ne savais pas que vous fussiez à Séville et je crois que mes ordres...

— Ont été outrepassés et que j'ai devancé votre appel? reprit la reine. Sans doute. Mais, ajouta-t-elle, montrant les perles du collier, la façon dont vous comptiez me recevoir me prouve que j'ai bien fait d'arriver par surprise et je n'en suis que plus émue, señor!

— Alors tout est parfait, grommela le roi, tout est parfait, vraiment.

Et il se battait les flancs et tout dans son air indiquait qu'il n'était pas loin de penser que tout allait parfaitement mal.

Et le comble fut que la reine lui demanda son bras pour qu'il la reconduisît dans ses appartements et qu'elle ne le lâcha plus de toute la soirée sous prétexte qu'il fallait parler d'affaires urgentes et qui, toutes, intéressaient le bien de l'État.

⁂

Lorsque Rosita entra dans la masure où depuis son

départ tout était criailleries, discussions, disputes... et jeûne, elle fut accueillie par des acclamations.

— Ma fille! ma fille bien-aimée, plus douce que la colombe des neiges! s'écria le père dans un grand élan d'inspiration tendre. Tu nous reviens plus belle que le jour!

La mère versa des larmes de joie en prenant grand soin cependant de ne point pleurer sur la robe, et les enfants dansèrent en rond autour d'elle.

Un festin fut improvisé qu'une épingle à tête de rubis paya largement et n'ayant quitté ni sa robe ni sa mantille, Rosita mangea avec ses doigts un ragoût de fèves extra-pimenté.

Alors elle raconta l'aventure, avec méthode et sans rien omettre. On l'écoutait avec des bouches béantes d'admiration. Pour une fois, le père ne songeait point à dormir.

Et quand vint le moment où Rosita conta comment elle avait utilisé les parfums et que l'odeur qui se dégageait d'elle confirmait violemment ses paroles, elle jeta sur la table, comme dernier témoin, comme témoin irréfutable, le mouchoir encore humide des essences si libéralement répandues.

Chacun le prit à tour de rôle et le respira avec délices. Le père déclara que c'était enivrant et soit que les parfums lui portassent à la tête, soit que l'effort trop prolongé qu'il avait fait en restant si longtemps dans une position semi-verticale l'eût fatigué, il s'endormit sur-le-champ.

Les enfants fourragèrent du nez dans la dentelle et la mère assura que c'était une odeur céleste.

« J'ai bien fait d'arriver par surprise. »

On goûtait encore cette ivresse lorsque quelqu'un frappa à la porte et Rosita pensa aussitôt au receveur des taxes.

Ce n'était pourtant point le receveur des taxes, c'était le premier ministre, dépêché par un ordre urgent et confidentiel du roi, qui arrivait, une cassette à la main, et chargé d'une mission qui ne lui répugnait que parce qu'elle l'obligeait à mettre les pieds dans un lieu aussi compromettant pour sa dignité et dans un quartier aussi populaire.

Mais il avait des instructions formelles et secrètes et la recommandation de se montrer aimable.

Aussi, ce fut avec une sorte de déférence qu'il parla à celle qu'il devait considérer comme la favorite de son maître.

Tendant à Rosita le coffret qu'il portait sous son bras avec d'infinies précautions, il dit :

— Ceci est un simple gage de la profonde admiration de Sa Majesté.

Rosita se tenait debout près de la porte. Elle reçut le coffret, mais ce fut pour le rendre aussitôt au señor Hirrias.

— Rendez cela au roi, dit-elle, je n'accepterai rien de lui. Si je garde la robe, c'est qu'elle est à la reine, et que la reine me l'a donnée.

Ces paroles firent beaucoup de peine à toute la famille mais en particulier à la mère de Rosita qui arriva à temps pour retirer le coffret des mains de sa fille; puis l'ouvrant, elle en sortit un diadème de brillants qui scintillèrent dans l'éclat du soleil.

— On le garde, señor, on le garde! se hâta-t-elle de répondre.

Le ministre eut un signe de tête qui enregistrait la réception, mais il avait encore quelque chose à dire.

— Les ordres de Sa Majesté, ajouta-t-il en s'adressant uniquement à Rosita, sont que vous acceptiez comme demeure sa résidence d'été aux portes de la ville.

La jeune fille, cette fois, ne contint pas son indignation. Elle repoussa le ministre comme un simple receveur des taxes et ce fut si brutal que le señor Hirrias faillit y perdre son chapeau.

Mais tandis qu'il allait vers son carrosse, un peu ennuyé de rapporter le refus à son maître, un chœur de gémissements s'épanchait dans la masure.

Le père qui s'était réveillé se lamentait sur la dureté de son enfant la plus chérie et la mère ne cachait pas que Rosita était une idiote.

— Qué Diablo! gronda-t-elle, accepte, ma fille, nous irons habiter avec toi.

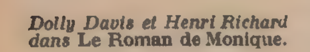
Et sans attendre la réponse de Rosita, elle ouvrit elle-même la porte, rappela le ministre prêt à quitter la place et après une demi-douzaine de révérences et autant de sourires, lui dit que la voiture n'avait qu'à attendre un peu, que Rosita allait être prête.

Mais le ministre faillit perdre tout contrôle sur lui-même lorsqu'il vit cette étrange famille monter dans le carrosse aux armes du roi avec des bagages faits de vieilles caisses et de chiffons soigneusement noués.

Pourtant, comme il connaissait le bon plaisir du roi, il laissa faire, mais n'accepta point la place qu'on lui offrait dans la voiture. Il fit la route à pied.

(*A suivre.*) MONTCHANIN.

En bavardant avec Dolly Davis



Dolly Davis et Henri Richard dans Le Roman de Monique.

Une amusante photographie de Dolly Davis dans Claudine et le Poussin, *le film de M. Manchez.*

Une autre scène de Claudine et le Poussin. *A la fenêtre, M. Batcheff; à droite, Dolly Davis.*

En bas : L'artiste dans le rôle de Josette dans Geneviève, *le beau film de Léon Poirier.*
A droite : Myrga.

L'APPARTEMENT de Dolly Davis est coquet comme celle qui l'habite. La jeune vedette, que sa création récente de Josette dans *Geneviève* de Léon Poirier a tant popularisée auprès du public, se plaît, lorsque le ciné lui en laisse les loisirs, à orner cet appartement de mille choses charmantes. Aussi, dès qu'on en a franchi le seuil, s'attarde-t-on à admirer les bibelots et les tableaux de la gracieuse interprète qui tourna dans *Vidocq, Par-dessus le mur, le Roman de Monique, Geneviève, Claudine et le Poussin.* C'est d'ailleurs ce qui me valut cette véhémente apostrophe de l'artiste, un certain jour du mois dernier où j'étais allé chez elle lui demander quelques détails sur ses débuts :

— Est-ce pour dresser un inventaire de mes objets d'art que vous êtes venu?

— Vous êtes une malicieuse. Vous savez très bien que les lecteurs de *Mon Ciné* aiment qu'on les renseigne aussi bien sur la personnalité des artistes, que sur le milieu dans lequel elles vivent. Ne vous fâchez pas. Je pourrai écrire, au moins, que votre intérieur est exquis et que...

— Oh ! le flatteur. Les lecteurs de *Mon Ciné*, qui entre parenthèses, m'ont écrit des choses charmantes et qui sont mes amis, penseront que vous êtes trop indulgent. J'aime mon « chez moi », voilà tout. Ne suis-je pas femme? Parlons plutôt de ma arrière, voulez-vous ?

« Je suis venue au cinéma directement, sans passer par le théâtre, [illegible]ne bea[illegible] de mes camarades. [illegible]ntent qu'à trois ans à peine. J'étais un après-midi chez des amis. Parmi les invités se trouvait un jeune homme qui s'approcha de moi et me demanda si je n'étais pas parente avec Marion Davis, l'artiste américaine.

— Non, lui répondis-je en riant, croyez que je le regrette !

—Avez-vous déjà fait du cinéma? continua-t-il à me demander.

— Pas encore.

— Cela vous intéresserait-il ? Tenez, si vous voulez faire du cinéma, — ce qui vous sera facile avec un physique aussi agréable que le vôtre, — allez

voir De Marsan qui est un de mes amis, je suis à peu près certain qu'il vous engagera.

« Si je vous répète que ce monsieur avait trouvé mon physique *agréable*, c'est la vérité, je ne sais pas mentir.

— Pas un lecteur ne trouvera cette expression exagérée, au contraire.

— Vous tenez décidément à me flatter, c'est sans doute pour mieux « cambrioler » ma sympathie et obtenir beaucoup de renseignements. La tactique n'est pas mauvaise. Je continue... J'allai voir deux jours après Maurice De Marsan. Après une courte conversation, il m'engageait pour tourner le rôle de Marie-Anne dans *La Bourrasque*. Voilà l'histoire de mes débuts au cinéma.

— Et depuis?

— Depuis j'ai continué, j'ai appris et je me suis un peu perfectionnée. Après *La Bourrasque*, je tournai le rôle de Madeleine dans *Hantise*, sous la direction de Jean Kemm, avec Geneviève Félix et Gaston Jacquet. Sandreau me confia ensuite le rôle de Lili dans *l'Idée de Françoise*.

« Je tournai quelques semaines en Italie où Guarino m'engagea pour interpréter le rôle principal du *Roman de Monique*.

Dolly Davis et Genica Missirio dans une scène de Vidocq.

« A mon retour, je rencontrai Kemm qui me proposa le rôle de Marie-Thérèse dans *Vidocq*. J'acceptai.

« Je fus ensuite Fanchon Verduron dans *Par-dessus le Mur*, l'amusante comédie de Pière Colombier (attention, un seul *r* à Pière, sans cela Colombier se fâcherait). Léon Poirier me fit un peu plus tard l'honneur de me demander d'incarner Josette dans son beau film *Geneviève*, aux côtés de Myrga. Je viens enfin de tourner, sous la direction de Manchez, le film intitulé *Claudine et le Poussin*.

— On pourrait croire qu'il s'agit d'aviculture !

— Non ! vous le savez, il n'est question ni de poules ni de coqs dans ce film. Claudine c'est moi, tandis que Batcheff fait le poussin.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire? Quels seront vos prochains films?

— Je voulais me reposer un peu, mais je suis déjà engagée par M. Marius Nalpas pour interpréter le rôle principal de *Il ne faut pas jouer avec le feu !* Aussi, je vais me remettre joyeusement au travail.

GLYM.

NOUS APPRENONS QUE...

*** Voici la distribution de *la Tourmente*, que tourne M. Serge Nadejdine pour les films Albatros : MM. Nicolas Koline : Diatz ; Nicolas Rimsky : Goold ; Vermoyal : Kox ; Paul Hubert : Kux ; Mondos : Parker ; M^lle^ Andrée Brabant : Izi. Les extérieurs ont été pris à Chamonix.

*** Voici l'interprétation du *Diable dans la Ville*, que tourne Germaine Dulac, d'après une nouvelle de Jean-Louis Bouquet. Jacqueline Blanc : Blanche ; Mathot : Marc Herner, le philosophe ; Meyer : maître Ludivigo ; Vetty : le bailli ; Donnio : l'illuminé ; Nastasio, Bernard, Vandenne, Saint-Ober, Emilien Richaud, Bataille : les fous.

L'action se passe dans une petite ville au XV^e^ siècle.

*** Le scénario du prochain film de Maurice de Marsan est l'œuvre d'un écrivain belge, Lucien Dacier.

*** C'est Louis Chaix, opérateur de J. de Baroncelli, qui a accompli pour la maison Renault et la Compagnie Transatlantique, la traversée du désert entre Tozeur, El Oued et Touggourt. Le gouvernement tunisien vient de le nommer chevalier de l'ordre du Dacus Sfaxien de Tunisie.

*** M. Donatien tourne *Nantas*, de Zola, avec la distribution suivante : Nantas : Donatien ; le baron d'Amvilliers : Desjardins ; Desfondettes : Jean Dax ; Flavie, fille du baron : Lucienne Legrand ; Nathalie, la gouvernante : Catherine Fontenay.

*** Interprétation de *Pêcheurs d'Islande*, que tourne M. de Baroncelli : Sandra Milowanoff : Gaud ; Charles Vanel : Yahn ; San Juana : Silvestre ; M^me^ Boyer : la mère Mohan.

Les extérieurs sont tournés à Paimpol et en Islande.

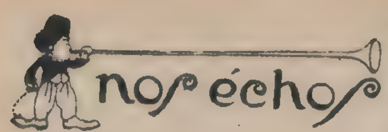
En outre Claire Darcas vient d'être engagée par M. de Baroncelli pour tourner le rôle d'une gommeuse de café-concert dans ce film. Ce rôle est tout différent de celui de M^me^ de Marville interprété par la même artiste dans *Le Cousin Pons*, de Jacques Robert.

*** M. Starewitch, qui s'est spécialisé dans la fabrication des films interprétés par des poupées articulées qu'il fabrique lui-même, fait construire actuellement à Fontenay un petit studio sur lequel il lui sera plus facile de travailler que dans son local actuel de Joinville.

***M. Raymond Bernard a tourné une partie de ses extérieurs avec les loups dans 1^m^,75 de neige, au col de Porte, dans l'Isère.

***M. Marius Nalpas tourne *Il ne faut pas jouer avec le feu*, comédie sentimentale, dans laquelle s'intercale un rêve qui a permis au metteur en scène de montrer des tableaux fantastiques.

Ce film est interprété par : Dolly Davis : Odette ; Ginette Maddie : Concepcion ; Jean Dehelly : Jean ; Deneyrieu : Fernando; Charles Leclerc : l'oncle d'Odette ; M^me^ de la Croix ; la mère de Jean. Opérateur : Dubois. Les extérieurs ont été tournés à Nice.



UN ARTISTE QUI TIRE L'AIGUILLE

C'est Eric Barclay. Le sympathique artiste, qui sait fort bien coudre, ne peut supporter que l'habilleuse lui répare ses vêtements, au studio, quand ils subissent un accroc. C'est ainsi qu'un jour, un rédacteur de *Mon Ciné*, arrivant au studio d'Épinay pendant que M. de Baroncelli tournait *La Flambée des Rêves*, eut la surprise de trouver Eric Barclay, assis par terre, en train de recoudre le bas de son caleçon ; il s'empressa naturellement de prendre une photo de cet original tableau.

Mais le raccommodage fini, il fut encore bien plus surpris de voir Barclay se diriger vers sa loge pour se mettre du fond de teint et de la poudre de riz... sur les pieds ! En effet, comme on le voit sur la photo ci-dessous, l'artiste a les pieds nus dans des sandales. Et quelqu'un venait de lui dire, en plaisantant, qu'il avait les pieds noirs et que ce n'était pas convenable pour un jeune premier. Il avait pris cela au sérieux et s'était empressé de se blanchir les pieds... qui, empressons-nous de le dire, n'en avaient pas besoin !

PÊCHE A LA LIGNE

Biscot est un pêcheur à la ligne comme on en voit peu. Dès qu'il a quelques vacances, il s'empresse de prendre ses lignes et ses hameçons pour se précipiter dans un pays qu'il a découvert et où il prend autant de poisson qu'il le désire. L'an dernier, les habitants de ce pays se lamentaient, car l'artiste attrapait trop de poisson à leur gré. Biscot se rendait dans les endroits considérés par le public comme mauvais. Il faut croire qu'il avait le tour de main spécial, car jamais il ne revenait bredouille. C'est que le comique possède, depuis des années, une méthode spéciale de pêche. Il connaît l'art de lancer les appâts qui conviennent et surtout il est patient, ce qui est la caractéristique du bon pêcheur.

LE CINÉMA EN GRÈCE

Les Grecs adorent le ciné, malheureusement, les cinémas de ce pays ne passent que des films relativement vieux. Ce n'est pas dans l'Hellade qu'il faut chercher à voir les dernières nouveautés. Les cinéphiles, et ils sont nombreux, se désolent de cette situation. L'un deux nous écrit pour nous demander s'il n'y aurait pas moyen de remédier à cette situation. *Mon Ciné* ne peut obliger les propriétaires d'établissements d'Athènes et d'ailleurs, à choisir de meilleurs programmes. Il est évident qu'en Grèce, et cela à cause du change qui est très bas, les exploitants ont intérêt à louer du film d'occasion qui ne leur revient pas trop cher. Espérons toutefois que les cinémas du pays d'Achille sauront améliorer leurs programmes et qu'ils n'attendront pas que la concurrence vienne troubler leur bonheur, ce qui arrivera fatalement un jour ou l'autre.

SON NEZ !

L'excellent comique français Saint-Ober, qui jouait Durochat dans *l'Affaire du Courrier de Lyon* et qui, tout dernièrement créa dans *Mandrin* une silhouette amusante, habite à peu de distance des Halles Centrales et, comme il est très observateur, il se promène souvent le matin autour des pavillons, afin de voir des types, ce qui lui permet ensuite de faire des créations si originales. C'est ainsi qu'un jour il errait non loin de Saint-Eustache et paraissait s'intéresser à la vie des Halles, lorsqu'il fut reconnu par une marchande. Celle-ci, sans doute habituée des cinémas, s'empressa de prévenir son mari :

— Tu vois ce m'sieu qui est passé devant nous, c'est un artiste de ciné.

— Penses-tu qu'il a six nez ! plaisanta le mari. Il se contente d'en avoir un, mais aussi il compte pour dix.

— Le fait est, reprit la marchande, que je l'ai reconnu à son nez. N'y a pas deux artistes à posséder le pareil. Je veux lui parler. Ça doit être un bon garçon.

Quelle ne fut pas la surprise de Saint-Ober d'être accosté, quelques secondes plus tard, par la brave femme.

— Monsieur, lui dit-elle, comme vous m'avez bien fait rire dans *Mandrin*, permettez-moi de vous offrir un chou-fleur. Je n'ai pas autre chose à vous offrir, mais c'est de bon cœur.

Saint-Ober garda son sérieux et, après avoir promis d'envoyer sa photo le soir même, il partit gravement tenant dans ses bras un superbe chou-fleur.

TOUT CE QUI BRILLE...

Nous connaissons un tout jeune artiste qui veut faire du cinéma et qui rêve de devenir un grand jeune premier français. Il ne manque pas d'assister à toutes les présentations importantes. Il vient jusqu'à la porte de l'établissement où a lieu la présentation avec son cyclecar. Or, cette voiture a été passée par lui à l'or adhésif. L'effet produit est assez singulier. A la sortie, lorsque la foule encombre les trottoirs et que les cinégraphistes s'en vont en discutant sur la valeur du film, il remonte dans le véhicule tête nue, sanglé dans un manteau de cuir et fait marcher son moteur à l'échappement libre. C'est immanquable, il attire aussitôt l'attention. Il en est très fier, mais il devrait écouter les conversations qu'il provoque. Les passants eux-mêmes ricanent en l'apercevant. L'autre jour, une vieille dame, hochant la tête, murmura :

— Tout ce qui brille n'est pas or ! Ah ! ces artistes !

La personne qui accompagnait cette dame observa :

— Ce n'est peut-être pas un artiste après tout !

Le fait est qu'il ne suffit pas d'assister à une présentation pour être artiste.

Photo MON CINÉ.

Un artiste qui tire l'aiguille.

Le Dernier film de MAË MURRAY "Jazzmania"

Maë Murray dans Jazzmania.

Avant que le film fût prêté au public américain, avant même que le metteur en scène Robert Z. Léonard eût terminé la réalisation on apprit à Maë Murray qui en est la principale interprète qu'un compositeur de musique avait composé un air sur le titre.

Elle alla annoncer cette nouvelle à son metteur en scène et Robert Léonard, hochant la tête, répliqua :

— Une chanson avec le titre ! ça va bien, mais si ça continue, ils vont se croire obligés de faire un opéra avec chaque partie.

Je ne sais si les compositeurs américains trouveront un sujet d'inspiration tous les trois cents mètres de bande, mais il est déjà évident que *Jazzmania* sera un succès.

L'histoire se passe dans un royaume imaginaire du fond de l'Europe. C'est, paraît-il, une fantaisie, mi-comédie, mi-drame, dans laquelle Maë Murray (en doutiez-vous?) déploie une fois de plus ses grandes qualités de danseuse.

On n'en sait pas davantage et le titre fait rêver. Quelques-uns y voient une illustration de la «manie du jazz» qui s'abattit sur l'Amérique et sur l'Europe voilà quelque temps, d'autres assurent que c'est le nom du principal personnage.

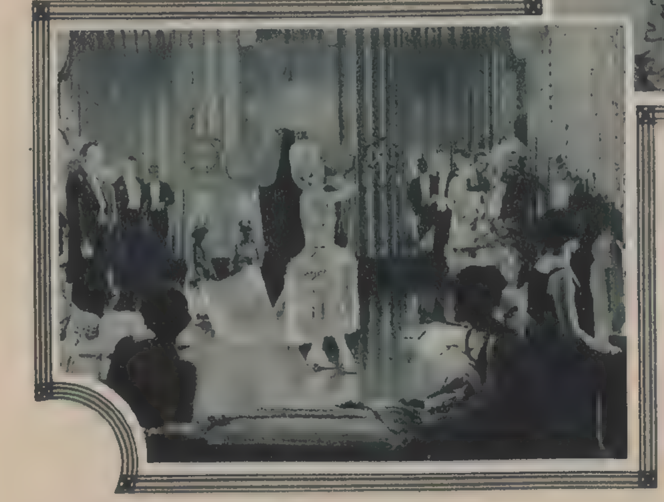
Ce n'est pas cela du tout et nous avons pu recevoir des confidences. La « Jazzmania » n'est pas un état d'esprit, c'est un état géographique. On dit « La Jazzmanie » comme on dit « La Syrie », La « Turquie » ou le « Gethsémanie ».

Maë Murray découvrit ce royaume et en devint la reine. Elle y apparaît avec un perroquet et un chien et la plus grande difficulté de la mise en scène fut, paraît-il, de faire accorder entre elles ces deux bêtes qui se haïssaient profondément.

Chaque fois qu'on voulut les faire jouer ensemble, il y eut des batailles, et des batailles sérieuses.

Le perroquet Herbert faillit crever les

L'artiste dissimule son visage... mais pas trop.



Maë Murray dans sa scène de danse.

yeux au chien Jerry et le chien Jerry voulut mettre le perroquet Herbert en bouillie.

— Quand je les vois ensemble, dit un jour Maë Murray, cela me dégoûte des animaux.

Ceci se passait à l'issue d'un combat. Un machiniste qui se trouvait là répliqua :

— Tout à l'heure vous avez vu l'électricien chef passer par la fenêtre un accessoiriste qui avait jeté par terre un tableau d'allumage et vous n'êtes cependant pas dégoûtée des hommes pour cela.

Maë Murray regarda le machiniste et pensa qu'après tout, il avait raison.

Elle alla gratter la tête d'Herbert et caresser les oreilles de Jerry et ce jour-là il n'y eut pas d'autre bataille dans le studio, ni entre les hommes, ni entre les animaux.

JEAN LE HALLIER.

LE FILM COMPLET ÉDITIONS DE « MON CINÉ »
publiera Dimanche prochain (N° 75)

SOURIRE D'ENFANT

Par Mme Germaine DULAC (*Film Universal.*)

LE NUMÉRO : 0 FR. 25

Envoi franco de chaque numéro contre la somme de 0 fr. 30 (Étranger 0 fr. 35), adressée à l'Administration du **FILM COMPLET**, 3, rue de Rocroy, Paris (Xe).
AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT.

PETIT COURRIER

Tous les visages gagnent à être éclairés par le ton harmonieux de leur chevelure.

L'*Extrait Solaire* a la propriété de donner aux cheveux un reflet chaud, des tons dorés, un visage éclairé d'un reflet des plus heureux.

Il est particulièrement apprécié par les personnes soucieuses de plaire par leur bon goût, leur élégance et leur jeunesse.

Tous renseignements gratuits sur demande : *Marquis*, rue Saint-Lazare, 77, Paris.

Je suis à votre disposition, Madame, pour vous embellir si vous le voulez bien, et pour vous rajeunir en même temps. Vous serez émerveillée de constater comme je rends la peau douce et lisse et comme, avec mes bons soins le visage retrouve et conserve toute la fraîcheur de la jeunesse.

Ne croyez pas que je vous promette plus que je ne puisse tenir : la si jolie Mme Huguette Duflos, de la Comédie Française, n'a-t-elle pas déclaré que toute femme soucieuse de préserver son teint devrait m'employer ! Suivez son conseil et vous vous en trouverez bien. Du reste, si je ne tiens pas ma promesse de vous rendre plus belle et de vous rajeunir de plusieurs années, l'argent que vous aurez dépensé pour moi vous sera remboursé sur simple demande.

Crème Tokalon

NOTA. — Pour le remboursement mentionné ci-dessus un certificat de garantie est joint à chaque pot. La Crème Tokalon se trouve dans toutes les bonnes maisons.

Un Regard qui fascine...

Les yeux de certaines femmes répandent un charme vraiment magnétique ! Le regard de ces femmes dites « fatales » brille d'un éclat troublant qui attire et fascine irrésistiblement ! Ce mystérieux et puissant pouvoir de séduction, vous pouvez vous-même l'obtenir « en trois jours » au moyen du curieux secret du « Kysieul Magnétique » que Mme Sarah Xantès envoie gratuitement à nos lectrices. C'est un procédé très simple inoffensif et absolument unique en son genre.

Écrivez aujourd'hui même et en « trois jours » vous pourrez à votre tour fasciner, captiver et répandre ce charme magnétique qui fait réussir dans la vie. Les femmes les plus aimées et les plus enviées, les actrices les plus admirées pour leur charme se servent du Kysieul.

Mlle Gina RELLY dit : « J'apprécie énormément le Kysieul pour l'éclat et le charme qu'il donne au regard ».

Mlle MUSIDORA dit : « Un beau regard au cinéma assure le succès et ce succès vous l'aurez toutes grâce au Kysieul de Sarah Xantès ».

Mlle Geneviève FÉLIX dit : « Avec le Kysieul le regard gagne du charme et de l'éclat ».

Mlle PARISYS dit : « Le Kysieul de Sarah Xantès donne aux yeux un étrange pouvoir de fascination »

GRATUIT :

Pour recevoir gratuitement le très curieux secret du « Kysieul Magnétique » il suffit d'écrire sans tarder à :
Sarah XANTÈS, 89, rue Charles-Baudelaire, Paris-12e.

FORCES **INCONNUES**
Avec la *RAYONNANTE*, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à *votre volonté*, même à distance. Demandez à **M. STEFAN**, 92, Bd St-Marcel, PARIS, son livre N° 5 Gratis

LES SECRETS DE NIARKA
vous feront connaître toutes les résistances et RÉUSSIR EN TOUT. *Brochure explic. 0 fr. 25.* Mme C. NIARKA. *131, Av. de Paris, Saint-Mandé, (Seine).*

LES YEUX SONT LE BAROMÈTRE DE L'ESTOMAC

Quoique nombreux et variés, les symptômes résultant de troubles stomacaux, sont d'habitude facilement reconnaissables. Néanmoins il en est un, auquel la plupart du temps on n'attache que peu d'importance, et qui cependant, est intimement lié au bon fonctionnement de l'estomac. Ce symptôme se manifeste par des troubles plus ou moins marqués de la vue — la raison en est simple. Du fait d'un repas pris trop rapidement ou d'une alimentation trop forte ou trop épicée, un excès d'acidité très nuisible se produit dans l'estomac. Cette acidité cause une fermentation qui, à son tour, donne naissance à des gaz; il en résulte une dilatation de l'estomac qui agissant sur les centres nerveux provoque des malaises, des vertiges et occasionne fréquemment une anémie du nerf optique troublant momentanément la vue. Si donc, de temps à autres, et peut-être plus particulièrement après les repas, votre vue semble brouillée, essayez la Magnésie Bismurée dans un peu d'eau. Si la cause de vos malaises réside dans le mauvais fonctionnement de votre appareil digestif, ces troubles alarmants disparaitront rapidement. La Magnésie Bismurée doit son efficacité à ce fait reconnu qu'elle neutralise instantanément l'excès d'acidité stomacale qui est la source de presque tous les troubles digestifs. Procurez-vous un flacon de Magnésie Bismurée (Marque Déposée) que vous trouverez dans toutes les pharmacies, ayez-la toujours sous la main et vous ne serez plus sujet aux maux d'estomac et à toutes leurs nombreuses manifestations.

SAVON RODOLL embellit le TEINT PRIX : 2 fr. 50

à base de Crème Rodoll Lanoline Beurre de Cacao il blanchit et adoucit merveilleusement l'épiderme. Recommandé par les médecins pour la toilette des épidermes délicats des Dames et de Bébés. Attention ! Exigez bien partout le **SAVON RODOLL**

IL EST FACILE DE DÉBARRASSER LE VISAGE DES POILS SUPERFLUS

Il est inutile qu'aucune femme s'enlaidisse en laissant croître sur son visage des poils superflus, puisqu'il est facile de s'en débarrasser en appliquant une simple pâte faite en mélangeant un peu de Sulthine Préparée avec quelques gouttes d'eau. Laissez la pâte sur la peau 3 ou 4 minutes, essuyez, puis lavez. Ce traitement débarrassera la peau des poils sans laisser de flétrissure, mais insistez pour avoir la véritable Sulthine Préparée qui se trouve en vente à un prix modéré dans toutes les pharmacies ou parfumeries.

ECOLE PROFESSIONNELLE des OPÉRATEURS CINÉMATOGRAPHISTES de France P. POSTOLLEC, 66, r. de Bondy, Paris Xe. tél. N° 67-52, chèques post 522-06, R. C. 175.248.
COURS PROJECTION PRISES DE VUES *Vente, Achat de tout matériel.*

CECI INTÉRESSE

Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles et tous les Pères et Mères de Famille

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par *L'ÉCOLE UNIVERSELLE* par Correspondance de Paris, la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure N° 19903 : **Classes secondaires complètes**, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).
Brochure N° 19920 : **Classes primaires complètes**, Brevets, C. A. P., Professorats.
Brochure N° 19941 : **Grandes Écoles spéciales** (Agriculture, Industrie, Travaux publics, Mines, Commerce, Armée et Marine, Enseignement, Beaux-Arts, Colonies).
Brochure N° 19949 : **Carrières Administratives.**
Brochure N° 19973 : **Carrières de l'Industrie, des Travaux publics, du Bâtiment et de l'Agriculture** (Ingénieur, Sous-Ingénieur, Dessinateur, Conducteur, Chef de Chantier, Contremaître, etc.).
Brochure N° 19980 : **Carrières de Commerce** (Administrateur commercial, Secrétaire commercial, Correspondancier, Sténo-Dactylographe, Représentant de commerce, Chef de Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres, et de l'**Industrie hôtelière** (Directeur-Gérant, Secrét.-Comptable).

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux, et sans engagement de votre part

ÉCOLE UNIVERSELLE **10, rue Chardin, Paris (16e)**

NE SOUFFREZ PLUS !

Un simple traitement vous débarrassera de vos divers maux de pieds.

Pieds enflés, brûlants et meurtris par la fatigue et la pression de la chaussure, pieds échauffés et irrités par une transpiration abondante, cors, durillons, et autres callosités, douloureuses : tous ces maux sont promptement soulagés et guéris par un simple bain de pieds d'eau chaude additionnée d'une petite poignée de Saltrates Rodell. Un tel bain saltraté, rendu médicinal et oxygéné, fait disparaître comme par enchantement les pires souffrances et remet les pieds en parfait état; cors et durillons sont ramollis à un tel point que vous pouvez les enlever facilement sans couteau ni rasoir, opération toujours dangereuse.

Si ce simple traitement peu coûteux ne vous débarrasse pas de tous vos maux de pieds, vous avez la garantie formelle que le prix d'achat vous sera remboursé sans difficulté et sur simple demande.

NOTA. — Tous les pharmaciens tiennent des Saltrates Rodell. Si on vous offre des contrefaçons, refusez-les; elles n'ont pour la plupart aucune valeur curative. Exigez qu'on vous donne les véritables Saltrates.

VOUS GRANDIREZ DE 11 CENTIMÈTRES en 4 mois

Jusqu'à l'âge de 35 ans *grâce au système du* **Dr J. H. SMITHSON** la plus belle découverte faite dans ce domaine depuis 20 ans. Ainsi l'a déclaré le Prof. W. CURREL, de Boston.

HOMMES et FEMMES qui souffrez d'être petits et qui désirez grandir, *Ecrivez de suite en joignant timbres pour réponse à*

"PHYSICAL" SYSTÈME Français-Américain (Section B)
46, rue de l'Echiquier, Paris (Xe)

R.C. Seine 96.017

INFAILLIBLEMENT avec l'**IRRADIANTE** envoyée à l'essai vous soumettrez, de près ou de loin quelqu'un à votre Volonté. *Demandez à* **Mme GILLE, 169, Rue de Tolbiac, PARIS, sa brochure gratuite n° 22.**

Baume Tue-Nerf Miriga
Guérison infaillible, instantanée, radicale des
MAUX DE DENTS
C'est la seule préparation guérissant d'une façon définitive. Prix : Six fr. toutes pharmacies. Envoi franco c. 6 fr. adr. à P. GIRAUD, pharmac. 8, rue Ét.-Dolet, LYON-OULLINS. R. c. 16.929.

Pour s'Epiler soi-même

Si vous voulez réellement vous débarrasser pour toujours des vilains duvets et

POILS

(du visage et du corps), il faut vous servir d'un appareil « Electroz », qui agit d'une manière 1 000 fois plus rapide que les anciens appareils à électrolyse. Cet appareil (breveté S. G. D. G.) est garanti sans danger, son emploi est extrêmement facile et il n'occasionne jamais d'irritation, ni douleur. C'est le seul traitement,

offert gratuitement à l'essai

car c'est le seul capable de détruire les poils importuns avec la certitude absolue qu'ils ne repousseront pas.

Pour recevoir les renseignements complets il suffit d'écrire et demander simplement la brochure n° 21. Cette intéressante brochure illustrée vous sera envoyée gratis et franco, sous enveloppe fermée.

THE ÉLECTROZ, 70, quai de Courbevoie, *A COURBEVOIE (Seine)*

SOLDES robes, mant. prov. grand couturiers. R. C. Seine 120.672 **Maison de modèles, 5, rue Laborde.**

POUR GRANDIR de 10 cm. en 3 mois *Brochure* 0 fr. 25 **Institut C. EDISON, Bure au 9, PARIS**

PLUS DE CHAUVES PAR LA CHEVINE

LUCIEN DALSACE ET FRANCINE MUSSEY.

*Le populaire Lucien Dalsace qui interpréta le double rôle de l'*Aviateur Masqué *et qui joua* dans Vindicta, *ainsi que dans beaucoup d'autres films à succès, interprète un rôle important dans* l'Enfant des Halles *(Société des Cinéromans). Le voici jouant une jolie scène d'amour avec sa charmante partenaire Francine Mussey que l'on a applaudie dans tant de créations heureuses.*

Le Gérant : V. Marchand. — Corbeil, Imprimerie Crété.

3ᵉ Année. N° 115. 24 pages. — **35** centimes. 1ᵉʳ Mai 1924.

Mon Ciné

MYRGA.

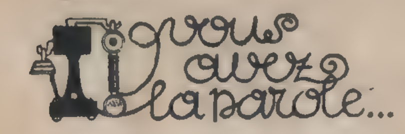
Myrga est une jeune artiste française de grand talent. Elle fut découverte par Léon Poirier qui la fit travailler et lui confia l'interprétation de rôles fort importants dans la plupart de ses films. Nous l'avons applaudie dans Narayana, l'Ombre déchirée, le Coffret de Jade, le Courrier de Lyon, Jocelyn, Geneviève. Elle va tourner le principal rôle féminin du prochain film de Léon Poirier La Brière.

LIRE DANS CE NUMÉRO UNE INTERVIEW DE MYRGA.

ABONNEMENTS : Un An. { France . 18 francs. Étranger. 23 francs
Compte chèques postaux : 259-10

TOUS LES JEUDIS

Direction, Administration :
3, Rue de Rocroy, Paris (Xe)



Boite aux lettres.

MARIE-LOUISE C., ne confondez pas Angelo avec cet artiste. Il n'a aucun lien de parenté avec lui. Ecrivez par notre intermédiaire. — MAC RAVATT, oui à 0 fr. 15. — ROSE TIMIDE, ce banquet serait une chose impressionnante, raison de plus pour qu'il n'ait jamais lieu. Lettre transmise. — DIDIE, la lettre est partie. Je regrette que cet artiste ait une fois de plus gardé l'argent que vous lui avez adressé, sans vous donner signe de vie. Je ne sais plus comment apprécier sa conduite. Je vous autorise à le lui écrire. Je me déciderai un jour à publier son nom. —BERGERONNETTE : *Le Carillon de Minuit*, mise en scène de Baroncelli, édition A. G. C. Oui, Pierrette Madd, Pierre de Guingand et Sadi Lecointe ont tourné dans *le Roi de la Vitesse*. — CAPTAIN B. : la partenaire de Buster Keaton dans *Frigo, capitaine au long cours*, était Virginia Fox. — VIVIANE : c'est Jacques de Féraudy que vous avez vu dans *Ce pauvre Chéri*. Le documentaire n'est pas tout le cinéma. Seuls les cinéphobes disent le contraire. Ils nient de parti pris toute valeur au cinéma. Laissons dire, l'avenir démontrera surabondamment qu'ils se trompent grossièrement. — R. MICHELLAND : j'approuve votre décision. Heureux d'avoir pu vous convaincre. — SIX TROENE : le maquillage spécial pour le ciné est assez difficile. Il demande une grande expérience. — KIKI 17 : transmis. — ROGER CONCHON : Séverin Mars a publié deux volumes de vers, ainsi que deux romans *Le Marchand de Désespoirs* et *Le Cœur Magnifique*. Il est d'ailleurs assez difficile de se procurer ces ouvrages. — YETTE ET JACK : difficile vous répondre. Mariés tous deux. — PIMPRENELL : *Les Trois Lumières*, film allemand réalisé par Fritz Lang. La jeune fille : Lili Dagover, le Fiancé : Walter Jeangen, La Mort, Bernard Goetzke. J'estime que ce film est de toute beauté. Laurence de *Jocelyn* est Myrga (article bientôt). Le ciné parlant est une hérésie et ne donnera jamais rien de bon, ce qui ne m'empêche pas d'admirer les expériences remarquables de synchronisme réalisées par Gaumont. — FLEURETTE : merci de tout cœur. — JAVI et JAVA : 1° il le fut, l'est-il encore? Mystère ; 2° bons ; 3° 30 et 45. MONETTE et MONETTE : 1° oui, pour le premier, non pour le second ; 2° Valentino envoie quelquefois sa photo. — VIOLETTE ET RODOLPHE : ils n'ont pas fait de ciné ou du moins s'ils en ont fait, c'est à titre de figurants. — DON ALPHONSIO DE CORRIDA : vous avez mal compris la conclusion de cet écrivain. Il faisait appel aux jeunes du ciné et non pas à ceux qui ignorent tout de cet art. Je le blâme quand même de ne pas vous avoir répondu. — DANU DAN : oui Nox vous répondra probablement. Vous êtes un sage. Beaucoup de conditions en effet pour faire un bon film. Amusant votre journal. *L'Ordonnance*, interprété par Kovanko (Jeanne), Paul Hubert (L'Ordonnance), Colas (le colonel) ; Svoboda (capitaine Saint-Albert). — L. DUFFAU : non. — ALEX ANDRÉ : oui, envoyez. — O. CHAPUIS : oui, au cirque de Palerme. — EVE : on vous l'enverra contre 0 fr. 15. — MME DEMOLIN : il faudrait que vous commenciez par faire de la figuration, mais vous ne gagnerez pas votre vie aussi facilement que vous supposez. Le ciné est un art difficile. — MIREILLE : à l'ordre du jour de l'armée des cinéphiles, mademoiselle ! — EDOUARD LISA : vous vous trompez de porte, cher lecteur, *Mon Ciné* n'a pas l'habitude de faire payer les artistes dont il publie les photos. Où faut-il retourner l'argent que vous nous avez adressé? — CELLES SAINT-DENIS : signature illisible? Ecrivez à G. Maddie par notre intermédiaire. Avons déjà publié distrib. de l'*Homme sans nom*. — M. TOURMENTE : un journal animé doit donner toutes les informations et il faut rester calme lorsque paraît à l'écran une personnalité qui ne vous plaît pas. — DEUX LECTEURS : oui, par Irène Wells. Comment voulez-vous qu'on vous fasse connaître à cette lectrice? Vous ne donnez ni votre nom, ni votre adresse. De plus, je ne me charge pas de ces commissions. *Mon Ciné* se contente de transmettre les lettres que s'adressent les lecteurs. Ecrivez à cette personne. — DEDIE : Merci. — SANS RANCUNE 1° film acceptable ; 2° Suzanne Grandais était une excellente jeune première ; 3° nous n'organiserons pas un concours de scénarios, le récent concours de Pathé-Consortium a prouvé par ses résultats négatifs que ces tentatives ne rimaient à rien ; 4° c'est que votre salle n'est pas suffisamment aérée. — CAPRICE : renseignements déjà donnés. Je suis brun, Mathé joue dans *Mes P'tits*. — ANDRÉ LEDOYEN : merci. — CASILDA : aux environs de Blidah, je crois. Sandra Milowanoff a fait de grands progrès. — BETTY II : quand on écrit à un artiste américain, il vaut mieux le faire en anglais. Inutile d'envoyer de l'argent. Avec le change cela ferait une somme insignifiante. — RIVA : des photos de Joë Hamman et Valentino ont paru. *P'tit Père*, mise en scène de E. Mason-Hopper. Jackie Savelli, Jackie Coogan, Paul Savelli, Arthur Carewe, Hélène Savelli, Josie Sedgwick, Censare Gallo, Cesare Gravina, Eben Holden, Bert Woodruff, Mme Holden, Ann. Townsend, l'Impresario, William Lewis. — BEN SOUSETTE : c'est un des grands défauts du ciné français que de montrer à l'écran des jeunes premières de quarante-cinq ans, mais on arrivera petit à petit à la suppression de cet abus. — HAYAB : quelques scènes seulement furent tournées par Jeanne Brindeau. Il fut impossible d'agir autrement la principale interprète étant morte. Le film a été tourné par un Américain. Qu'est-ce que cela peut vous faire que cette artiste n'exécute pas réellement toutes ses prouesses si l'effet obtenu est saisissant? on ne doit voir en telle matière que le résultat acquis. Il est fréquent que pour ne pas risquer stupidement la vie d'une artiste on truque, ou qu'on la fasse remplacer par un acrobate de profession. — LOUIS : c'est la petite Jeanne Munier seule. — TARBES : (signature illisible), Pierre Vosse de l'*Homme sans nom* est Harry Liedtke, un Allemand. — PLUSIEURS LECTRICES : avons publié beaucoup de photos d'enfants du ciné. Mais consacrerons encore des articles aux jeunes vedettes. — FERNANDE BARJANSKY : merci. — MIMI COLOBRI : il est évident que nous possédons en France des artistes de premier ordre et que si l'on voulait constituer des troupes excellentes, on n'aurait que l'embarras du choix. Le sourire de Doug est parfait. Ne prenez plus la peine de m'expédier des coupures de ce journal que je reçois déjà. Merci quand même. — NAERA : Charles n'est plus marié. Impossible de vous donner le nom véritable de l'autre artiste. Vous savez bien que j'ai quatre-vingt-quinze ans. — KID FRANCIS : il n'y a pas de studios à Nancy. — TRAINE : 1° Mme de Gravone n'est pas Desdemona Mazza. Il existe une vague ressemblance entre cette artiste et elle ; 3° aux environs de Nice ; 3° c'était un tout petit rôle. Il servait plutôt d'assistant ; 4° oui, bon film ; 5° parlerons d'elle ; 6° n'ai jamais su son nom, hélas : 7° comprends pas. — BLANCHETTE : à *Mon Ciné*. — GEORGES VICAT : j'ai répondu cent fois à ces questions. Dans l'*Orpheline*, Dolorès : Blanche Montel, Sakounine, Gaston Michel, Nadia, Greyjane. Sandra est Russe, Herrmann, Français. — VIOLETTES D'HYÈRES : 1° n'accueillez ces nouvelles que sous toutes réserves ; 2° marié. — UNE PETITE CURIEUSE : ne vous préoccupez pas des gens riches et gagnez votre vie honnêtement. Je ne fais pas de telles commissions. — PERLO : *L'Homme sans nom*, film danois ; *La Gitane Blanche*, mauvais film tourné il y a déjà longtemps en Espagne et qui a été rajeuni, mais non amélioré avec des premiers plans de Raquel Meller. — CONTRALTO : inutile d'envoyer de l'argent à Rodolph Valentino, Ivor Novello jouait le rôle d'Andréa dans *Carnaval*. — FLIRT DE DOUGLAS : à *Mon Ciné*, affranchi à 0 fr. 50. Pas d'argent.

SYLVIO PELLICULO.

SOMMAIRE DU No 115.

TERREUR

ROMAN PAR PIERRE DESCLAUX

d'après le film de la Sté des Films Fordys

Interprété par PEARL WHITE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Le Pr Lorfeuil a inventé le Radiominium qui est appelé à révolutionner la dynamique. Roger Durand, son aide, s'emploie à perfectionner l'invention, car il espère obtenir un jour la main d'Hélène, fille du savant. Mais Lorfeuil veut marier son enfant au prince de Mesnevil, viveur ruiné. Or le Prince est sous la dépendance de deux aventuriers, Erdman et le duc de Moralles qui veulent s'emparer du Radiominium pour l'Allemagne. Ils sont aidés par Mme Gauthier, une amie d'Hélène qui aime le Prince et désire s'opposer au mariage.*

CHAPITRE VI

LES CRAINTES DE LORFEUIL.

LE Pr Lorfeuil bouleversé par l'attitude d'Erdmann se trouvait dans un état fébrile inquiétant. Il parlait avec volubilité.

— Cet homme est un coquin, disait-il, et je le crois vraiment capable de tout. Je suis terrorisé à la pensée qu'il pourrait s'attaquer à mon invention, oui terrorisé !

— Mais, papa, répondait Hélène, tu t'énerves sans motifs sérieux. Il se peut effectivement que cet individu soit le représentant d'un groupe de financiers et qu'il veuille simplement faire une affaire...

Le savant eut une crispation de physionomie et reprit :

— Ce serait abominable si mon Radiominium m'était dérobé. J'envisage froidement toutes les éventualités qui pourraient se produire. Je suis atterré. Je ne comprends pas que le Prince puisse avoir des relations semblables. Songe que si le secret du Radiominium m'était soustrait, la France perdrait la suprématie que je veux lui donner. Je t'admire vraiment Hélène, de demeurer aussi calme. Pense qu'il s'agit pour notre pays d'une question vitale. Le Radiominium rendra a France imbattable sur tous les champs de bataille. Je le savais bien que j'étais guetté par l'étranger. Qui me protégera.

Le professeur s'exaltait. Les paroles les plus persuasives d'Hélène ne parvenaient pas à l'apaiser. Roger Durand navré de voir le savant s'affecter à ce point, essaya à son tour d'intervenir. Il ne réussit qu'à se faire rabrouer.

Vous êtes trop optimiste, mon garçon, lui dit Lorfeuil, on voit que vous êtes jeune et que vous n'avez pas d'expérience des choses de la vie. Allez vous coucher. Vous m'agacez avec vos considérations stupides...

— Maître, repartit Roger, je conçois votre émotion, et je ne vous en veux pas de ce que vous me dites. Je vous propose même de coucher dans votre laboratoire jusqu'à nouvel ordre. Vous n'avez qu'à parler et...

— Inutile ! fit Lorfeuil en quittant le siège sur lequel il était assis. Je n'ai aucune raison de douter de mon brave secrétaire dont la chambre est à proximité du laboratoire et qui a le soin de veiller la nuit sur mes documents. Je vous remercie quand même de votre proposition. Je connais votre dévouement, mon enfant. Partez, Madame votre mère serait inquiète de ne pas vous voir rentrer.

Il poussait le jeune homme vers la porte. Roger regarda longuement Hélène et cette dernière lui fit signe d'obéir à son père. Il quitta le château à regrets, l'état de prostration du professeur lui causait une étrange appréhension. Mme Gauthier n'avait pas attendu son départ pour se retirer dans sa chambre.

Le valet de chambre Giuseppe allait et venait, éteignant les lustres. Hélène à son tour embrassa son père et le laissa. Le savant ne paraissait pas pressé d'abandonner le rez-de-chaussée. Il restait dans le salon, soucieux. Le valet de chambre s'approcha de lui et l'interrogea :

— Est-ce que Monsieur a encore besoin de moi?

— Non, répondit distraitement Lorfeuil, les portes sont-elles bien fermées?

— Oui, Monsieur.

— Les volets de fer des fenêtres...

— Fermés aussi, Monsieur. J'attendrai, si Monsieur le désire, qu'il ait terminé ce qu'il a à faire ici.

— Non, éteignez, déclara le savant d'un ton bougon. Je monte.

Il gagna le vestibule et gravit lentement les marches du grand escalier qui conduisait aux étages supérieurs. Le valet de chambre tourna immédiatement un interrupteur.. L'obscurité se fit..

Giuseppe, au lieu de se diriger vers l'office où se trouvait l'escalier menant aux chambres de domestiques, demeura un instant immobile, puis il s'engagea à la suite de Lorfeuil, marchant sur la pointe des pieds, ne faisant aucun bruit. Parvenu au pre-

« Maître, repartit Roger, je conçois votre émotion.

mier palier, il s'immobilisa prêtant l'oreille. Les pas de Louis Lorfeuil résonnaient dans le silence du château. Giuseppe grommela et redescendit...

CHAPITRE VII

Rendez-vous.

Hélène Lorfeuil avant de gagner sa chambre se rendit dans une galerie qui se trouvait non loin de son appartement. Elle ouvrit une fenêtre qui donnait sur le parc et s'accouda. Elle regarda longuement les frondaisons éclairées par la lune. Le vent les secouait avec violence et l'on eût dit un flot noir qui déferlait.

Elle resta là plus de vingt minutes, se penchant de temps à autre, semblant mesurer la distance qui séparait le sol de l'endroit où elle se trouvait. De gros nuages sombres envahissaient le ciel et par instants voilaient la lune. Le parc devenait alors encore plus mystérieux.

« C'est impossible ma chérie, j'ai rendez-vous avec mon notaire... »

Elle se décida à partir, car la fraîcheur de la nuit la faisait frissonner. Lorsqu'elle poussa la porte de sa chambre, elle faillit heurter Giuseppe le domestique.

— Mon père a besoin de moi? questionna-t-elle, car elle s'étonnait de voir le valet de chambre chez elle.

— Que Mademoiselle m'excuse, répondit Giuseppe, j'étais venu chercher Mariette, pour savoir si elle n'avait pas découvert à l'office un bouton de manchette en or que j'ai perdu...

— Vous le lui demanderez demain, riposta Hélène d'un ton hautain, car elle n'aimait pas ce domestique auquel elle trouvait l'air hypocrite.

Giuseppe sortit après avoir salué obséquieusement. A peine eut-il quitté la pièce que Mariette la soubrette attachée au service d'Hélène entra.

— Le valet de chambre vous cherchait, fit la jeune fille. Vous ne l'avez pas entendu?

— J'étais dans la salle de bain, Mademoiselle. Il n'a pas fait beaucoup de bruit. Je pensais qu'il n'y avait personne ici.

Elle s'approchait du lit pour le découvrir. Hélène la congédia en disant :

— Je n'ai pas besoin de vous, Mariette. Vous pouvez aller vous coucher. Il est tard. Je déferai mon lit moi-même.

La camériste n'insista pas et s'éloigna. La fille du savant prit alors un grand manteau de soirée au col bordé de fourrure et se dirigea vers la porte. Au moment où elle se disposait à l'ouvrir, un léger coup fut frappé sur le battant. Elle n'eut que le temps de jeter le manteau derrière un fauteuil et Marie-Anne Gauthier entra.

La jeune femme sourit à son amie et lui dit :

— Je me doutais que vous n'étiez pas couchée, Hélène. L'algarade de ce soir vous a sans doute énervée tout comme moi. Je suis désolée de ce qui s'est passé. Je crois très sincèrement que votre père exagère. Cet Erdmann n'est pas si redoutable que M. Lorfeuil veut bien le prétendre. En excellent homme d'affaires qu'il est, il n'a pas voulu laisser échapper une occasion de traiter un marché qu'il jugeait probablement intéressant. M. Lorfeuil, ainsi que tous les savants fait trop abstraction des questions pratiques. Il a tort, mais je me garderai de le lui dire, je craindrais une rebuffade...

— Vous avez raison, Marie-Anne, ne vous mêlez pas de tout ceci. Papa est excessivement susceptible, je vous l'accorde, mais je n'attache pas plus d'importance qu'il ne convient à cet incident. Cela ne m'empêchera pas, soyez-en sûre, de passer une bonne nuit. Je vous avoue même que je suis horriblement fatiguée.

— Dans ce cas, je vous quitte et je vous souhaite une bonne nuit, ma mignonne.

— C'est à vous qu'il faut souhaiter bonne nuit, Marie-Anne. Je n'oublie pas que vous devez repartir pour Paris demain matin à neuf heures. Etes-vous toujours décidée à nous quitter? Ne pourriez-vous rester ici quelques jours de plus?

— C'est impossible, ma chérie. J'ai rendez-vous avec mon notaire. Il faut bien que je m'occupe de mes affaires moi-même, depuis que mon mari est mort...

Hélène ne lui répondit pas. La jeune fille s'irritait de cette conversation et avait beaucoup de mal à le dissimuler. Il lui tardait d'être seule. Enfin Marie-Anne Gauthier se retira... Hélène eut un geste de délivrance et demeura quelques secondes immobile près de la porte, aux aguets. Il lui sembla qu'une personne venait de passer dans le corridor marchant à pas de loup. Elle n'y ajouta pas d'importance, supposant que ce devait être un domestique qui éteignait l'électricité. Après avoir remis son manteau sur ses épaules, Hélène ouvrit un coquet chiffonnier en laque grise dont son père lui avait fait cadeau pour son anniversaire et en tira un gros rouleau de corde, qu'elle y avait caché.

Elle s'avança dans le corridor obscur jusqu'à la croisée qu'elle avait ouverte une demi-heure auparavant. Elle fixa l'extrémité de la corde à l'intérieur du corridor et fit glisser ensuite le reste du rouleau dans le vide.

Elle se pencha pour constater que le câble allait jusqu'au sol et murmura malicieusement :

— Monsieur mon père, j'ai bien l'honneur de vous informer que malgré votre signal d'alarme, je pourrai sortir du château, sans que personne en soit informé.

Hélène rompue aux exercices physiques comme elle l'était, ne s'effrayait pas de descendre par une corde du haut d'un troisième étage. Elle profitait des leçons expertes de son professeur Paoli. Sans avoir peur du vertige, elle se laissa aller, évitant avec prudence les entablements de pierre de la façade.

Dès qu'elle fut en bas, elle s'éloigna de l'habitation et pénétra dans le parc. Un homme venait de l'apercevoir exécutant sa dangereuse descente et cet homme était le Prince de Mesnevil.

— Pourquoi sort-elle ainsi? se demanda le Prince intrigué. Irait-elle à un rendez-vous? Je me doutais bien que cette petite n'avait aucune affection pour moi, mais par exemple, je voudrais bien savoir où elle va. Tant pis pour les autres! Je ne quitte pas Hélène. Qui sait si cette canaille d'Erdmann ne lui a pas tendu quelque piège?

Il suivit la jeune fille, se dissimulant derrière les arbres, lorsqu'elle se retournait croyant avoir entendu marcher. Or de Mesnevil ne pouvais supposer qu'il était lui-même suivi par le duc de Morailles qui guettant dans l'ombre avait vu arriver Hélène et peu après le Prince.

La jeune fille parvenue à quelque distance du château hâta le pas. Le ciel s'assombrissait de plus en plus et la lune n'éclairait les avenues du parc que par intermittences.

Le gentilhomme la vit se diriger vers une petite maison qui avait jadis servi de laboratoire à Louis Lorfeuil et qui pour l'instant était abandonnée. Elle s'y réfugia...

A peine était-elle entrée, que les branchages et les feuilles mortes craquèrent sous les pas d'un nouveau venu qui se pressait. Il traversa une clairière et la lune rendit son visage distinct. C'était Roger Durand!

Il frappa à la porte. Elle s'ouvrit aussitôt. Deux bras nus enlacèrent le jeune homme et l'attirèrent à l'intérieur. Le Prince ricana :

— On me destine là, une bien charmante épouse!

Le duc de Morailles arrêté un peu plus loin, avait été témoin de la même scène. Mais il ne s'attarda point en cet endroit et coupant à travers les taillis, arriva au mur de clôture de la propriété. Il l'escalada. Sur le chemin qui bordait le mur, une auto, celle d'Erdmann, attendait tous feux éteints. Le Duc s'approcha de la machine. Le visage sinistre d'Erdmann apparut à la portière.

— Il se passe quelque chose d'inimaginable, fit de Morailles, la fille de Lorfeuil vient de quitter le château. Elle avait un rendez-vous d'amour avec le petit Durand.

— Voilà qui m'est totalement indifférent, répondit Erdmann.

— Mais le plus beau de l'histoire, reprit de Morailles, c'est que de Mesnevil, jaloux sans doute, a déserté le poste que nous lui avions donné. Il ne sera pas là pour recevoir ce que vous savez. Ce que nous redoutions arrive, il se moque de nous, en attendant de nous trahir. Le propos qu'il a tenu sur vous à Hélène Lorfeuil le prouve bien. Il doit aimer la donzelle, car il est non loin d'ici, guettant sa sortie d'une maisonnette où elle a été rejointe par le chimiste. Peut-être va-t-il leur adresser la parole tout à l'heure...

— Il ne faut cela à aucun prix! gronda sourdement Erdmann. Aidez-moi à franchir le mur, de Morailles, je me charge d'imposer silence à cet imbécile.

Et il riait d'une façon sinistre.

CHAPITRE VIII

Au bruit du tonnerre.

Giuseppe, chaussé de souliers de caoutchouc, traversait le vestibule du château. Il avait l'habitude de l'obscurité et se dirigea directement vers le meuble qui renfermait le dispositif inventé par Louis Lorfeuil pour se défendre des cambrioleurs. Il tenait dans ses mains gantées de noir un trousseau de fausses clefs. Un rayon de lune pénétrant par l'imposte vitrée d'une fenêtre l'éclaira. Il ouvrit le meuble, dévissa le contact qui avait été établi par le professeur, referma la serrure et aussitôt revint dans le vestibule.

Lentement il poussa les verrous qui condamnaient la porte du perron, et appuyant sans bruit sur la poignée, tira à lui le battant de façon à le laisser entrebaillé. Puis il gagna la porte entr'ouverte du laboratoire et, passant la tête, regarda. Il sourit. Une forme bizarre circulait dans la demi-obscurité. Par les impostes la lune pénétrait et découpait sur le plancher des tranches de lumière blafarde.

L'être dont la présence avait laissé le valet de chambre impassible, était vêtu d'un vêtement noir qui l'enveloppait tout entier. Une sorte de cagoule recouvrait son visage. Il tenait un chalumeau dont la flamme aveuglante dansait comme un feu follet. Mais cette flamme lécha au passage une cornue qui explosa avec un bruit sourd.

Giuseppe tressaillit et se réfugia dans un recoin d'ombre. Le personnage mystérieux posa le chalumeau sur une table et parut attendre. On entendait marcher à côté. C'était le secrétaire de Louis Lorfeuil que l'explosion venait de réveiller et qui accourait.

Il entra, mais ne put aller plus loin que le seuil du laboratoire. L'être à la cagoule surgi derrière lui, éleva une potiche au-dessus de sa tête, l'abattit... L'homme roula sur le plancher, privé de connaissance.

Giuseppe reparut. Il assista silencieux à une scène curieuse. L'agresseur était allé chercher des cordes déposées sur une chaise, il ligotait le secrétaire. Ensuite il le bâillonna et lui banda les yeux.

Puis il poursuivit son exploration du laboratoire. Avec le chalumeau, il faisait fondre les tôles d'acier des coffres où Louis Lorfeuil enfermait certains appareils.

Il suivit la jeune fille..

Les impostes vitrées cessèrent de recevoir la clarté de la lune. Un éclair les illumina. Le grondement du tonnerre fit vibrer les carreaux et les cornues. L'orage éclatait. Soudain la foudre tomba tout près sur un arbre du parc. Le laboratoire était maintenant illuminé à la fois par la flamme du chalumeau et par les lueurs fugitives des éclairs.

Giuseppe ne

bougeait pas. Il restait attentif, s'efforçait de discerner dans le vacarme de l'orage s'il n'entendait pas venir quelqu'un.

Le porteur de cagoule examinait le contenu des tiroirs, des armoires. Il ne laissait aucun meuble inexploré. Il agissait prestement, mais avec calme. Il parut cependant décontenancé, n'ayant sans doute pas trouvé ce qu'il cherchait. Il avisa alors l'escalier de fer qui conduisait au petit bureau du Pr Lorfeuil, et le gravit.

La pluie fouettait les croisées du château et l'on entendait l'eau gicler hors des gouttières. Sans interruption le tonnerre grondait. Chaque éclair faisait surgir des ténèbres, la face anguleuse du valet de chambre.

Le personnage à la cagoule parvenu en haut de l'escalier, introduisit une clef dans la serrure du bureau de Lorfeuil et ouvrit doucement la porte.

A partir de cette seconde, Giuseppe ne l'aperçut qu'en ombre chinoise, se silhouettant en noir sur les vitres qui servaient de paroi à une partie de la pièce. Pour mieux voir, il s'avança jusqu'au milieu du laboratoire, passa à côté du corps du secrétaire et considéra un moment avec dédain cette masse inerte écroulée sur le plancher.

Il ricana et son regard se porta à nouveau vers la verrière. La silhouette allait et venait, demeurait immobile par instants, puis s'agitait à nouveau. Son ombre devenait géante, pour se faire la seconde suivante plus petite. Elle s'arrêta enfin devant l'énorme coffre-fort que Louis Lorfeuil avait fait disposer dans un angle du bureau.

Le chalumeau fut braqué sur la porte du coffre. Le bras qui le tenait bougeait lentement, se déplaçait. Puis une main pénétra dans l'ouverture que la flamme destructrice avait produite. Le porteur de cagoule s'emparait de papiers qu'il glissait dans ses poches.

Giuseppe se frotta les mains tout joyeux.

(*A suivre.*) PIERRE DESCLAUX.

MARCEL LÉVESQUE A L'ÉCRAN.

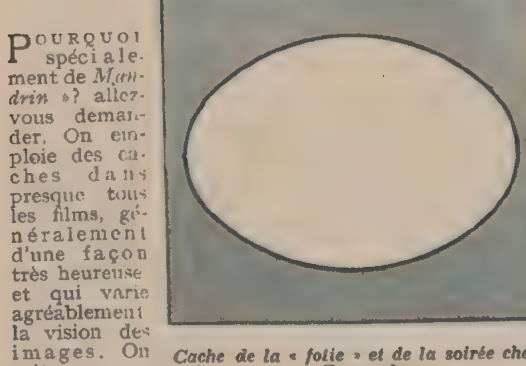
PENDANT plusieurs années, Marcel Levesque fut l'un des artistes comiques de l'écran le plus connu. Qui ne se souvient de Cocantin, de Serpentin et aussi du personnage si pittoresque qu'incarnait l'artiste dans *La Sultane de l'Amour* aux côtés de France Dhélia et de Vermoyal?

Marcel Lévesque paraissait bouder l'écran. Voici qu'il y revient au moment où une réaction semble se produire enfin en faveur du film comique que l'on délaissait un peu trop chez nous. L'amusant artiste interprète un rôle spécialement fait pour lui dans *Un héritage de Cent Millions*. La photo qui accompagne ces lignes représente une prise de vues de ce film. On y voit Marcel Lévesque embrasser avec une ardeur fort bien feinte la charmante artiste Léa Pauly. En avant de ce couple d'amoureux se trouve l'opérateur Pepelin qui est en train de tourner ce baiser en gros premier plan.

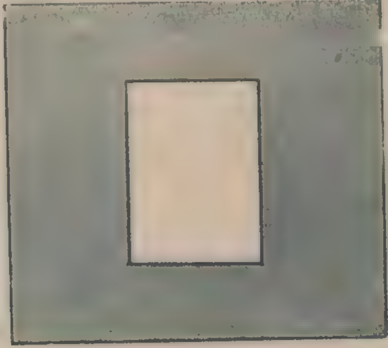
Photo MON CINÉ.

LES « CACHES » DE MANDRIN.

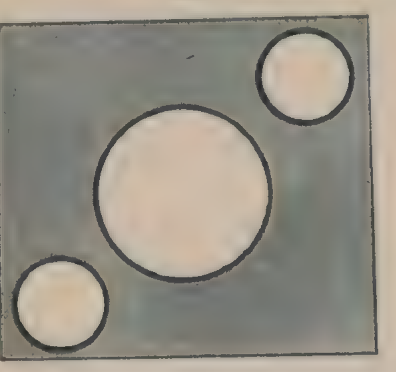
POURQUOI spécialement de *Mandrin* »? allez-vous demander. On emploie des caches dans presque tous les films, généralement d'une façon très heureuse et qui varie agréablement la vision des images. On sait ce que sont les caches : des morceaux de carton que l'opérateur adapte à son objectif, et dans lesquels il découpe un rond, un carré, etc., pour ne laisser visible qu'une partie de l'écran, qui semble alors entouré d'un cadre rond, carré, oblique, etc. Quelquefois, le cache est recouvert entièrement ou partiellement de mousseline, de papier de soie, de celluloïd transparent, pour laisser tout ou partie de l'image floue la faire apparaître comme tramée, faire voir très nettement un détail alors que le reste est estompé.



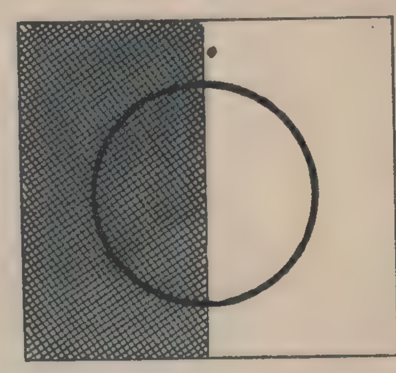
Cache de la « folie » et de la soirée chez la Pompadour.



Le mariage à l'église de Bouret d'Erigny.



Pour donner trois scenes différentes se passant simultanément.



Cache découpé en rond et dont la moitié est recouverte de mousseline pour laisser la moitié de l'image floue.

Bref, il y a mille sortes de caches, et mille manières de les utiliser.

Mais nul, je crois, n'a su harmoniser aussi étroitement le cache et l'image, faire concourir l'un à la stylisation de l'autre, comme Henri Fescourt dans *Mandrin*.

Certes, même sans l'emploi du cache, la fête chez la Pompadour, la « folie », le mariage à l'église de Bouret d'Erigny, auraient été de très belles choses grâce à la science du metteur en scène et la délicate recherche des éclairages ; mais le cache en ovale de la « folie » et de la soirée chez la favorite, le cache laissant apparaître seulement comme un médaillon les mariés devant l'autel, d'autres encore, changent complètement l'aspect de la scène et en font de précieuses estampes du temps qui semblent s'animer par miracle.

Tous ces raffinements avaient été étudiés avec amour par ce metteur en scène si artiste qu'est Henri Fescourt en vue de leur utilisation dans *Don Quichotte*, qu'il espérait tourner. Il ne réalisera sans doute jamais *Don Quichotte*, car il est extrêmement superstitieux, et ne croit pas à la réussite d'une affaire qui a échoué une première fois. Mais il n'a pas voulu que ses travaux fussent perdus et il nous en a montré le résultat dans *Mandrin* ce qui nous fait regretter amèrement qu'il n'ait pu tourner ce *Don Quichotte* qui lui tenait tant à cœur.

UNE MÉDITATION DE FRANCE DHÉLIA

LA charmante interprète de *La Sultane de l'Amour*, du *Cœur Magnifique*, de *La Garçonne*, de *Petit Hôtel à louer*, reparaît à l'écran dans une excellente comédie dont le scénario et la mise en scène sont de Gaston Roudès. La photo ci-dessus représente la gracieuse artiste dans un des décors de *Pulcinella*. L'appareil de prise de vues est braqué sur elle et va enregistrer un gros premier plan. France Dhélia médite et se met tout à fait dans la peau de son personnage.

Photo MON CINE.

M-Y-R-G-A

Myrga photographiée sur la jetée de Nice lors d'un récent séjour qu'elle fit dans cette ville.

Le plus bel éloge que l'on puisse adresser à Léon Poirier, c'est d'avoir su trouver pour *Geneviève* exactement l'interprète qui convenait, comme il avait su découvrir l'artiste qui a tourné *Jocelyn*. On a pu dire de ces deux films qu'ils étaient jumeaux par le style, par la pensée, aussi bien que par l'interprétation. Myrga a été dans *Geneviève*, ce que Armand Tallier a été dans *Jocelyn*.

Certes nous avions déjà apprécié le talent de Myrga dans d'autres films, mais jamais le jeune interprète ne nous avait donné comme dans le dernier film de Léon Poirier l'impression qu'elle était aussi experte à extérioriser par son jeu l'âme d'un personnage. Sa création de l'humble servante de Jocelyn demeurera parmi les plus belles du cinéma contemporain. Myrga est aujourd'hui en pleine possession de son talent et peut aborder sans crainte les rôles les plus difficiles.

Si vous le lui dites, elle s'effarouche, car Myrga est une modeste. Elle vit retirée, fréquente rarement les présentations et n'aime voir des films que dans les salles de spectacle où, sans être reconnue, elle se mêle au bon public qu'elle aime. Ses intimes la grondent d'être aussi sauvage. Elle réplique gentiment, que « son caractère est ainsi fait et qu'elle chérit la solitude morale ».

Myrga dans la première partie de Jocelyn.

Une ravissante pose de Myrga dans Geneviève.

A droite : *Pendant la guerre Myrga était attachée à l'armée américaine en qualité d'automobiliste. On voit que le costume qu'elle portait alors lui allait fort bien.*

L'interview qu'elle m'a accordée est la première de sa carrière. Elle fût sollicitée maintes fois par des confrères et refusa toujours de recevoir un journaliste. Si elle a fait une exception pour *Mon Ciné*, c'est qu'elle est une lectrice de notre journal depuis son premier numéro et qu'elle a pour lui la plus grande sympathie

Je suis allé voir Myrga en pleine Bauce, près d'Étampes où elle dirige une ferme modèle. La jeune artiste me montre dès mon arrivée toute une armée de poussins et me déclare d'une voix grave :

— Comme ils sont beaux, n'est-ce pas? J'utilise des procédés d'élevage tout à fait modernes. Je déplore d'ailleurs ces procédés, car ils m'obligent à priver les pauvres poussins de « mères ». Je m'attache à ces petites bêtes comme au bon chien qui garde la maison et il est heureux que je ne sois pas seule à m'occuper de ma ferme sinon le pays serait fortement menacé d'envahissement par ces volatiles.

— Je ne m'attendais guère à constater qu'on ne m'avait pas menti en affirmant que vous étiez devenue une véritable fermière. J'espère toutefois que vous n'abandonnerez pas le cinéma pour l'agriculture.

— Cette éventualité n'est pas à redouter. J'aime trop l'art muet. Je consacre à ma ferme mes loisirs et c'est un grand repos pour moi que de me réfugier ici, après les fatigues d'un film. On est si bien à la campagne, loin du tumulte de Paris. J'adore les animaux. J'ai dans ma ferme la chèvre blanche de *Jocelyn*, Bichette, qui est devenue mère de famille et a vu une barbiche démesurée lui orner le menton. Mme Léon Poirier m'a donné son joli petit âne gris dénommé Baptiste. Nous apprécions beaucoup ses lents services lorsque ma 15 HP refuse de marcher. J'ai aussi un fils de Fido, le chien de *Jocelyn* qui est bien le digne fils sentimental de son tendre père. Vous pourrez voir également au coin du feu une famille de six chats siamois qui sont insupportables et délicieux. Ce que j'apprécie surtout dans ce pays, c'est le bois charmant que vous apercevez là-bas. Je peux en compagnie des animaux, méditer sur les hommes.

Un beau premier plan de Myrga dans l'Ombre déchirée. (Film Gaumont).

Un amusant croquis de Roger Karl. On sait que le créateur de Lesurques du Courrier de Lyon, est aussi bon dessinateur que bon artiste.

— On dirait à vous entendre que vous avez quatre vingt dix ans et que vous avez décidé de vous retirer du monde. Vous méritez vraiment le nom que vous donna jadis Léon Poirier, lorsque vous avez débuté !

— Ah ! vous connaissez le sens du mot Myrga?

— Oui · *petite bête sauvage* en hindou.

— Je me rends bien compte que cette particularité de mon caractère n'est pas toujours très drôle pour ceux qui m'approchent. N'allez pas croire cependant que je sois privée de camarades. J'ai dans le cinéma des amis dévoués et j'ai toujours infiniment de plaisir à les fréquenter. Mes amis me connaissent. Ils savent que je ne me désintéresse pas d'eux et que je cherche à profiter de toutes les occasions pour leur rendre service. Je suis très renfermée dans la vie et je *n'extériorise* pas. Pourtant je ressens les douleurs et les joies avec intensité. Il est étonnant que je sois devenue artiste de cinéma, je le sais. Mais il y a en moi deux personnes, celle qui réalise un film et celle qui vit en dehors du studio. J'oublie quand je tourne mes préférences personnelles, pour m'efforcer d'être l'héroïne de mon film

— On se rend compte d'ailleurs en voyant *Geneviève* que vous avez créé de toutes pièces ce rôle difficile et qu'une autre artiste moins expérimentée que vous aurait pu rendre si morne.

— Léon Poirier m'a beaucoup aidée par ses conseils. Il a réussi à me faire comprendre la nature exceptionnelle de la servante de Jocelyn. Quel animateur et comme il sait obtenir de ses interprètes le maximum de ce qu'ils peuvent rendre ! Sans lui, serais-je devenue ce que je suis aujourd'hui? J'en doute. Il a su utiliser mon caractère à la perfection, se servant aussi bien de mes défauts que de mes qualités.

« Je me rappellerai toujours avec émotion mes débuts. Je fus un jour présentée à Léon Poirier par une amie commune. Je ne me destinais pas à vrai dire au cinéma, mais cependant l'art muet m'attirait au même degré je dois le dire que le théâtre. Par amusement Léon Poirier me demanda de tourner un bout d'essai. Il trouvait ma silhouette amusante. C'était peu de temps après la guerre et je portais l'uniforme de conductrice d'automobile. J'étais attachée à cette époque à une formation automobile américaine.

« — Vous porteriez fort bien le travesti, me dit-il, et votre physionomie est très expressive.

« Ce fut pour moi une chose atroce que de tourner ce bout d'essai. Il y avait quelques curieux dans le studio et il me semblait que ces lumières qui m'enveloppaient me désignaient davantage à l'attention de tous. J'étais si timide alors ! J'ai tort de dire *j'étais*, car je manque encore totalement d'assurance et ce que je redoute par dessus tout quand je tourne, c'est la

Geneviève mendiante.

présence d'étrangers. Voilà pourquoi je ne ferai certainement jamais de théâtre, bien que je me sente attirée par certaines pièces modernes. »

« Bref ce jour là, on ne parla pas davantage de ciné et je me hâtai de quitter le champ, dès que la prise de vues fut terminée. J'étais sur le point d'entreprendre un grand voyage aux États-Unis et l'amie qui m'avait présentée à Léon Poirier lui parla par hasard de mon prochain départ. Je reçus peu de temps après un télégramme du metteur en scène m'invitant à venir lui rendre visite d'urgence, car il voulait me confier l'interprétation d'un personnage dans un film qu'il allait commencer à tourner. C'est ainsi que je créai le rôle du jeune hindou Sari-Yama dans *Naravana*.

« Le studio m'effaroucha d'abord et il me fallut beaucoup de volonté pour surmonter l'espèce de répugnance que j'avais à jouer devant mon metteur en scène et mes camarades. Je parvins à vaincre ma timidité. Engagée par les Etablissements Gaumont, je tournai ensuite Muriel de *l'Ombre déchirée*, rôle qui convenait à merveille à mon tempérament. Je fus ensuite Leïlah la favorite persane du *Coffret de Jade*. Ces deux créations m'avaient familiarisée avec la technique du cinéma.

« Léon Poirier me demanda de jouer un rôle très important de Chinoise dans *Paris* un film qu'il commença à réaliser, mais qu'il dut interrompre hélas ! J'espère que cette œuvre sera tournée un jour, car son scénario est remarquable et fournira certainement à Léon Poirier l'occasion de tourner un nouveau chef-d'œuvre.

« Dans Jocelyn, je fus Laurence aux côtés de mon bon camarade Armand Tallier. Je créai Madeleine Bréban du *Courrier de Lyon*. Puis ce fut *Geneviève*, mon film préféré, celui qui me demanda le plus d'efforts. Nous avons commencé à tourner *La Brière*, d'après le célèbre roman d'Alphonse de Chateaubriant qui obtint un Prix Goncourt.

— Vous allez, je crois, tourner un grand nombre de scènes dans le pays où Chateaubriant a situé l'action de son œuvre?

— Oui et c'est une grande joie pour moi, car je ne vous cacherai pas que je suis heureuse de travailler en plein air, loin des lampes à arc, des studios glacés en hiver ou équatoriaux en été. Je conserve des scènes de *Jocelyn* et de *Geneviève* tournées en plein air un souvenir ineffaçable. Comment pourrais-je oublier les heures vécues aux environs de Saint-Martin d'Entraunes dans le Var, près du lac d'Allos où nous avons passé onze journées séparés du monde. Quelle inoubliable féerie, malgré le travail d'arrache-pied, la chaleur accablante tant que le soleil jouait sur l'immensité blanche, le froid intense dès qu'il disparaissait derrière les cîmes.

— Vous paraissez beaucoup aimer cette contrée?

— Je suis née à Antibes... un vendredi 13, ce qui m'a peut-être porté bonheur. Ne me croyez pas cependant superstitieuse. Déjà à la suite de ma création de *l'Ombre déchirée* il s'est trouvé des spectateurs qui me prenant pour une vraie gitane, m'ont demandé de leur dire la bonne aventure. Mon nom de cinéma n'est pas étranger à la chose. Peut-être certains s'imaginent-ils que Myrga est quelque prêtresse hindoue échappée d'un temple. A ce propos, je vous autorise à révéler, si vous pensez que cela intéresse vos lecteurs, mon véritable nom : Marcelle Tulle.

— Me permettez-vous aussi de dire que vous êtes très sportive et que l'auto n'a aucun secret pour vous?

— Soit. J'ai conduit toutes sortes de machines pendant la guerre et j'ai connu les bombardements d'avions dont étaient victimes les parcs d'automobiles à l'arrière front. J'ai eu la chance de ne pas être blessée. Il m'est arrivé aussi de faire franchir à mon auto des passages qui étaient sous le feu de l'artillerie adverse. J'ai le goût du risque. La vie d'automobiliste me plaisait, j'étais devenue très experte dans l'art de démonter un pneu et de le réparer. Je me souviens qu'un jour je dus changer sept fois de pneus. C'est que nous vivions à ce moment là des heures terribles et mon auto roulait jour et nuit. Je me demande comment j'ai pu supporter ces fatigues physiques. J'ai couché plus d'une fois sur une banquette de ma voiture. C'est le passé.

— Ne montez-vous pas en avion?

— Toutes les fois que j'en ai la possibilité. J'adore ce sport et regrette de ne pas le pratiquer plus souvent. Mais il faut savoir choisir dans l'existence. Je me suis dévouée entièrement au cinéma et je ne compte pas l'abandonner. Le public nous encourage d'ailleurs à lutter et c'est pourquoi j'ai le plus ferme espoir dans l'avenir du cinéma français. J'ai eu récemment l'occasion de me trouver en contact avec lui, lorsque Léon Poirier, Armand Tallier et moi, nous allions dans les cinémas du Midi parler de Lamartine et déclamer ses œuvres. L'accueil qui nous a été fait nous prouve qu'un jour viendra où les Français se rendront compte qu'ils ont tout de même en France des artistes *à eux* auxquels ils peuvent s'intéresser. Et Myrga, estimant qu'elle m'avait assez parlé de ciné, m'entraîna pour me faire visiter sa ferme.

PIERRE DESCLAUX.

UN PORTRAIT DE PAUL GUIDÉ.

Photo MON CINE.

Un des artistes qui obtint le plus de succès auprès du public dans *Les Mystères de Paris* fut sans contredit Paul Guidé qui interpréta avec tant de finesse le rôle du Marquis d'Harville. On le revit dans *Un Coquin* aux côtés d'Arlette Marchal et dans *Mandrin*, le ciné-roman d'Arthur Bernède, où il joue cette fois un rôle assez peu sympathique, celui de Bouret d'Erigny. Il porte perruque avec élégance, ainsi qu'on peut s'en rendre compte sur le cliché ci-dessus.

UNE RECETTE POUR MAIGRIR

D'abord du saut à la corde.

Ensuite un bon jeu de ballon.

Enfin un peu de course à pied.

Vous avez vingt-deux livres de trop, il va falloir me faire tomber ça !

C'est avec ces mots que le metteur en scène de la Goldwyn : Rupert Hughes, accueillit Hélène Chadwick lorsque celle-ci revint de vacances.

Et une jeune artiste qui vient de passer huit mois heureux à se laisser vivre aimerait qu'on l'accueillît avec plus de chaleur lorsqu'elle franchit la porte du studio.

Mais le fait était là, Hélène Chadwick devait maigrir de vingt-deux livres pour tourner dans le film de Rupert Hughes *Loi contre la Loi*, dont on préparait les décors.

Aussi dès que le metteur en scène eut prononcé cette rude formule de bienvenue, Hélène Chadwick se mit à fondre en larmes et appela Rupert Hughes « horrible chose ».

— Inutile de pleurer, répliqua-t-il, les larmes n'enlèvent qu'un poids infime. Cherchez et trouvez un moyen plus efficace.

Elle chercha. Elle trouva un professeur d'éducation physique californien qui lui promit de lui enlever ses vingt-deux livres.

— Supposez, lui dit-il pour commencer, que vous ayez à disputer un match de boxe...

Elle fit en effet le même entraînement qu'il lui fit suivre.

Lever à six heures du matin et course de cinq milles au pas gymnastique. Aussitôt après : douche, massage et léger déjeûner. Repos de trente minutes, sur une chaise longue.

Ensuite saut à la corde, par « rounds ». Trois minutes de saut, une minute de repos, trois minutes de saut et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait tenu dix rounds.

Cela fait donc trente minutes de saut et dix minutes de repos.

Nouveau repos un peu plus prolongé et alors commence le grand exercice du ballon et cela dure une demi-heure.

Et comme il faut aller de plus fort en plus fort, lorsqu'Hélène Chadwick a fini de jouer au ballon, elle commence un assaut de boxe avec son professeur.

Pour ne pas laisser abîmer sa physionomie par un coup trop brutale, elle se recouvre la tête d'une sorte de casque en cuir qui lui protège les points saillants du visage (voyez-vous une héroïne de cinéma avec le nez en bandoulière et l'oreille en chou-fleur).

Son corps est protégé de même par un corselet de cuir placé sous son chandail.

Ainsi accommodée Hélène Chadwick ne craint pas le knock-out mais ça ne l'empêche pas de déployer tous ses muscles dans l'assaut qu'elle livre.

Vous pensez peut-être qu'en deux ou trois jours Hélène Chadwick aura perdu ses vingt-deux livres? Ce n'est pas l'avis de son professeur.

Selon lui cette « cure » doit durer au moins trois semaines.

Nous avons tenu à vous donner la recette, intégralement et, si vous voulez essayer vous pouvez demander à Carpentier, à Criqui ou à Dempsey de vous donner des leçons et de vous livrer les secrets de leur entraînement.

J. J. TYNAN.

LES NOUVEAUX FILMS

La Fontaine des Amours — Grand'Mère — L'Horloge

Avant la prise de vue de la scène n° 167. Roger Lion, Jean Murat, Janine Marrey, Maxudian et Michel Sym, au milieu des étudiants Portugais qui jouèrent à leurs côtés. (La Fontaine des Amours.)

Mlle Pauline Pô distribue des autographes, à un concours hippique dont on fit les honneurs à la troupe. (La Fontaine des Amours.)

Au-dessus : *Mme Gil-Clary (Inès de Castro) rêve au bord de la Fontaine, tandis que la guettent déjà des assassins.* (La Fontaine des Amours.)

Geneviève même désormais une vie de luxe et de plaisir. (Grand'Mère.)

La mère ...ante accourt auprès de sa fille malade. (Grand'Mère.)

Au-dessus : *Pierre Marlet est grièvement blessé dans une catastrophe de chemin de fer et perd la mémoire.* (Grand'Mère.)

4. Le retour du soldat. (Evremond.) (L'Horloge.)

Jane Ferney dans le rôle de la fille de l'horloger. (L'Horloge.)

Au-dessus : *Une jolie scène de famille. Jane Ferney, Evremond et Volbert.* (L'Horloge.)

LA FONTAINE DES AMOURS

A JOINVILLE-LE-PONT, 5 heures du soir au Studio des Réservoirs. Sous la direction de Roger Lion, dont les coups de sifflet déclanchent magiquement au-dessus d'une foule moyenâgeuse des jeux de lumières, des sons de trompette, un orchestre oriental et tout un ballet dansé d'un rythme souple, on tourne un » plan rapproché « d'une des grandes scènes de son dernier film *La Fontaine des Amours*.

Roger Lion siffle la scène terminée, les projecteurs s'éteignent.

— Une interview? me dit-il. Je suis si occupé ! Voyez donc Cassagnes.

Je me rends avec d'autant plus d'empressement à cette prière que Cassagnes, l'assistant de Roger Lion, est mon camarade de rédaction à *Mon Ciné*. Nos lecteurs ont souvent goûté les excellents romans qu'il publie dans ces colonnes, ainsi que dans le *Film Complet*.

— *La Fontaine des Amours*, me dit-il, c'est d'abord une délicieuse source agreste qui filtre des rochers dans le splendide parc de la *Maison des larmes*, à Coïmba, au Portugal. Ce qui en justifie la dénomination, c'est que le merveilleux et dramatique roman d'amour d'Inès de Castro l'Espagnole et de Don Pédro de Portugal, s'y ébaucha, s'y développa en un lyrisme éperdu, et s'y acheva dans le sang, au XIVe siècle. *La Fontaine des Amours*, c'est ensuite le titre du roman de Mme Gabrielle Reval qui a donné son nom et son thème à ce film. La partie historique précédente s'y combine heureusement avec une partie très moderne. Ce thème moderne, le voici.

Une actrice française, célèbre par son talent et sa beauté, vient se reposer en Portugal, tout près de Coïmba. Coïmba, c'est le » Quartier Latin «, la pépinière intellectuelle du Portugal. Des milliers d'étudiants, vêtus d'un pittoresque costume noir s'y entassent, maîtres de la ville. Le film vous révélera entre une reconstitution historique » habillée « par le peintre Ibels et une aventure contemporaine, très colorée, des images extrêmement variées et d'une absolue nou...auté. Tous les extérieurs ont été tournés en Portu...al.

— M. Roger Lion a déjà filmé différentes choses ...-bas, je crois?

— Oui, *la Fontaine* est le troisième film qu'il y a ...urné, les deux premiers ayant été *le Fantôme d'Amour* ... *les Yeux de l'Ame*.

— Avec les mêmes artistes?

— En partie seulement. Vous retrouverez Mme Gil-...ary, MM. Maxudian et Jean Murat. Vous découvri...z en outre : Mme Janine Marrey, une nouvelle venue ...l'écran qui tint en remarquable vedette le rôle de ...ctrice française menant toute l'action du film. A ses ...tés, Mlle Pauline Pô dont vous connaissez la beauté, et M. Michel Sym, seront les deux ingénus du film. Ajoutez à ces artistes une figuration de premier ordre qui nous fut bénévolement fournie par les étudiants de Coïmbra, la garde républicaine portugaise, etc., toute la foule qui témoigna pour notre travail et nos vedettes (des Françaises de Paris, pensez donc !) d'une attention si sympathique !

— Bons souvenirs du Portugal?

— Excellents ! Quelle lumière, et surtout quel accueil ! Dites bien que nous méconnaissons trop avoir là-bas tout un peuple d'amis, adorant la France. Le Français est langue courante à l'université, et le dernier des cireurs (ils sont nombreux dans les rues !) évoque notre pays, où il est venu faire la guerre, avec des mots touchants qu'on n'oublie pas.

GRAND'MÈRE

UNE femme coquette : Geneviève Marlet (Geneviève Félix) quitte Pierre son mari (Constant Rémy) pour fuir avec M. Valauris (Silvio de Pedrelli), directeur des usines Héraclès où travaille Pierre Marlet ; elle abandonne aussi ses deux enfants : Paulette (Régine Dumien) et Robert (le petit Devevey) dont leur grand'mère paternelle (Mme Jalavert) prendra soin désormais.

Pour oublier, Pierre part très loin et tente de se refaire une nouvelle vie qui lui permettra d'élever plus largement ses enfants, car le ménage n'était pas riche.

L'oubli ne vient pas plus que la fortune et Pierre revient en France ; mais en route, une catastrophe de chemin de fer fait croire à sa mort. On annonce donc à la pauvre grand'mère que son fils a cessé de vivre ; elle se désespère d'autant plus que tout l'argent de la maison est épuisé et que Paulette est tombée malade.

Comme la petite ne cesse d'appeler sa mère et que là grand'mère ne sait plus comment s'y prendre pour sauver ses petits-enfants, elle demande à sa belle-fille de revenir au foyer et Geneviève n'hésite pas à tout quitter pour accourir au chevet de sa fille.

Et c'est ainsi que, rentrant un soir chez lui, alors que tout le monde le croyait mort, Pierre Marlet trouva sa femme repentie au milieu de ses enfants redevenus joyeux ; il pardonne, et désormais la famille de nouveau unie retrouve le bonheur.

C'est un de nos aimables confrères, Maurice Kéroul qui écrivit le scénario (son 142e) de ce film. La mise en scène est d'un animateur italien, M. Bertoni, à qui nous devons un beau film qui eut beaucoup de succès : *Le Ravin de la Mort*, interprété par Luciano Albertini.

On verra dans *Grand'Mère* une » superbe « catastrophe de chemin de fer. Annonçons également que *Grand'mère* est adapté en roman publié par la collection *Les Grands Films*.

Outre les artistes nommés ci-dessus, il y a encore M. Milo dans le rôle du contremaître Martin.

L'opérateur est Portier, qui tourna *Buridan* et une grande partie de *Violettes Impériales*. Assistant : François Thévenet.

L'HORLOGE

M. Marcel Silver, l'auteur-metteur en scène de *L'Horloge* ne voulut pas me dévoiler le sujet de son film ; il consentit seulement à me donner des éclaircissements... qui rendirent encore plus impénétrable pour moi le fond de l'histoire et ne réussirent qu'à piquer ma curiosité.

— C'est l'histoire d'un horloger, me dit-il, qui aime passionnément son métier ; et cet amour immodéré de l'horlogerie a une grande répercussion sur sa vie et sur celle des personnes qui l'entourent, notamment sur sa fille. Le drame naît de là ; il comporte une partie mystérieuse ; il est à la fois sentimental et très mouvementé avec des notes gaies.

» L'action se passe dans la boutique aux pendules et dans une maison que le commerçant a achetée en Suisse. Nous vons tourné les extérieurs dans les Alpes.

» L'interprétation comprend tout d'abord : une horloge, de campagne ; puis Mlle Jane Verney ; la fille de l'horloger ; Volbert : le commerçant ; J. David Evremond : un ami ; Max Bonnet, Mme Peyrol, etc. L'opérateur est M. Gondois qui est coutumier de la belle photo. «

Jean EYRE.

SUR LES QUAIS DE PARIS

On a souvent accusé les metteurs en scène français de négliger les décors naturels qui se trouvent dans notre beau pays et en particulier à Paris. Ce reproche ne peut être adressé à Jacques Robert qui vient de réaliser *Le Cousin Pons* d'après l'œuvre de Balzac. Ce metteur en scène n'a pas hésité en effet à utiliser certains coins du vieux Paris pour y faire tourner ses interprètes.

C'est ainsi qu'on le vit dans l'île Saint-Louis dont les rues et les hôtels se prêtent à de belles et pittoresques reconstitutions du passé. Les photos que nous publions représentent l'une la maison de Pons avec, devant la porte, près du cabriolet, Desmarest et Fera mus. On remarquera le régisseur Bousquet qui se livre à une escalade afin de camoufler un détail qui n'était pas de l'époque. L'autre photographie a été prise au même endroit, mais de façon à montrer le quai de l'île Saint-Louis et le pont qui est tout proche.

A droite le cabriolet et au milieu de la chaussée, tenant son scénario à la main, Jacques Robert.

ROSITA
la chanteuse des rues

ROMAN
par MONTCHANIN
d'après le film des Artistes Associés
INTERPRÉTÉ par MARY PICKFORD

Résumé des chapitres précédents. — *Le roi Don Carlos après avoir fait emprisonner Rosita, la chanteuse des rues, qui avait improvisé une chanson contre lui, la fait amener au palais et il est conquis par le charme de la jeune fille. La reine, cependant, renvoie Rosita. A peine est-elle rentrée chez elle, que le premier ministre vient la chercher et la conduit avec sa famille dans la résidence d'été de Don Carlos.*

CHAPITRE VII

Dans le cachot sombre où il était enfermé, Don Diego de Alcala avait passé toute sa journée et une partie de sa nuit à la fenêtre.

Ses yeux ne quittaient point les barreaux où, la veille, lui était apparue la figure aimée, le soleil les avait à peine atteints, mais la lune était revenue verser ses rayons pâles dans cette cour lugubre.

Et, pas une fois, le visage qu'il cherchait n'était apparu.

Don Diego, maintenant, se laissait envahir par la tristesse. Il pensait à la petite chanteuse et se demandait ce qu'elle était devenue.

— Où l'a-t-on emmenée? murmurait-il. L'a-t-on remise en liberté?

Il ne pouvait le croire. Son cas n'était pas de ceux qu'on examine avec clémence. Si elle avait quitté la cellule voisine, n'était-ce pas pour être traitée avec plus de rigueur? N'était-ce pas pour être conduite à...

Le sang lui afflua au visage, des picotements lui vinrent à la peau. Don Diego venait de penser à la potence.

Il lui fut bientôt intolérable de ne pas savoir. Il marcha dans sa cellule, longeant les murs épais, et il s'arrêta devant la porte sur laquelle il se mit à frapper à coups pressés.

Plusieurs fois il s'arrêta, écoutant, l'oreille collée contre le guichet. Enfin il entendit des pas résonner contre les dalles du corridor.

On venait, mais on venait lentement.

Enfin la porte s'ouvrit. Le geôlier parut.

— En voilà une façon de se reposer quand on n'a plus que quelques heures à vivre, dit-il, ne feriez-vous pas mieux de dormir, señor? et si vous appelez pour avoir du vin, j'aime autant vous dire que...

Don Diego l'interrompit.

— Tais-toi, je veux seulement savoir une chose. Qu'est devenue la petite chanteuse Rosita?

Le geôlier se donna l'air de réfléchir. Il supputait si le prisonnier paierait pour avoir un renseignement et s'il fallait, en conséquence, lui donner une indication qui pût l'inciter à faire un cadeau.

Car le geôlier ignorait absolument qui était la petite chanteuse Rosita et ne pouvait connaître son sort.

Après un silence :

— Il faudrait demander à d'autres, dit-il, et les payer, bien entendu...

Le comte interrompit brusquement :

— Je n'ai pas d'argent. Tu sais bien que vous étiez six à me voler hier !

Alors le geôlier sut tout de suite ce qu'il fallait répondre. N'ayant plus à hésiter entre son plaisir et son intérêt, il satisfit son plaisir.

— Soyez heureux, dit-il, vous la retrouverez à la potence.

Le geôlier fut assez étonné que cette confidence eut d'abord provoqué sur le visage du prisonnier une expression de joie, mais il reprit toute sa sérénité en remarquant que, graduellement, la tristesse reprenait possession de celui qu'il torturait.

— J'aurais tout fait pour lui épargner la mort, murmura-t-il, mais maintenant je souhaiterais partager la sienne. Dis-moi, as-tu fait remettre ma lettre pour le roi?

— Vous autres, gens de la haute, répondit indirectement le geôlier, vous vous arrangez toujours pour tourmenter le pauvre monde, même quand vous êtes mort. Croyez-vous que j'aurais gardé votre lettre pour recevoir cent coups de bâton après votre pendaison? Je l'ai remise, señor.

Alors il vit avec stupéfaction que le comte serrait son visage entre ses mains comme s'il voulait cacher des larmes et il sortit en grommelant que l'on devrait pendre tous les gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent, pour la plus grande édification de ceux qui ont des idées arrêtées.

Le réveil de Rosita dans sa nouvelle demeure.

* * *

La famille de Rosita

avait pris possession d'une chambre somptueuse de la résidence d'été. Le père s'était aussitôt assuré l'usage personnel et exclusif du lit, dans lequel il était entré tout habillé.

Cette chambre, dans l'esprit du roi, devait servir à abriter Rosita et il l'avait fait aménager avec tout le luxe que pouvait désirer une favorite.

Des tableaux représentant des scènes galantes ornaient les murs et cinq ou six meubles précieux avaient été apportés du garde-meuble royal de Séville.

Cela faisait admirablement l'affaire de la mère de Rosita qui avait fourré dans tous les tiroirs les loques que se partageait la famille et combiné avec les tableaux une sorte de petit enclos intime destiné à servir de buanderie et de cuisine.

Dès qu'elle eut réussi à allumer du feu dans la grande cheminée que soutenaient des génies de bronze, ailés de feuilles d'acanthe, une pénétrante odeur d'oignons frits se répandit par toute la résidence, montant le long des escaliers, s'insinuant par toutes les ouvertures et profitant de la moindre porte entrebâillée pour prendre possession d'un lieu où elle n'avait que faire.

Elle déclara à sa mère qu'il fallait retourner dans la vieille masure.

Les frères de Rosita vivaient, depuis leur arrivée au palais, dans un ravissement absolu. Nulle horde barbare ayant la satisfaction de piller une ville aux richesses insoupçonnées, n'eût goûté la joie des enfants lâchés dans la chambre royale. Une table, qui avait eu la gloire de servir à l'élaboration d'un traité de paix, venait d'être transformée en traîneau et glissait sur le parquet verni en laissant partout des ornières ineffaçables.

Déjà un fauteuil éventré laissait pendre la laine de ses coussins comme un mort resté debout.

La vitre d'une bibliothèque s'étoilait de cassures nettes, ayant été prise comme cible pour un singulier concours de tir dont une collection de tabatières avait fourni les projectiles.

Et au milieu du bruit, des odeurs, des cris et de ce luxe déshonoré, le père dormait ou fumait, éteignant délicatement le bout de ses cigarettes contre un miroir de Venise, car c'était un homme qui se piquait de bonnes manières et qui savait qu'on ne doit pas jeter une cigarette encore allumée sur un tapis maure.

Consciente de ses droits, Rosita avait demandé une chambre privée et elle en avait soigneusement fermé la porte afin que ses frères ne vinssent pas porter leurs dégâts jusqu'en ce lieu.

Ce fut là que, le lendemain de son arrivée, elle reçut d'une duègne le chocolat matinal et la servante se montra fort scandalisée que l'invitée du roi vidât d'un seul coup le contenu de sa tasse et ne s'inquiétât pas outre mesure de l'étiquette qui ordonnait qu'on laissât au fond de la tasse le quart environ du breuvage épais.

Elle n'osa point, cependant, hasarder une obse va-tion et elle allait se retirer, le cœur meurtri par ce scandale, lorsque la porte, brutalement poussée, compromit le succès de sa sortie dédaigneuse et laissa entrer dans la chambre de Rosita les frères rouges et furieux d'un attentat à leurs libertés qu'ils exposèrent sans autre invitation.

Le valet de la résidence, jugeant qu'une table n'était pas un traîneau, s'était permis de la remettre sur ses quatre pieds et de faire un cours de morale rapide en termes vifs et prétentieux.

Rosita se leva, sans se soucier qu'elle était en vêtements de nuit, et tomba sur un groupe de valets réunis en conférence.

Elle rappela tout le monde au respect des convenances et son langage fit impression, par son intensité et sa richesse en images précises.

Les domestiques laissèrent la famille s'ébattre en toute liberté et Rosita, encore irritée, alla trouver sa mère qui, ayant une heure devant elle avant de préparer une fricassée de poissons, faisait une petite lessive urgente.

Rosita, sa colère passée, se sentit bien malheureuse. Des larmes coulèrent de ses yeux et elle déclara à sa mère qu'il fallait retourner dans la vieille masure.

— Retourner chez nous? s'exclama la mère, laissant s'égoutter sur le parquet ses bras garnis jusqu'au coude d'une épaisse couche de savon.

— Retourner chez nous ! répéta le père qui trouvait qu'il n'y avait aucune comparaison possible entre son ancien hamac de toile et le lit qu'il occupait en ce moment.

On s'expliqua et la mère déclara qu'elle allait s'habiller pour se rendre chez le roi, afin qu'il fît justice.

De son lit, le père sonna pour appeler un valet et, lorsqu'il vint, lui commanda avec une grande dignité « d'apporter tout ce qu'il fallait pour habiller la señora ».

La mère de Rosita en profita pour parer sa rondeur de soieries étincelantes, d'une mantille choisie dans la collection personnelle de Sa Majesté et, ainsi attifée, montant dans le carrosse que la complaisance du premier ministre avait laissé à la disposition de Rosita, elle arriva à Séville, parvint au palais du roi où la garde d'honneur l'arrêta.

Mais elle avait un laissez-passer qui levait toutes les consignes.

Il lui suffisait de dire :

« Je suis la mère de Rosita », pour qu'immédiatement les portes lui fussent largement ouvertes.

Elle trouva Don Carlos dans son petit cabinet entrain d'étudier une lettre qui semblait lui porter

quelque ennui.

Debout près de lui, le ministre approuvait ou désapprouvait, selon l'initiative que prenait le roi et, en parfait courtisan, essayait de deviner les pensées de son maître.

L'entrée de la mère de Rosita lui fit faire la grimace se rappelant qu'elle lui avait offert une place sur ses genoux lors du déménagement et ce souvenir ne lui était point agréable.

« Tenez, voilà la figure qu'ils font à ma Rosita. »

Reçue dans le privé et sans maître de cérémonie pour lui apprendre le protocole, la mère de Rosita entra tout de suite dans le vif du sujet.

— Ça ne peut pas durer ainsi, vot' gracieuse Majesté!

La roi daigna rire. Tout ce qui avait rapport à Rosita paraissait, à ses yeux, d'un aspect aimable.

Il laissa la lettre et, passant devant sa toilette, commença de s'habiller, car il était encore en costume du matin. Il demanda « ce qui n'allait point », s'inquiétant surtout de savoir si Rosita était satisfaite.

— Elle ne l'est pas, la pauvre fille, dit la mère avec un soupir attendri. On ne la respecte pas là-bas. On la traite comme la dernière des filles... et sa mère aussi, par-dessus tout. Oh ! moi, ça m'est encore égal ! mais il y a le père, qui est fier comme un Catalan, et Rosita souffre tout ça... et si ça continue, la vie va lui devenir insupportable. Rosita n'est pas une fille comme les autres, Majesté, c'est une artiste, elle est délicate, il lui faut des attentions. Vot' Majesté ne l'a pas remarquée pour qu'elle se fasse houspiller par la valetaille... Et si vous savez quel air dégoûté les domestiques de Vot' Majesté prennent en la servant...

En prononçant cette partie de son discours, la mère de Rosita remarqua la moue du premier ministre.

Le señor Hirrias semblait avoir dans la bouche une pomme sûre qu'il ne se décidait pas à avaler.

— Tenez, Majesté, dit la mère en désignant du doigt le visage du ministre, voilà la figure qu'ils lui font à ma Rosita, ces cornichons de Tarragone, trop haut sur leur tige. Pensez-vous qu'on puisse vivre longtemps avec une grimace comme ça devant les yeux?

Le roi s'amusa fort de cette répartie et, comme il riait, Hirrias fut bien obligé de rire aussi.

Mais son rire, vraiment, manquait de conviction et découvrait trop ses dents.

Alors, jugeant que le bon moment était venu pour découvrir toute sa pensée, la mère de Rosita risqua sa plus belle carte.

Joignant les mains pour donner plus de portée à sa supplique, elle dit :

— Donnez-lui un titre, Majesté, faites-la grande duchesse, alors, ils la respecteront, et tout le monde sera content.

Le roi eut un haut-le-corps. La proposition était hardie. Il faillit se fâcher et répliqua :

— Hé ! là, grande duchesse ! vous ne savez pas ce que vous demandez là, bonne femme, il ne faut pas plaisanter avec les titres de noblesse.

Il faut rendre cette justice à la mère de Rosita que c'était une belle joueuse.

Elle se redressa avec un air de dignité offensée et dit :

— Alors, Vot' Majesté, Rosita repart aujourd'hui même.

Il y eut un assez long silence. Le roi réfléchissait. Parfois il adressait un coup d'œil à son premier ministre qui, prudent, se contentait de hocher la tête.

Tout à coup, le roi revenant à sa table, revit la lettre qu'il lisait lorsque la mère de Rosita était entrée. C'était la supplique que Don Diego lui avait adressée de sa prison et où il demandait à être fusillé.

Alors, une lueur brilla dans ses yeux. D'un signe, il appela près de lui le premier ministre et lui murmura :

— J'ai trouvé un bon moyen... et amusant, de donner à Rosita un titre de noblesse.

Puis, se tournant vers la grosse femme qui attendait une décision, il lui dit :

— Allons, bonne mère, je n'ai rien à vous refuser, votre fille sera comtesse, cela vous suffit-il?

La tendre mère de Rosita n'en espérait sans doute pas tant. Elle fit plusieurs révérences qui faillirent la faire rouler sur place et, quittant le cabinet à reculons, trouva le moyen de glisser sous sa mantille un drageoir qui se trouvait là, sur une table, et qui semblait n'appartenir à personne.

(*A suivre.*) MONTCHANIN.

D... ET SON FAMEUX SYSTÈME

Longtemps on s'est plaint, dans les milieux cinématographiques, que des sommes d'argent importantes fussent gaspillées sans aucun profit pour le scénario et... la caisse du studio.

Il y avait du vrai dans ces amères lamentations.

Surtout à ses débuts, l'Art muet se prêta à mille petits trafics louches.

J'ai connu personnellement un joyeux fumiste (contentons-nous de ce qualificatif) qui, des années durant, de mèche avec de peu consciencieux régisseurs, employa le petit procédé suivant :

Il s'appelait... mettons, si vous le voulez bien. D...

D... sur l'invite du régisseur du Studio X... se rendait à 8 heures du matin audit studio et émargeait (cela se faisait à cette époque) sur la feuille de journée. Puis, après avoir serré la main de l'opérateur et de quelques camarades, notamment le caissier, il disparaissait... et on ne le revoyait plus de la journée dans le studio X...

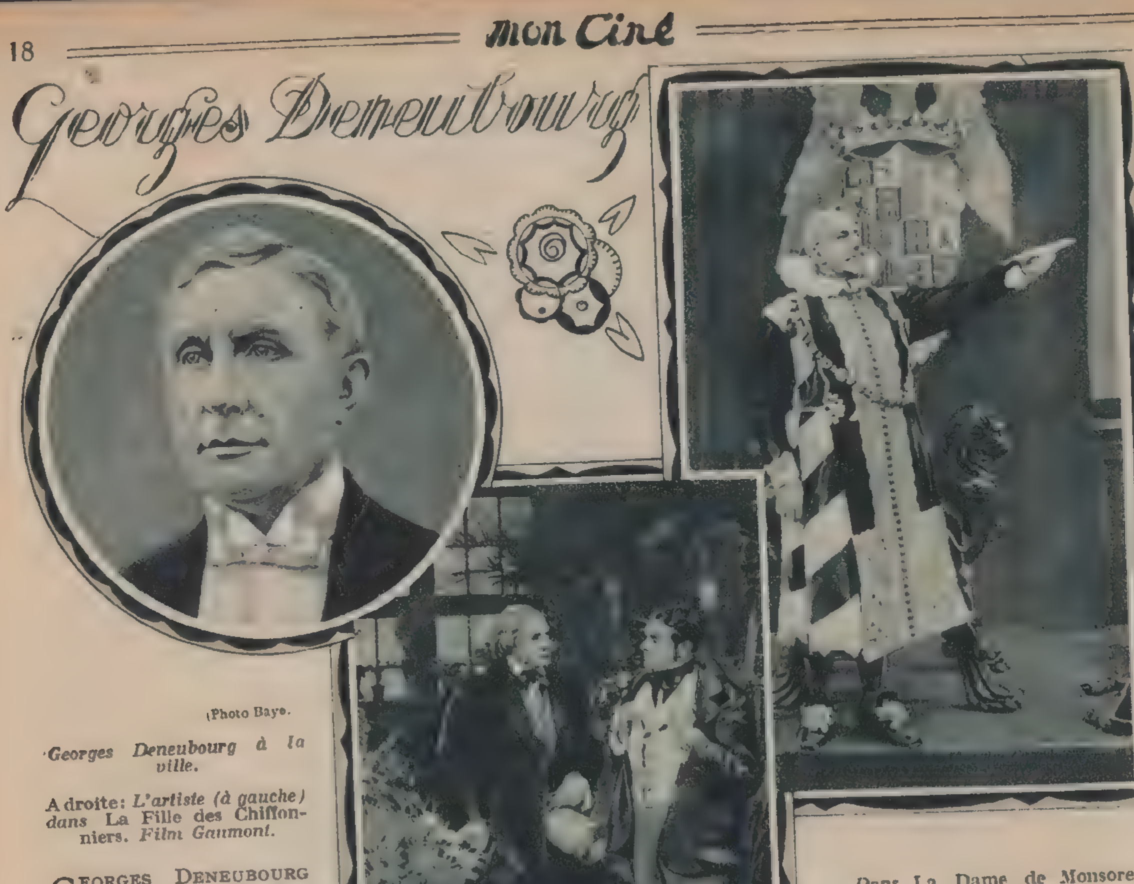
Mais on le revoyait, vers 9 heures, au studio Y..., voisin du X... Il signait encore sur la feuille de travail de cette firme, montrait le bout de son nez aux bons endroits et s'éclipsait.

Un saut dans le tramway et, une heure après, il faisait une entrée discrète au studio Z..., à l'autre extrémité de Paris. Il allait droit à la caisse présenter ses hommages à la caissière, et quelquefois, quand il le jugeait utile, il passait une demi-journée soit à figurer dans le film, soit à regarder tourner les autres. Bien entendu il avait signé sur la fameuse feuille !

A la fin de la semaine, il faisait une tournée générale aux caisses des divers studios qu'il avait honorés de sa noble « griffe » et, après avoir versé un habituel pourcentage à ses complices, il se préparait à aller le lendemain occuper son dimanche à tourner agréablement le goujon au Perreux ou à Joinville-lePont.

Bien entendu les mauvais exemples étant les plus vite suivis, D... eut de nombreux imitateurs ; il n'avait pu faire protéger son système par un légal « copyright » ! Le nombre de ces imitateurs augmenta tellement que les directeurs de firmes finirent par s'apercevoir de la vérité. Aujourd'hui on ne peut plus frauder de cette façon les éditeurs de films,

Georges Deneubourg



(Photo Baye.

Georges Deneubourg à la ville.

A droite: *L'artiste (à gauche) dans* La Fille des Chiffonniers. *Film Gaumont.*

Dans La Dame de Monsoreau. *Film Aubert.*

L'artiste dans Petit Hôtel à louer. *Film Gaumont.*

Georges Deneubourg n'est pas aussi connu du public cinématographique qu'il devrait l'être ; il n'a pas la célébrité d'un Mathot ou d'un Gravone ; il se contente d'une petite renommée parmi les connaisseurs ; il est vrai qu'il jouit parmi les amateurs de théâtre d'une plus grande popularité. Du reste au moment où le cinéma vint au monde, Deneubourg avait atteint déjà l'âge où l'on s'adapte assez malaisément aux nouveautés. Non pas que le sympathique artiste ne sût pas s'adapter au cinéma et en comprendre les nécessités, mais il était désormais trop profondément homme de théâtre pour se refaire une célébrité à l'écran. Et pourtant ! Quelle carrière fut mieux remplie que la sienne?

Né à Paris en 1860, il entra au Conservatoire à vingt-quatre ans et en sortit trois ans plus tard ; il débuta à l'Odéon en 1889 puis, peu de temps après, il rencontra Sarah Berhnardt et ne la quitta plus.

Pendant toute la carrière de Sarah, Deneubourg fit partie de sa troupe, la suivit dans toutes ses tournées. Il ne la quitta qu'en 1917, momentanément, lorsque, malade, elle dut rentrer en France pendant une tournée aux Etats-Unis ; il ne tarda pas à revenir et reprit sa place dans la troupe.

Entre temps, et depuis que le cinéma existe, il joua pour l'écran une grande quantité de rôles dans plus d'une centaine de films.

Les premiers grands drames (300 mètres) qu'on tourna chez Pathé et au Film d'Art, montraient déjà l'élégante et sympathique silhouette de Georges Deneubourg. Et il continua ; il serait fastidieux de citer tous les films dans lesquels il a fait son apparition — souvent anonyme, hélas ! — Les derniers sont : *Don Juan et Faust* (rôle du gouverneur, père de dona Ana), *Le Courrier de Lyon* (l'accusateur public), *Roger la Honte, La Fille des Chiffonniers, La Dame de Monsoreau* (Baron de Meridor)

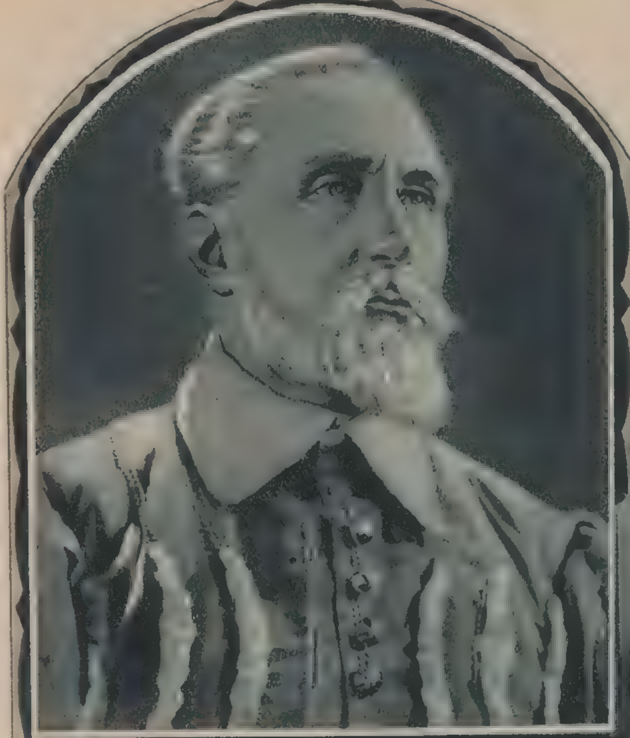
Il vient récemment de jouer le rôle du père de la *Garçonne*.

En 1917 — comme je l'ai dit plus haut — il se trouvait en Amérique avec Sarah ; celle-ci regagna brusquement la France. Resté seul aux Etats-Unis, Georges Deneubourg fit passer une note dans les journaux pour s'offrir aux metteurs en scène américains. Justement *Mères Françaises*, film dans lequel il jouait aux côtés de Sarah, triomphait au Strand, le Gaumont-Palace de New-York.

Des metteurs en scène vinrent le voir dans ce film, c'est ainsi qu'il fut engagé par Brenon pour tourner *La chute des Romanoff*, il jouait le rôle de l'empereur d'Allemagne, ce qui le flattait médiocrement et scandalisa Sarah Bernhardt. Puis il tourna avec Carew, Léonce Perret, etc. En même temps il jouait en anglais dans les théâtres ; puis il fit une autre tournée avec Lon Tellegen interprétant un rôle d'*Aveugle Jeunesse*. Enfin il revint en France reprendre sa place auprès de Sarah et continua ici sa carrière théâtrale et cinématographique, une des plus brillantes et des plus en vue, malgré l'apparente obscurité qui l'entoure aux yeux du grand public des cinémas.

Ceux qui savent apprécier son talent furent heureux de le revoir dans le rôle de l'Ambassadeur de Danemark qu'il joue dans *Kean*, aux côtés de Mosjoukine et de Mme Lissenko. Il est excellent dans cette interprétation récente d'un film qui réunit tant de talent.

Édouard ROCHES.



Dans Don Juan et Faust. *Film Gaumont.*

A droite : *Deneubourg dans* l'Ile sans nom *(à droite). Film Gaumont.*

NOUS APPRENONS QUE...

***Un metteur en scène allemand : M. Max Mack, tourne chez Gaumont : *Madame Putiphar*. Il a amené comme personnel son décorateur : M. Richter ; son assistant : M. Schmidt et son opérateur M. Mayer, auquel a été adjoint M. Pierre, l'habituel opérateur d'Abel Gance. Il n'a comme artistes étrangers que deux Roumains ; tout le reste de l'interprétation est française. Mme Putiphar est personnifiée par Mme Mireille Marcovici qui interpréta au théâtre Marigny le rôle d'Antinéa dans l'*Atlantide*, pièce tirée du roman de Pierre Benoît, et le jeune premier est M. Floresco.

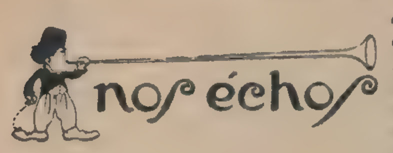
***M. Henri Fescourt tourne *Les Grands*. Parmi les artistes engagés, citons : M. Max de Rieux (rôle principal), Henri Debain, qui sera en même temps assistant, M. Saint-Ober, Paul Jorge, Ghasne, Mme Sorelle, Andrée Valoy..

***Voici l'interprétation de *L'Etrange Aventure* (titre provisoire) que tourne M. Robert Saidreau, avec A. Morin comme opérateur et Robert Gys comme décorateur : André Brunot : le beau Frisé, Pierre Etchepare : Paul de la Mainmise ; Magnard : André ; Edmée Darfeuil : Suzanne ; Mmes Suzy Pierson, Georgette Lhéry, Andrée Warneck, Yvonne Favet, Solange Marchal. C'est une comédie gaie et sentimentale, avec une pointe de drame. Les extérieurs ont été tournés en Provence.

*** Voici l'interprétation complète et définitive de *Pour Toute la Vie*, que tourne à Joinville le metteur en scène espagnol Benito Perojo d'après le roman de M. Benavente : Rachel Devyris : Euphemia ; Simone Vaudry : Rosa ; Henri Baudin : Pedro ; Schutz : Otavo l'usurier ; Max Claudet ; Eusebio ; Paul Menant ; Juan ; Calvo : le garde-chasse Martin ; San German : Ramon ; Montenegro : Pilaro l'idiot. Les extérieurs ont été faits en Castille. Opérateur : Duverger.

*** M. E. Keppens tourne *Paris la Nuit*, d'après un scénario de M. de Castro. L'interprétation comprend : Régine Bouet : Diane, Marguerite Seymon : Rosine ; Thorsigny : le Dr Zile ; Mailly : le baron ; Jean Michel, E. de Bray, etc. Des danses sont exécutées par Mado Minty et M. Spadover. Les extérieurs seront pris à Paris. L'opérateur est Albert Sorgius.

*** M. Robert Boudrioz tourne *L'Epervier*, d'après Francis de Croisset pour la Société des Films Trianon. Ce film sera édité par Paramount. M. Dal Medico dirige cette nouvelle et importante affaire. *L'Epervier* est interprété par MM. Silvio de Pedrelli : George Dasetta ; le prince Troubetzkoï : René de Tierrache ; Geo Treville ; l'Américain Drakton ; Gaston Dubosc : le marquis de Sardeloup ; Mmes Nilda du Plessis : Marina ; Marie-Laure : Mme de Tierrache. Opérateur MM. Gaston Brun et Maurice Arnou. Administrateur, M. Paton. Les extérieurs ont été tournés en Provence.



LE JURA PITTORESQUE

Un grand film documentaire qui s'intitulera *Le Jura pittoresque* vient d'être commencé par un opérateur de prise de vues hollandais, J. Feteris qui se trouve en ce moment en Suisse. La photographie qui accompagne ces lignes représente l'opérateur hollandais (à droite), avec un de nos correspondants en Suisse (à gauche) Gilbert Dorsaz.

PEUT-ON SIFFLER ?

On s'agite beaucoup en ce moment dans les milieux de cinéma pour savoir si oui ou non on a le droit de siffler. Diverses manifestations s'étant produites au cours de présentations de films, certains cinégraphistes prétendent qu'on a le droit d'applaudir, mais non de siffler. Ils voudraient faire interdire d'une façon absolue le sifflet dans les présentations. Ils ont tort, il nous semble, de vouloir généraliser. Il est évident qu'il serait regrettable de voir quelqu'un saboter à plaisir la présentation d'une œuvre dont le metteur en scène lui déplairait pour des raisons quelconques. Mais d'autre part, puisque les applaudissements sont tolérés, il faut bien admettre aussi les sifflets. Tolérer les uns et supprimer les autres équivaudrait à dire : « Je vous invite à trouver très bien ce que je vais vous montrer. Mais je vous interdis d'en penser du mal et de proclamer votre opinion ».

Les présentations spéciales réunissent en principe des gens du métier. Il s'y mêle c'est vrai, des gens qui n'entendent rien au ciné et qui viennent là profiter d'un spectacle gratuit. Cela ne doit pas empêcher les gens du métier de manifester leur opinion dans un sens comme dans l'autre. Au surplus, un sifflet isolé n'a jamais rien prouvé. Je trouve, en revanche, que lorsque des bordées accueillent des scènes trop risquées, c'est une précieuse indication pour les metteurs en scène et artistes présents. Ils savent ce qu'il faut éviter et ce qui déplait le plus au public. On rend service aux réalisateurs de tout ordre en sifflant lorsque la chose en vaut la peine.

QUARTIERS DE CINÉGRAPHISTES

Il n'y a pas très longtemps que les professions se groupaient par quartiers à Paris. On avait le quartier des bijoutiers celui des tanneurs, des marchands de draps, des fabricants de chaussures. Toutes les industries se trouvaient à peu près centralisées dans la même rue. Petit à petit, cet usage a tendance à se perdre. Est-ce que tous ceux qui font du ciné voudraient le faire revivre ? Il est curieux de constater que bien des cinégraphistes habitent Montmartre et le IX^e arrondissement qui est aux confins de la Butte sacrée. A Montmartre, nous avons Biscot, Hervil, Daniel Mendaille, Geneviève Félix, Ginette Maddie, Madys, Camille Bardou, Henry Bosc, André Deed, Louis Gauthier, Marié de l'Isle, Rolla Norman, Henry Baudin, Céline James, Rachel Devyris, Olinda Mano, Gina Relly, Renée Sylvaire, Christiane Vernon. Dans le IX^e, nous avons Elmire Vautier, Peggy Vere, Henri Albert Armand Tallier, Sylvio Pelliculo, Jean Toulout, Yvette Andreyor, Napierkowska, Henri Collen, Gilbert Dalleu, Maurice de Féraudy, Félix Huguenet, Martinelli, de Max, René Navarre, Charles de Rochefort, Gabriel de Gravone, Henry Roussell Georges Vague, Suzanne Bianchetti, Irma Perrot, Régina Badet. Et ces listes sont incomplètes.

Photo MON CINÉ

Le Jura pittoresque.

WILSON ET LE CINÉMA

L'ancien président Wilson, qui est mort récemment, était un homme d'une grande bonté. Il ne pouvait faire un pas, lorsqu'il était à la tête des États-Unis, sans être cinématographié par tous les opérateurs des journaux cinématographiques. Un jour, son grand ami, le colonel House, lui disait :

— Ces opérateurs deviennent vraiment d'une audace inimaginable. Il faudrait prendre des mesures pour les empêcher d'agir comme ils le font.

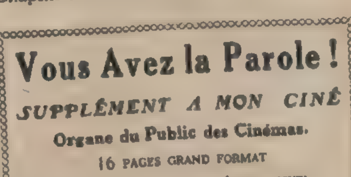
Le président Wilson répondit :

— Je vous accorde qu'il soit très désagréable pour un homme politique d'entendre le crépitement de toutes ces manivelles et de se dire qu'on est en train de filmer une grimace que provoque le soleil, par exemple. Mais je m'en voudrais de nuire à ces braves gens. Leur métier consiste à impressionner de la pellicule et le mien à gouverner mon pays. Tout compte fait, ils ne me causent pas un grand préjudice et je peux bien supporter leur audace, puisqu'ils gagnent leur vie en se comportant de la sorte.

Le président Wilson parlait en homme qui protège les humbles. Mais il était aussi un fervent cinéphile et un de ceux qui, en tant que chef de gouvernement, jugeaient de leur devoir de protéger une industrie qui a rapporté des millions aux États-Unis.

RÉFLEXIONS D'ÉTRANGERS

Paris est, en ce moment, littéralement envahi par les étrangers. Nous devons cela à la crise des changes. On ne peut aller dans un théâtre ou dans un cinéma des boulevards, sans entendre parler, autour de soi, tous les jargons de la terre. Cela nous montre ce qui devait se passer au temps de la Tour de Babel. Il nous a été donné d'avoir plusieurs conversations avec ces visiteurs de la capitale. Beaucoup s'étonnent qu'un pays comme la France n'ait pas des films plus connus hors de nos frontières, avec les artistes dont nous disposons. Des metteurs en scène étrangers, qui n'ont pas manqué de se rendre dans les principaux théâtres et music-halls de Paris, estiment que nous possédons d'aussi jolies filles que les Américains et que si nous le voulions bien, nous arriverions à égaler les plus belles productions issues des studios d'Hollywood. C'est un peu notre avis et nous l'avons dit fréquemment. Finira-t-on par s'en rendre compte ? Le théâtre et le music-hall sont des mines précieuses que nous laissons pour ainsi dire inexploitées. Croyez-vous, par exemple, qu'un artiste aussi expressif que Morton ne devrait pas être aussi connu chez nous que Charlie Chaplin ? Et tant d'autres !



UNE SCÈNE QUI DOIT FAIRE FRÉMIR

Cette artiste aux yeux sauvages, à la chevelure désordonnée, tombant sur un vêtement de peau de bête, semble fort peu à sa place à côté de l'homme qui porte une chemise très moderne, une culotte cycliste et des brodequins pour la route.

Les époques sont contradictoires.

C'est que l'on voit ici le metteur en scène Cécil B. de Mille en train d'expliquer un mouvement dramatique à son interprète Anna Nilsson, pour le film : *Adam's rib* (La côte d'Adam).

— Voilà ce qui se passe, dit Cecil B. de Mille. Dans l'ouverture de la grotte, vous apercevez soudain l'homme des cavernes qui est votre mari. Il arrive armé d'une pesante hache de pierre et parait en fureur. Vous êtes effrayée, vous vous dressez pas de retraite possible. Il faut absolument que vous fassiez frissonner les spectateurs.

Pour l'instant, cette scène qui rassemble deux personnages si dissemblables d'aspect est plutôt amusante, comique même.

Notons que Anna Nilsson se livre dans sa caverne à un petit ouvrage de dame qui a depuis longtemps disparu des salons, mais qui devait être fort en honneur voilà 25.000 ans.

L'artiste confectionne une sorte de case en osier tressé et recouvert d'argile. C'est peut-être ce que faisait notre mère Eve pendant ses loisirs. Avait-elle autant d'habileté qu'Anna Nilsson pour entrelacer les brins d'osier? c'est ce que l'histoire ne nous a jamais dit, mais il faut remarquer que l'armature du vase qu'on voit sur la photographie, est tressée avec beaucoup de perfection.

Vraiment nous n'aurions pas appris grand'chose depuis cette époque reculée, s'il fallait nous en reporter uniquement à cette illustration !

Quelques-uns des derniers succès de la Méthode EXUBER exclusivement externe et infaillible pour obtenir

UNE BELLE POITRINE

BIEN DÉVELOPPÉE ET FERME

Les lectrices de ce journal connaissent déjà ma découverte d'une méthode merveilleuse pour le *Développement* et le *Raffermissement* de la poitrine, méthode qui a couronné les longues recherches que j'avais faites pour remédier à la poitrine plate dont la nature m'avait gratifiée.

Il y a de cela douze ans déjà et je suis orgueilleuse de pouvoir dire que, non seulement j'ai toujours conservé depuis la poitrine opulente et ferme que j'avais obtenue grâce à ma méthode, mais j'ai aussi fait le bonheur de milliers de dames et de jeunes filles qui, attirées par ma renommée mondiale, de tous les points du globe, ont eu recours à ma fameuse méthode

EXUBER BUST DEVELOPPER

Cette méthode, *absolument externe*, est la seule vraiment *efficace* et *inoffensive*.

Le bon gratuit ci-dessous vous apportera ou vous rendra le bonheur.

Profitez-en dès aujourd'hui. Cela ne vous engage à rien.

Lisez ces quelques attestations, prises parmi des milliers, et vous serez convaincue.

GRATIS

Pour les lectrices de Mon Ciné.

Les lectrices de ce journal recevront *verbalement*, 11, rue de Miromesnil, ou par la poste, sous enveloppe cachetée, sans signe extérieur, les détails sur la méthode de Mme Hélène DUROY. Prière de rayer d'un trait la méthode qui ne vous intéresse pas.

DÉVELOPPEMENT-RAFFERMISSEMENT

Nom ....

Adresse ....

à envoyer dès aujourd'hui à Mme Hélène DUROY, 11, rue de Miromesnil (onze) Division 183 C., PARIS (8e Arrondissement)

ATTESTATIONS

Développement

Mme Y. B. a développé sa poitrine	16 cm	en	21 jours
Mme T. M., r. Rosa-Bonheur.	18	—	23 jours
Mme A. L., rue d'Aboukir .	17	—	23 jours
Mlle C. B., avenue Bel-Air. .	21	—	30 jours
Mme O. R., rue Navarin. . . .	21	—	30 jours
Mme M. G., rue Buffault . . .	19	—	27 jours
Mme P. B., rue Caulaincourt.	21	—	24 jours
Mlle J. K., avenue du Bois.	20	—	22 jours
Mlle S. B., boulevard Clichy.	16	—	20 jours
Mlle B. D., rue Cambacérès.	20	—	19 jours

Raffermissement

Mme B. B. a raffermi sa poitrine. . . .	en 18 jours
Mme E. D., avenue de Versailles. . .	22 jours
Mme G. P., rue de Varenne.	17 jours
Mme O. R., rue d'Uzès.	26 jours
Mme L. B., place du Trocadéro.	25 jours
Mme M. M., r. Théodore-de-Banville.	24 jours
Mme P. C., rue Demours.	28 jours
Mme A. B., rue Turgot.	29 jours
Mme C. M., rue Turbigo.	20 jours
Mme L. A., rue Condorcet.	21 jours

Opinion du corps médical

Le docteur G.-P. TRIFONOFF, Paris, le docteur CECCALDI, Paris, le docteur DUCHE, Paris, le docteur VERGUES, Paris, le docteur Théoph. GAUTHIER, Paris, le docteur ALICH, Paris, après avoir constaté les résultats de mon Exuber, en déclarent la pleine efficacité et le recommandent à leurs clientes.

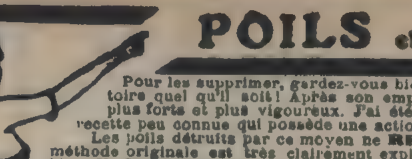
VOTRE TEINT EST EN DANGER

Des articles parus dans des journaux médicaux font une campagne énergique contre les poudres de riz trop sèches qui abîment la peau.

Les principaux journaux médicaux avertissent les femmes contre l'emploi de poudres de riz trop sèches, qui absorbent l'humidité naturelle de l'épiderme : il en résulte que la peau se dessèche et se ride et que le teint se fane. Ces poudres, qui bouchent les pores, sont également la cause des vilains pores dilatés et points noirs.

Pour remédier à ces graves inconvénients, un Dermatologiste diplômé de la Faculté de Paris a trouvé une poudre de riz remarquable en mélangeant de la *mousse de crème*, préparée à haute température, à ce précieux ingrédients indispensables à l'entretien et au rajeunissement de l'épiderme. Cette mousse de crème donne à la poudre une certaine onctuosité qui l'empêche de dessécher la peau et de boucher les pores. La mousse de crème augmente en outre l'adhérence de la poudre, sans jamais former de plaques : c'est donc la poudre idéale pour toutes celles qui ont le visage luisant ou le nez brillant, car elle reste sur le visage pendant toute une journée. L'emploi continu de cette nouvelle poudre, loin d'être nuisible, embellit et rajeunit le teint merveilleusement.

AVIS AUX LECTRICES. — La nouvelle poudre dont nous parlons ci-dessus est la poudre Tokalon. Elle se prépare sous deux formes : Poudre Fascination, adhérente, discrète, parfum subtil, et Poudre Pétalia, ultra-adhérente, veloutée, parfum suave. Elle se vend maintenant dans toutes les bonnes maisons.



POILS et DUVETS

Pour les supprimer, gardez-vous bien de vous servir d'un Dépilatoire quel qu'il soit ! Après son emploi, les poils repousseraient plus forts et plus vigoureux. J'ai été amenée à expérimenter une recette peu connue qui possède une action réelle sur la racine du poil. Les poils détruits par ce moyen ne **REPOUSSENT PLUS.** Cette méthode originale est très clairement expliquée dans une notice intitulée : « Un Secret Egyptien », que j'envoie **gratuitement** sous enveloppe fermée, très discrète. Joindre un timbre.

Ecrire à Miss Ch. GYPSIA, 48, rue de Rivoli, Paris (Ier).

R. C. Seine 153.587

LA SANTÉ des enfants par le sport raisonné. 2 magnifiques pistolets servant à lancer et à rattraper une tête d'Indien. Jeu de sport et d'adresse très passionnant et des plus intéressants, sans aucun danger.

DANS TOUS LES BAZARS

TIMIDITÉ VAINCUE retour Ch. SUARD, Spéc. Vincennes. Not. 0,25.

Baume Tue-Nerf Miriga

Guérison infaillible, instantanée, radicale des

MAUX DE DENTS

C'est la seule préparation guérissant d'une façon définitive. Prix : Six fr. toutes pharmacies. Envoi franco c. 6 fr. adr. à P. GIRAUD, pharmac 8, rue Ét.-Dolet, LYON-OULLINS. R. C. 16·929

CECI INTÉRESSE

Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles et tous les Pères et Mères de Famille

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par

L'ÉCOLE UNIVERSELLE par Correspondance de Paris,

la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure N° 19903 : **Classes secondaires complètes**, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).
Brochure N° 19920 : **Classes primaires complètes**, Brevets, C. A. P., Professorats.
Brochure N° 19941 : **Grandes Écoles spéciales** (Agriculture, Industrie, Travaux publics, Mines, Commerce, Armée et Marine, Enseignement, Beaux-Arts, Colonies).
Brochure N° 19949 : **Carrières Administratives.**
Brochure N° 19973 : **Carrières de l'Industrie, des Travaux publics, du Bâtiment et de l'Agriculture** (Ingénieur, Sous-Ingénieur, Dessinateur, Conducteur, Chef de Chantier, Contremaître, etc.).
Brochure N° 19980 : **Carrières de Commerce** (Administrateur commercial, Secrétaire commercial, Correspondancier, Sténo-Dactylographe, Représentant de commerce, Chef de Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres, et de l'**Industrie hôtelière** (Directeur-Gérant, Secrét.-Comptable)

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux, et sans engagement de votre part

ÉCOLE UNIVERSELLE **10, rue Chardin, Paris (16e)**

REMOND.

Cet artiste a été très remarqué dans L'Enfant-Roi. *Il interprétait dans ce film le rôle de Turgy, l'amusant valet du comte de Fersen (Georges Vaultier). Nous reverrons le sympathique artiste dans un petit rôle du film historique que réalise en ce moment Raymond Bernard:* Le Miracle des Loups.

Le Gérant : V. MARCHAND.

CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ.

3e Année. N° 116. 24 pages. — 35 centimes. 8 Mai 1924.

Mon Ciné

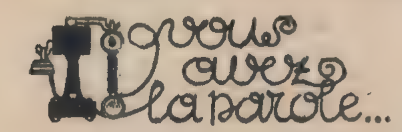
GEORGES CHARLIA.

Georges Charlia, le jeune artiste qui fit de brillants débuts en interprétant le rôle principal de Gossette, le film de Mme Germaine Dulac, reparaît à l'écran dans Pierre et Jean, *de Donatien, d'après une nouvelle de Guy de Maupassant. Il n'avait jamais tourné avant* Gossette *; il fut présenté par hasard à Mme Dulac, qui l'engagea aussitôt et lui confia audacieusement le premier rôle de son film ; elle n'eut pas à le regretter, car il y est charmant et sympathique à souhait. Il fut ensuite engagé pour tourner le rôle de Richard dans* La Goutte de Sang, *le film réalisé par Jean Epstein pour la Société des Ciné-Romans.*

ABONNEMENTS : Un an. { France . 18 francs. Étranger. 23 francs.
Compte chèques postaux : 259-10.

TOUS LES JEUDIS

Direction, Administration : 3, rue de Rocroy, Paris (X[e])



Boîte aux lettres. — Jojo et Monette : 1° Albert de Morcerf dans *Monte-Cristo* est Jacques Robert, le metteur en scène du *Cousin Pons* ; 2° le chevalier de Vaudrey dans *Les Deux Orphelines* : Joseph Schildkraut ; 3° France Dhélia à mon avis. — Élégance, Mary Miles Minter et Mary Miles ne font qu'une seule et même personne. Ce film est bon, mais de là à crier au chef-d'œuvre, il y a loin. Beaucitron est loin de valoir Chaplin. — Th.-M., loin de me moquer de vous, je déclare que vous écrivez à ravir. Mary Pickford vient d'avoir 30 ans. — Maurice R., reverrez Planchet dans *Le Miracle des Loups*. Oui métier difficile. — Guitares, merci de votre carte. Impossible vous donner l'âge de cette artiste, elle ne veut pas. Nous avons beaucoup de lecteurs en Algérie. — S M. : Je ne peux vous dire très franchement qu'une chose, c'est que vous importunez cet artiste et qu'il m'a prié de vous réclamer votre adresse pour vous demander de cesser tous ces envois qui lui déplaisent. Il refuse notamment d'accepter le bijou. — Aida : rue des Meuniers, vous exagérez mon pouvoir. Je ne puis vous faire engager. Photo intéressante, mais cela ne suffit pas. — Etoile mer sauvage : à *Mon Ciné*. — Renée Berthe : parce qu'elles ont un talent tout relatif. — Mayon : Jean Dehelly est marié. Margarita Fisher ne tourne pas pour l'instant. La cinématographie en relief n'est pas encore entrée dans le domaine des réalisations pratiques. — Vivette : 1° qui vous a dit ça, curieuse? ; 2° tourne encore 3° *Les Trois Lumières*, film excellent ! — Raymonde Christiane : Pierre Magnier a joué également dans *La Roue*. Non, Harry Liedtke n'a pas joué dans ce film. Jaque Catelain n'est pas marié. Il envoie sa photo contre 2 francs. — Belginet : il est à désirer qu'on constitue un répertoire qui serait projeté régulièrement, mais ne vous figurez pas qu'il serait possible de projeter à nouveau certains des films dont vous parlez. Ils ont vieilli comme technique et seraient sifflés. Rudelberg dans *La Maison du Mystère* est Koline, ce remarquable artiste qui a paru dans *Le Brasier Ardent*, *Kean*, *Le Chiffonnier de Paris*. — Diamant noir : je suis bien embarrassé. France Dhélia peut-être. De quel restaurant parlez-vous, la mystérieuse? — Una Buena Amiga : je savais cela, merci. Parlez-moi du ciné espagnol. — Yvonne : à *Mon Ciné*. — Jox : Myrga est excellente dans *Geneviève*. — M. G., 44 : peut-être. Merci. — La Marseillaise : Jean Dehelly est un charmant garçon. Je suis comme vous et trouve que Gloria Swanson se maquille mal, ce qui est rare chez une artiste américaine. — Vanda : je ne sais si ces artistes vous répondront. Je crois que vous faites erreur. Maë Murray ne pose pas. — Josine L. : tout cela dépend du directeur de l'établissement. Si j'ai caché mon visage, c'est qu'il est peut-être celui d'une jolie femme. — Un etourneau : 1° il est certain que les films comiques français tournés jusqu'à présent n'ont pas été bien fameux. Je fais une exception pour *Ce Cochon de Morin* qui est une œuvre très réussie. Il y aurait moyen de faire du comique français. Mais on ne veut pas demander de scénarios à ceux qui sont capables de les écrire ; 2° Moralès : Floresco ; 3° les annonces que vous lisez dans les quotidiens relatives à ces écoles de ciné émanent d'escrocs. Il est faux qu'on ait besoin d'artistes ; 4° fichtre non, je ne suis pas Mathé. — Girard : eh bien, vrai ! Si la nudité de Claude Mérelle entrevue dans *Le Roi de Camargue* provoquait de tels transports, vous n'avez pas dû pleurer. Est-ce que vous ne me bourrez pas le crâne? — Père Noel : vous voyez comme les avis diffèrent. Des centaines de lecteurs ont trouvé *L'Homme sans nom* très bien. Je note donc que vous le déclarez stupide. — Manarfe : vous pensez bien que cet accident a été simulé et qu'on ne s'est pas amusé à blesser l'artiste. — Tintin : vous êtes un critique impartial et juste. J'utiliserai votre communication sur la musique. — Une déshéritée de la nature : vous ne vous trompez peut-être pas. — Miss Fely, 1507 : 1° oui, tous les Bernard sont de la même famille ; 2° oui, Mathot est marié ; 3° Ginette Maddie a vingt ans ; 4° Tallier va reparaître à l'écran dans *La Brière* ; 5° Sandra Milowanoff est mariée. — Laideron a cheveux d'or : il n'y a pas de studio à Lyon. J'espère que le calme reviendra dans votre famille et que le ciné ne continuera pas à y apporter la révolution. — R. B., Boulogne : entendu, on en parlera. — Bébé bleu : Charlie Chaplin répond rarement. Lissenko est une très jolie femme, elle est plus expressive que Kovanko. — Gouliana : 1° un jour ; 2° oui, *Le Cheik* a été tourné aux États-Unis ; 3° Raquel Meller est une grande artiste. Pas par la taille, car elle est petite, mais par le talent. — Vivianne : demandez ces vers aux films Abel Gance, 8, rue de Richelieu, Paris. — Gossu : un article a déjà été consacré à Navarre. — Forte tête : de quelle firme parlez-vous donc? — Ami du comte de Fersen : à *Mon Ciné*. — Harry Tistet, Pau : je ne connais pas du tout cette artiste. Ne vous trompez-vous pas? — L. Guichan : certainement nous consacrerons un grand article à Gabriel Signoret. — L. Beerre : vous n'avez qu'à envoyer le prix habituel de chaque numéro et vous recevrez satisfaction. — S. F., Saint-Denis : vous lirez un petit article vous expliquant cela. Les artistes ne couraient aucun danger. — Miss T'es rieuse question à l'étude. — Poupette : cet artiste a pris la douce habitude d'accepter l'argent qu'on lui envoie sans donner satisfaction à ses correspondants. C'est loin d'être correct. — Réincarné, Souryo, Feutre mou, Père Berem, Ed. Serghes, Blanche Victoreil, Huile de lait : merci de tout cœur. — Alfred Dufour : l'auteur de cet article a ma complète approbation. — Yolande : je vous remercie pour « délicieuse ». Elle vous adresse son souvenir. — Petite chrysanthème, Biscot n'est pas marié. — Deux oiseaux rares : je vois que vous avez une haute opinion de vous. Ce n'est pas un reproche. Hamman est marié. Il est Français et dessinateur de talent. Mon nom ne commence pas par M. et je ne suis pas de Gravone. Eric Stroheim est un artiste dont j'apprécie le talent. — Petite Madd d'Aix : le film qu'on a tourné dans votre ville est *La Course à l'Amour* où Gina Relly joue le principal rôle. Il a été édité par les cinématographes Méric. Demandez à votre ciné de le louer. — Un explorateur : 1° il existe des méthodes spéciales pour photographier dans l'eau. *Mon Ciné* a publié un article sur la question ; 2° ne comprends pas votre question ; 3° épée truquée et montage savants de scènes différentes ; 4° voici quelques Français dont je prise fort le talent ; Georges Vaultier, Georges Térof, Gilbert Dalleu, Jean Toulout, Jean Dehelly, Jean Angelo, Georges Melchior, Schutz, Albert Bras, Jean Devalde, Max de Rieux, Herrmann, Biscot, Dalsace. — Douglas Fanberck : en tournant, pas d'autre moyen. Il n'existe aucune école sérieuse. D'autre part, le cinéma n'offre aucun débouché aux débutants en ce moment. — Vindicta : j'espère que cette artiste vous aura dit les difficultés que vous êtes exposée à rencontrer et qu'elle vous aura dissuadée de donner suite à ce projet aventureux. — Dirabit : vous avez mis le doigt sur la plaie. Le metteur en scène qui écrit son scénario, pense à la technique de son film et aux effets qu'il pourra réaliser. Il est ensuite étonné de voir que son œuvre (contenant d'excellents passages) ne porte pas sur le public et il s'aperçoit (quand il s'en aperçoit !) que son scénario pèche par la base et qu'au point de vue dramatique et affabulation, il laisse fortement à désirer. Voilà pourquoi il faut souhaiter la spécialisation de plus en plus fréquente d'écrivains travaillant pour l'écran. Cette vérité n'est pas encore admise par tout le monde. — Les buses clignotantes : 1° très quelconque en effet ; 2° Deneyrieux. — Admiratrice Fersen : reportez-vous aux précédentes réponses. — Cyranette : vous avez lu dans *Mon Ciné* que le Dauphin dans *L'Enfant-Roi* avait été interprété par une petite fille, Jeanne Munier. — Rachel : Valentino habite aux Etats-Unis et c'est là que nous lui ferons parvenir votre lettre, si vous lui demandez sa photo. Il va de soi que nous ne vous garantissons pas qu'il vous donnera satisfaction. — J. Crès : fut édité sans distribution. — G. D. B. : non ce n'est pas la même.

Sylvio PELLICULO.

SOMMAIRE DU N° 116.

TERREUR

ROMAN PAR PIERRE DESCLAUX

d'après le film de la S[té] des Films Fordys

Interprété par PEARL WHITE

Résumé des chapitres précédents. — *Le P[r] Lorfeuil a inventé le Radiominium appelé à révolutionner la dynamique. Roger Durand son aide, voudrait perfectionner l'invention, car il aime la fille du savant, Hélène. Mais Lorfeuil exige que sa fille se fiance au prince de Mesnevil viveur ruiné, lequel est sous la dépendance de deux aventuriers. Ces personnages veulent s'emparer du Radiominium pour l'Allemagne. Ils sont aidés par M[me] Gauthier, amie d'Hélène qui aime le Prince. Pendant la nuit, le laboratoire de Lorfeuil est visité par un être mystérieux. La même nuit, Hélène a quitté le château pour un étrange rendez-vous.*

CHAPITRE IX

Une arrestation.

Le P[r] Louis Lorfeuil avait coutume de se lever le matin à sept heures en même temps que sa fille.

Homme essentiellement méthodique, il réglait les moindres détails de son existence avec minutie. Le soleil entrait dans sa chambre lorsqu'il ouvrit les yeux. Il regarda tout d'abord la pendulette qui était près de son lit et vit qu'il était sept heures un quart.

Je me dérange. Il est vrai que pour les fiançailles de sa fille, on peut bien faire quelques exceptions à la règle.

Le professeur riait tout en revêtant sa robe de chambre. Il s'empressa, comme il en avait l'habitude chaque matin, de descendre au rez-de-chaussée pour voir son secrétaire et lui dicter quelques lettres.

Au bas de l'escalier, il rencontra Giuseppe qui le salua avec obséquiosité. Le savant n'y prêta guère attention et gagna le laboratoire où il faillit buter dans le corps du secrétaire. Ce dernier essayait de se dégager et se meurtrissait les bras et les jambes en vains efforts.

Lorfeuil ne s'attarda pas à le délivrer, constata d'un coup d'œil le désordre de la pièce, poussa un cri et s'élança vers l'escalier qui menait au petit bureau.

A son appel des domestiques accoururent.

— On a cambriolé ici cette nuit ! déclara le professeur au maître d'hôtel. le premier arrivé, j'exige que tout le monde vienne immédiatement. Je veux procéder à l'interrogatoire de chacun.

Louis Lorfeuil, une fois dans son bureau, se rendit compte des dégâts qui avaient été commis. Il vit son coffre-fort béant et vérifia rapidement qu'on lui avait dérobé des documents importants. Il redescendit dans le laboratoire et se lamenta :

— On n'est plus en sûreté chez soi. J'avais cependant bien pris mes précautions. Les misérables ont fouillé partout et ont trouvé ce qu'ils désiraient. Je suis dépossédé, c'est abominable. Je suis perdu.

Giuseppe jeta un regard sournois à son maître, mais il détourna les yeux aussitôt, croyant que Lorfeuil l'examinait.

Le valet de chambre considérait avec une stupeur feinte les liens qui paralysaient le secrétaire. Louis Lorfeuil, sans voir que le baillon qui fermait la bouche de son collaborateur n'était pas enlevé, s'approcha et questionna fiévreusement :

— Comment cela est-il arrivé? Parlez, mais parlez donc ! C'était bien la peine que je vous fasse coucher à côté du laboratoire.

Ne recevant pas de réponse, Louis Lorfeuil bougonna et passa dans la pièce voisine où se trouvait le téléphone. On l'entendit communiquer durant quelques minutes avec la gendarmerie. Lorsqu'il revint, il semblait moins abattu. Hélène était encore en robe de soirée comme la veille au soir et réussissait à la cacher en fermant étroitement le manteau qu'elle avait mis avec précipitation, quand Mariette la femme de chambre était entrée chez elle pour lui apprendre la nouvelle.

« Ah ! mon enfant, se désola le professeur, ce qui s'est passé est épouvantable... »

— Qu'arrive-t-il, papa? interrogea-t-elle, angoissée. J'ai entendu tes cris. J'en suis bouleversée...

— Ah ! mon enfant, se désola le professeur. Ce qui s'est passé est épouvantable. Figure-toi qu'on m'a dérobé tous les documents relatifs au Radiominium, ainsi que le générateur d'énergie qui permet d'utiliser pratiquement mon invention. Je ne sais comment j'ai pu survivre à l'émotion que je viens d'éprouver.

— Pauvre papa, fit Hélène en embrassant le savant.

— Il me reste une dernière chance, reprit Lorfeuil, c'est qu'on arrête rapidement le coupable. Je viens de téléphoner à Senlis. Il se trouve heureusement qu'un magistrat de Beauvais était à la gendarmerie, pour

« *Je vous prie de me renouveler cette affirmation...* »

faire une enquête sur un crime qui s'est produit avant-hier dans le pays. Je le connais, c'est un homme énergique. Il sera ici dans cinq minutes. J'ai toute confiance en lui. Peut-être découvrira-t-il la vérité.

Mme Gauthier tint à exprimer ses condoléances au savant. Celui-ci répliqua d'un ton sec :

— Il est bien entendu, Madame, que vous ne pouvez donner suite à votre projet de partir par le train de neuf heures. La justice vous interrogera comme tout le monde.

La jeune veuve acquiesça :

— Je resterai volontiers, cher Maître. Ne sachant rien je ne crois pas pouvoir être très utile à la justice en lui fournissant des indications, mais puisque vous manifestez le désir que je ne parte pas, j'ajourne mon voyage à cet après-midi. Il y a un train à deux heures, n'est-ce pas?

Ce fut Hélène qui répondit affirmativement, car Louis Lorfeuil distrait et comme accablé ne l'écoutait plus.

Giuseppe aidé des autres domestiques était parvenu à enlever les liens et le bâillon du secrétaire, mais ce dernier s'évanouit. Il fallut lui prodiguer des soins.

Soudain le magistrat que le professeur avait annoncé arriva au château. C'était un homme d'aspect sévère que plusieurs gendarmes escortaient. Il commença par donner l'ordre à toutes les personnes présentes de ne pas quitter la demeure sans son autorisation. Puis il enquêta avec méthode, interrogeant les uns et les autres, essayant de découvrir des indices susceptibles de le mettre sur la voie.

Au préalable il avait demandé à Louis Lorfeuil de le renseigner sur tous les familiers du château. Une demi-heure après son arrivée, il annonça qu'il allait revenir et sortit. On l'entendit monter dans son automobile et dire au chauffeur de le conduire à Senlis.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il était parti, que Roger Durand survint. Il fut abasourdi en apprenant ce qui s'était passé.

— Oh ! Maître, s'écria-t-il en s'adressant à Lorfeuil, si vous saviez quel est mon chagrin. Mais songez que le ou les voleurs ne sont pas plus avancés, puisqu'ils ne pourront se servir du Radiominium.

Cette réflexion vexa Lorfeuil. Il répliqua :

— Toujours le même, mon petit ! Vous vous figurez que mon invention n'a aucune valeur du moment que nous n'avons pas encore trouvé la terre réfractaire permettant de manipuler le Radiominium sans danger ! Vous vous trompez. Je trouverai la composition de cette terre quand je voudrai et par conséquent ce que je puis réaliser, d'autres peuvent le faire. Vous ne semblez pas vous rendre compte de la gravité des événements.

Dans sa colère, Louis Lorfeuil s'en prenait à tout le monde et quelques instants après, admonesta sévèrement sa fille parce qu'elle s'efforçait de tirer certaines déductions de l'attitude du prince de Mesnevil.

— Ne dis donc pas de bêtises, s'écria le savant. Le Prince est un homme d'honneur et je ne souffrirai pas que son nom soit prononcé au sujet de cette affaire.

Hélène et Roger s'entretenaient à voix basse, certains que personne ne pouvait les entendre.

— Etes-vous bien rentré? questionnait la jeune fille.

— Très bien, répondait le chimiste. Mais il est regrettable que l'orage nous ait retenus si longtemps dans le pavillon, car maman m'attendait avec l'impatience que vous devinez. Elle ne s'était pas couchée, la pauvre femme, et vous pensez comme elle s'inquiétait. Je n'ai pas eu de mal d'ailleurs à lui persuader que j'étais demeuré toute la nuit au château.

Les jeunes gens durent interrompre leur conversation. Le magistrat revenait. Il s'adressa à Louis Lorfeuil et dit :

— Je désire réunir dans votre cabinet de travail toutes les personnes présentes et celles qui ont passé la nuit au château. Veuillez donc donner des ordres.

Le professeur s'empressa d'obéir au désir qui venait de lui être manifesté. Cinq minutes plus tard, le magistrat assis au propre bureau de Louis Lorfeuil, prenait la parole devant tout le personnel domestique, le secrétaire du savant, le professeur, sa fille, Mme Gauthier et Roger.

— Je considère, déclara-t-il, mon enquête comme terminée. Voici quelles sont mes conclusions. Le vol n'a pu être commis que par quelqu'un fort au courant des habitudes de la maison. Cela restreint déjà les recherches. Toutefois j'ai la preuve que le voleur habite hors du château. Cela ne signifie pas qu'il ne se trouvait pas ici hier au soir. J'affirme même qu'il était au nombre des convives qui assistèrent au dîner de fiançailles de Mlle Lorfeuil. Profitant de la présence inaccoutumée de nombreuses personnes ici, il a pu s'éloigner du salon pendant quelques instants et est allé accrocher une corde à l'une des fenêtres du troisième étage.

« Rien ne lui a été plus facile ensuite que de revenir pendant la nuit et de se hisser grâce à cette corde dans le château. Je n'ai pu retrouver cette corde, mais j'ai relevé sur la façade des traces qui ne laissent aucune espèce de doute sur ce que je viens de dire. Si l'on tient cette hypothèse pour vraie, il faut admettre que l'individu en question avait un complice qui, après son départ, a retiré le câble. Quand j'aurai arrêté le principal coupable, ce qui n'est qu'une question de minutes, il me sera des plus facile de découvrir le nom du complice, quelqu'un de la domesticité sans doute.

Il y eut un murmure parmi les domestiques présents. Seul le Pr Lorfeuil demeurait imperturbable. Hélène blêmissait. Le magistrat se tut quelques secondes et reprit en regardant alternativement toutes les personnes présentes :

— Le secrétaire de Louis Lorfeuil, lorsqu'il s'est rendu compte qu'on cambriolait le laboratoire du professeur, se rappelle fort bien avoir entendu le coucou placé dans sa chambre sonner trois heures. Grâce à cette indication, je puis fixer l'heure du vol.

Il se tourna brusquement vers Roger Durand qui écoutait impassible et lui demanda à brûle-pourpoint.

— Où étiez-vous à trois heures ce matin?

Roger se troubla et répondit :

— J'étais chez moi.

Le magistrat interpella un gendarme qui se tenait près de la porte et lui dit simplement :

— Faites entrer Mme Durand.

Roger devina que le juge le soupçonnait et que le témoignage de sa mère allait se retourner contre lui.

Mme Durand entra. Elle ne comprenait rien à tout ce cérémonial et demeura sur le seuil de la pièce, embarrassée, anxieuse même.

— Vous m'avez répondu, Madame, déclara le magistrat, que votre fils n'était pas chez vous ce matin à trois heures? Je vous prie de me renouveler cette affirmation.

La vieille dame considéra longuement l'assistance. Elle vit le visage crispé de Roger. Elle se rendit compte qu'une accusation pesait sur son enfant et prononça d'une voix faible ces mots :

— Oui, Monsieur !... Non, Monsieur !... Oh ! c'est affreux, que dois-je dire?

Tout le monde s'était retourné vers Roger Durand qui perdait visiblement son sang-froid. Le magistrat reprit en s'adressant cette fois au chimiste :

— Une dernière fois, voulez-vous me dire où vous étiez à trois heures du matin?

Roger se contenta de hocher tristement la tête, indiquant par là qu'il ne pouvait parler. Celui qui l'interrogeait dit d'un accent ironique :

— Vous aurez le temps de réfléchir à votre réponse, en prison, jeune homme.

— En prison ! protesta Roger.

— Oui, en prison, car devant votre attitude significative, je me vois contraint de vous arrêter.

— Vous me soupçonnez d'avoir volé l'invention de mon maître? Vous me soupçonnez d'avoir nui à un homme que je considère comme un génie et que je vénère de toute mon âme? Mais c'est de la folie ! Vous ne savez donc pas que pour le Pr Lorfeuil, je donnerais ma vie, s'il me la demandait?

— Je vous arrête, répéta le magistrat. Vous vous accusez vous-même en donnant un faux alibi.

Mme Durand pleurait, essayait d'attendrir le représentant de la justice.

— Vous accusez un innocent, Monsieur, je réponds de mon enfant. Il est incapable de commettre une action contraire à l'honneur.

— Je ne me paye pas de mots, Madame. Tout accuse votre fils. Obtenez de lui qu'il fournisse des explications détaillées sur l'emploi de son temps cette nuit et je m'engage à ne pas le maintenir en état d'arrestation.

Roger lui-même s'écria :

— N'insiste pas, maman. Je saurai me disculper. L'essentiel est que tu ne me juges pas coupable. Ne t'inquiète pas du reste.

Hélène se dressa à son tour devant le magistrat et s'écria :

— Je vous défends de l'arrêter. Il n'est pas coupable et je n'accepterai pas...

— Pas coupable? Qu'en savez-vous? Parlez !

Le magistrat plongeait son regard dans les yeux d'Hélène.

Elle balbutia :

— C'est vrai, je ne sais rien de précis, je vous donne simplement mon opinion. Roger Durand est un honnête homme et je vous certifie qu'il est incapable d'une mauvaise action.

— Votre affirmation est totalement dépourvue de valeur. Gendarme, emmenez le prévenu !

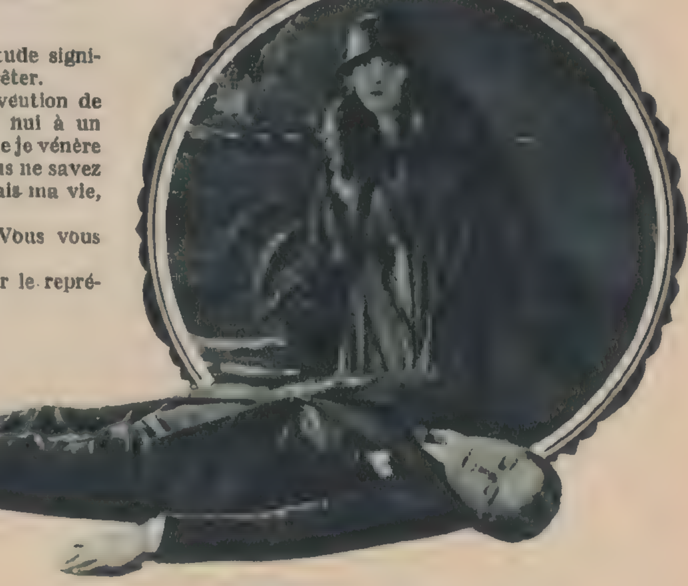
Mme Durand se précipita vers son fils, l'embrassa tendrement, mais le magistrat fit un signe et l'on sépara brutalement la mère et le fils.

CHAPITRE X

UN CADAVRE.

Hélène passa une journée terrible. Elle ne pouvait chasser de son esprit le cauchemar qui la terrorisait. Roger s'était laissé conduire à la prison de Senlis, sans vouloir dire où il avait passé la nuit. La jeune fille s'étonnait de voir que le magistrat chargé de l'enquête s'était contenté de l'arrestation opérée et qu'il avait regagné Beauvais, appelé par une affaire urgente, et se réservant d'ailleurs de revenir les jours suivants.

Hélène estimait qu'il n'avait pas fait tout son devoir et qu'il aurait dû notamment convoquer le prince de



Elle se baissa et reconnut, épouvantée, le cadavre du prince de Mesnevil.

Mesnevil pour lui demander quelques renseignements sur Erdmann et son compagnon le duc de Morailles. Elle se rappelait les paroles prononcées par le Prince, relatives à Erdmann, et réfléchissait que ce dernier personnage devait avoir certainement joué un rôle important dans les événements de la nuit. Elle songea qu'il lui fallait d'urgence avoir un entretien avec son fiancé.

Mais il lui fut impossible de s'absenter jusqu'au départ de Marie-Anne Gauthier pour Paris. Elle dut ensuite tenir compagnie à son père et ne put quitter le château qu'à la tombée de la nuit. Elle préférait au surplus ne pas être vue. L'habitation du Prince de Mesnevil se trouvait à peu de distance du château de Louis Lorfeuil. Elle avait grande allure, mais comme le Prince n'y séjournait que rarement, elle était pour ainsi dire abandonnée. De Mesnevil n'avait d'ailleurs pas assez d'argent pour entretenir de nombreux domestiques et se contentait d'un seul valet de chambre qui était un complice d'Erdmann et qui renseignait ce dernier sur tous les faits et gestes du fiancé d'Hélène.

Aussi le château de Mesnevil paraissait-il assez délabré. Le pavillon du concierge était vide et l'on pénétrait dans le parc aussi facilement que dans un jardin public.

Hélène fut frappée de l'aspect lamentable du château. Elle parvint jusqu'au perron de la demeure et, sur le point de tirer la chaîne d'une cloche pour appeler, s'aperçut que la porte était entr'ouverte. Elle poussa le battant et entra. Une odeur de moisi la saisit à la gorge. Elle appela et sa voix résonna dans le silence du château. Hélène n'était pas peureuse. Cependant elle frissonna, tant le lieu était lugubre, éclairé simplement par la lune qui baignait de lumière les fenêtres.

Elle traversa le vestibule et s'aventura dans une vaste pièce. Elle faillit trébucher sur un obstacle qui se trouvait à ses pieds. Elle se baissa et reconnut, épouvantée, le corps du prince de Mesnevil. Elle eut le courage de toucher la figure du gentilhomme et constata tout de suite qu'elle était en présence d'un cadavre.

Elle voulut cependant tenter de ranimer son fiancé, lorsqu'elle entendit une automobile s'arrêter au dehors. Aussitôt des bruits de voix parvinrent jusqu'à elle.

Hélène eut juste le temps de se glisser sous un canapé et vit entrer Erdmann et le duc de Morailles.

Ce dernier déclara :

— Avez-vous pris une décision, que faisons-nous du Prince? Le jetons-nous dans la pièce d'eau?

— Vous n'y pensez pas, répondit Erdmann, nous allons l'emporter. Je saurai le faire disparaître.

(*A suivre.*) PIERRE DESCLAUX.

SUR LA CÔTE D'AZUR

NICE, qui est presque le Los-Angeles français, regorgeait cet hiver d'artistes cinématographiques.

Un de nos collaborateurs qui s'y rendit rencontra successivement sur la promenade des Anglais : Suzanne Talba, Fontanes, Nadia Benz, Sessue Hayakawa, Nina Orlove, Jacqueline Blanc, Gilbert Dalleu, Georges Térof, Gaston Jacquet, Alice Tissot, Fernand Herrmann, Charpentier.

C'était, bien entendu, un jour où l'on ne tournait pas.

Lorsque par hasard les artistes ne sont pas commandés au studio, on les rencontre le matin vers onze heures sur cette promenade des Anglais qui est comme le grand boulevard de Nice.

Et notre photographie représente celle qui est une des « vamp » de l'écran français, Suzanne Talba, en compagnie de la ravissante Nadia Benz — prix de beauté de la Suisse au dernier concours du *Journal*.

Les deux artistes se promènent sous le doux soleil de la Riviera, en attendant le billet de service qui les convoquera — peut-être pour le lendemain — au studio « de la Californie ».

Suzanne Talba (à gauche) et Nadia Benz.

Un artiste courageux

ALBERT PRÉJEAN

Dans le film L'Homme inusable *(Préjean est assis, en train de rire) ; à gauche, Armand Bernard.*

En haut : *Pendant la guerre, à bord de son avion de chasse* Mistinguett.

Dans Gonzague *(au milieu).*

Dans Jim Bougne, boxeur *(au milieu, en chandail blanc)*

Une scène impressionnante de Paris qui dort.

PAS encore bien connu du public, Albert Préjean mérite cependant de figurer parmi les bons artistes d'écran. Sa spécialité est l'acrobatie ; c'est lui qui, dans *Paris qui dort*, le film de René Clair, se promène la tête en bas au-dessus de la troisième plate-forme de la Tour Eiffel et grimpe jusqu'à la première le long des croisillons extérieurs. Dans *Le Miracle des Loups*, pour rendre une scène plus impressionnante, il piqua littéralement une tête dans le brasier sans savoir comment il pourrait ensuite en sortir.

Mais, si nous commencions son histoire par le commencement?

Donc, Albert Préjean, qui a vingt-neuf ans, était pendant la guerre pilote aviateur et accomplit des exploits dont il nous demande modestement de ne pas parler. Il avait pour marraine Mistinguett, et pour camarade de combat le frère de Pierre de Guingand. La sympathique vedette et le populaire Aramis lui conseillèrent, la guerre finie, de faire du cinéma ; il consentit à essayer et Pierre de Guingand le présenta à M. Diamant-Berger qui lui confia un tout petit rôle dans *Les Trois Mousquetaires*. Il tourna ensuite dans *Le Mauvais Garçon*, puis avec M. Raymond Bernard, le jeune premier de *L'Homme inusable* ; dans *Décadence et Grandeur*, encore avec Raymond Bernard, il joua le rôle du chauffeur.

Il retourna avec M. Diamant-Berger pour incarner les personnages de Groslow et de Louvières dans *Vingt Ans après* ; il fut ensuite La Chambotte dans *Gonzague*, Rabret le soigneur dans *Jim Bougne, boxeur* ; un pilote du *Roi de la vitesse*.

Enfin, il donna la mesure de son talent d'acrobate et de son talent tout court dans *Paris qui Dort*, en exécutant les petites excentricités décrites plus haut.

M. Raymond Bernard lui confia un rôle assez important du *Miracle des Loups*, dans lequel il accomplit également quelques prouesses remarquables.

Albert Préjean est toujours prêt à rendre service ; il est, en même temps que le meilleur camarade qui soit, le boute-en-train le plus follement réjouissant qui existe : ses plaisanteries, son bon cœur et sa loyauté le font apprécier et aimer de tous ceux qui l'approchent.

JEAN EYRE

LE CINÉMA ALLEMAND

(De notre Envoyé spécial en Allemagne)

Ange Egede Nissen dans Le Docteur Mabuse.

Une scène de La Puissance des Ténèbres.

Un décor étrange de La Puissance des Ténèbres.

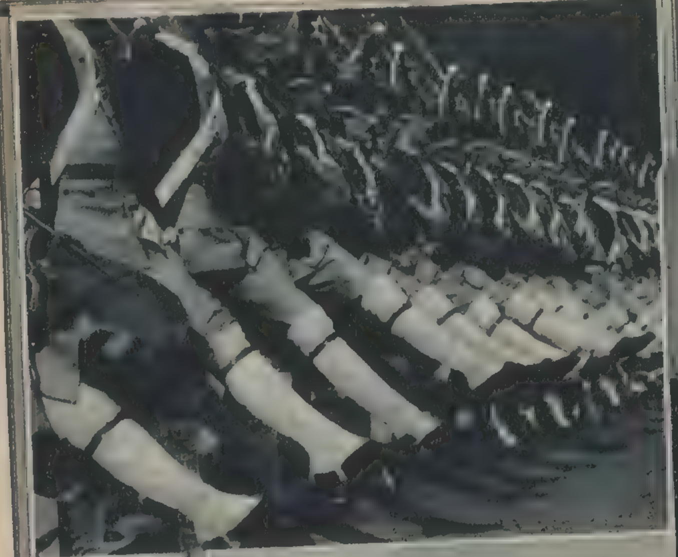
ON consacre, dans les journaux cinématographiques français, une très large place aux productions américaines, suédoises et russes, ainsi qu'à certains films danois, anglais et italiens, mais il est une production à laquelle on ne réserve que de rares lignes, c'est la production allemande. Et à tous égards, l'on a tort.

La production allemande ne peut et ne doit pas être systématiquement dédaignée. Nous devons même l'étudier de très près car elle présente, au triple point de vue artistique, technique et commercial une réelle valeur. Le film étant avant tout une marchandise internationale qu'on échange, interdire nos écrans aux films allemands serait, du même coup, interdire l'entrée de nos productions en Allemagne. En matière de cinéma le public étant seul juge et décidant par son accueil des destinées d'un film, que l'on veuille bien se rappeler le succès des *Trois Lumières*, de *Caligari*, et, puisque ces exemples sont concluants, pourquoi ne pas continuer normalement en développant, en favorisant ce mouvement. Partons à la conquête des salles de Berlin, puisque celles de New-York nous refusent à peu près tout accès. Les Américains nous imposent leurs films, sans réciprocité, les Allemands nous proposent un échange. Sachons choisir. Le réveil de notre industrie du film bat son plein au moment où celle de nos voisins se développe. Pourquoi *La Roue, l'Atre, Tempêtes, Crainquebille, l'Atlantide, L'Auberge rouge, La Femme de Nulle part, L'Inondation, El Dorado, Don Juan et Faust, Jocelyn, Geneviève, Kœnigsmark, La Bataille, Violettes Impériales*, ne passeraient-ils pas sur les écrans de Berlin, pendant que nous verrions sur les nôtres : *I. N. R. I., Crime et châtiment, Les Niebelungen, Paganini, Hélène de Troie, La Puissance des Ténèbres, Cristophe Colomb, La Vie de Bohême, Hedda Gabler, Aroun-al-Raschid* et *Le Paradis des Dames?* Est-ce que la guerre et ses conséquences ont diminué ou détruit l'admiration que certains vouaient à Beethoven, Dürer, Gœthe, Nietzsche? Alors pourquoi n'applaudirions-nous pas également un film, lorsqu'il est beau, qu'il soit signé Lang ou Gance, Wiene ou Boudrioz? Et les beaux films, s'ils sont abondants en France, ne manquent pas non plus en Allemagne. Qu'on en juge.

***

La production allemande se divise nettement en plusieurs genres très distincts ;

1° Reconstitutions historiques à grande mise en scène. Dans cette catégorie rentrent : *Pierre le Grand*, ce film que les Établissements Gaumont ont édité en France et où Emil Jannings — avec moins d'originalité de finesse et de profondeur, mais avec plus de puissance encore qu'un Séverin Mars — a campé son rôle le plus impressionnant ; — *Lucrèce Borgia*, fastueuse évocation de la Renaissance italienne, où Conradt Veidt (le somnambule de *Caligari*) atteint à une puissance d'expression étonnante ; — *Les Niebelungen*, qui dépasse par son coût d'établissement tous les budgets de films du monde. Fritz Lang, qui réalisa *Les Trois Lumières*, en a personnellement dirigé la mise en scène et s'est attaché à traduire en images l'idée fondamentale de l'œuvre, d'après la vieille épopée elle-même, et non d'après les nombreuses adaptations déformatrices, qui en ont été faites longtemps après. Il a su rendre le côté profondément humain du sujet plutôt que de traduire littéralement. Un grand nombre d'artistes en renom ont prêté leur concours à l'animation de cette œuvre ; il faut détacher de leur ensemble Bernhardt Gœtzke (la Mort des *Trois Lumières*) qui s'y est surpassé ; — *Vers la Gloire* (réalisé par Kertetz), film de l'épopée napoléonienne, s'est prêté aussi à bien des fastes de mise en scène. Albert Bassermann y tient le rôle de l'empereur ; — *Danton, Paganini, Marie-Antoinette*, ont permis respectivement à Jannings Conradt Veidt et Diana Karenne des créations qui compteront parmi leurs plus belles ; — *Hélène de Troie*, grande fresque de la Grèce antique ; — *Le Comte d'Essex* (avec Eva May et Eugen Klöpfer) ; — *Aroun-al-Raschid; Cristophe Colomb* (avec Albert Bassermann) ; *Hamlet* (avec Asta Nielsen, l'incomparable) que l'on s'est attaché à réaliser, non pas d'après la tradition shakespearienne, mais bien à la source même de l'histoire, d'après la chronique du danois Saxo Grammaticus ; *Le Marchand de Venise*, d'après Shakespeare (avec Henny Porten et Werner Krause) ;



Fredericus Rex *est une étude du militarisme allemand. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le réalisateur ait cherché à rendre avec tant de précision le fameux pas de l'oie.*

Une scène curieuse de L'Abime.

Un magnifique décor naturel du Marchand de Venise *réalisé par Peter Paul Felner.*

Le Golem ; Fredericus Rex, qui fut tourné dans le palais de Potsdam même et où Otto Gebuhr a campé, avec beaucoup d'autorité, le personnage de Frédéric Ier. Ce film provoqua des troubles violents à Berlin, entre démocrates et monarchistes. Cserépy en a dirigé la réalisation. *Le Favori de la Reine ; Monna Vanna* (édité en France par les Établissements Gaumont) ; *Samson ; Triboulet ; Les Trois Femmes de Don Juan ; La Marquise de Clairemont ; La Fille des Brigadiers ; Cagliostro ; Comtesse Julie* (avec Asta Nielsen) et *I. N. R. I.* réalisé par Robert Wiene, avec Grégorij Chmara (Christ), Asta Nielsen (Marie-Madeleine), Henny Porten (Marie), Werner Krause (Ponce-Pilate), Alexander Granach (Judas), Emanuel Reicher (Kaïphe). Robert Wiene qui, dans *Caligari*, avait essayé d'exprimer, en employant une nouvelle forme, ce qui se cache derrière la réalité, s'est au contraire imposé dans *I. N. R. I.* de représenter la réalité des faits historiques, tout en les humanisant. Il a su trouver une forme si simple que rien ne semble joué, répété, appris, tout en conservant cette ligne d'élévation spirituelle qui caractérise le drame du Christ. Robert Wiene expose le problème de l'humanité et il nous montre, en des tableaux grandioses et simples, le grand but auquel tous les hommes doivent aspirer : « La paix sur la terre. »

***

Les adaptations d'œuvres littéraires ou théâtrales remarquables ont aussi tenté les Allemands avec : *Le Paradis des Dames*, de Zola; *L'Idiot*, de Dostojewsky; *Adieu*, de Balzac, avec Dary Holm ; *Hedda Gabler*, d'Ibsen ; *Fantôme* et *L'Assomption d'Hannele Mattern*, de Gérardt Hauptmann ; *Résurrection* et *Anna Karénine*, de Tolstoï ; *Humiliés et Offensés* (avec Wladimir Gaidarow et Olga Gszovskaja), *Les Frères Karamasow* (avec Jannings, Krause et Veidt), de Dostojewsky ; *La Vie de Bohême* (avec Maria Jacobini), d'après Murger ; *Les Diaboliques*, de Barbey d'Aurevilly ; *La Puissance des Ténèbres*, d'après Tolstoï, réalisé par Konrad Wiene (frère de Robert Wiene), film populaire à l'action agitée, passionnée, aux grandes lignes lourdes comme un bois gravé, et dont s'exhale comme une odeur des champs fertiles et des landes fouettées par le vent. L'interprétation a été confiée à la troupe russe du Théâtre Stanislawsky, qui interprète ce film avec une unité parfaite. Les décors expressionnistes sont signés du célèbre peintre russe Andrej Andrejew. *Crime et Châtiment*, de Dostojewsky a été prétexte à une suite d'images qui compteront parmi les plus belles et les plus émouvantes. Réalisé par Robert Wiene (décors d'Andrejeff), ce film est interprété par la troupe Stanislawsky, dont se détache particulièrement Grégorij Chmara qui a fait là sa création la plus intense et la plus poignante. C'est un acteur de la lignée des Mosjoukine, des Séverin Mars, des Barrymore. La force dramatique des scènes de *Crime et Châtiment* n'a pas sa pareille dans aucune littérature, grâce à la sincérité et à la profondeur des sentiments humains analysés par l'auteur. Ceux qui ont lu le roman peuvent se rendre compte de l'ampleur que donnent les images à cette puissante étude psychologique, où sont analysées les tortures de l'âme et la rédemption d'un criminel

Un personnage d'I. N. R. I. film réalisé par l'auteur de Caligari, Robert Wiene.

Emanuel Reicher dans le rôle de Kaïphe d'I. N. R. I.

***

Classons en une troisième catégorie les films divers. Au tout premier rang se place *L'Abîme*, réalisé par Ludwig Wolf. L'étonnante Asta Nielsen y fait sa rentrée, après une longue absence du studio. Elle incarne ici, avec une âpre acuité de composition, une femme qui déchoit. Il faut la voir à la fin du film : femme vieillie, épave flétrie, rebut de l'humanité, tombée dans l'avilissement le plus abject, livrée au désespoir sans issue. La souffrance humaine, dont elle nous offre une poignante matérialisation, nous est rarement apparue aussi cruellement. *Mascarade, Tatjana, Quarantaine* (avec Helena Makowska) ; *Fenion* (avec Otto Gebuhr); *L'Ancienne Loi* (film de mœurs juives) ; *Les Effluves du Printemps* (avec Diana Karenne) ; *Pagodes ; Souper de Milliardaire ; La Blonde Geisha ; Madeleine* (avec Rita Jende) ; *Les Mondes Engloutis* (avec Rita Jende), splendide marine ; *Sauvagerie* (très beau film de fauves) ; *Explosion*. D' *Mabuse* (réalisé par F. Lang). Enfin *Le Montreur d'Ombres*, réalisé par Arthur Robinson et Albin Grau, avec l'interprétation de Ruth Weiher, Fritz Körtner et Alexander Granach, est un film des plus curieux. Tout y est étrange et puissamment dramatique. Il sera édité par Pathé-Consortium et je ne crois pas me tromper en lui prédisant une carrière dépassant celle de *Caligari* en durée et en résultats.

***

Comme on a pu s'en rendre compte par cette énumération assez incomplète de la production récente, le film allemand n'est pas un mythe, il existe réellement. Le mépriser et le combattre plus longtemps ne serait pas habile. L'avenir du cinéma est dans la production et l'édition internationales, dans une étroite collaboration de tous les cinégraphistes du monde, à quelque peuple qu'ils appartiennent. Agir autrement serait compromettre le sort de notre merveilleux moyen d'expression, seul langage international compréhensible sous toutes les latitudes. Il nous faut professer une méthode cinématographique nettement échangiste. L'apport cinéma ographique de l'Allemagne n'est pas négligeable, bien au contraire, et c'est de ce côté qu'on doit chercher l'entente qu'on n'a pu établir avec l'Amérique. L'association cinégraphique France-Allemagne n'aura, à mon avis, rien à craindre du monde le jour où elle existera, et d'eux-mêmes les autres pays producteurs de films y adhéreront. Et la France sera à la tête du mouvement du fait de l'avoir dessiné. Qu'on y pense... il est temps.

J. A. ROY.

NOUS APPRENONS QUE..

*** Les décors de *La Chaussée des Géants*, que doit tourner à Vienne M. Boudrioz pour M. René Fernand, sont dessinés par Marco de Gastyne. D'accord avec l'auteur, M. Pierre Benoît, l'action ne sera pas située en Irlande comme dans le roman, mais dans un pays imaginaire, ce qui permettra au metteur en scène de s'étendre davantage sur la question des nations opprimées et de leurs droits à la liberté. La réalisation commencera au milieu de juin ; les extérieurs seront faits aux environs de Vienne, en Dalmatie, et surtout à Raguse. Le film sera édité en France par Aubert.

*** MM. Kéroul et Monca tournent *La Double Existence de Lord Samsey* avec cette interprétation : Mme Jalabert : Mme Astorg ; Jeanne Desclos : Nelly Star ; Geneviève Félix : Geneviève et lord Samsey ; Desjardins : Pierre Millot ; Charley : Farenheit ; Herrmann : André Millot.

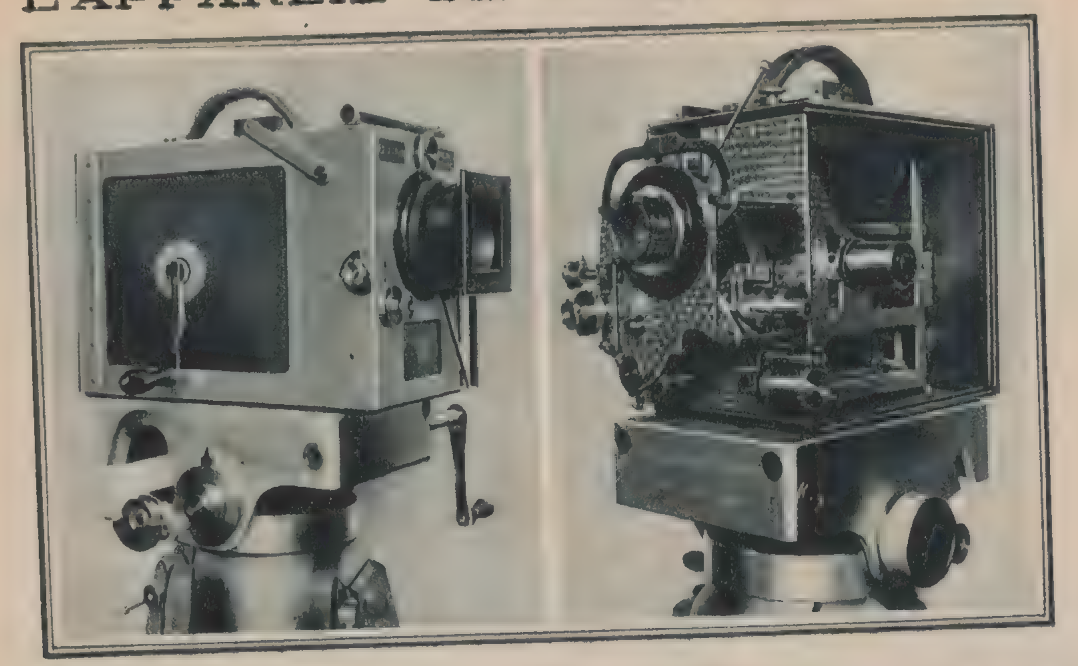
*** *Visages d'Enfants*, le dernier film de Jacques Feyder, n'est plus sous séquestre, un arrangement étant intervenu entre la maison d'édition et les créanciers qui l'avaient fait saisir en garantie.

Le film sortira en public l'hiver prochain, la saison étant trop avancée maintenant pour le présenter avant.

*** M. Gaston Roudès tourne *L'Ombre du Bonheur* qui s'appela d'abord : *L'Atelier* avec l'interprétation suivante : France Dhélia : Colette Vincent ; Constant Rémy : Claude Honorat : Jean Devalde : Silvio de Pedroso ; Léonce Cargue : Joachim ; Régine Dumien : Doudou ; Maggy Delval : Mme de Pedroso ; Simone Mateuil : Christine de Pedro ; et... Joseph Paquin en personne dans le rôle du Grand Couturier. Opérateur : Brès. Extérieurs à Paris.

LES COULISSES SCIENTIFIQUES DU CINÉMA

L'APPAREIL DE PRISE DE VUES



Un Parvo modèle G avec son parasoleil.

Les «entrailles» d'un Parvo, moderne appareil de prise de vues. sur la plate-forme oscillante qui lui permet d'être braqué sous tous les angles.

Nous serions ingrats à l'égard de la science si, dans ce journal où tout est consacré au ciné, nous ne disions pas quelques mots des silencieux mais indispensables auxiliaires de toutes les réalisations cinégraphiques. Notre devoir est de présenter au lecteur quelques-uns de ces précieux collaborateurs.

Nous commencerons aujourd'hui — à tout seigneur tout honneur ! — par présenter le premier aide de nos metteurs en scène : l'appareil de prise de vues, la *camera*, comme disent les Américains.

Presque tous nos lecteurs ont eu l'occasion d'apercevoir, juché sur ses solides trois pattes coulissantes, la traditionnelle boite d'acajou qu'on actionne avec la bien connue petite manivelle au tic-tac de grosse horloge. Peu d'entre eux, probablement, ont eu la chance de voir ouvrir le ventre de ces énigmatiques petites machines réalisatrices de merveilles. On verra ci-dessus une vue de l'intérieur d'un des plus récents et plus pratiques appareils français de prise de vues : l'appareil Parvo.

Sur ce bâti d'aluminium soigneusement poli, que de lentilles, de pignons, de roues dentées, de ressorts, de petits leviers et de commandes diverses ! Cette petite boite carrée, si simple d'aspect, est une véritable usine en miniature. On peut s'imaginer, à la multiplicité et à la délicatesse des organes qui la composent, les soins attentifs qui doivent leur être apportés.

— Quand je me suis occupé de ma femme et de mon appareil, nous confiait un des *as* de la prise de vues, je n'ai plus un moment à moi !

Faut-il le croire?

J. F.

MANDRIN EN AUTO.

Le personnage que vous voyez sur la photo ci-contre n'est autre que Mandrin, fameux chef de brigands qui vécut, de 1724 à 1755. Vous pouvez constater qu'il connaît l'art difficile de mettre en marche une automobile et vous pourriez vous étonner de cette constatation (car l'automobilisme n'était pas encore inventé à l'époque où le fameux chef de bandits s'illustra) si vous ne saviez que la Mandrin en question est l'interprète du ciné-roman d'Arthur Bernède, mis en scène par Henri Fescourt. Vous avez reconnu évidemment Romuald Joubé, le sympathique artiste qui, après avoir tourné, se disposait, à partir avec sa voiture pour se rendre au restaurant où il prenait ses repas pendant qu'on filmait *Mandrin*.

Photo MON CINÉ.

PEG DE MON CŒUR

Film Gaumont (Lœw-Metro) d'après la pièce de Hartley Manners, interprété par Laurette Taylor.

Dans un coin perdu de la vaste Amérique, un vieil Irlandais vivait avec sa fille, Peg, qu'il aimait par-dessus tout et qu'il appelait Peg-de-mon-Cœur. La jeune fille adorait son père et tous deux étaient heureux. Mais un jour, ils reçurent la visite d'un homme d'affaires, M. Hawke, qui leur annonça que M. Kingsworth, frère de l'Irlandais exilé, était mort en laissant toute sa fortune à Peg, à condition que celle-ci soit élevée par sa tante, sœur de son père, qui résidait en Angleterre et devait lui donner une éducation digne de son nouveau rang.

Après bien des hésitations, le père consentit, la mort dans l'âme, à se séparer de sa Peg bien-aimée.

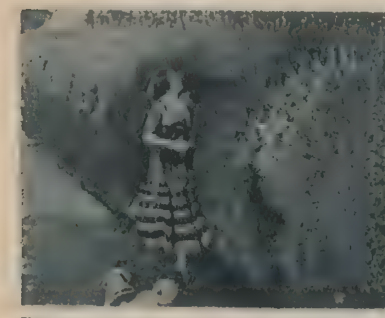
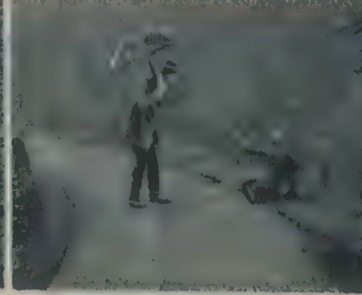
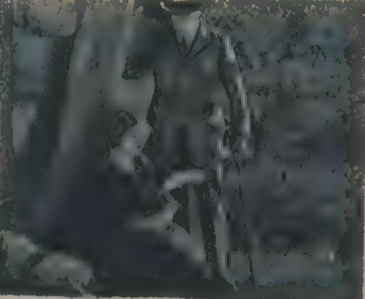
Pendant ce temps, en Angleterre, Mme Walton, tante et future éducatrice de Peg, se lamentait. Elle était ruinée; et comme, pour elle, une seule chose au monde existait : l'argent, elle était désespérée. Son fils Alaric, qui se destinait au barreau quoiqu'il fût absolument incapable de remplir correctement une tâche quelconque, ne pouvait lui être d'aucun secours, il s'offrit pourtant héroïquement à travailler. Cette proposition amusa sa mère et sa sœur Ethel qui savaient à quoi s'en tenir sur ses capacités. La jeune fille n'était pourtant guère en état elle non plus, de venir en aide à sa famille. Ils ignoraient encore le testament de M. Kingsworth.

Peg, bien attristée de quitter son père et le pays auquel elle s'était attachée, mais pourtant contente de voir de nouveaux visages et de vivre une nouvelle vie, s'était mise en route avec M. Hawke. Au moment d'entrer au château des Walton, l'homme d'affaires la pria d'entrer seule et de l'attendre pendant qu'il réglerait certains détails.

Peg, pénétrant au salon, surprit Ethel dans les bras d'un voisin, M. Brend qui, quoique marié, avait déjà proposé plusieurs fois à la jeune fille de vivre avec elle.

La petite Irlandaise se fit naturellement rabrouer par l'orgueilleuse Ethel, vexée d'avoir été surprise, et qui prit Peg pour une nouvelle servante.

La voyageuse fut donc priée d'aller attendre à la cuisine; là, au milieu des domestiques hostiles, elle réussit à nourrir en fraude son chien qu'elle avait voulu absolument amener d'Amérique. Pendant ce temps, Hawke la cherchait vainement au salon. Les Walton apprenaient enfin qu'à l'insu de tout le monde, ils devaient toucher 100 000 francs par an, à condition que la tante donnât une éducation convenable à sa nièce. Ils acceptèrent avec enthousiasme. Mme Walton, indignée que *sa nièce* fût à la cuisine avec les domestiques, s'empressa de la faire venir au salon, où elle fit avec son chien dans les bras, une entrée triomphale.

Peg ne se plut guère, les premiers temps, dans sa nouvelle existence : les toilettes fragiles qu'il lui fallait porter en prenant garde de ne pas les abîmer, les belles manières qu'il lui avait fallu acquérir mais qu'elle ne pouvait se décider à adopter, tout cela l'ennuyait et lui faisait regretter ses robes simples et sa belle liberté de jadis. Par-dessus tout, ce qui l'ennuyait, c'est qu'on l'eût séparée de son chien, trop minable pour être admis dans le salon, alors que le loulou enrubanné d'Ethel y était chez lui. Pourtant, elle avait une consolation : un jeune voisin, Jerry, s'était lié d'amitié avec elle et venait souvent la voir. Ce qui avait surtout séduit Jerry, c'était la gaieté primesautière de la jeune fille, si différente de la morgue stupide des gens parmi lesquels elle vivait; un jour, il l'avait rencontrée dans le parc, par un effroyable orage, cherchant son chien pour le mettre à l'abri, et la bonté de Peg avait fini de lui ouvrir le cœur du jeune homme. Il ne la laissait pas non plus indifférente ; et tous deux faisaient de longues promenades, bavardaient comme de bons amis, mais sans qu'aucun aveu se fût encore échappé de leurs lèvres; pourtant, ils savaient qu'ils s'aimaient.

PEG DE MON CŒUR (Suite et fin.)

Un jour, à la folle hilarité de Peg, Alaric lui demanda sa main. En effet, craignant que la jeune fille qui s'ennuyait chez eux, ne désirât repartir en Amérique, les Walton avaient décidé d'employer ce moyen pour s'assurer définitivement de sa fortune. Dépité, mais content dans le fond de ne pas être uni pour la vie à cette cousine qu'il détestait, Alaric renonça à son dessein. Vers le même temps, le voisin Brend, quoique très intime ami d'Ethel, fit une démarche assez brutale auprès de Peg qui le reçut comme il le méritait. Ce qui n'empêcha pas le misérable de décider Ethel à fuir... avec lui le soir même. Jerry apporta aux Walton des billets pour aller au cirque ; mais ce genre de spectacle n'était pas assez distingué pour eux, ce qui désola Peg, désireuse de voir des acrobates et des animaux savants, car elle n'en avait jamais vu. Sa tante lui ayant refusé avec indignation de la laisser aller dans cette baraque foraine, elle y alla le soir, en cachette, avec Jerry. En rentrant après la séance, quelle ne fut pas sa surprise de se trouver soudain dans l'escalier face à face avec Ethel en tenue de voyage, une valise à la main, qui s'en allait rejoindre Brend.

Peg tenta, par le raisonnement, de s'opposer à la fuite insensée de sa cousine ; mais l'orgueilleuse jeune fille refusait de rien entendre ; en vain, Peg lui démontra que Brend était un misérable qui, non seulement abandonnait sans remords sa femme, mais avait encore tenté de la séduire elle-même. Une potiche renversée par hasard mit fin à la discussion en réveillant tout le monde. Et, aux yeux étonnés de tous, Peg... en costume de voyage et la valise à la main, apparut confuse et consternée. On devine que, pour sauver l'honneur de sa cousine, elle avait consenti à laisser croire à sa propre fuite.

Mais tout cela lui avait décidément donné le dégoût du monde qu'elle fréquentait depuis son arrivée et elle prit la résolution de repartir auprès de son père.

M. Hawke, qui venait prendre des nouvelles de sa protégée, apprit avec peine sa décision. Il essaya de lui démontrer que son avenir était beaucoup plus brillant en Angleterre que parmi les paysans qu'elle voulait aller rejoindre. Rien n'y fit, surtout quand elle sut que les Walton n'avaient consenti à la garder chez eux que parce que sa présence leur rapportait 100 000 francs par an. Ce marchandage décida définitivement de son avenir, elle partirait.

Pourtant Jerry, lui aussi, essaya de la retenir en lui demandant sa main ; mais elle, ignorant qu'il était baron et qu'il possédait une fortune beaucoup plus considérable que la sienne, refusa, le croyant poussé, comme les autres, par l'intérêt. Et, devant les Walton consternés et Jerry sincèrement désolé, elle prit avec M. Hawke la voiture qui devait la ramener au bateau partant pour l'Amérique. Le cœur gros, malgré tout, de quitter à jamais son cher Jerry, elle s'embarqua. Aussitôt arrivée, elle reprit, mais avec moins d'entrain que jadis, sa vie simple auprès de son père.

Pourtant, elle était triste ; et quelquefois, parlant de son récent passé avec son père, elle regrettait sa décision ; le bon vieillard la consolait de son mieux : « Peg de mon cœur, si ce jeune homme t'aimait vraiment, il saurait bien te retrouver, même si tu avais fui au bout du monde. »

Elle le souhaitait de tout son cœur, mais n'osait l'espérer. Un jour, à l'improviste, le miracle se produisit : Jerry, après l'avoir longtemps cherchée, se présenta soudain devant elle. Les explications ne furent pas longues ; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, tandis que le père, discret et ému, s'esquivait doucement.

Dans l'usine à films à propos de AMES A VENDRE

Eleanor Boardman.

Frank Mayo, Richard Dix, Eleanor Boardman et Lew Cody.

A gauche: *La grande scène de nuit.*

Nous avons publié dans Mon Ciné, LE PAYS DES CENT MILLE ESPOIRS *qui est une peinture exacte de la vie des studios français.*

A Paris, vient de passer récemment un film intitulé Ames à vendre *qui est une description assez dramatique de la vie des studios américains. C'est surtout une histoire romanesque, cependant le côté documentaire est pittoresque.*

Notre collaborateur Boisyvon qui est l'auteur du Pays des Cent Mille Espoirs *va nous parler de* Ames à vendre.

On ne sait guère pourquoi l'on réussit au cinéma. Il semble que ce soit une chance. Parmi les vingt ou trente mille espoirs qui assiègent tous les studios du monde, la destinée tire tout à coup de la foule un être humain qu'elle a peut-être choisi les yeux fermés et l'amène devant l'objectif, au premier plan.

Tant mieux pour lui. Mais faut-il seulement rendre grâces à la destinée? Faut-il glorifier le hasard comme un diable bourru et bon qui a parfois des lubies heureuses?

Je ne sais. Essayons d'abord d'y voir clair dans ce film *Ames à vendre* qui prétend nous donner une image exacte des studios américains d'Hollywood.

Eleanor Boardman est l'étoile du film *Ames à vendre*. Qu'est-ce qu'Eleanor Boardman et comment vint-elle au studio?

Eleanor Boardman fut artiste de théâtre et ne gagna pas une fortune sur les planches qu'illumine la rampe.

De plus, au moment où elle espérait conquérir une petite vedette, elle eut le malheur de perdre sa voix.

Elle en fut enchantée. Elle avait enfin une raison sérieuse pour aborder le studio et lorsqu'on lui demandait :

— Mais qui vous pousse à faire du cinéma?

Elle répondait avec beaucoup de douceur :

— Il le faut bien, je suis artiste et je ne puis plus parler.

Eleanor Boardman alla donc frapper aux portes des studios qui ne s'ouvrirent pas.

Un jour, on la présenta à un écrivain, à un journaliste, pour être plus précis, qui consentit à la regarder plus de cinq secondes, — les journalistes sont très occupés en Amérique — et qui lui dit :

— Oui, vous êtes vraiment bien et je consens à faire quelque chose pour vous. Mais je ne puis faire grand chose, mon influence est mesurée. Je puis, pour vous, ouvrir la grande porte du studio, mais je vous laisserai dans l'antichambre. Une fois là, vous vous débrouillerez.

— Faites-moi entrer dans l'antichambre, répondit la jeune femme.

Elle y entra et quand elle fut debout contre la porte matelassée (il n'y a pas de banquette dans les antichambres des studios américains) elle ne se mit pas, comme tant d'autres, à rêver de limousines, de colliers de perles et de parcs avec des statues et un jet d'eau, c'est pourquoi, lorsque le « castring director » (celui qui fait les engagements) l'appela, il trouva en face de lui une jeune artiste d'apparence modeste qui ne chercha pas à lui en imposer.

Il la regarda des pieds à la tête et grommela :

Une scène de cirque.

En haut : *Richard Dix, Eleanor Boardman et Frank Mayo.*

A droite : *La prise de vues d'une prise de vues. A droite ceux qui prirent réellement le film.*

Comment on règle une scène d'amour.

En haut : *Eleanor Boardman en grande tenue.*

— On m'a dit vrai, vous êtes bien. Revenez demain à neuf heures pour un bout d'essai.

Le bout d'essai fut un désastre. Mais il y a des bonnes âmes dans les studios américains comme dans les studios français. On donna à Eleanor Boardman une autre chance. On refit le bout d'essai dans une autre lumière. Il enchanta tout le monde et on commença à parler de vedette.

Le reste de la carrière d'Eleanor Boardman ne vaut pas la peine d'être conté. C'est la carrière de toutes les artistes qui ont réussi à prendre pied dans les studios : grands rôles, petits rôles, demi-grands rôles ou grands petits rôles... tout cela se mélange et je suis incapable de me rappeler ce qu'elle a tourné avant *Ames à vendre*.

Mais je vois dans l'épreuve de l'essai doublé la marque très nette de la fatalité. Si l'on s'en était tenu au premier essai, Eleanor Boardman aurait repris sa place dans les rangs des extras. Elle avait sans doute au front le signe de la chance. Je l'en félicite.

***

L'histoire de Rupert Hughes : *Ames à vendre* entreprend donc de nous dépeindre les studios américains.

C'est, comme dit la brochure explicative, un « document humain. »

Nous entrons donc dans le studio, dans *un* studio, et nous assistons aux mystères de la prise de vues, mystères arrangés pour la circonstance, mais nous en apprenons assez pour savoir comment se construit un décor, de quelle façon on « équipe » une lampe à arc et comment on engage une artiste jeune et jolie.

Cela, c'est la partie documentaire dans la machinerie et dans l'organisation.

Le documentaire humain est un peu plus apprivoisé, si j'ose dire. Il est surtout arrangé pour nous présenter une grande variété de types et de cas exceptionnels, et cela le rend pittoresque et intéressant.

On y voit paraître les jalousies et les rivalités du studio, les ambitions cachées parfois sous les dehors de la diplomatie, parfois violentes et nues.

Le metteur en scène nous montre des artistes pleurant leurs espoirs perdus et déplorant leurs fautes.

Il est bien rare pourtant qu'un artiste déplore une faute qu'il a commise. Il préfère la mettre au compte d'un autre, mais tout est possible.

Par ci, par là, nous découvrons une leçon de technique qui ne rompt pas l'action.

— Faites naître votre émotion, dit le metteur en scène, c'est votre âme que l'appareil de prise de vues photographie, ce n'est pas votre visage.

Ce sont là des choses, en effet, que disent tous les metteurs en scène du monde au novice embarrassé qui essaie de tirailler dans tous les sens les muscles de son visage, mais combien en est-il qui le comprennent? Très intelligemment, cette difficulté nous est montrée par des premiers plans curieux où nous voyons un artiste qui n'arrive pas à exprimer parce qu'il ne sait pas « penser. »

Les tableaux qui sont, à mon avis, les plus instructifs, sont ceux où Charlie Chaplin, le maître de la composition cinématographique, nous apparaît au travail.

Charlie Chaplin est un admirable animateur. Il sait « faire rendre » un jeu de scène ou une expression. Il voit ce qu'il peut demander à un interprète. Il le « monte » peu à peu et c'est lui-même qui joue dans l'acteur qu'il tient sous ses yeux.

Les drames, petits et grands, sont évoqués. Le « sunlight » qui s'écroule, le souvenir d'une chute d'avion, la douleur d'une vedette que la faveur du public a quittée.

Rien, en un mot, ne semble oublié. Il semble, au contraire, qu'on en a trop mis. On a accumulé les joies, les ennuis, les tourments, les peines, les satisfactions, les douleurs. Il eût peut-être mieux valu choisir.

Ce film avait, dit-on, une intention de propagande. Il devait nous montrer que la vie d'Hollywood, et, par conséquent, la vie du cinéma en général, était une vie de travail opiniâtre et qui n'était aimable qu'en apparence.

Mais qui donc en doute? Tous ceux et toutes celles qui viennent au cinéma ne sont pas tentés par la vie facile et la gloire sans lutte. Au contraire, ce qui les attire, c'est l'imprévu, la fièvre et les aventures et *Ames à vendre* ne peut que les séduire, puisque le film intéressant est bourré d'incidents étonnants et inaccoutumés.

Mais que ceux qui ne seraient pas découragés du cinéma réfléchissent avant de tenter leur chance. Ce ne sont pas les aventures extraordinaires, les accidents exceptionnels, les luttes glorieuses qui sont insupportables. Tout cela est imprévu et l'on n'y pense guère. Ce qui lasse le plus, ce sont les petits ennuis quotidiens les blessures légères qu'on ne mentionne pas dans *Ames à vendre* parce qu'elles ne sont pas assez dramatiques pour faire un sujet de film. Le plus désolant de la vie du studio, ce n'est pas son agitation, c'est la plupart du temps sa platitude et sa banalité.

BOISYVON.

ENTRE DIEU ET LE DIABLE !

Ceux de nos abonnés qui ont été au studio Levinsky lors de la visite organisée par *Mon Ciné* reconnaîtront assurément le personnage qui se trouve sur cette photo en blouse blanche. C'est l'excellent metteur en scène Raymond Bernard qui règle une scène de son grand film historique *Le Miracle des Loups*. Il indique à deux artistes la façon de jouer et ces deux artistes symbolisent Dieu et le diable. On se rend compte que Raymond Bernard n'avait guère peur du dernier, puisqu'il se permettait de lui donner une leçon. C'est Préjean, dont nous parlons d'autre part, qui personnifie le diable.

Résumé des chapitres précédents. — *La mère de Rosita vient demander au roi que sa fille soit pourvue d'un titre nobiliaire, afin qu'elle impose le respect aux domestiques de la résidence royale où Rosita demeure maintenant avec sa famille. Le roi, qui vient de lire la lettre du comte de Alcala où celui-ci lui demande d'être fusillé au lieu d'être pendu, décide de faire Rosita comtesse à peu de frais.*

CHAPITRE VIII

Le premier ministre se rendit à la prison de Séville pourvu d'une mission secrète.

Il demanda qu'on le mît en présence du comte de Alcala et on le conduisit jusqu'à la cellule où Don Diego attendait qu'on le fixât sur son sort, puis le ministre voulut qu'on le laissât seul avec le prisonnier.

Don Diego s'était levé et Hirrias le salua courtoisement, puis, sans préambule, exposa l'objet de sa visite.

— Sa Majesté, dit-il, veut bien consentir à ce que vous soyez fusillé.

Le comte s'inclina.

— Mais, reprit le ministre, à une condition. C'est que le jour même de votre exécution, vous épousiez une dame dont l'identité vous restera inconnue.

Le gentilhomme demanda au señor Hirrias d'avoir l'obligeance de lui répéter cette proposition et lorsqu'il vit qu'il avait parfaitement compris du premier coup, il se mit à rire.

— Etrange pacte, dit-il, Sa Majesté ne consent donc pas à me laisser mourir célibataire?

Hirrias, bouche close, fit un geste de la main, montrant qu'il n'avait pas la permission de commenter les désirs du roi.

— Vous serez voilés l'un et l'autre, devant l'autel, dit-il simplement, et il vous sera interdit de chercher à voir le visage de votre femme et de lui montrer le vôtre. Acceptez-vous?

Don Diego se montra fort gracieux.

— Avec plaisir, dit-il, si ma femme était laide, ça m'ennuierait ; si elle était belle, je la regretterais ; il vaut mieux rester dans le doute. Veuillez dire à Sa Majesté que je la remercie de me laisser mourir en gentilhomme.

***

Le même jour, dans la cathédrale, le comte et Rosita, voilés tous deux, étaient mis en présence l'un de l'autre.

Ce fut une curieuse cérémonie. Le ministre servait de témoin à Rosita, le gouverneur de la prison était le témoin de Don Diego et il n'y avait point d'autres spectateurs dans l'immense cathédrale sonore dont les voûtes répercutaient curieusement le plain-chant de la maîtrise.

Ce fut une curieuse cérémonie.

Car l'ordre du roi avait été qu'on fit un mariage grandiose et l'archevêque lui-même officiait.

Malgré qu'elle en eût, Rosita s'était prêtée sans récrimination à cette lugubre cérémonie. Les yeux bandés, elle se mit à genoux tandis que sa main cherchait à côté d'elle la main de ce fiancé, de ce mari qu'elle ne connaîtrait jamais, car on lui avait fait part du désir du roi.

Mais si elle obéissait, résignée et satisfaite, en apparence, Rosita n'en avait pas moins son idée.

Son plan était de ne point se laisser marier sans connaître son époux. Au fond de son cœur, un étrange pressentiment l'avertissait de se méfier. Ce prisonnier qui devait mourir en lui donnant un titre n'était-il point le jeune homme qui avait tenté de la délivrer?

Rassurée jusqu'à ce moment par l'assurance qu'il lui avait donnée l'avant-veille de sortir rapidement de prison, elle doutait maintenant, sans pouvoir cependant établir sa défiance sur des raisons sérieuses.

Elle savait que les nobles possédaient des privilèges dont elle ignorait cependant la portée et la valeur, mais elle avait appris à connaître l'autorité des grands. La loi implacable du roi lui paraissait infiniment moins rassurante qu'auparavant.

Cependant Rosita ne put rien voir à travers le bandeau qui lui cachait les yeux et, serrée de près par son témoin, qui était plutôt son garde, elle ne put faire un mouvement avant d'être agenouillée devant l'autel.

Sa main frémissait dans la main du comte ; comment savoir? Comment pourrait-elle identifier l'homme qui se tenait à genoux à ses côtés?

Elle eut soudain une idée.

Dans la main qui les pressait, les doigts de Rosita étaient relativement libres.

Elle les appuya contre la paume du condamné à mort, essayant de lui faire comprendre qu'elle voulait ainsi lui communiquer un message.

Et alors, elle tenta de rythmer dans la main la chanson qu'elle avait improvisée et que le comte avait entendue sur la place publique.

Par de petites pressions, elle établit ainsi la cadence de sa chanson, comme quelqu'un qui tapote un air sur les vitres :

Ta, ta, ta... ta, ta...
Ta... ta, ta... ta, ta...

Et cela correspondait aux deux premières phrases :

Je connais... un roi
Qui... remplit,.. d'effroi.

Ce fut peut-être une illusion, mais il parut à Rosita que la main de l'homme tremblait. Il serra plus fort et la petite chanteuse des rues ne put pousser plus loin sa communication.

L'évêque, d'ailleurs, prononçait en ce moment les paroles sacramentelles et Rosita fut bientôt unie par les liens indissolubles du mariage, tandis que l'hymne d'allégresse de la maîtrise montait à pleine voix vers le ciel.

Rosita et son mari se relevèrent et revinrent dans la nef sans s'être lâché la main.

Fréquemment le roi regardait au dehors.

Au bout de quelques pas, on les fit arrêter et Rosita sentit qu'on essayait de dénouer leur étreinte.

Alors, aussitôt, elle arracha le bandeau qui lui couvrait les yeux et, avant qu'on eût pu l'en empêcher, avait dévoilé le visage de son mari.

— Vous, s'écria-t-elle, vous! et sa voix avait tant d'éclat que les chants s'interrompirent.

Le ministre la tira de son côté, tandis que des soldats s'assuraient du comte et lui liaient de nouveau les mains. Rosita vit le comte entraîné vers la sacristie et il n'eut que le temps de lui crier :

— Dieu vous bénisse, Rosita, je meurs heureux !

Mais Rosita n'écoutait plus. Empoignant le bras du ministre avec tant de violence qu'Hirrias poussa un cri de douleur, elle courut vers la sortie.

— Chez le roi, dit-elle, chez le roi tout de suite.

Et elle commanda elle-même les valets du carrosse qui partit aussitôt vers le palais.

* * *

Le roi jouait aux cartes avec la reine et s'ennuyait fort. Ce n'était point un des plaisirs qu'il s'était promis.

Une partie d'Hombre ne valait pas une partie de main chaude lorsque les mains étaient jolies, et Don Carlos bâillait.

La table de jeu était placée près de la fenêtre et, fréquemment, le roi regardait au dehors, cherchant à se distraire en regardant aller et venir les gens de sa maison militaire et le soleil chaud écraser déjà de tout son poids la jeune verdure.

Tout à coup, il parut s'intéresser vivement à une scène du dehors.

Il se leva à demi de son fauteuil, laissant tomber les cartes sur la table.

— Qu'y a-t-il donc, señor? demanda la reine, vous semblez inquiet.

Le roi venait d'apercevoir le carrosse de son premier ministre tourner le taillis des orangers et, par la portière sans rideaux, il avait vu le visage de Rosita.

— Hirrias m'apporte des nouvelles d'une haute importance, señora, dit-il, souffrez que je vous quitte une minute pour le recevoir en mon privé.

Il sortit et gagna son cabinet, juste au moment où Rosita y faisait son entrée, une Rosita affolée, la toilette

en désordre, la mantille rejetée en arrière, les yeux suppliants.

— Señor, dit-elle, señor, sauvez-le, il ne doit point mourir parce qu'il a tiré l'épée pour me défendre.

Le roi tentait de la relever, car elle s'était jetée à ses genoux, mais Rosita se traînait sur le sol, pleurant toutes les larmes de son cœur.

Et ni l'un ni l'autre ne virent à ce moment une ombre qui passait devant la fenêtre ouverte. La reine s'était levée sitôt après le roi. Elle avait vu Rosita entrer en courant dans le palais, suivie du ministre qui, de son bras, ordonnait qu'on lui laissât libre passage.

Alors, sachant que le roi allait recevoir la jeune fille dans le cabinet qui donnait sur la galerie, elle avait suivi cette galerie, et de l'angle du balcon où elle s'était cachée, elle pouvait entendre tout ce qui se disait dans le cabinet royal.

Rosita, sur l'invitation tendre du roi, avait enfin consenti à se lever, mais debout, les mains jointes, elle continuait de supplier.

Le roi semblait très ferme dans son refus de faire grâce.

— La loi exige sa mort, dit-il.

Rosita poussa un cri qui causa quelque émotion au roi, car il alla écouter près de la porte et il l'ouvrit brusquement, afin de savoir si, par hasard, la reine ne se trouvait pas dans les environs.

Les couloirs privés étaient déserts et le roi ne pouvait se douter qu'il était espionné par la fenêtre.

Il revint près de la jeune fille et le désespoir de Rosita ne lui fit pas pitié, au contraire, un sentiment de jalousie très aigu tordait son cœur.

Il savait bien que son pouvoir sur ses sujets était à peu près illimité et que la jalousie ne devait pas être prise en considération par un homme qui peut, d'un trait de plume, se débarrasser de ses adversaires.

Mais le fait n'en existait pas moins. Il comprit que si Rosita disputait aussi âprement la vie du comte, c'est qu'elle l'aimait et il ne pouvait le supporter.

Habitué à régner en maître absolu, à ne jamais voir son autorité discutée, il n'admettait point qu'on lui tînt tête aussi désespérément.

— Il mourra, dit-il, la loi l'exige.

Alors Rosita cessa de supplier. Se redressant soudain, elle arracha les bijoux que le roi lui avait fait tenir, son collier, ses bagues, tout cela fut jeté à terre avec violence, et lorsqu'elle eut ainsi soulagé son cœur, elle courut vers la porte.

— Eh bien ! s'exclama-t-elle, menaçante, vous ne me reverrez jamais. Adieu !

Et ce fut le roi qui eut peur.

Hâtivement, craignant qu'elle ne disparût pour toujours, ce fut lui qui alla la reprendre et la retenant de force par le poignet, il lui murmura, très vite :

— Viens, viens, sa vie sera épargnée, mais tais-toi...

Un projet hardi naissait dans son cerveau. Un moyen de conquérir peut-être Rosita et en même temps d'exercer sa vengeance.

— Viens, dit-il à Rosita, et il la tirait vers la table ; je cherche, tu vois, je cherche, je suis... un bon roi, mais je ne suis pas au-dessus des lois...

Il s'appuya sur son fauteuil.

— J'ai lu je ne sais où qu'un prince italien, dans un cas à peu près semblable, ordonna un simulacre d'exécution... Chut, ne dis rien, je cherche... oui, je me rappelle... On conduisit le condamné au poteau, mais les fusils n'étaient pas chargés.

— Je ne comprends pas ! hasarda Rosita.

— Chut... tais-toi, te dis-je. J'ai trouvé.

Le roi s'assit. Il atteignit sa plume et traça quelques mots sur une grande feuille qui portait le sceau royal.

— Voilà, murmura-t-il... c'est tout simple... regarde. Ceci est un ordre confidentiel au gouverneur de la prison... tout à fait comme dans l'histoire du prince italien. Tu vas le lui porter toi-même, en même temps tu te rendras auprès du prisonnier et tu le préviendras que demain matin, il sera amené devant le peloton des soldats... Allons, ne tremble pas... Sais-tu lire?

— Un peu, dit Rosita.

— Alors, tu peux voir que je ne trompe pas, j'écris de ne point charger les fusils à balle. Dis à ton protégé qu'il simule la mort dès qu'il entendra la salve.

— Oui, oui, fit Rosita haletante, pressez-vous...

— ... Et c'est toi qui le ressusciteras. Voilà l'ordre.

Rosita s'en saisit, baisa la main du roi et partit, mais à la porte elle s'arrêta un instant pour reprendre les bijoux qu'elle avait jetés. Elle était femme.

Dès qu'il l'eut entendu s'éloigner, le roi revint à sa table et eut un rire mauvais.

— Quelle ironie du sort, murmura-t-il, moi... lui faire épouser l'homme qu'elle aime ! Allons donc ! ce serait stupide !

Et prenant une seconde feuille de papier, il écrivit ces mots avec la plume encore humide de l'encre qui venait d'accorder la grâce :

« Nous avons accordé à Rosita, comtesse d'Alcala, un ordre pour le simulacre d'exécution de son mari Don Diego. Nous annulons cet ordre. L'exécution doit avoir lieu demain matin. »

Et lorsqu'il eut signé, il appela son premier ministre pour qu'il se rendît lui-même à la prison.

(A suivre.)

MONTCHANIN

Il traça quelques mots sur une grande feuille qui portait le sceau royal.

nos échos

EN FAMILLE

Jack Pickford, le frère de Mary Pickford, tournait récemment *La Vallée du Loup*, film qui sera peut-être édité prochainement en France. Comme il ne quitte guère le studio, sa femme Marilyn Miller vient souvent lui rendre visite dans la journée. La photo ci-contre le représente en costume de travail, encadré de sa femme (à gauche) et de sa mère, Mme Charlotte Pickford (à droite).

En famille.

UN OURS MAL LÉCHÉ.

Lorsque Jaque Catelain tourna au studio d'Epinay les intérieurs de *La Baraque des Monstres*, il eut recours à la figuration de... quelques fauves appartenant à une ménagerie. Le nouveau film de Jaque Catelain se déroule, comme nous l'avons déjà dit, dans un milieu de forains. Il fallait donc, pour donner de la couleur locale, faire tourner des lions, des singes, des ours. L'un de ces ours apparaissait à plusieurs reprises, notamment dans les scènes si importantes de la parade. Le plantigrade assez énervé par la musique... foraine et aussi par les lueurs des lampes, donna souvent des signes d'impatience. Un jour il était tenu en scène par Le Tarare, le sympathique nain que nos lecteurs connaissent bien. Il se dressa tout à coup, et posa les pattes de devant sur les épaules de l'artiste. Or, l'animal pesait la bagatelle de 150 kilos. Le Tarare s'arcbouta tant bien que mal sur ses petites jambes, mais partit en arrière. Sa Majesté Martin voulut jouer avec le nain et le mordit *gentiment* au bras. Le Tarare ne put réprimer un cri de douleur. Fort heureusement il en fut quitte pour un énorme bleu. Quelques instants plus tard, une jeune artiste Mlle Kiki, lui ayant adressé des paroles « aimables », l'ours se mit à sa poursuite à la grande joie des autres figurants. On eut toutes les peines du monde à rattraper cet ours mal léché, qui, s'il continue, ne fera jamais plus de cinéma et n'aura même pas la ressource d'écrire à Sylvio Pelliculo pour lui demander de le recommander à un metteur en scène.

LES REPRÉSENTATIONS SPÉCIALES.

Il n'est pas trop tard pour parler des incidents tumultueux qui empêchèrent la présentation spéciale du *Cousin Pons*, le beau film tiré de l'œuvre de Balzac par Jacques Robert. On sait que cette présentation ne put avoir lieu parce que la salle étant envahie par les invités et les non invités, des directeurs de cinémas et des journalistes ne trouvèrent pas de place. On cria beaucoup ce jour-là et les nombreux « discours » qui furent prononcés pour calmer le public ne réussirent qu'à l'énerver davantage. *Mon Ciné* qui a depuis longtemps pris parti dans cette question des présentations spéciales, estime que le public non professionnel de cette réunion, n'était pas dans son tort, puisqu'il avait reçu des invitations régulières. Les seuls responsables en cette affaire étaient les organisateurs qui avaient lancé beaucoup plus d'invitations que la salle ne contenait de places. Nous avons déjà réclamé des places numérotées pour les ayants droit et toujours les mêmes. Nous persistons à penser que la solution du problème ne réside que là. La distribution des places étant faite aux personnes que leur métier oblige à assister aux présentations, on n'aurait plus qu'à disposer des places restant libres et on ne ferait pas de mécontents. Quelques mots pour finir : un personnage qui se prétendait artiste et dont le visage n'était cependant connu d'aucun des professionnels présents, criait sur tous les tons : « Que la presse sorte ! C'est le public qui fait le succès des films et des artistes et non pas les journaux ! » Nous prions ce manifestant de nous faire connaître son nom. Puisqu'il estime que les journaux cinématographiques ne peuvent lui servir à rien, nous nous ferons un plaisir de lui être agréable en prenant l'engagement solennel de ne plus jamais parler de lui.

LES ANIMAUX ET LA LUMIÈRE.

Vous n'avez pas été sans remarquer que les chiens, et en général, tous les animaux filmés, semblaient très incommodés par la lueur des lampes et projecteurs de studio. Il n'est pas rare de voir en effet des chiens fermer les yeux. Les lions sont particulièrement sensibles aux effets redoutables de la lumière excessive nécessaire aux prises de vues. On a observé des fauves qui souffraient des yeux pendant plus d'une semaine. Quant aux singes, ils manifestent d'abord une sorte d'ahurissement, puis ils semblent fort énervés et se livrent à des gesticulations effrénées que certains pourraient prendre pour de la joie, mais qui ne sont en réalité que des symptômes de mécontentement. Les chevaux paraissent résister, mais il ne faut pas les exposer trop longtemps aux lampes, car ils ne tardent pas à souffrir eux aussi et se mettent à ruer. Quelquefois, pris d'une sorte de folle terreur, ils s'échappent et se précipiteraient sur n'importe quel obstacle. Les chiens se résignent, mais n'en souffrent pas moins. Ils imitent en cela les artistes qui se contentent de se plaindre et qui, bravant la douleur, tournent de leur mieux. Mais quand donc se décidera-t-on à créer des laboratoires pour étudier les effets nocifs de la lumière et trouver enfin les moyens de préserver les yeux des interprètes de l'art muet ?

LE DOMAINE DES POUPÉES

Mon Ciné a déjà parlé des films de Starevitch qui sont charmants. On sait que le metteur en scène obtient des effets merveilleux avec des poupées qu'il confectionne lui-même et qu'il filme. Il habite Joinville-le-Pont une délicieuse maison qui confine au studio Levinsky et où il a en réserve des centaines de poupées et d'animaux articulés. C'est le véritable domaine des poupées. M. Starevitch a une réelle affection pour sa troupe qu'il vit naître et qui lui donna beaucoup de mal. Heureusement que le succès a récompensé les efforts de ce grand travailleur. Ses films ont été trouvés si originaux qu'ils ont été achetés dans plusieurs pays. Aussi, le nombre des poupées augmente-t-il de jour en jour. Si cela continue, M. Starevitch va pouvoir entreprendre des films à grande figuration.

UN WAGON-CINÉMA

Sur la ligne Edimbourg-Londres, circule un wagon-cinéma qui est attaché à certains trains. Les voyageurs peuvent assister à la projection de films intéressants, pendant la durée de leur voyage. Nous signalons cette initiative aux compagnies de chemins de fer françaises.

LE SPECTATEUR IDÉAL

Monsieur, me dit ce lecteur, vous adressez tout le temps des reproches et des critiques aux spectateurs. Vous devriez rédiger le code du parfait spectateur.

— Monsieur, répondis-je, je n'ai jamais posé ma candidature à l'emploi de député, pas plus qu'à celui de sénateur, et, par conséquent, je ferais un piètre législateur. Je ne me vois pas écrivant le code dont vous parlez.

Je tairai les arguments qu'employa mon interlocuteur. Il insista tant et tant, qu'aujourd'hui, je me décide non pas à écrire le code dont il vient d'être question, mais à examiner rapidement ce que devrait être le spectateur idéal. Mais, au fait, cet oiseau rare existe-t-il?

Je le crois. Il m'arrive parfois de recevoir des lettres empreintes de tellement de bon sens que je me surprends à les relire, ce qui est plutôt rare. Elles émanent tantôt de lectrices, tantôt de lecteurs. On a plaisir à constater, je le dis en passant, que les vrais cinéphiles ne sont pas si rares qu'on pourrait se l'imaginer.

Pour moi, en effet, un spectateur idéal est un cinéphile, et il ne peut en être autrement. J'aurais dû par conséquent parler plutôt du cinéphile idéal. Si je ne l'ai pas fait, c'est que je refuse l'appellation de cinéphile à de nombreuses personnes qui prétendent aimer le cinéma et qui, en réalité, ne le comprennent pas. Dans mon esprit, le qualificatif de cinéphile s'applique à ceux qui ont compris véritablement le cinéma, qui ne commettent pas d'erreurs de jugements, qui apprécient les bons films, qui aiment les artistes pour leur jeu et non exclusivement pour leur physique.

J'estime donc que le cinéphile est par définition un spectateur idéal. Il n'est pas que cela. Il est mieux encore. Mais j'estime aussi que pour parvenir au grade de cinéphile, il convient de briguer d'abord les fonctions de spectateur idéal.

En somme, que doit être un spectateur idéal?

Prenons notre air le plus doctoral et tâchons de définir. Le spectateur idéal, c'est celui qui se rend au cinéma non pas pour s'y endormir, mais pour voir des films. C'est celui qui s'imposera de ne gêner personne et qui se comportera, tout le temps que dure un spectacle, comme quelqu'un de bien élevé. Comment se fait-il qu'il soit nécessaire de dire ces choses?

Passons en revue les griefs que l'on fait valoir contre les mauvais spectateurs de ciné.

Ils font du bruit quand ils arrivent en retard. Ils dérangent tout le monde, empêchent de voir la projection. Ils ne s'excusent pas. Ils font tomber des manteaux, des chapeaux, des sacs à main. Ils rient aux éclats lorsqu'ils provoquent ces petites catastrophes.

Malheur à ceux qui sont absorbés dans la contemplation du film projeté. Qu'ils le veuillent ou non, ils sont contraints d'être distraits quelques secondes. Or, pendant ces quelques secondes, les images et les sous-titres se succèdent sur l'écran, et si l'on cesse de regarder, même dans un laps de temps très court, le film devient souvent incompréhensible.

Je passe sous silence l'installation du spectateur qui arrive en retard. Elle dure parfois longtemps. Si c'est une dame, elle pratique de savantes manœuvres pour ne pas froisser sa fourrure, elle prend ses aises, se relève parfois, masque l'écran à ceux qui se trouvent derrière elle. Si c'est un homme, il veut enlever son pardessus, ou bien ne retrouve plus ses cigarettes. Il se soulève à demi, afin de fouiller ses poches. Il grogne à mi-voix. Sa femme, qui vient de déranger dix personnes, lui adresse à voix haute des observations bien senties :

— Tu es insupportable, Gustave ! Quand donc auras-tu fini de te remuer ainsi? Tu abîmes mon manteau.

— Je cherche mes cigarettes.

— Tu les a laissées sur la cheminée de la salle à manger. Je les ai vues.

— Tu es très forte. Je viens de les retrouver.

— Alors, fume et qu'il n'en soit plus question.

— Oui, mais à présent, je ne retrouve plus mes allumettes.

Ce dialogue se poursuit souvent plusieurs minutes. Je crois qu'il serait inutile de se faire l'historiographe de gens aussi insupportables.

(*A suivre*) Sylvio PELLICULO.

Tissus distendus, affaissés, privés d'une nourriture suffisante.

Plis et bajoues formés par des chairs relâchées faute d'alimentation.

Rides et Pattes d'Oie causées par la dénutrition de la peau.

Muscles flasques ayant besoin d'être nourris et tonifiés

Un Médecin explique la Formation des Rides et autres Marques de l'Age.

Il indique le moyen d'y remédier et de conserver toute l'apparence de la jeunesse.

Le Docteur Grosmand, l'ancien Professeur de Dermatologie bien connu, déclare que les rides et pattes d'oie aussi bien que les plis et bajoues formés par un relâchement des chairs, sont causés par une *dénutrition des tissus dermiques.* Il affirme qu'une peau bien alimentée ne se fane pas et ne se ride jamais. Notre épiderme, explique-t-il, est nourri au moyen de toutes petites veines; avec les années ces veines se rétrécissent, la circulation du sang diminue; les tissus dermiques souffrent ainsi d'une dénutrition graduelle. Il devient alors absolument nécessaire que vous alimentiez votre épiderme *de l'extérieur*, et ce, par une nourriture prédigérée. Pour cela vous ne pouvez faire mieux que de vous servir de la crème Tokalon, car cette crème contient, artificiellement prédigérés, les principes essentiels de la crème fraiche et de l'huile d'olive, et consitue dès lors une véritable nourriture pour la peau.

La crème Tokalon infuse aux tissus une nouvelle vie : elle efface les rides, pattes d'oie et autres marques de l'âge et, en raffermissant les tissus relâchés, redonne bientôt à la peau toute l'apparence de la jeunesse : c'est ainsi que le visage se transforme et s'embellit d'une façon surprenante. Si après un simple essai vous ne constatez pas que votre peau est déjà devenue plus lisse, plus douce et plus blanche, que vous semblez rajeunie de plusieurs années, le prix d'achat vous sera remboursé sur simple demande : un certificat de garantie à cet effet est joint à chaque pot. Vous trouverez la Crème Tokalon dans tous les bons magasins.

Un seul pot.. CRÈME TOKALON vous rajeunira

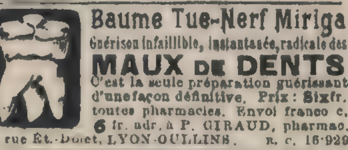
FORCES INCONNUES Avec la *RAYONNANTE*, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à *votre volonté*, même à distance. Demandez à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, PARIS, son livre N° 5 Gratis

ONDULA OPSINA EAU MERVEILLEUSE frise, ondule et gonfle la chevelure en 5 minutes p[r] 8 jours, flacon 4.40. double 7.70 *fco mandat ou timbre contre remboursem[t] 1fr. 50 en plus.* R. OPSINA, 9, r. de Navarre-Paris

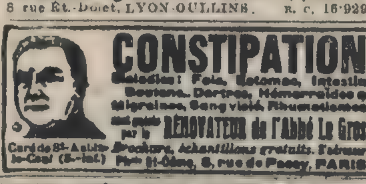
Timidité Le WILL-MAKER la supprime complètement. Donne SANG-FROID-VOLONTE-APLOMB et rend audacieux les plus indécis. Notice 0.50, BETH, Spécialiste, r. de Lagny, Paris XI.

SAVON RODOLL embellit le TEINT PRIX : 2 fr.

à base de Crème Rodoll Lanoline Beurre de Cacao. il blanchit et adoucit merveilleusement l'épiderme. Recommandé par les médecins pour la toilette des épidermes délicats des Dames et de Bébés Attention ! Exigez en partout le SAVON RODOLL



Baume Tue-Nerf Miriga Guérison infaillible, instantanée, radicale des MAUX DE DENTS C'est la seule préparation guérissant d'une façon définitive. Prix : Six fr. toutes pharmacies. Envoi franco c. 6 fr. adr. à P. GIRAUD, pharmac. 8 rue Et.-Dolet, LYON-OULLINS. R. C. 16·929



CONSTIPATION Maladies : Foie, Estomac, Intestin Boutons, Dartres, Hémorroïdes, Migraines, Sang vicié, Rhumatismes sont guéris par le RÉNOVATEUR de l'Abbé Le Gros Curé de St-Aubin-le-Cauf (S.-Inf.) Brochure, échantillons gratuits. S'adresser Ph[ie] St-Côme, 8, rue de Passy, PARIS

VOUS GRANDIREZ DE 11 CENTIMÈTRES en 4 mois Jusqu'à l'âge de 35 ans *grâce au système du* Dr J. H. SMITHSON la plus belle découverte faite dans ce domaine depuis 20 ans. Ainsi l'a déclaré le Prof. W. CURREL, de Boston.

HOMMES et FEMMES qui souffrez d'être petits et qui désirez grandir, *Écrivez de suite en joignant timbres pour réponse à*

"PHYSICAL" SYSTÈME Franco-Américain (Section B) 46, rue de l'Echiquier, Paris (X[e]) R.C. Seine 96.017

ECOLE PROFESSIONNELLE des OPÉRATEURS CINÉMATOGRAPHISTES de France P. POSTOLLEC, 66, r. de Bondy, Paris X[e]. tel. N[d] 67-52, chèques post 522-66, R. C. 175.218. **COURS PROJECTION PRISES DE VUES** *Vente, Achat de tout matériel.*

PLUS DE CHAUVES PAR LA CHEVINE

R. C. S. 181.787.

Un Regard qui fascine...

Les yeux de certaines femmes répandent un charme vraiment magnétique ! Le regard de ces femmes dites « fatales » brille d'un éclat troublant qui attire et fascine irrésistiblement ! Ce mystérieux et puissant pouvoir de séduction, vous pouvez vous-même l'obtenir « en trois jours » au moyen du curieux secret du « Kysieul Magnétique » que M[me] Sarah Xantès envoie gratuitement à nos lectrices. C'est un procédé très simple inoffensif et absolument unique en son genre.

Écrivez aujourd'hui même et en « trois jours » vous pourrez à votre tour fasciner, captiver et répandre ce charme magnétique qui fait réussir dans la vie. Les femmes les plus aimées et les plus enviées, les actrices les plus admirées pour leur charme se servent du Kysieul.

M[lle] Gina RELLY dit : « J'apprécie énormément le Kysieul pour l'éclat et le charme qu'il donne au regard ».

M[lle] MUSIDORA dit : « Un beau regard au cinéma assure le succès et ce succès vous l'aurez toutes grâce au Kysieul de Sarah Xantès ».

M[lle] Geneviève FÉLIX dit : « Avec le Kysieul le regard gagne du charme et de l'éclat ».

M[lle] PARISYS dit : « Le Kysieul de Sarah Xantès donne aux yeux un étrange pouvoir de fascination »

GRATUIT : Pour recevoir gratuitement le très curieux secret du « Kysieul Magnétique » il suffit d'écrire sans tarder à : Sarah XANTÈS, 89, rue Charles-Baudelaire, Paris-12[e].

LES SECRETS DE NIARKA vous feront vaincre toutes les résistances et RÉUSSIR EN TOUT. *Brochure explic. 0 fr. 25.* M[me] C. NIARKA *131 Av. de Paris, Saint-Mandé (Seine)*

SOLDES robes, mant. prov[t] grands couturiers, R.C. Seine 120.637. Maison de Modèles, 5, *rue Laborde*

POUR GRANDIR de 10 cm. en 3 mois *Brochure 0 fr. 25* Institut C. EDISON, Bureau 9, PARIS

CHEVEUX BLANCS reprennent pour toujours leur nuance naturelle **HENNEÏNE** merveilleux liquide garanti inoffensif. Contre mandat : 8[f] ; Modèle double 14[f] "Une application suffit". P. L. ROYER, Chimiste, 36, r. Trévise, PARIS *Salons d'application Prix modérés.* R.C. Seine 81571 MAISON RÉPUTÉE DE CONFIANCE

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai vous soumettrez, de près ou de loin, quelqu'un à votre Volonté. *Demandez à* M[me] GILLE, 169, Rue de Tolbiac, PARIS, sa brochure gratuite n° 22.

CECI INTÉRESSE

Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles et tous les Pères et Mères de Famille

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par

L'ÉCOLE UNIVERSELLE par Correspondance de Paris,

la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure N° 19903 : **Classes secondaires complètes**, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).
Brochure N° 19920 : **Classes primaires complètes**, Brevets, C. A. P., Professorats.
Brochure N° 19941 : **Grandes Écoles spéciales** (Agriculture, Industrie, Travaux publics, Mines, Commerce, Armée et Marine, Enseignement, Beaux-Arts, Colonies).
Brochure N° 19949 : **Carrières Administratives.**
Brochure N° 19973 : **Carrières de l'Industrie, des Travaux publics, du Bâtiment et de l'Agriculture** (Ingénieur, Sous-Ingénieur, Dessinateur, Conducteur, Chef de Chantier, Contremaître, etc.).
Brochure N° 19980 : **Carrières de Commerce** (Administrateur commercial, Secrétaire commercial, Correspondancier, Sténo-Dactylographe, Représentant de commerce, Chef de Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres, et de l'Industrie hôtelière (Directeur-Gérant, Secrét.-Comptable).

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux, et sans engagement de votre part

ÉCOLE UNIVERSELLE **10, rue Chardin, Paris (16[e])**

MARQUISETTE L. BOSKY.

Marquisette L. Bosky, qui tourna plusieurs films, fut engagée par la Société des Ciné-Romans pour tourner le rôle important de Roselle dans On ne badine pas avec l'Amour, *le film adapté par l'adroit metteur en scène Gaston Ravel, d'après la pièce célèbre d'Alfred de Musset. C'est dans ce rôle qu'elle est représentée sur la photographie ci-dessus.*

Le Gérant : V. Marchand. Corbeil. — Imprimerie Crété.

3e Année. N° 117. 24 pages. — **35** centimes. 15 Mai 1924.

Mon Ciné

Photo Monferrino.

NINA ORLOVE.

Originaire de Russie, Nina Orlove est vedette de l'écran depuis quatre ans. Apres avoir débuté comme artiste de films à épisodes, elle aborda la comédie avec l'Expiation, *puis elle interpréta le rôle principal de* Paternité *et de* La Nuit d'un Vendredi 13 *(deux films qui ont été adaptés en roman par le* Film Complet*). Dans cette dernière production, elle remporta un grand succès.*

LIRE DANS CE NUMÉRO L'ARTICLE CONSACRÉ A NINA ORLOVE

ABONNEMENTS : Un An. { France : 18 francs. Étranger : 23 francs. Compte chèques postaux : 259-10
TOUS LES JEUDIS
Direction, Administration : 3, rue de Rocroy, Paris (X^e)

Vous avez la parole...

Boite aux lettres.

J. DARBOUET : il n'y a pas très longtemps qu'elle tourne, nous publierons article sur elle. — PATHISTE VOTHEM : Mathot est né à Liége. *Cœur Fidèle* n'a pas eu beaucoup de succès. — NINE LUCARNI : merci. — MARIE ROSE : rien à faire en ce moment. — ANDRÉ LENOIL : il ne faut pas suspecter de parti-pris la moralité des artistes de ciné. Il y a des brebis galeuses dans tous les milieux, mais je puis vous affirmer que les artistes sont en général de braves gens. Vous pouvez à l'occasion me donner les renseignements que vous me proposez. — THESSY : vous voyez des films qui ne seront jamais édités en France. N'hésitez pas à m'envoyer vos impressions sur eux. N'y a-t-il pas à Buenos-Ayres un studio, des metteurs en scène? — ZIZOU : merci et félicitations d'avoir abandonné cette idée. — F. MERVENT : ce n'est pas le même artiste. — MARY GABRIÉLIS : il s'agissait de découvrir mon adresse et non celle de G. de Gravone. Lisez mieux — M. H. ça au moins c'est gentil. — GABY RUDOLVAT : 1° Valentino est Italien, Rambova est sa deuxième femme ; 2° Hart et de Gravone mariés ; 3° Mary Pickford et Douglas Fairbanks sont mariés et le bruit de leur divorce qui avait couru est complètement faux. — FLEUR DE LYS : pas mal du tout. — BYBYBY : diable, comme vous y allez ! Me présenter à la députation avec l'appui des lecteurs de cette rubrique ! Mais, malheureuse, supposez que je sois élu. Qui donc alors écrirait ces réponses? Et puis mon masque ferait peut-être peur à mes collègues. Ecartez de moi ce calice. — CHAPERON ROUGE : Catelain n'est pas marié et vous pouvez sans crainte donner suite à votre projet. — RICHARD MARSHAL : vous êtes un ange. — QUATRE JEUNES CINÉPHILES : je n'oserai jamais convenir que la femme de cet artiste est... moche. D'autant plus que ce n'est pas vrai. Et puis en quoi cela vous intéresse-t-il? Est-ce qu'un artiste n'a pas le droit comme tout le monde d'épouser une femme « moche »? — GEORGETTE : le gaillard qui s'est donné comme étant Sylvio n'était qu'un joyeux fumiste. Vous auriez dû le faire marcher. Soyez donc plus méfiante — ZON et CINÉ : pourquoi ne critiqueriez-vous pas les films que vous voyez? Je me plains précisément que le public ne discute pas assez la valeur des œuvres qu'on lui présente. Il ne faut pas admirer de parti-pris, c'est un mauvais service à rendre à l'art muet. J'estime au contraire que plus le public sera difficile et plus le ciné fera de progrès. — C. RICHAUD : je vous ai répondu que le meilleur moyen de savoir cela, était de le demander par notre intermédiaire à l'artiste lui-même. — YVONNIK S. M. Y. : transmis. — ALEX FRAISSY : non, ce roman n'a pas été édité avec vues du film. Fabien Haziza a déjà tourné dans pas mal de films, notamment dans *Travail*. — JULIEN BOILOIE : il y aurait certainement un film intéressant à faire avec ce sujet. Avez-vous vu *La Nuit d'un vendredi 13*? Cette œuvre de Dini vous donnerait satisfaction. Il faut reconnaître pourtant que dans cet ordre d'idées, il convient de ne pas épouvanter certains spectateurs qui n'aiment pas les scènes d'épouvante. — 96 12 C. H. : le metteur en scène ne se souvient pas du tout de ce nom. Les figurants se recrutent parfois au petit bonheur et leur nom n'est pas retenu. — SOUCIEUX : ce crime ne peut en aucune façon atteindre le ciné. Parce qu'un vague figurant tue quelqu'un, cela ne signifie pas que tous les figurants et tous les artistes soient des criminels. — P. M. : c'est aux lecteurs de *Mon Ciné* à porter l'insigne, par conséquent cette publicité serait inutile. — ROBERT LE CHAUVE : je conçois qu'il vous soit désagréable de rester tête nue au ciné, mais pourquoi ne portez-vous pas une calotte de soie ou de velours? Vous avez tort de vous obstiner à garder votre chapeau. Il vous arrivera des histoires désagréables. — LU. GERTRUDE : cet artiste a rudement bien fait de vous remettre en place. Ne comprenez-vous pas que votre démarche était un tantinet ridicule? Vous figurez-vous donc qu'il vous avait attendu pour... donner son cœur? Vous le saviez célibataire? Belle excuse ! Alors parce qu'un artiste n'est pas marié, vous croyez qu'il a besoin du concours de quelqu'un pour convoler en justes noces? — YVONNE MELCHIOR : Melchior est marié. Oui, Mathot habite le XV^e arrondissement. — SERTYL : je ne puis vous certifier que vos réponses paraîtront exclusivement dans *Mon Ciné*. Le supplément a été créé précisément pour désencombrer la rubrique. Dès que les réponses en retard auront paru, je donnerai plus d'extension aux réponses. Donc, encore un peu de patience. Laissez-moi liquider l'arriéré. — 0.333 : articles parus et à paraître. Pouvez écrire à Navarre — PLEIN DIDET : votre idée n'est pas mauvaise en principe, mais je lui reproche de n'être pas assez pratique. Elle ne serait pas du goût de beaucoup de lecteurs. Je résume le plus possible les réponses et s'il me fallait adopter un langage convenu, je recevrais beaucoup de plaintes. Les artistes de cinéromans que vous me signalez ne paraissent presque plus sur les écrans français, pour cette bonne raison que le cinéroman américain a fait son temps en France. On lui préfère les productions de Feuillade et celles de la Société des Ciné-romans qui sont excellentes. — CURIOSITAS : cet article est intéressant quoique pas très exact. Nous en publierons un jour sur le même sujet. Merci. — EMMA DOÉ : oui, le ciné américain subit une crise et c'est justice. Nous arriverons à triompher si nous serrons les rangs et si nous employons de bonnes méthodes de travail. L'artiste qui vous intéresse est Lucien Dalsace. Je partage votre point de vue pour Valentino qui a du talent, mais n'est pas un génie. — MARCEL VRESTE : quand vous voulez envoyer de l'argent (mandat, timbres-poste, etc.) à une artiste, enfermez-le dans la lettre adressée à l'intéressée. Nous ne nous chargeons en aucun cas de transmettre ces sommes et n'allez pas vous figurer que nous faisons un bénéfice sur ce genre... d'opérations. La petite duchesse n'a pas paru en photo. Il s'agit d'un film italien dont la distribution n'a jamais été publiée. — CHOUETTE ALORS : cela ne me surprend pas que Bérangère vous ait répondu dans ce sens. C'est une femme de grand cœur. On ne l'emploie pas assez. — HENRI XXX : vous avez raison d'apprécier le talent de Gilbert Dalleu. Il s'est fort bien acquitté de son rôle dans Mandrin. Rappelez-vous son interprétation admirable de *l'Agonie des Aigles*, rôle de Goglu. Encore un artiste qu'on n'emploie pas assez souvent. — BICHE : vous êtes l'amabilité personnifiée. Merci. — JACQUES BASTIDE : très sensible. — RÉINCARNÉ : vous gagnez 80 000 francs par an et vous vous plaignez. Vous m'amusez. En voilà un curieux qui veut calculer mes gains ! Seriez-vous par hasard contrôleur de l'impôt sur le revenu? — PETITE HIRONDELLE : merci. Volez toujours ainsi, petite hirondelle ! — MISS DAMITA, COUCOU : merci. — MYRIAM D'Y : 1° Tallier joue dans *La Brière*, écrivez-lui à *Mon Ciné* ; 2° oui, le même artiste ; 3° Sylvio et Mathé font deux personnes très différentes. — PAUL SOULES : je vous remercie tous les deux. — MADY JOLIE : quelle malicieuse ! Je n'en ai jamais « pincé » pour elle. Je vous ai dit mon opinion, c'est tout. — V. A. DE F. : aurez toutes ces indications dans un article. — AVEUGLÉE : très mauvaise la lumière des lampes. Il est bon de prendre des précautions et il n'est pas tous les jours drôle de tourner. — ANNE BOLEYN : 1° oui ; 2° Floresco aura les honneurs d'un article ; 3° tourne toujours, mais on ne le voit guère sur l'écran français. — S. ROMERO, LOUISE CARTAGO, ANDRÉ LEFRANÇOIS : merci. — L'ÉCUREUIL : Buster Keaton ne change pas de nom. Ce sont les firmes françaises qui le débaptisent, ce qui est ridicule. Mais nous l'avons déjà dit. Moralès : Floresco.

Sylvio PELLICULO.

SOMMAIRE DU N° 117.

TERREUR

ROMAN PAR PIERRE DESCLAUX

d'après le film de la S^té des Films Fordys

Interprété par PEARL WHITE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Le P^r Lorfeuil a inventé le Radiominium appelé à révolutionner la dynamique. Roger Durand son aide, voudrait rendre cette invention utilisable, car il aime la fille du savant, Hélène. Mais Lorfeuil fiance sa fille au prince de Mesnevil, viveur ruiné, qui est sous la dépendance de deux aventuriers, Erdmann et le duc de Morailles. Ces derniers, aidés par M^me Gauthier amie d'Hélène cherchent à s'emparer du Radiominium. On cambriole le laboratoire de Lorfeuil et Roger Durand soupçonné d'être le coupable est arrêté. Hélène se rendant le lendemain chez le Prince le trouve assassiné.*

CHAPITRE XI

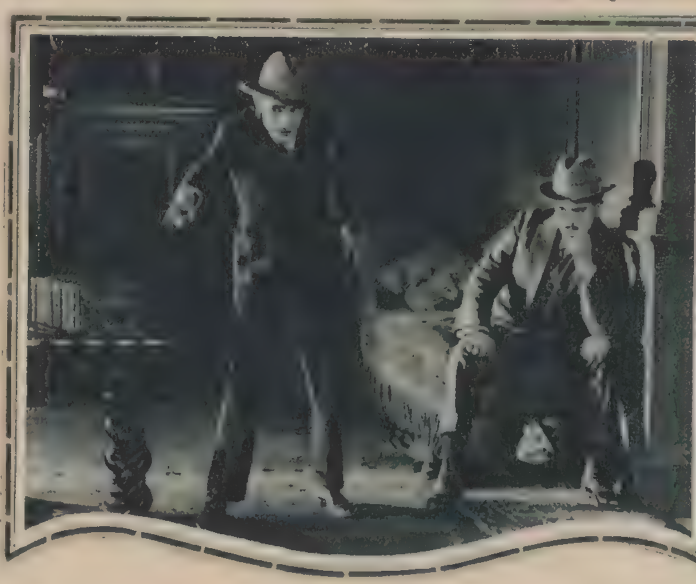
UN CADAVRE GÊNANT

Hélène épouvantée et réduite à ne faire aucun mouvement dans sa cachette, osait à peine regarder l'atroce spectacle dont elle se trouvait le témoin. Le duc de Morailles était venu s'asseoir sur le canapé qui abritait la fille du savant. Il considérait le cadavre avec une sorte de stupeur. Erdmann qui avait allumé l'électricité, dit :

— Quand il vous plaira que nous partions, mon cher? Je commence à me rendre compte que les grands actes ne sont pas votre fort.

— Vous savez bien, répondit le Duc, que je n'aime pas le sang versé. Il y a tant de moyens de s'arranger...

— Réflexions inutiles en tout cas ! Il est trop tard pour nous lamenter. Nous sommes engagés dans une aventure qui pourrait mal tourner pour nous, si nous n'agissions avec rapidité. Nous avons les documents et le générateur qui permet d'utiliser le Radiominium. Il ne faut pas nous attarder dans ce pays. Il suffirait que le juge soit pris de l'envie de perquisitionner ici pour que la justice soit mise sur la voie. Partons !



Le duc de Morailles était venu s'asseoir sur le canapé qui abritait Hélène...

— Vous savez bien, Erdmann, que le magistrat est reparti pour Beauvais et que nous ne risquons rien. Tout au plus pouvons-nous redouter que Lorfeuil envoie chercher le fiancé de sa fille, il est même étrange qu'il n'y ait pas songé déjà.

— Personne ne peut prouver notre culpabilité. Rentrons à Paris, vous dis-je. Tant pis pour le jeune imbécile qui est en prison. Ne voulant pas compromettre Hélène Lorfeuil, il ne révélera à personne qu'il était à un rendez-vous d'amour lorsque le vol s'accomplissait. C'est beau d'être chevaleresque.

Erdmann riait cyniquement. De Morailles restait songeur. Son compagnon s'impatienta et lui ordonna :

— Assez de tergiversations ! Emportez le cadavre, Julien nous attend. Des gens du pays pourraient remarquer l'auto devant le château. Hâtons-nous !

Lorsque Erdmann commandait, il savait prendre un ton autoritaire qui en imposait. Le Duc s'approcha du cadavre et le chargea sur ses épaules. Erdmann dit méchamment :

— Encore un qui a voulu me résister et que j'ai brisé. Je l'avais cependant prévenu que je n'admettrais pas de trahison. Sa mort sera un exemple pour les nôtres qui auraient des défaillances.

Il prononçait ces paroles pour montrer à de Morailles qu'il entendait rester le chef écouté et dont on ne devait pas discuter les ordres.

Ils traversèrent le vestibule. Ils avaient éteint l'électricité et gagnèrent le perron. Ils tirèrent la porte derrière eux, sans la fermer à clef. Hélène qui les suivait dans l'ombre pas à pas, rouvrit la porte et les vit introduire le cadavre dans la limousine grise d'Erdmann. Elle s'élança au moment où la machine démarrait, espérant s'accrocher derrière l'auto et monter sur le porte-bagages. Mais elle glissa sur un pavé et tomba.

L'auto s'éloigna à toute vitesse dans la direction de Paris.

CHAPITRE XII

UN VOYAGE PRÉCIPITÉ

Hélène Lorfeuil revint assez morose au château de son père. Le savant lui demanda d'où elle venait. Elle répondit qu'elle avait été à Senlis consoler M^me Durand. Hélène s'aperçut une fois de plus que son père ne paraissait pas trop en vouloir à Roger, car il félicita son enfant d'avoir eu une pensée aussi délicate.

— Avoue, papa, lui dit-elle, que tu ne crois pas à la culpabilité de ton collaborateur?

— Ma petite, répondit-il, Roger Durand a eu tort de s'entêter à ne pas révéler la vérité. J'ai appris par un gendarme qu'il avait promis de parler dans trois jours, mais pas avant. Que signifie ce nouveau mystère?

Ils traversèrent le vestibule...

Hélène dissimula un sourire et répliqua.

— Moi, j'ai confiance dans la loyauté de notre ami. Je suis convaincue qu'il a ses raisons pour parler de la sorte. Tu verras, papa... l'avenir te prouvera que je dis vrai. Roger n'est pas capable d'avoir voulu te voler ton invention.

Louis Lorfeuil haussa les épaules. Mais Hélène fut surprise de son calme qui contrastait tellement avec son agitation du matin. Voyant que son père, en dépit des événements, paraissait plutôt de bonne humeur, elle demanda au professeur :

— Petit papa, ce qui s'est passé ici m'a donné des idées noires. Si tu étais gentil, tu me permettrais de partir pour Paris demain matin avec mon auto. Mme Gauthier m'a invitée à passer quelques jours chez elle. Cela me changerait les idées.

Elle se figurait que Louis Lorfeuil allait s'opposer à ce projet. A son grand étonnement, il s'écria au contraire :

— Ma foi, je ne suis pas fâché que tu partes. La police va venir tous ces jours-ci enquêter et je préfère que tu ne sois pas là. Je te permets ce voyage, ma chérie.

Hélène fut si surprise de l'autorisation, qu'elle sauta au cou de son père pour le remercier.

Le lendemain matin elle était prête au départ de très bonne heure. Elle avait demandé à Mariette sa femme de chambre de la suivre. Comme elle traversait le grand vestibule, elle appela un domestique et envoya chercher son professeur d'éducation physique Paoli, qui ne tarda pas à arriver.

— Paoli, lui dit-elle, vous savez ce qui s'est produit ici. Je ne vous cacherai pas que je vais à Paris pour traquer ceux qui ont dérobé à mon père son invention. En votre qualité de sportif, vous aimez la lutte. J'ai besoin de vous, d'abord pour me protéger, ensuite pour m'aider à livrer un véritable combat. Puis-je compter sur vous?

— Mademoiselle, s'écria l'athlète, vous connaissez mon dévouement. Parlez et je ferai ce que vous m'indiquerez. Je devine que vous voulez avant tout sauver monsieur Roger. Eh bien, comme je crois à l'innocence de ce jeune homme, je suis à votre entière disposition.

— Je n'en attendais pas moins de vous. Je ne puis vous emmener. Ma machine n'a que deux places et Mariette vient avec moi, mais vous allez prendre le premier train pour Paris et vous descendrez au Palace Italien. Vous n'aurez qu'à y attendre mes instructions.

— Et le professeur Lorfeuil, que dira-t-il?

— Il ne se doutera même pas de votre départ. Au revoir, Paoli, dépêchez-vous, il y a un train qui part dans une heure. Je compte sur vous.

Elle quitta son professeur d'éducation physique et alla rejoindre Mariette déjà installée dans l'auto. Hélène interrogea la soubrette :

— Vous avez fait ce que je vous avais dit?

— Oui, mademoiselle, répondit Mariette, *il* est là ! Et elle désignait l'intérieur de la voiture.

— Bien, fit Hélène. Dans ces conditions, il n'y a plus qu'à partir.

Elle sauta au volant et mit en marche. Quelques instants après, la machine traversait Senlis à une vitesse folle. Cependant, au grand étonnement de la femme de chambre, la jeune fille ralentit soudain et stoppa dans une petite rue où elle venait de s'engager. D'un bond elle fut hors de l'auto et prit dans la voiture un de ces ballons d'enfant que l'on distribue dans les grands magasins. Il appartenait à la petite fille du jardinier qui la veille était allée à Paris.

Hélène s'éloigna, tenant son ballon par la ficelle. Elle parvint devant un mur noirâtre percé, à cinq ou six mètres au-dessus du sol, d'ouvertures étroites et grillagées. C'était la prison de Senlis. Hélène connaissait par une rapide enquête qu'avait faite Paoli la veille, l'emplacement de la cellule où se trouvait Roger. Elle s'approcha du mur sombre et laissa le ballon s'envoler à bout de ficelle de façon à le faire passer contre les barreaux. Quand elle eut atteint ce résultat, elle ne bougea plus.

Le jeune chimiste se morfondait dans sa cellule. Il lisait un livre ennuyeux qui lui avait été prêté par un geôlier complaisant. Il leva soudain la tête et distingua le ballon. Il comprit tout de suite qu'Hélène avait trouvé ce moyen original de correspondre avec lui.

Il disposa son tabouret sous l'étroite croisée du cachot et leva le bras pour saisir une enveloppe qui se trouvait attachée au ballon. Il vit l'écriture d'Hélène et lut avec quelque émotion :

« Je suis en route pour Paris. Ne vous inquiétez pas. Je vous ferai sortir de prison, probablement avant la date fixée. Toutes mes pensées. Soyez toujours mystérieux. Ayez confiance ! »

Roger regarda si le gardien qui se promenait dans le couloir n'avait rien surpris et embrassa le billet qui lui parvenait d'une façon si imprévue.

Hélène après avoir vu la main de Roger Durand saisir le papier attaché au ballon, ne s'attarda pas sous le mur de la prison et courut vers son auto. Quelques secondes s'écoulèrent et de nouveau la puissante machine roula à toute vitesse sur la route de Paris.

CHAPITRE XIII

Madame Gauthier avoue.

Le premier soin d'Hélène Lorfeuil, en arrivant à Paris, fut de se rendre au domicile de Marie-Anne Gauthier. Elle apprit avec surprise que la jeune femme était encore absente de la capitale et qu'elle ne devrait rentrer que le lendemain. La fille du professeur, navrée de perdre du temps, se demanda comment elle pourrait retrouver la trace d'Erdmann et de ses complices. Elle ignorait l'adresse de l'homme qui avait été si néfaste au prince de Mesnevil et ne disposait d'aucun renseignement pour savoir où il résidait.

Force lui fut d'attendre l'arrivée de Paoli. Elle retint un appartement au Palace Italien et lorsque le professeur d'éducation physique, obéissant à ses instructions, se présenta à l'hôtel, elle le fit monter dans sa chambre et lui expliqua ce qui se passait.

— Ne vous tourmentez donc pas, mademoiselle, déclara-t-il, nous réussirons à mettre la main sur cet Erdmann. Je vous garantis même qu'il passera un mauvais quart d'heure s'il ne veut pas nous dire ce qu'il a fait des plans de votre père, ainsi que de son générateur.

Paoli qui était très perspicace, ajouta mystérieusement :

— Rien ne m'ôtera de l'idée que Mme Gauthier a joué un rôle suspect dans toute cette affaire.

Hélène protesta, mais Paoli se contenta de répondre :

— Je vous répète que l'attitude de votre amie me semble des plus étranges. L'avenir vous apprendra certainement que j'ai raison de me méfier.

Plusieurs fois dans la journée, Hélène téléphona chez Mme Gauthier pour savoir si elle était rentrée et reçut chaque fois une réponse négative.

Le lendemain matin elle se présenta à nouveau chez la jeune veuve et apprit avec satisfaction qu'elle venait d'arriver. Elle fut frappée de l'air consterné de Marie-Anne. Devant Paoli et Mariette, elle la mit en demeure d'avoir à lui révéler l'adresse d'Erdmann et déclara que ce personnage était certainement l'auteur du cambriolage imputé à Roger Durand.

Mme Gauthier tenta de se dérober. Mais Paoli prit la parole et dit à son tour :

— Diverses constatations ont été faites qui permettent d'affirmer que vous n'avez pas été étrangère à ce qui s'est produit. Ne protestez pas, c'est inutile. Nous ne saisirons pas la justice, espérant que vous voudrez bien nous aider à retrouver les documents volés.

Marie-Anne se troubla et balbutia :

— Je ne sais rien. Je ne vois pas en quoi je puis vous être utile. Vous avez tort de supposer que je suis pour quelque chose dans ces regrettables événements. Je vous ferai observer d'ailleurs que le juge l'autre jour m'a mise hors de cause... Je suis bouleversée par la nouvelle que j'ai apprise il y a une heure à peine... On a trouvé dans la forêt de Fontainebleau le cadavre d'Hubert de Mesnevil. On se perd en conjectures sur la mort du Prince et je ne chercherai pas à vous cacher que cette mort me cause un très gros chagrin.

Hélène s'écria :

— Ainsi l'on a découvert le cadavre du Prince dans la forêt de Fontainebleau? Qui vous a donc appris cette nouvelle, Marie-Anne?

— Je l'ai lue dans la dernière heure d'un journal du matin. Je pensais que vous la connaissiez.

Hélène regarda longuement son amie dans les yeux et riposta avec force :

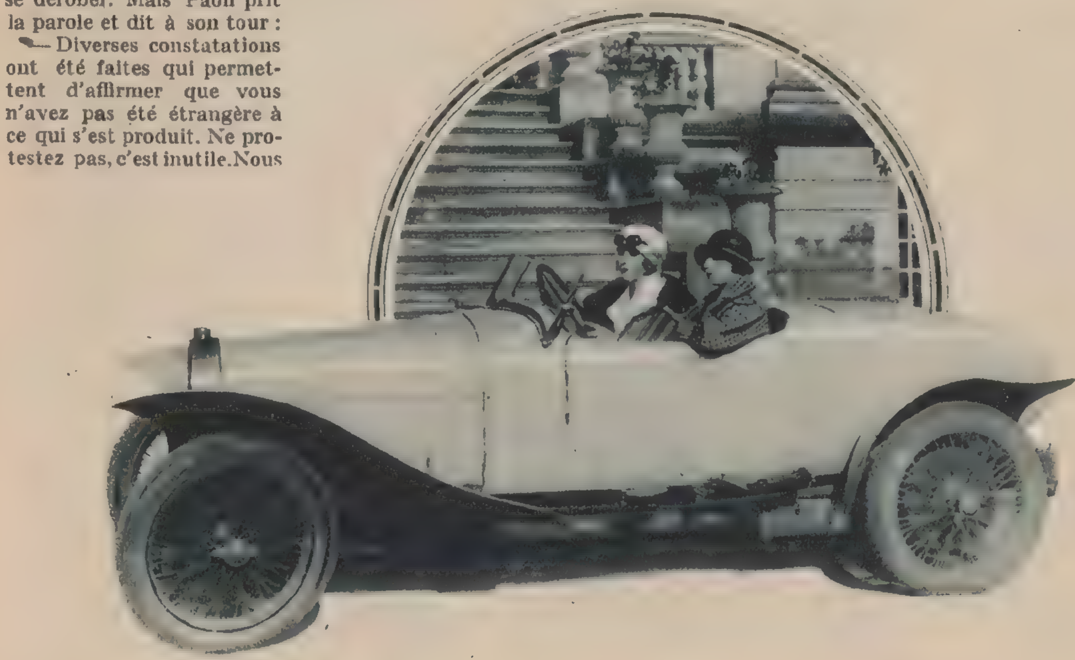
— Je n'ai pas lu les journaux de ce matin, Marie-Anne, mais ce que je sais, c'est que le Prince a été tué par Erdmann, parce que ce dernier le soupçonnait de l'avoir trahi. J'ai entendu ce misérable avouer son forfait.

Et pendant que Mme Gauthier défaillait presque, en apprenant cette nouvelle, Hélène fit le récit de sa visite nocturne au château du Prince. Paoli profita de ce qu'il voyait la jeune femme atterrée pour l'accuser :

— Madame, je vous mets en demeure de nous dire la vérité. Sinon, je vous conduis au Palais de Justice et vous vous expliquerez devant le Procureur de la République.

Accablée, ne cherchant plus à nier, Mme Gauthier fit d'une voix brisée la déclaration suivante :

— Je n'en peux plus. N'abusez pas de ma faiblesse. Le Prince mort, je n'ai plus aucune raison de vivre. Je le confesse, je voulais empêcher son mariage avec vous, Hélène, et j'ai eu le grand tort, j'en conviens, d'accepter d'être la complice d'Erdmann et du duc de Morailles. Ils m'avaient promis de faire échouer le mariage et c'est pourquoi, aveuglée par l'amour, j'ai commis cet acte



Elle sauta au volant et mit en marche...

indigne de trahir votre amitié. Oui, c'est bien Erdmann qui a organisé le cambriolage de l'autre nuit. J'ai passé la journée d'hier en partie avec lui à Montmartre dans une maison qui sert de quartier général à la dangereuse bande dont il est le chef. A tort ou à raison, Erdmann affirme que les documents dérobés n'ont aucune valeur et qu'une autre personne a dérobé les vrais documents avant que nous ne cambriolions le laboratoire. J'incline à croire cependant qu'il ment dans le but de diminuer la valeur de mon concours...

— Peu m'importe, s'écria Hélène, l'adresse d'Erdmann?

— Il habite, 195, boulevard Haussmann, répondit Anne-Marie, mais je vous préviens qu'il n'est jamais chez lui. De plus ce bandit est organisé pour échapper à toutes les poursuites. Il sort de chez lui par les égouts et se rend par cette voie souterraine dans les repaires qu'il possède en divers endroits de Paris. Il est littéralement insaisissable et je ne vous cache pas même qu'il est dangereux de se mettre à sa poursuite.

— Vous parliez de Montmartre tout à l'heure?

— Oui, au 5 de l'impasse des Quatre Roses, dans la rue Gabrielle, s'élève une maison où toute la bande se réunit. Erdmann y est en ce moment et si vous faites vite, la police a le temps de cerner le gredin ...

Paoli interrompit Mme Gauthier et s'écria :

— Nous n'avons que faire de la police ! Pourquoi voulez-vous que nous nous aventurions sans preuves à solliciter son concours? Nous saurons bien forcer Erdmann à nous restituer ce qu'il a dérobé au professeur Lorfeuil.

Ils sortirent tous trois, laissant Mme Gauthier effondrée sur un fauteuil. Hélène, sur le conseil de Paoli, voulait se rendre immédiatement à Montmartre. Elle renvoya sa femme de chambre à l'hôtel et prenant un taxi se fit conduire sur la butte en compagnie de l'athlète. Il leur fut aisé de trouver l'impasse de Quatre Roses. Au numéro que leur avait indiqué Anne-Marie s'élevait une vieille maison qui semblait inhabitée.

— Suivez-moi, dit Paoli, c'est le moment de vous souvenir des leçons de gymnastique que je vous ai données. Nous allons pénétrer dans l'immeuble en passant par le toit. Rien n'est plus facile.

Il saisit un tuyau de descente des eaux et se hissa le long de la maison jusqu'au toit. Courageusement Hélène imita son exemple. Elle ne craignait pas le vertige, en sorte qu'elle parvint en même temps que son compagnon au dernier étage de la demeure. Tous deux s'engagèrent ensuite dans un grenier, en passant par une fenêtre à tabatière ouverte. Un escalier se présenta devant eux. Ils gagnèrent le rez-de-chaussée en marchant sur la pointe des pieds. Arrivés en face d'une porte, ils entendirent soudain la voix d'Erdmann et celle du duc de Morailles.

— Ils sont là, murmura Hélène. Restez caché dans l'obscurité du vestibule et n'intervenez que si je me trouve en danger.

Elle ouvrit la porte et surgit dans la pièce où discutaient les deux complices, en s'écriant :

— Vous aviez compté sans moi, messieurs les voleurs !

(*A suivre.*) PIERRE DESCLAUX.

UN BEAU MATCH DE BOXE

JACK DEMPSEY avoue qu'il eut du mal à vaincre Carpentier.

— Mais ce n'est rien, assure-t-il, à côté de la ruse qu'il me fallut déployer pour mettre à terre Dinky Dean.

C'est ce match que représente notre photographie prise devant un studio d'Hollywood où tournait récemment le célèbre pugiliste.

Dinky Dean, jeune artiste de cinéma, n'est pas précisément fort, mais il est terriblement remuant.

Pour le coucher sur le sol, il faut d'abord l'attraper et Jack Dempsey dut allonger ses longues jambes.

Vous pouvez voir cependant que, malgré sa prise de lutte, Dinky Dean ne semble pas prêt de faire « toucher les épaules » à son grand ami.

Dans dix ans, il y aura peut-être un match revanche.

Le Numéro de MAI de VOUS AVEZ LA PAROLE! est paru.

Nos metteurs en scène
RENÉ HERVIL

DEUX yeux vifs, pétillants de malice, un sourire sceptique, une intense pensée, une promptitude de caractère qui décèle l'extrême franchise, un cœur d'or sous des dehors bourrus, tel peut être dépeint par un observateur René Hervil, l'un de nos plus brillants metteurs en scène.

Mais combien ce rapide portrait paraîtrait incomplet à ceux qui vivent journellement avec Hervil ! Il est assez difficile, à la vérité, de camper la physionomie de ce metteur en scène de talent. Qu'est-il au juste?

Un grand blasé? Non ! Son indifférence n'est qu'affectée... Hervil, au contraire, est un enthousiaste, un artiste, un vrai ! Pour une lueur qu'on fait briller devant ses yeux il s'exalte, il s'emballe et toutes ses aspirations, tous ses espoirs (jamais complètement réalisés à son gré) toutes ses opinions professionnelles, tout cela fuse de son cerveau sans cesse en éveil et s'épanouit comme un feu d'artifice.

Amertume? Non ! Hervil a trop bon cœur pour être amer. Sceptique un peu, oui... et moins encore qu'il ne s'applique à le faire croire. Sceptique sur l'avenir de l'Art muet? Non. La foi qu'il possède dans le Cinéma ne semble pas près de disparaître. Hervil a vu naître le cinéma (je parle du ciné artistique !) il en a suivi en apôtre fervent toutes les étapes ascendantes. Il a contribué de tout son cerveau, de toutes ses idées, de tout son courage à son ascension continuelle : il n'a donc pas le droit d'être sceptique à son égard.

Alors pourquoi l'entend-on soupirer quand on l'interroge sur le ciné? Tout simplement parce que le principal auxiliaire du talent d'Hervil, c'est sa conscience. Je l'ai dit : il n'est jamais satisfait de lui-même. A chaque effort nouveau qu'il voit couronné de succès il songe : « J'aurais peut-être pu faire mieux ! » Le soir après une journée copieusement employée à tourner, Hervil repasse dans sa tête son travail de l'après-midi.

— C'est à ce moment-là, assure-t-il, que, quand j'ai fait réaliser une scène, j'entrevois seulement une autre façon de la tourner qui aurait pu donner de meilleurs résultats. Hélas ! alors qu'au théâtre, on peut corriger à la répétition du lendemain ce qu'on trouve inférieur, au ciné, au contraire, c'est souvent irréparable ! Il faut se contenter de ce qui a été enregistré. Aussi mon cerveau, au cours du filmage d'un scénario, travaille-t-il... à haute tension pour bien fixer par avance ce qu'il fera exécuter le lendemain. Mettre en scène demande, à mon sens, un effort incessant, une pensée toujours en éveil...

Et soudain Hervil ouvre son cœur. Il soupire :

— Et pourtant, combien peu se doutent du travail pénible de ce pauvre metteur en scène, seul responsable du succès ou de l'insuccès du film. Plus que les artistes, le metteur en scène crée... réalise. S'il est un débutant, il va de l'avant, plein de confiance en lui-même ; s'il est au contraire un professionnel expérimenté, il s'inquiète, il cherche, il tâtonne, il frôle les écueils pour arriver au bon résultat C'est un perpétuel casse-tête.

« Le public ne se rend pas assez compte du sort médiocre de celui qui a réalisé un beau film. A peine le nom du metteur en scène figure-t-il sur l'affiche. C'est lui qui a tout conçu, tout charpenté, tiré toutes les ficelles : on place en grosse vedette l'éditeur du film, les acteurs et lui... bien souvent on l'oublie. Pauvre homme qui s'est tant fait de mauvais sang ! Ses bénéfices sont généralement bien inférieurs à ceux de ses moindres acteurs (et je ne parle pas des quelques vedettes à qui l'on fait des ponts d'or !), et ses profits moraux... constamment amoindris. Vous en doutez? Je vais vous donner une preuve : à tort ou à raison, quand on parle de moi, on cite immanquablement mon film *L'Ami Fritz*. Cette bande qui est pourtant de toutes celles que j'ai faites, celle que je juge la moins bien réalisée en ce qui me concerne, est mon succès populaire. Elle éclipse toutes les autres. J'en suis même navré. Cette croix que je porte avec gêne en suivant ma route artistique (elle finit par m'importuner !) est, dis-je, mon criterium aux yeux de la masse. Eh bien, il y a quelque temps, la grande firme qui loue *L'Ami Fritz* le réédita. Elle imprima donc de nouvelles affiches. Sous le titre de ce succès (dont on m'écrase, paraît-il), les dites affiches *ne mentionnaient même plus mon nom.* Des mois de labeur intellectuel et physique ! et, pour compenser cela, l'oubli, l'indifférence. Alors que les metteurs en scène américains passent toujours sur nos affiches en tête de leurs films, nous, metteurs en scène français, on nous place en italique... quand encore on nous cite ! Pourquoi cette injustice? Puisque notre responsabilité est la plus lourde, puisque, je le répète, c'est de notre succès que dépend celui du film, pourquoi

L'un des plus récents films réalisés par Hervil a été Sarati-le-Terrible. *Voici Sarati (Henri Baudin), heureux d'avoir surpris le secret de Gilbert. A droite, Ginette Maddie.*

Maxudian et Arlette Marchal dans une scène des Jardins de Murcie.

Le grand tragédien De Max dans L'Ami Fritz *où, dirigé par Hervil, il a composé avec sa coutumière science artistique l'attendrissante figure du rabbin David Sichel.*

nous fait-on l'injure de ne pas même nous donner *publiquement* la rétribution morale de nos efforts? Cette rétribution est notre vedette commerciale, à nous. C'est sur elle que nous tablons pour gagner notre vie. Alors pourquoi cette indifférence? Mépris ou... incurie? Ne voyez pas dans ma remarque une allusion personnelle ; tous les metteurs en scène sont logés à la même enseigne? A Paris nous surveillons encore la chose. Mais les exploitants lointains (qui devraient venir dans nos studios voir le mal que nous donne un film à réaliser), devraient ne pas nous oublier sur leurs programmes et leurs affiches. Croyez bien que si je fais cette revendication, c'est pour que tous mes collègues en profitent avec moi. Je vois là une injustice imméritée et je vous la signale. N'êtes-vous pas de mon avis? Est-ce juste? »

Non, Hervil, ce n'est pas juste. Le réalisateur d'un film, *avant tous les autres collaborateurs*, c'est le metteur en scène. Quand une bande a du succès, c'est lui, le premier, à qui doit en revenir l'honneur. Je suis certain que les directeurs de cinés le comprendront et s'empresseront d'ajouter dans leurs réclames le nom du cinégraphiste à celui des vedettes. Ce sera justice, car c'est de votre renom que vous tirez vos bénéfices, disproportionnés d'ailleurs avec votre responsabilité.

J'ai eu l'occasion de voir travailler de près René Hervil. C'est très captivant. Minutieux, attentif, il se complait à tirer d'un coin de décor, d'un jeu de lumière, d'un jeu de physionomie, d'un regard, d'une pensée, le maximum de rendement.

Sa pensée s'exprime toujours nettement, parfois brutalement (car Hervil est un impulsif, un spontané et sa pensée va plus vite que ses paroles), mais toujours avec une précision qui seconde admirablement l'acteur et simplifie son effort.

Rien n'échappe à Hervil, ni de ce qui se fait, ni de ce qui doit... ou peut se faire.

Au studio tout tremble quand il commande. On guette ses ordres... dès qu'ils sont proférés, hop ! en vitesse. Hervil n'aime pas qu'on perde du temps ou qu'on tâtonne pour exécuter ce qu'il demande. Si quelque chose ne va pas à son gré... gare là-dessous ! Le studio retentit d'amères imprécations. Chacun courbe la tête. Mais l'orage passe aussi vite qu'il est venu. Hervil n'a pas de rancune : il est le premier à rire de ses emportements.

La jolie Arlette Marchal dans un des derniers films d'Hervil: Aux Jardins de Murcie.

Hervil a appris l'art de la mise en scène en tournant lui-même comme artiste. Le voici, en highlander, avec la regrettée Suzanne Grandais dans un film intitulé : Oh ! ce baiser !

De franches poignées de mains... le beau temps est revenu ! Chacun se dit que ce diable d'homme est un grand artiste et chacun est fier de lui obéir ; on sait que ce qu'on fera sous sa gouverne sera bien fait et on comprend que ses emballements ne sont que l'extériorisation spontanée d'une pensée précise.

Et cependant — étrange contraste ! — dans le travail, Hervil est un patient. Il recommencera vingt fois un jeu de scène si ce qu'il désire n'est pas obtenu. Il attendra, en se rongeant peut-être les poings, mais placidement, un jour de soleil, une occasion propice et indispensable. Il ne sabotera jamais une mise en scène pour faire vite.

— Au cinéma, aller vite, explique-t-il, contrairement à ce qui se passe dans les affaires, c'est perdre de l'argent. Je sais que des débutants se vantent de « tourner » en vitesse. Je ris quand je les entends dire cela. Au ciné plus qu'ailleurs, on doit être méticuleux, car ce qu'on impressionne est un témoin parfois cruel de votre valeur ou de votre ignorance. Ce qu'on fait

au studio ne compte que pour les gens qui y sont : le résultat seul est *sur la toile*. C'est là qu'il faut faire ses preuves, non pendant qu'on tourne.

« Les décors naturels ou le studio? Je n'ai pas de préférence. J'aime les décors naturels quand on a les moyens de les « bien éclairer ». Je préfère certes, tourner dans le Palais de Versailles que dans un décor reconstitué. Mais si ma « photo » doit s'en ressentir, je préfère reconstituer une salle du Palais au studio et l'éclairer magnifiquement. Le public est de mon avis car la photo est plus belle. »

Et l'on peut en croire Hervil. C'est un maître. Ses succès ne se comptent plus. Au hasard, quelques-uns : la série des *Maud*, à l'Éclipse, avant-guerre, avec Miss Campton. Ensuite série des Suzanne Grandais : *Midinettes, la Petite du Sixième, Oh ! ce baiser !* etc... Depuis la guerre — dont Hervil ne revint que par miracle ! — *L'Ami Fritz, Blanchette, Le Crime de lord Arthur Saville, Aux Jardins de Murcie* et enfin, son *Secret de Polichinelle* dont « Mon Ciné » a parlé il y a quelque temps.

J'oubliais : *Bouclette* (en collaboration avec Mercanton) film qu'interprétèrent la regrettée Gaby Deslys, Signoret et Harry Pilcer.

Hervil est un ancien comédien qui a étudié par lui-même la science de *l'effet produit*. Cela a été pour son talent de cinégraphiste une avance fort appréciable. Bien avant ceux qui tâtonnaient pour s'adapter à l'Art nouveau, lui savait *ce qu'il fallait faire*.

Hervil déplore souvent le manque d'organisation de notre industrie cinématographique. Dame ! il n'est pas le seul ! On ne saurait s'en étonner. Tous les vrais metteurs en scène font avec lui un légitime chorus. C'est un fait avéré qu'une plus stricte discipline donnerait à ce beau métier un essor plus rapide. Qu'un impulsif comme Hervil s'en plaigne, rien que de légitime à cela.

— Mon avis sur le ciné? m'a-t-il répondu avec sa franche netteté. Mieux vaut n'en rien dire : je ferais... hurler trop de gens de *chez nous* !

René Hervil se trompe : nul ne s'offenserait qu'on dise la vérité... car il y a encore dans la cinématographie française pas mal de gens qui auraient besoin qu'on leur apprenne ce qu'ils n'ont pu apprendre seuls ! Et si ce n'est pas ceux *qui savent* qui doivent le leur apprendre, qui diable alors voulez-vous que ce soit?

Savoir quels sont les projets d'Hervil équivaut à apprécier à vue de nez l'ampleur des oscillations du sommet de la tour Eiffel. Mutisme... mutisme...

J'insiste :

— Pourquoi voulez-vous que je vous entretienne de ce que je ne suis pas sûr de faire?

— Pourtant, vos contrats...

— Ne vaudront que par leur réalisation artistique. Tant qu'elle ne sera pas accomplie, tout ce qu'on pourrait en dire, ce serait « bluff ». Or, vous le savez, j'ai horreur des « bobards ».

Vous avez raison, Hervil : c'est à l'ouvrage qu'on juge un bon artisan... et certainement aussi... un artiste !

JACQUES FAURE.

COMMENT ELLES SONT VENUES A L'ÉORAN

GERTRUDE ASTOR

GERTRUDE ASTOR fut, dit-on, une enfant très douée. Elle jouait parfaitement du piano et du violon à l'âge de sept ans.

Quatre ans plus tard, elle fit une tournée de comédie à travers les États-Unis et quand elle rentra à New-York, elle vint au cinéma... comme spectatrice. Elle avoue que tous les soirs, elle allait admirer Maurice Costello et John Bunny.

L'artiste dans sa loge.

John Stahl faisant jouer une scène à Gertrude Astor.

Et de la salle de spectacle, elle passa naturellement au studio.

Gertrude Astor est grande, plus grande que la plupart des vedettes actuelles. Ses cheveux sont blonds et bouffants et ses yeux sont bleus.

Elle reçoit beaucoup. Son « home » est le rendez-vous de tous ceux qui aiment la bonne musique. C'est le grand « salon » du cinéma, un peu ce qu'était la ruelle de Mme de Rambouillet pour les auteurs précieux.

Gertrude Astor confesse qu'elle voudrait faire de la mise en scène.

Pourquoi pas?

UNE SCÈNE DE NUIT DE " L'ENFANT DES HALLES "

La scène finale de L'Enfant des Halles. *Peau dure (Signoret) est tué par sa complice (Suzanne Bianchetti).*
En haut : *Lucien Dalsace essaie de ranimer Francine Mussey qui vient de s'évanouir.*

Une automobile arrive dans la cour de l'hôtel.

Les policiers arrêtent l'aventurière (Suzanne Bianchetti).
En haut : *Un premier plan de Signoret tourné de nuit.*

Le public a particulièrement apprécié dans L'Enfant des Halles *les scènes de nuit si habilement filmées par René le Prince. Un de nos collaborateurs qui assista à la plupart de ces prises de vues, décrit ci-après une nuit qu'il passa en compagnie du metteur en scène et de sa troupe, il y a quelques mois.*

MINUIT. Au loin, on apercevait entre les sombres bâtisses de la rue Saint-Dominique, des lueurs aveuglant brutalement les passants. René Le Prince tournait quelques scènes nocturnes de *L'Enfant des Halles*.

Du haut de deux praticables, installés en hâte, des projecteurs inondent la rue de lumière, ou bien s'éteignent selon le gré du metteur en scène. Sur le trottoir, dans la pénombre, je distingue les deux opérateurs Gaveau et Ringel faire minutieusement leur mise au point.

Pendant ce temps Le Prince, quelques feuillets de son scénario à la main, donne des explications à Suzanne Bianchetti, qui vêtue d'un tailleur léger, cette scène devant se passer en plein mois de juillet, ne doit pas avoir chaud par cette nuit froide.

On répète plusieurs fois la scène. On tourne. Malgré l'heure tardive quelques noctambules attirés par les projecteurs assistent, du trottoir opposé, à ce spectacle gratuit.

Deux agents débouchent de la rue voisine. Ils demandent à Worins, l'assistant, de leur montrer les autorisations de la préfecture de police, après quoi, ayant vérifié les papiers qu'on leur montre, ils se mettent au premier rang des badauds pour regarder.

Je bavarde quelques instants avec René Le Prince

— Nous allons maintenant tourner, me dit-il, des scènes, non plus dans la rue mais dans la cour d'honneur de l'ancien Hôtel du prince de Sagan, mis aimablement à notre disposition par l'antiquaire M. Seligman, le propriétaire actuel.

Nous franchissons une lourde porte cochère. Au bout d'une sombre allée, voici la vaste cour qui va servir de studio.

A gauche, deux puissants groupes électrogènes automobiles font entendre leur étourdissant ronronnement ; d'immenses câbles courent sur le gravier, les reliant à une multitude de lampes.

Tandis que le metteur en scène règle un éclairage difficile, sur les marches d'un perron transformé en loge d'artiste, Lucien Dalsace, revenu le matin même de Nice, met sur son visage une légère couche de fond de teint.

Plus loin le gros Labry s'escrime à faire un nœud présentable avec une minuscule cravate.

— Que fait-il? ne cesse de répéter à mi-voix René Le Prince, tout en consultant sa montre de temps à autre. Serait-il en retard?

Et comme je m'enquiers de la personnalité de « il », le metteur en scène s'écrie :

— C'est Signoret parbleu !

A ce moment une nouvelle limousine pénètre dans la cour. La portière s'ouvre : Signoret descend avec le sourire.

— On n'attend plus que toi, lui dit le metteur en scène. On va tourner la scène de ta mort.

— Ça c'est gentil, quelle excellente idée. Me voici à peine arrivé que vous voulez me tuer. Allez-y.

Suzanne Bianchetti, les cheveux en désordre, un browning à la main, menace Signoret qui, craintif, se tient immobile. Mais il esquisse tout à coup un geste de révolte et aussitôt claque une détonation. Signoret s'écroule comme une masse et reste étendu sur le sol sans mouvement. Quelques hommes, des policiers l'entourent.

On recommence plusieurs fois cette scène ; ce qui ne plait guère à l'artiste, car le sol est humide.

— Voilà qui est bon, dit-il, pour attraper une pneumonie ; avec un temps pareil, on devrait préalablement chauffer le sol...

— Encore à toi, interrompt Le Prince, c'est maintenant la scène où tu te bats avec Francine Mussey.

— Alors quoi, cela ne vous suffit pas de me tuer, il faut que je me batte après? Quelle idée. Enfin !

On tourne. Signoret et Francine Mussey échangent de vigoureux coups de poings à mettre knock-out un boxeur professionnel.

— Allez-y ! encourage Le Prince, très bien ! du mouvement. Ça va ! cessez !

— Je crois qu'on y a mis du sien, réplique Signoret, je vois que j'ai copieusement déchiré la robe de ma partenaire et que pour ma part j'ai un superbe accroc à mon veston.

Trois heures sonnent à une horloge voisine et l'on tourne toujours. Les groupes électrogènes bourdonnent, que doivent penser les habitants de ce tranquille quartier?

Dans une serre dont on a fait cette nuit un salon de repos, quelques artistes bavardent.

Lucien Dalsace échange avec Blanche, un artiste de théâtre dont ce sont les débuts au cinéma, d'amusantes répliques. Francine Mussey regarde affectueusement le champion d'aviron Stock qu'elle épousa il y a huit jours.

Suzanne Bianchetti refait son maquillage tandis que Signoret et Tommy Bourdel discutent de questions cinématographiques.

Après un court repos Le Prince reprend sa mise en scène interrompue et travaille fort avant dans la nuit.

Une clarté blafarde s'estompe au-dessus des toits. Le jour naît.

GEORGE FRONVAL.

L'HEURE DU THÉ.

NOUS ne connaissons pas « l'heure du thé » dans les studios français et c'est probablement dommage, d'autre part, il serait inexact de croire que les metteurs en scène américains interrompent toujours le travail à l'heure fatidique où l'eau chante dans la bouilloire.

Lorsqu'une mise en scène est avancée, que l'on tourne en plein enthousiasme, que la lumière fonctionne bien, on n'arrête pas plus l'offensive chez les Américains que chez nous.

On tourne, on tourne jusqu'à ce que la scène soit terminée et ensuite on prend le thé... si ce n'est pas l'heure du dîner.

Il faut croire que Lila Lee et Thomas Meighan ont quelques loisirs car, le jour où la photographie ci-dessus a été prise, ils ont trouvé le moyen de s'installer confortablement et de prendre quelque repos.

Ensuite peut-être, ils joueront aux cartes, à moins que le metteur en scène ne les réclame brusquement pour avoir les honneurs d'un gros premier plan qui ne saurait attendre.

Le pouvoir de la Beauté

Marion Davies en costume du XXe siècle.

Ecoutant les conseils de Rober Léonard.

Quand on arrive dans un studio au moment où plusieurs artistes féminines sont groupées devant l'objectif, on se demande comment on peut arriver à réunir tant de beautés. On est séduit par chaque visage, on ne pense pas que le créateur puisse faire mieux ni plus complet.

Mais lorsqu'arrive la vedette dont la beauté est, si j'ose dire, soigneusement « mise en scène », dont l'entrée est préparée, entourée, sertie dans la parure d'un costume bien choisi, on n'a plus d'yeux que pour elle.

Cette impression fut évidente lorsque je rencontrai Marion Davies dans un studio.

Les jeunes femmes qui m'avaient si violemment subjugué au début m'apparurent comme de pâles étoiles auprès de la planète Venus quand elle triomphe à l'orient.

C'est qu'une véritable beauté émane de tout ce qui appartient à Marion Davies.

On ne sait trop s'il convient mieux d'admirer la riche moisson dorée de ses cheveux, que la carnation fraîche de sa peau, ou que l'expression candide de son regard.

Nous nous assîmes l'un en face de l'autre dans de confortables fauteuils et pendant une bonne minute, je contemplai la jeune artiste en silence.

Je pensais :

— Voilà une statue, oui, vraiment une statue peinte avec des couleurs qui ne se trouvent pas sur la palette des hommes.

Mais la statue peinte se mit à parler.

— Quand je vois un homme qui écrit des interviews, dit-elle, je suis toujours effrayée. C'est une peur qui date de mes débuts.

« Je m'étais enfuie de chez mes parents pour entrer au théâtre, dans les chœurs, et il fallait absolument que mes débuts fussent tenus secrets.

« Or, le jour même où je parus pour la première fois sur la scène, je croisai au détour d'un portant un journaliste qui avait un crayon à la main.

Il me demanda mon nom. Je répondis au hasard.

Parlant d'un scénario à Robert Chambert.

« Mary... Marion... Maryett.

« Et je m'enfuis en me cachant la figure.

« Depuis je suis comme le chat qui est tombé à l'eau et qui ne peut plus approcher d'une mare sans trembler. Dès que je vois un journaliste, j'ai envie de me sauver. »

Cette petite confession est tombée tout naturellement des lèvres de la jeune artiste, mais elle a suffi à me prouver que je n'avais pas une statue en face de moi.

Marion Davies parle et ne parle pas comme une poupée automatique. Il y a de la musique dans sa voix.

La vie du théâtre n'a pas altéré sa simplicité. Elle parle de ses débuts comme un marin conterait les événements qui marquèrent son engagement dans la marine sans croire que le monde eût été perdu s'il était resté chez lui.

— J'avais une amie qui était très obligeante, continue-t-elle. Un jour je lui déclarai que je voulais entrer au théâtre.

— C'est une bonne idée, me dit-elle, voulez-vous entrer dans les chœurs?

— Est-ce du théâtre, les chœurs?

— Bien entendu, puisqu'on est sur la scène.

— Alors, allons-y pour les chœurs.

« Et c'est ainsi que je débutai à cinq dollars par semaine... »

Je contemple toujours le visage de Marion Davies. J'avais des tas de choses à demander à l'artiste, mais maintenant je n'y pense plus, je la laisse parler, au moins pendant ce temps je n'ai qu'à regarder.

Je regarde tant que je n'éprouve pas le besoin d'écouter. Je ne suis donc pas bien sûr que ce que j'écris soit le reflet exact des mots qu'elle a prononcés ; j'ai pu me tromper.

Je me rappelle même qu'après une période d'admiration silencieuse, une question de Marion Davies me tira subitement de mon extase. La jeune artiste me demandait :

— Etes-vous au moins de cet avis?

Je répondis à tout hasard :

— Oui, bien sûr

Heureusement elle parut satisfaite et continua :

— Comme je vous le disais donc, je dois beaucoup à Harrison Fisher car ce fut lui qui me fit entrer au studio.

« Il m'apprit également à exprimer une émotion par un simple clignement d'yeux, un mouvement de la tête, une simple contraction de la bouche.

« Tout cela était subtil, indéfinissable. C'était vraiment l'art des nuances et c'est seulement quand on connaît l'art des nuances qu'on peut se dire artiste véritable. »

Une pause, et Marion Davies ajoute :

— Je ne le connais pas encore très bien.

J'ai envie de lui crier qu'elle se trompe qu'il n'est pas d'artiste plus parfaite, mais ne vaut-il pas mieux l'écouter parler, ou faire semblant de l'écouter?

Et pendant qu'elle se laisse aller à la causerie intime que j'ai provoquée, je comprends maintenant pourquoi le visage de Marion Davies a tant de fois servi à illustrer les couvertures de magazines, les affiches de produit de beauté et les calendriers annuels.

Elle a un type. Un type très net de beauté régulière et douce. Elle doit plaire à tout le monde, on ne la discute pas. On ne dit pas :

— Tout de même si elle avait la bouche un peu moins grande, l'œil un peu plus tendre, le nez...

Non, on accepte tout cela, en bloc.

Mais j'entends que Marion Davies me parle de ses créations. Des mots me sautent aux oreilles ;

— *Marie Tudor... Au temps de la Chevalerie...* On m'assura que je savais sourire... *L'Ile au Trésor...* J'aime les costumes... J'ai eu peut-être des ancêtres en pourpoints ou en casques... Si jamais je me marie ce sera en costume de moyen âge... C'étaient des gens très galants... tournois, cavalcades, parades, panaches...

En Reine du moyen âge.

Marion Davies essaie une toilette.

Au-dessus : *Un chapeau des jours passés.*

En haut, à droite : *Près de son automobile.*

A droite : *Un rafraîchissement au studio.*

A droite :
Marion Davies se laisse chausser.

Pendant une minute ce rire s'égrène et remplit le studio.

On s'approche de nous...

— C'est bien la peine, dit-elle enfin, de vous donner en détails mes goûts, mes désirs et mes vœux. Voilà dix minutes, mon cher monsieur, que je vous parle de ça.

Et je m'en tire par une pirouette.

Diagnostic ! (Non, la maladie n'est pas sérieuse.)

Un goûter intime.

Tout à coup, il me semble qu'il y a quelque chose de cassé autour de nous, un froid subit qui m'enveloppe.

Je me réveille une seconde fois, Marion Davies ne parle plus. C'est ce qui m'a causé cette impression. Avec effort, je cherche à rassembler mes idées et je pose une question dont je ne me rends pas compte d'abord de la stupidité évidente.

— En somme, dis-je, quels films préférez-vous?

Elle me regarde, étonnée, puis soudain éclate de rire.

— Je le savais, dis-je, mais je voulais constater si une deuxième fois, vous me répèteriez la même chose.

Evidemment, ce n'est pas très fort, mais que voulez-vous, je n'ai pas trouvé mieux.

J. H.

NOUS APPRENONS QUE...

*** Contrairement à ce qu'ont annoncé quelques-uns de nos confrères, il n'a jamais été question pour Ivan Mosjoukine d'interpréter *Michel Strogoff*. Mme Léonce Perret est partie aux États-Unis où elle cherche l'artiste qui interprétera ce rôle.

*** M. Joseph Guarino tourne *L'Aube de Sang*, interprété par Mlle Josyane : Jeanne ; Suzanne Talba : Gaby ; Mme Desgranges : Mme Barsac ; Olga Talvi : le mère de Jeanne ; Van Daële : Fred ; Deneubourg : M. Barsac ; Paul Hubert : Jack ; Girardin : Roger ; Dartagnan : L'intendant Richard ; Morhange : Todd ; et le chien Peluche. Opérateur : Blanc. Extérieurs à Paris.

*** Maud Richard qui avait l'intention d'abandonner le cinéma et de se consacrer au théâtre, revient à l'art muet. Après avoir tourné dans *L'Enigme du Mont Agel*, elle vient d'interpréter un rôle important dans *Catherine* qu'a terminé récemment Albert Dieudonné au studio de la Victorine à Nice.

*** Gennaro Dini est en train de tourner un film de 3000 mètres avec pour interprètes principaux Gaston Jacquet, Nina Orlove et un X mystérieux dont on parla beaucoup il n'y a pas très longtemps. Nous donnerons bientôt d'autres détails sur ce film qui sera sensationnel, à moins que Dame Censure...

*** Rappelons que la Société Française de Photographie, 51, rue de Clichy, Paris, organise tous les mois des causeries cinématographiques auxquelles nos lecteurs sont invités. Se renseigner à l'adresse ci-dessus.

ROSITA
la chanteuse des rues

ROMAN

par MONTCHANIN

d'après le film des Artistes Associés

INTERPRÉTÉ par [illegible]

Résumé du chapitre précédent. — *Pour que Rosita soit comtesse, le roi lui fait épouser le comte de Alcada qui doit être exécuté le lendemain. Rosita va demander la grâce de son mari, et le roi, après avoir ordonné que les fusils du peloton d'exécution ne soient point chargés, revient sur sa décision et confirme l'exécution.*

CHAPITRE IX

Dans la prison de Séville un prêtre recevait la dernière confession du comte de Alcala.

Il avait fait pieusement le sacrifice de son existence et ne se repentait de rien. Il fut modeste dans sa confession et le prêtre s'en émerveilla, s'étonnant que, si jeune encore, Don Diego n'eût aucun regret de la vie brillante qui s'offrait à lui.

— Je serais malheureux, répondit le comte, si j'avais une faute à me reprocher contre le devoir. Mourant parce que j'ai tiré l'épée pour défendre une innocente, la mort m'est douce. Pourtant, mon père, j'ai un désir que je voudrais voir exaucer. Accordez-moi la grâce de voir ma femme avant de mourir.

Le prêtre secoua tristement la tête.

— S'il était en mon pouvoir de vous satisfaire, dit-il, j'accéderais à votre désir de grand cœur. Mais les ordres du roi ne peuvent être transgressés, mon fils, vous mourrez sans voir votre femme. Le roi l'exige.

Don Diego baisa la main de son confesseur.

— Je me soumets, dit-il. Allez la voir, mon père, après ma mort, et faites qu'elle embrasse votre main où j'ai moi-même appuyé mes lèvres...

Or, voici qu'à ce moment même, on entendit un bruit de voix dans le couloir sonore et la porte s'ouvrit.

Le comte avait regardé, mais l'ombre du couloir était telle qu'il ne distingua point les visages.

Il vit vaguement un officier et derrière lui une sorte d'ombre qui cherchait à passer.

— Une seconde, señora, dit l'officier, je dois m'assurer de l'identité du prisonnier.

Mais il n'eut pas le temps de s'assurer de grand'chose.

Bousculé par deux mains impatientes, il était rejeté contre la porte, tandis que Rosita paraissait sur le seuil et, d'un bond, courait à Don Diego, qui, ébahi, la reçut dans ses bras ouverts.

Aucun d'eux n'avait dit un mot.

Sans aucun souci des assistants, ils se tenaient serrés, joue contre joue, et l'on entendait les petits sanglots de Rosita qui crevaient.

— Je pense, dit le prêtre à l'officier, que nous pouvons les laisser seuls, nous ne pouvons leur être d'aucun secours.

— Bien, répliqua l'officier, passez devant, mon père, je dois refermer la porte.

Ni Rosita, ni le comte n'avaient fait attention à leur *aparté*, mais lorsqu'ils entendirent le lourd battant de bois massif heurter le mur avec bruit, ils sursautèrent et s'écartèrent un peu l'un de l'autre.

Alors ils constatèrent qu'ils étaient seuls et se sourirent.

— Rosita que j'aime plus que tout, murmura Don Diego, vous m'avez fait accorder la seule grâce qui me fût chère. Je vous vois donc avant de mourir.

La petite chanteuse mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut, dit-elle, mon époux ne mourra pas. J'en ai décidé ainsi... Ce ne serait pas beau, señor, de me quitter sitôt le jour de mes noces.

Interdit, il la regardait, ne comprenant guère où elle voulait en venir.

Rosita, souriant malicieusement, sortit de dessous son manteau l'ordre roulé que lui avait remis le roi.

— Voilà votre vie, dit-elle.

Et elle conta à Don Diego l'entrevue qu'elle avait eue au palais royal, et ce qui en était résulté.

Elle fit la leçon au comte, insistant sur la conduite qu'il lui fallait étudier : Bien faire attention à la salve... tomber aussitôt comme une masse... faire le mort et ne se relever que lorsque tout le monde serait parti,

Le moment n'est guère choisi pour une pareille joie.

dans la cave où l'on plaçait le corps des suppliciés.

L'émotion de Don Diego ne se contint plus. L'espoir le plus enthousiaste gonflait maintenant son cœur. Le goût de vivre, de vivre au soleil, et d'aimer, d'aimer sans contrainte remplaçait la résolution de mourir qui, un instant auparavant, le rendait stoïque devant le malheur.

Il aurait voulu sortir, quitter sur-le-champ cette prison noire, partir avec Rosita, fuir Séville et courir sur les chemins, courir jusqu'à ce que tous deux trouvassent le calme et le silence où leur amour se fût épanoui en liberté.

Il prit encore une fois Rosita dans ses bras, mais s'écarta soudain. Une clef tournait dans la serrure.

— Déjà, dit-il, pensant que l'heure était venue de l'exécution. Il eut un frisson bien qu'il ne doutât pas du simulacre.

— Non, dit Rosita, c'est une petite surprise. J'ai commandé notre repas de noces.

Le geôlier, en effet, apportait une table. Il la disposa dans la cellule, mettant le couvert, non sans pousser de profonds soupirs.

Tout cela ne retardait-il pas l'exécution ? Il semblait que c'étaient des minutes qu'on volait à son plaisir.

— J'espère que vous ne serez pas longtemps, grommela-t-il, il ne faut pas faire attendre « ces messieurs ».

Rosita le renvoya vivement dès qu'il eut mis une bougie sur la table et convia son époux à se placer en face d'elle.

Mais elle s'aperçut à ce moment que la table ne portait point de nappe. Elle la débarrassa rapidement et y plaça sa mantille et le singulier repas de noces commença, dans ce lieu lugubre où les murs avaient entendu les lamentations, les pleurs, les injures de ceux qui ne devaient le quitter que pour se rendre à la potence.

* * *

Vers le matin, le ministre arriva à la prison. Il apportait le contre-ordre du roi qu'il remit lui-même au gouverneur, afin qu'il n'y eût aucun malentendu possible.

Le señor Hirrias détestait profondément Rosita et haïssait tout ce qui la touchait. Il se rappelait trop souvent combien de fois sa dignité avait été offensée par la favorite et il était ravi de la tournure qu'avaient pris les événements.

Quand il eut bien expliqué au gouverneur que les fusils devaient être chargés, il demanda à aller chercher lui-même Rosita, au moment de l'exécution, afin de la ramener au palais royal, selon les ordres qu'il avait reçus.

Et deux heures après, en compagnie de l'aumônier et d'un soldat, il allait lui-même réveiller le condamné.

Ils n'eurent pour cela aucun mal, le comte était bien réveillé et parlait d'amour à la petite chanteuse.

— L'heure avance, dit le prêtre.

Il se leva, embrassa Rosita qui, tout en feignant de fondre en larmes, lui glissa dans l'oreille :

— N'oubliez pas de faire le mort.

Le condamné partit et Rosita demeura seule dans le cachot. Alors, dès qu'elle n'entendit plus les pas, elle se mit à rire, à rire de tout son cœur, comme si cette comédie lui eût semblé la plus réjouissante plaisanterie du monde. Son peigne tomba et, comme elle se baissait pour le reprendre un ricanement, venu de la porte, arrêta son mouvement.

Elle vit le premier ministre qui, après le départ du condamné, était resté dans l'ombre du corridor.

Inquiète soudain, glacée par cette présence, elle demanda :

—Pourquoi... riez-vous?

Le ministre s'avança.

— Parce que, dit-il, ma chère comtesse, je trouve que le moment n'est guère choisi pour une pareille joie.

Elle haussa les épaules.

— C'est vrai, dit-elle, vous ne savez pas !

Hirrias lui toucha le bras et la regarda sévèrement.

Elle découvrit le visage et vit les yeux fermés, la bouche serrée.

— Je ne sais pas ! Qu'est-ce que je ne sais pas?...

Alors elle jeta, tout d'une haleine :

— Le roi a ordonné de ne point charger les fusils.

Il cligna de l'œil, prit une pose avantageuse et répliqua doucement :

— Au dernier moment, le roi a trouvé qu'il avait été trop bon, il a révoqué son ordre, c'est moi-même qui l'ai apporté et, je dois vous l'avouer... les fusils ont été chargés.

Rosita poussa un cri, un cri qui dut retentir jusqu'au fond de la prison et faire tressaillir les malheureux qui se réveillaient lentement sur les pierres.

Et comme un écho à ce cri, une salve déchira l'air, la salve de l'exécution que répercutaient les vieux murs.

Rosita, affolée, poussa le ministre et sortit de la cellule. Elle courut par les couloirs déserts, se cognant contre les voûtes basses, trébuchant sur les marches des escaliers, tombant, se relevant, déchirant sa robe aux aspérités de la pierre.

Elle traversa les cours et arriva sur la place que les soldats quittaient, l'arme au bras.

Un corps, là-bas, était étendu, sur qui le prêtre disait les dernières prières. Elle y courut. Don Diego gisait là, recouvert d'une toile grossière. Elle découvrit le visage et vit les yeux fermés, la bouche serrée. Elle cria :

— Ils l'ont tué ! Ils l'ont tué !

Elle le secouait, l'embrassait. Don Diego demeurait insensible. Alors elle clama, tandis que le prêtre tentait de la saisir :

— Je te vengerai, je te jure que je te vengerai...

Et apercevant les porteurs de civière qui venaient chercher le corps, elle leur cria :

— Qu'on le conduise à la villa du roi, hors de Séville et qu'on le dépose dans la chapelle.

Puis elle courut au carrosse qui attendait toujours, n'écoutant point les consolations que lui prodiguait le prêtre.

Elle monta seule dans la voiture qui descendit vers Séville.

* * *

C'était le dernier jour du carnaval et le peuple mettait une sorte de frénésie dans ses amusements.

Les rues étaient pleines d'une foule qui, depuis le matin, buvait et chantait. Huit jours d'ivresse ne l'avaient point apaisée. Il fallait oublier que le lendemain on serait en carême. On essayait de ne pas perdre une minute.

Le carrosse de Rosita s'arrêtait à chaque instant et des rondes se formaient autour de lui, des danses l'arrêtaient ; et sur les coussins, Rosita le cœur gonflé de douleur, n'écoutait rien, ne voyait rien.

C'était pour elle un effroyable calvaire. Elle n'attendait plus que la vengeance pour lui donner quelque apaisement.

Or, voilà que tout à coup, une main tira le rideau qui cachait son visage à la foule et une voix cria :

— C'est Rosita !

Et aussitôt, cent autres voix joyeuses répétèrent :

— Rosita ! C'est Rosita !

Un homme dit :

— Une chanson, Rosita !

Les yeux fermés, les mains appuyées sur son cœur, la petite chanteuse gémissait :

— Laissez-moi, pour l'amour de Dieu, laissez-moi !

On ne l'entendait point. Une clameur maintenant s'élevait autour d'elle :

— Une chanson ! Une chanson !

Alors, subitement, elle parut en prendre son parti. Elle venait de voir que le carrosse atteignait la petite place où elle chantait quelques jours avant. Son « théâtre », disait-elle, et sur le rebord de pierre un enfant jouait de la guitare.

D'un geste violent, elle ouvrit la portière et se montra à la foule. La douleur lui donnait l'aspect d'une statue tragique, mais ce furent des cris de joie qui l'acclamèrent.

Sa main demanda le silence.

— Oui, je vais chanter, dit-elle.

Elle descendit, prit une guitare qu'on lui tendait et monta sur son théâtre. Et comme elle enjambait le rebord, elle aperçut le lent cortège qui conduisait à la résidence d'été le cadavre de Don Diego. Sur son passage, la foule observait un instant de silence et l'on ne voyait que des dos courbés et des femmes à genoux, mais dès que la civière s'éloignait la joie s'étalait plus bruyante et plus vive.

Rosita crut qu'elle n'aurait jamais la force d'accomplir toute sa vengeance. Elle faillit s'évanouir, mais se raidit, et préludant sur sa guitare, elle cria dans la direction du corps que l'on emmenait :

— C'est pour toi que je vais chanter !

Et cela fut jeté si âprement qu'un frisson parcourut la foule et qu'un silence absolu se fit.

Avec rage, Rosita pinça les cordes de sa guitare et d'une voix coupante, sur le rythme de la chanson improvisée, elle commença :

Un roi de malheur
Pour qui la terreur
Réjouit toujours l'âme vile.

Un murmure s'éleva et les têtes ondulèrent. Rosita faisait peur. On comprenait seulement que ce n'était plus la petite chanteuse des rues qui faisait jaillir le rire des cordes de sa guitare, on remarquait enfin ses traits convulsés, ses yeux fous, on recula.

Rosita hurla presque cette phrase :

Il veut votre sang...

Elle brandissait sa guitare au-dessus de sa tête et son autre poing montrait le palais royal qu'on voyait sur la colline, briller sous les feux du grand soleil matinal.

Alors ce fut la panique, on se retira. Les auditeurs les plus éloignés tirèrent vers les rues les plus proches.

Quelqu'un lança :

— Les soldats !

Il n'y avait point de soldats, mais le cri lancé amena la panique. On s'enfuit, on s'éloigna de Rosita qui chantait toujours, qui hurlait des injures.

— Elle est maudite ! clamèrent des femmes en se voilant la tête...

Et en quelques minutes, la place fut nette et il n'y eut plus pour écouter Rosita qu'un petit enfant de cinq ans qui applaudissait de toute la force de ses petites mains.

Rosita faisait peur.

(*A suivre.*)

MONTCHANIN.

NINA ORLOVE

La physionomie de l'artiste est d'une pureté de lignes remarquable.

LORSQUE *La Nuit d'un vendredi* 13 parut à l'écran, sa principale interprète Nina Orlove remporta un grand succès personnel auprès du remarquable artiste qu'est André Nox. On admira ses jeux de physionomie, la puissance de son regard et aussi la beauté de ses yeux. Elle a contribué pour beaucoup à rendre le film de Gennaro Dini populaire, car elle a su camper avec infiniment de talent un personnage difficile. Il est souvent malaisé pour un acteur de faire accepter au public le surnaturel, on risque de tomber dans le ridicule. Nina Orlove réussit à inspirer aux spectateurs la frayeur qui l'animait. Seule une artiste particulièrement douée pouvait s'attaquer à un pareil rôle. Je sais d'ailleurs par son metteur en scène Gennaro Dini que Nina Orlove après avoir tourné *La Nuit d'un vendredi* 13dut s'imposer un repos complet, car ses nerfs surmenés trahissaient son organisme. Elle était littéralement épuisée par l'effort fourni.

Je la rencontrai peu de temps après à Nice où elle habite. Elle se promenait sur la Promenade des Anglais accompagnée de son petit garçon et de son chien. Je la complimentai de sa dernière création et elle me dit avec simplicité :

— Je n'ai fait qu'exécuter les indications que me donnait Gennaro Dini en qui j'ai une entière confiance.

Cette confiance d'une artiste en son metteur en scène me paraît la condition essentielle pour qu'elle puisse comprendre et suivre fidèlement ses conseils. L'artiste doit-elle être uniquement traductrice d'instructions données ou bien créatrice? Il faut qu'elle soit les deux. Une vraie artiste, il me semble, ne doit et ne peut pas se borner à n'être qu'un instrument fidèle et sensible dans les mains habiles du... musicien qu'est le metteur en scène. Il faut qu'elle donne en outre à son jeu tout son sentiment et toute sa pensée personnelle.

Tout en s'exprimant de la sorte, Nina Orlove fixait sur moi ses beaux yeux marrons démesurément grands. Je constatais combien son regard se modifiait d'une seconde à l'autre, tantôt d'une vivacité presque enfantine, tantôt reflétant une mystérieuse nostalgie. Nina Orlove est d'une taille moyenne, sa silhouette très souple est infiniment élégante et toutes les attitudes de cette jolie femme sont gracieuses. Elle parle d'une voix chantante en roulant les *r*. Il émane d'elle un charme qu'on n'analyse pas.

— Vous êtes née en Russie, n'est-ce pas? questionnai-je.

— A Pétrograd en 1898. J'étais attirée vers le théâtre, mais les préjugés de mes parents m'empêchaient de songer à devenir une artiste. Alors je me destinais à devenir avocate. Puis la révolution est survenue qui a modifié tant de choses. Le cinéma m'attirait aussi beaucoup. Je ne pensais pas toutefois qu'un jour viendrait où je serais une vedette. Enfant encore, j'allais fréquemment au ciné et m'intéressais à tous les changements de programmes. Depuis, j'ai suivi avec un très grand intérêt l'évolution de l'art muet et ai toujours été convaincue qu'il était destiné au plus bel avenir.

« Je suis venue en France et un jour, je ne sais plus comment, je me suis trouvée en présence de René Navarre qui dirigeait alors la Société des Ciné-Romans. Il me demanda si je voulais tourner. J'acceptai avec joie et voilà de quelle façon, il y a quatre ans de cela, j'ai fait mon premier essai cinématographique.

« Ah ! ce premier essai ! J'éprouvai une terreur folle de l'appareil qui braquait sur moi son œil de Cyclope et enregistrait impitoyablement chacun de mes mouvements. Ce bruit de manivelle m'affolait. Mes jambes tremblaient et se dérobaient sous moi. Je finis par réagir et l'intérêt de la scène à jouer parvint tout de même à vaincre cet accès de timidité farouche. Cette timidité je l'ai d'ailleurs conservée. J'adore tourner, eh bien ! lorsque je commence une scène à présent, je fais mentalement un signe de croix. Ne vous moquez pas de moi, je suis slave.

« Je me rappelle avec quelque émotion cette période de mes débuts, Certes les ciné-romans qu'on tournait alors n'étaient peut-être pas comparables à ceux que tourne aujourd'hui la même société reconstituée sur des bases nouvelles, mais j'apprenais quand même beaucoup. A mon avis tous les artistes devraient faire du ciné-roman avant d'aborder les films de longueur moyenne.

En tournant les films à épisodes, je croyais sentir ce que vous appelez le feu sacré, et vivais intensément les scènes qui m'étaient confiées. Je me rappelle même avoir eu un jour une terrible crise de larmes que mon metteur en scène ne pouvait calmer. Je venais de tourner une scène d'un tragique intense. Du reste mon désespoir devait être bien contagieux, car tout le monde pleurait. J'ai vu cette scène à l'écran et je vous avoue que je fus déçue. C'était affreusement grimaçant. Voilà bien l'inexpérience du métier ! Que de débutants devraient méditer cette anecdote. Un artiste doit, tout en étant ému, ne pas perdre de vue son jeu et songer aux expressions qui seules peuvent être belles et évocatrices à l'écran.

« Maintenant que je commence à avoir quelque expérience, je me méfie beaucoup de ma sensibilité. Je crois que la pensée intense suffit à rendre le jeu expressif sans qu'il soit nécessaire de se livrer à trop de manifestations extérieures. Mais cela n'est pas donné à tous les artistes et beaucoup sont obligés de recourir à la parole, moi comprise. D'ailleurs peu importe, n'est-ce pas? Qu'on se taise ou qu'on parle, tout ce qu'on doit exiger, c'est que l'expression soit juste et vivante. Il est évident pourtant, qu'il faut éviter de trop remuer les lèvres en parlant, chose qui rend le jeu très inesthétique à l'écran.

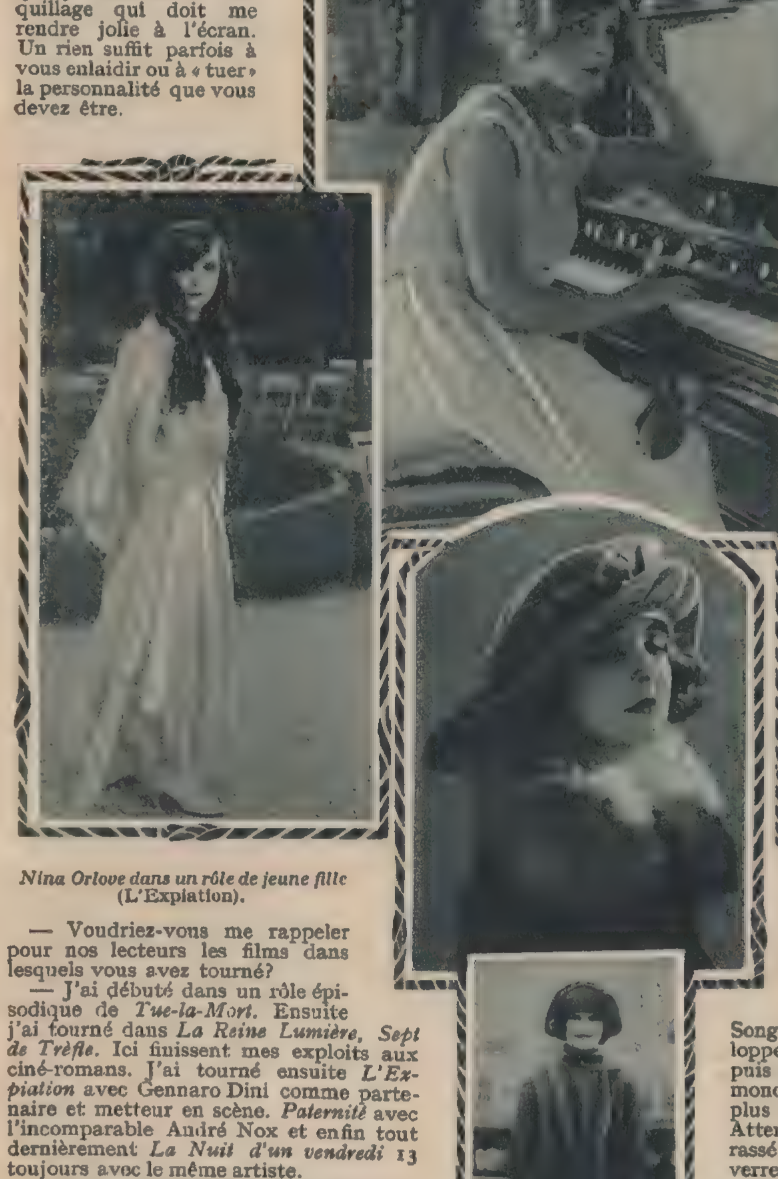
« Si vous me mettez sur ce chapitre, je n'en finirai plus. J'adore parler de mon métier. Je l'aime passionnément. Je m'efforce lorsque je tourne de créer une certaine harmonie entre l'esprit du personnage à interpréter, le physique que j'essaie de composer, les costumes, les décors. Quelle joie, lorsque je m'aperçois plus tard que j'ai réussi. C'est en ayant ce souci qu'on peut arriver à ne pas trop se ressembler dans tous les films, ce qui est à redouter, et à composer des personnages différents. Le ciné, c'est la vie, donc avant tout, il me semble qu'on doit chercher à être vraie et vivante.

« Au ciné comme au théâtre, l'artiste qui n'étudie pas son rôle joue mal. Personnellement, je commence par lire mon rôle avec une grande attention et j'y songe la nuit avant de m'endormir. Cela uniquement pour tâcher de m'imprégner du caractère de mon personnage, de sa psychologie. Ensuite au studio, munie des indications de mon metteur en scène, j'improvise mon jeu, ce qui me réussit mieux que lorsque je veux suivre un plan tracé d'avance.

— Quel rôle rêveriez-vous d'interpréter?

— J'aime les rôles dramatiques. Jouer une « Tosca », une « Vierge folle » serait mon rêve. Je joue beaucoup plus facilement les scènes de drame que les scènes de comédie. Celles-ci me donnent vraiment du mal à interpréter. Je me rends compte par exemple que j'étais moins bonne dans *L'Expiation* que dans *La Nuit d'un vendredi* 13. Dans le premier de ces films j'interprétais un rôle de jeune fille gaie et insouciante.

— J'ai remarqué que votre maquillage dans *La Nuit d'un vendredi* 13 était parfait. Quelles sont vos idées sur cette question?

— Le maquillage joue au ciné un rôle prépondérant. il est difficile à saisir définitivement et m'a souvent donné du fil à retordre. Jamais je ne me regarde autant dans la glace, que lorsque je cherche le maquillage qui doit me rendre jolie à l'écran. Un rien suffit parfois à vous enlaidir ou à « tuer » la personnalité que vous devez être.

Nina Orlove dans un rôle de jeune fille (L'Expiation).

Photographie prise en Corse dans un jardin.

En haut : *Nina Orlove chez elle jouant de l'orgue.*

L'artiste à la ville.

Au-dessus : *Nina Orlove dans* Fraternité.

— Voudriez-vous me rappeler pour nos lecteurs les films dans lesquels vous avez tourné?

— J'ai débuté dans un rôle épisodique de *Tue-la-Mort*. Ensuite j'ai tourné dans *La Reine Lumière*, *Sept de Trèfle*. Ici finissent mes exploits aux ciné-romans. J'ai tourné ensuite *L'Expiation* avec Gennaro Dini comme partenaire et metteur en scène. *Paternité* avec l'incomparable André Nox et enfin tout dernièrement *La Nuit d'un vendredi* 13 toujours avec le même artiste.

— Et le théâtre? N'en ferez-vous jamais?

— Hélas, non. Tant de choses se mettraient en travers de ce désir. Mon accent d'abord. M'entendez-vous roulant mes rrr slaves sur une scène française? Or je n'aime que le théâtre français. Du reste le cinéma me suffit.

« J'oubliais de vous dire que je suis très sportive. Je fais de l'auto, de la natation, du cheval. Le sport est utile pour les artistes de cinéma.

Il est regrettable que nos artistes ne fassent pas davantage de culture physique. Ils deviendraient bien plus souples et auraient cette légèreté d'allure que l'on admire tant chez les artistes américains par exemple. Il faut convenir toutefois que des progrès ont été réalisés dans cet ordre d'idées et que les jeunes du ciné ont compris la nécessité d'entretenir leurs muscles.

Je posai une dernière question sur l'avenir du cinéma.

— Regardez les progrès qu'accomplissent nos metteurs en scène tous les jours, répondit Nina Orlove. Le cinéma deviendra un art merveilleux et complet. Songez quel vaste champ il offre au développement de la pensée humaine. Et puis le ciné est accessible à tout le monde. Il est en même temps une des plus importantes industries mondiales. Attendons seulement qu'il soit débarrassé de tant de brebis galeuses et vous verrez qu'il surprendra ceux-là même qui sont ses ennemis. Je suis convaincue que le cinéma français est appelé à de hautes destinées et qu'on aurait tort de désespérer de lui. »

Les grands yeux marrons semblaient refléter une vive flamme intérieure. C'est que Nina Orlove aime à ce point la France qu'elle l'appelle son pays d'adoption.

PIERRE DESCLAUX.

LE SPECTATEUR IDÉAL *(Suite du N° 116.)*

Je me contenterai de déclarer que jamais un spectateur ne doit arriver en retard. Si, par hasard, il manque le début du spectacle, pour diverses raisons qui peuvent lui attirer notre bienveillance, il doit se mettre dans la tête qu'il est en état de faute, et qu'il mérite des reproches. Sa conduite doit être très humble. Qu'il gagne sa place le plus doucement possible, qu'il abrège les conversations avec l'ouvreuse, qu'il ne mette pas notamment cinq minutes à trouver la pièce qu'il veut donner à cette personne. Ensuite, qu'il cherche à *disparaître*, qu'il se baisse le plus tôt qu'il le pourra, qu'il demeure assis et immobile, même s'il sent que son manteau va être froissé !

Qu'il ne parle pas. Qu'il regarde l'écran. Qu'il s'efforce de comprendre le sens du film projeté, bien qu'il n'ait pas vu le commencement de la bande. Qu'il attende la réapparition de la lumière pour enlever le vêtement qui lui tient trop chaud, ou pour mieux s'asseoir.

Un spectateur idéal doit se préoccuper de la gêne qu'il peut causer à autrui. Donc, il va de soi qu'il enlève son chapeau, s'il est un homme, sans qu'on le lui demande. S'il s'agit d'une femme, à la première requête, qu'elle donne satisfaction à la personne qui se trouve derrière elle, et qu'elle ne réponde pas cette phrase qu'on entend si souvent :

— C'est bien ennuyeux. Je ne veux pas. Je suis trop mal coiffée.

Car elle se couvre de ridicule.

Le spectateur idéal ne parle pas durant la projection d'un film, ou s'il le fait, il s'efforce de n'être pas entendu dans un rayon d'un mètre autour de lui. Toute personne qui bavarde au cinéma n'est pas digne de se dire vraiment amateur de ciné. Pas de réflexions sur les artistes, sur les paysages. Ces réflexions peuvent être désagréables aux voisins. Supposez la réciproque. Vous êtes enthousiasmé à tort ou à raison, par une action se déroulant à l'écran. Vous suivez attentivement le film. Vous êtes en plein rêve. Une observation narquoise, faite à côté de vous, vient tout à coup dissiper le charme. Vous pestez contre l'importun. Agissez donc de votre côté pour ne mécontenter personne.

Le spectateur idéal doit-il siffler ou applaudir?

La question est, si l'on peut dire, à l'étude. Il n'est pas admis encore par tout le monde qu'on puisse applaudir ou siffler au ciné. La principale objection qui est faite par les adversaires de cette réforme, c'est qu'on n'applaudit pas un écran. L'argument ne tient pas debout. On applaudit la valeur d'une œuvre, on rend hommage au goût du directeur de salle qui sut louer un film excellent.

J'estime qu'on doit applaudir. J'estime aussi qu'on doit siffler, si l'on n'est pas content. Tous les cinéphiles réclament la réforme. D'ici un an, on sifflera et l'on applaudira dans tous les cinés de France. L'idée est en marche, écrirait M. Prud'homme, rien ne l'arrêtera. Mais qu'il soit bien entendu qu'en aucun cas il ne faut applaudir et siffler *avant* la fin du film. Cela dans le but de ne pas créer du désordre. Le film terminé et la lumière rallumée, il est bon que les spectateurs fassent connaître leur opinion. Le directeur de l'établissement saura ainsi si le film qu'il vient de présenter plaît ou, ne plaît pas. Il arrivera ainsi à connaître, petit à petit, la mentalité de son public.

Notez que cette réforme n'est pas sympathique aux directeurs d'établissements. Ils savent qu'ils ne pourront plus, lorsque la mesure sera généralisée, donner les « navets » qu'ils osaient projeter jadis. Aussi combattent-ils de toutes leurs forces pour empêcher les spectateurs de témoigner leur approbation ou leur désapprobation. Ils veulent bien qu'on applaudisse, mais refusent aux siffleurs le droit de manifester.

Puisque je traite cette question délicate, je suis bien forcé de convenir qu'il est dangereux de donner au public cette arme à double tranchant. A l'heure actuelle, les spectateurs sont-ils vraiment qualifiés pour porter sur les films des jugements sans appel ?

Hélas ! non. Le public français s'éduque en ce moment. Jusqu'à présent, personne ne s'était inquiété de le diriger et de lui apprendre à discerner les bons films des mauvais. *Mon Ciné* se flatte d'avoir contribué à dissiper les ténèbres qu'entretenaient soigneusement tous ceux qui avaient intérêt à pêcher en eau trouble.

Il serait regrettable de voir siffler de beaux films et applaudir des « navets ». Nous recevons encore trop de lettres nous vantant les mérites de films qui n'ont aucune valeur.

Le spectateur idéal doit apprendre, avant de siffler, à distinguer les qualités d'un film. Dans ce but, il devra s'affranchir de certains préjugés. D'abord, il fera abstraction de sa qualité de Français pour porter un jugement. Je veux dire qu'il devra éviter le parti pris de nationalité. Si, parce qu'un film est américain ou allemand, il est décidé à blâmer, il n'a qu'à prendre la porte et aller chercher un autre genre de spectacle plus en rapport avec ses goûts : il ne sera jamais digne d'être un cinéphile.

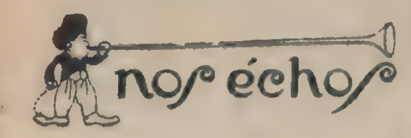
Le spectateur idéal aime le film qui est beau, que la nationalité de l'œuvre soit française ou étrangère. Le spectateur idéal ne fait pas de politique, et s'il discerne des tendances politiques dans un fim, tendances qui lui déplaisent, il doit admirer quand même si l'œuvre est réalisée de façon parfaite. . .

(*A suivre.*)

Sylvio PELLICULO.

SUZANNE TALBA EN RELIGIEUSE

Les admirateurs de la jolie Suzanne Talba seront heureux de la revoir dans le film charmant que Gaston Ravel vient de tourner pour la Société des Cinéromans : *On ne badine pas avec l'Amour*. L'artiste interprète dans cette œuvre un rôle de religieuse, la Sœur Louise. Elle a apporté, dans la création de ce personnage, infiniment de tact et aussi de talent. La photo ci-dessus la représente dans une des plus belles scènes du film.



ORANGES MAQUILLÉES

Beaucoup de personnes se figurent qu'il n'y a qu'à filmer les paysages naturels pour obtenir de jolies photographies. Elles ne se doutent pas que fréquemment il convient de « maquiller » la nature pour obtenir un effet satisfaisant. C'est ainsi que M. King Vidor de la Goldwyn ayant à tourner un film qui se passait en Floride : *Oranges sauvages*, dut faire peindre les oranges qui se trouvaient sur les arbres... dans le champ de l'objectif. On s'était aperçu, en effet, en développant les pellicules tournées que les oranges étaient grises et se voyaient à peine. On recommença donc les scènes, en peinturlurant les oranges en jaune clair. Remarquez le personnage qui est sur la photo ci-contre, il mange une orange non maquillée et vous pourrez faire la comparaison avec celles qui pendent aux branches.

Oranges maquillées.

PETITS CADEAUX

On dit que les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Il faut bien croire que c'est particulièrement vrai, en ce qui concerne les rapports entre les artistes de cinéma et leurs admirateurs. Les artistes de théâtre qui se mettent à tourner sont étonnés de constater au bout de très peu de temps que les habitués des cinémas sont infiniment plus généreux que les habitués des salles de théâtres. Ces derniers, en effet, ne songent jamais à adresser à l'acteur qui les a émus ou déridés, un souvenir. Or, l'usage se répand de plus en plus, parmi les cinéphiles fervents de récompenser les artistes cinégraphiques en leur envoyant des cadeaux qui atteignent parfois une grande valeur. Un sympathique jeune premier nous montrait récemment un bijou de prix qu'il venait de recevoir et qu'il ne pouvait retourner à son envoyeur, car ce dernier était demeuré anonyme. Un artiste comme Biscot qui est un des grands favoris des cinéphiles, reçoit toute l'année et en toutes circonstances des cadeaux multiples qu'il conserve soigneusement et qui constituent une sorte de musée. Rien n'est plus amusant que de regarder ces cadeaux. On y voit de tout, des chaussettes tricotées, des cravates, des pelotes d'aiguilles (pourquoi grands dieux?), des cendriers, des porte-cigarettes, des épingles de cravate en cuivre, en fer-blanc, voire même en or et en argent, des albums de cartes postales, des cadres en dorure, en écaille, des boîtes de papier à lettres. Simon-Girard, Georges Vaultier, Jean Angelo, Sandra Milowanoff, Robinne, Raquel Meller et bien d'autres encore n'ont rien à envier à Biscot à ce sujet et pourraient s'ils le voulaient imiter leur camarade et installer chez eux un musée.

UN FUMEUR CINÉPHILE

Tout dernièrement, Bérangère fit un voyage à Bruxelles. Elle était arrivée à la gare du Nord au départ du train et n'avait pas pris la précaution de retenir sa place. Elle ne trouva de place que dans un compartiment de fumeurs. Au bout d'une demi-heure, la gorge lui faisant mal, l'artiste quitta le compartiment pour gagner le couloir. Elle fut prise alors d'une quinte de toux. Un des fumeurs qui n'avait pas jusqu'alors, prêté attention à elle, leva la tête et la regarda. Il la reconnut. Il s'empressa de dire aux hommes qui étaient là : « La dame qui vient de sortir est une grande artiste de cinéma, Bérangère. Il faut croire qu'elle n'est pas parmi nous pour son plaisir, nous devrions cesser de fumer, cela serait d'une élémentaire correction. »

Les fumeurs s'empressèrent de suivre cette invite. Les vitres furent baissées pour purifier l'atmosphère et celui qui avait pris l'initiative d'exhorter ses compagnons de voyage à ne plus fumer, se chargea d'inviter l'artiste à réintégrer sa place. Bérangère se montra très touchée, mais ne voulut pas accepter, pour ne pas gêner les amateurs de tabac. Le cinéphile parcourut alors le wagon et finit par découvrir dans un autre compartiment, un fumeur qui consentit à céder sa place à l'artiste et à venir tenir compagnie à ses frères en tabagie. Et l'on dit que la politesse se perd en France !

CINÉMA ET T. S. F.

On peut être à la fois cinéphile et amateur de T. S. F., nous en avons la preuve, car nous recevons un nombre respectable de lettres émanant de fidèles lecteurs qui possèdent des postes leur permettant d'entendre chez eux les concerts envoyés par téléphonie sans fil. Ces lecteurs nous demandent pourquoi les organisations chargées des émissions ne se préoccupent pas davantage de cinéma. Nous avons déjà dit ici, qu'à notre avis, on pourrait demander aux artistes cinégraphiques et même à certains metteurs en scène, ou journalistes, de prendre la parole devant les microphones. Nous renouvelons aujourd'hui l'observation que nous avons faite, en espérant qu'elle sera écoutée.

PUBLICITÉ MODERNE

Les films Fordys qui ont édité le beau film *Le Harpon* consacré à la vie des baleiniers et aussi *Terreur* qu'a tourné Pearl White et qu'adapte *Mon Ciné*, ont des idées très modernes de publicité, ce dont on ne saurait les blâmer. Ils imaginèrent dernièrement pour lancer leurs films, de faire envoler d'un toit situé en plein centre de Paris, de gigantesques cerfs-volants supportant une longue oriflamme sur laquelle étaient peints les titres des films. Voilà de la publicité excellente et nous voudrions voir cet exemple suivi par d'autres maisons d'édition. Pour lutter contre tous les ennemis du ciné — et ils sont nombreux — il faut donner une diffusion de plus en plus grande aux films et attirer sur eux l'attention du public.

DE BAGRATIDE.

De Bagratide est un ancien pensionnaire de la Comédie-Française qui, depuis plusieurs années, s'est presque entièrement consacré au cinéma. Il tourna fréquemment, mais n'avait pas eu ces dernières années l'occasion de jouer des rôles le mettant vraiment en évidence. Dans deux films de la Société des Cinéromans : Ferragus et Mandrin, il vient de se classer parmi les meilleurs interprètes de l'écran. Dans Mandrin en particulier, sa création de Pistolet est tout à fait remarquable.

Le Gérant : V. Marchand. Corbeil. Imprimerie Crété.

3e Année. N° 118. 24 pages. — **35** centimes. 22 Mai 1924.

Mon Ciné

JEAN TOULOUT.

Nos lecteurs apprécient le talent de Jean Toulout auquel nous avons déjà consacré un article. L'excellent artiste qui est un des meilleurs « stars » actuels de ciné a fait dans un des films derniers d'André Hugon une création des plus intéressantes et très remarquée. Notre photo le représente dans ce film, La Rue du Pavé d'amour. *Rappelons que Jean Toulout est le mari d'Yvette Andreyor.*

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un roman-ciné de Montchanin, d'après le film de D. W. Griffith, édité par les *Artistes Associés* : LA ROSE BLANCHE

ABONNEMENTS : Un An. { France : 18 francs. Étranger : 23 francs.
Compte chèques postaux : 259-10
TOUS LES JEUDIS
Direction, Administration : 3, rue de Rocroy, Paris (Xe)

Vous avez la parole...

SOMMAIRE DU NUMERO 118.

Boîte aux lettres.

ZULU : brune. — PHILOSOPHIE POSITIVE : je n'ai pas le temps de demander cet échantillon. Faites-le-moi adresser. Peut-être donnerai-je suite. Quant à vous acheter vos numéros, nous ne le pouvons. Donnez votre adresse à *Mon Ciné* au cas où des lecteurs demanderaient cela, mais j'en doute. — TURQUOISES CONSTANTINOPOLITAINES : Harry Liedtke est Allemand. J'ignore tous les détails que vous voulez connaître. Il joue très bien et je comprends que vous appréciiez son talent. — PICK ET POCK : oui, Tallier tournerait à merveille des rôles de ce genre. Il a un fort beau rôle dans *La Brière*. Gaston Roudès tourne à Boulogne-sur-Seine et non à Neuilly. Ce metteur en scène est l'auteur de *Pulcinella*, *le Crime des Hommes*, *les Rantzau* qui, à mon humble avis, ne sont pas tout à fait au point. Le rôle de Catelain dans *Kœnigsmark* n'est pas un de ses meilleurs. — SYLVINETTE PELLICULINETTE : je ne sais si Signoret fréquente ce restaurant. Quant à la « petite dinde » dont vous parlez, qu'est-ce que ça signifie? On peut être très photogénique, obéir à son metteur en scène, créer de beaux rôles et être bête. Ne traduisez pas, je vous prie, que toutes les artistes sont stupides. Loin de moi cette pensée. Il est même indispensable qu'une interprète soit très intelligente pour comprendre son rôle. — FLEUR D'OMBRE : je lirai votre roman avec plaisir. Soignez votre style. Il faut excuser Valentino de sa fatuité. Tant de femmes lui écrivent qu'il est beau. J'approuve votre caractère indépendant. Une femme doit pouvoir se défendre. — G. SIRYET, R. PAUL, AXELLE : merci. — STELLIO : vos vers sont honorables, mais manquent un peu d'envolée. Soyez plus difficile pour vous-même et morigénez votre Muse lorsqu'elle vous inspire de terribles hiatus. D'ailleurs la véritable poésie de l'art muet n'est-elle pas dans les images qui se succèdent à l'écran avec un rythme spécial et harmonieux? Est-il bien nécessaire de chanter le ciné en vers? — NAIF CINÉPHILE : L'Afrique tourne toujours. Les films de publicité en question rapportent quelque argent à ceux qui les passent. J'ignore pourquoi la censure tunisienne fut si sévère pour *La Roue* et *Caligari*. Je ne vois pas en quoi la tranquillité publique pouvait être menacée par eux. Oui, Dempsey a tourné dans un film. Pour l'instant Carpentier ne tourne pas. — BÉRET BLANC ET POMPON BLEU : je ne puis vous donner de longs détails sur cet appareil de projection. Le mieux serait de les demander à un marchand d'appareils photographiques. Comme appareil de salon c'est parfait, bien qu'un peu petit. — N'IMPORTE KI : publierons article consacré à Silvio de Pedrelli. *Survivre* sera certainement édité en province. — J'EN ROULE : qui vous a dit que je suis un type rigolo? Vous vous trompez. Je ne ris jamais, comme Malec. — CARAMEL OLLE : singulière idée de comparer les artistes à des bonbons ! Mathot : une praline, Simon-Girard un marron glacé, Palerme un bonbon acidulé, Biscot du chocolat au lait ! Vous avez de l'imagination. — POIL DE CAROTTE : la prochaine fois que je verrai cet artiste, je le mesurerai de la tête aux pieds. La grandeur n'a d'ailleurs rien de commun avec le talent. Il est exact que beaucoup d'artistes se font doubler par des acrobates lorsqu'il s'agit d'exécuter quelque tour de force. Cela ne me choque pas et j'estime qu'il serait stupide de risquer la vie d'un interprète quand on peut agir autrement. Les Américains pratiquent souvent cette méthode. — JOLI MINOIS : ça fait plaisir de voir que vous vous trouvez à votre goût. Cela ne suffira pas à vous ouvrir les portes d'un studio. Que j'en ai vu mettre à la porte des jolis minois ! Paris et la province en sont remplis et il n'y a pas beaucoup de places d'artistes. — MUTTE ET AMOUR, LUCIE LEPAGE : mes remerciements. — DEUX AMIES : 1° *Royal Divorce* était rempli d'invraisemblances et d'inexactitudes historiques. Les étrangers feraient mieux de laisser notre histoire en paix, plutôt que de la massacrer ; 2° il y a tellement de prix littéraires que je suis bien excusable de ne pas avoir lu celui-là. Dire qu'on prodigue les prix de cette nature et qu'on n'encourage jamais les bons producteurs de films ; 3° Tallier dans *La Brière* ; 4° on a tort de ne pas tourner plus de fines comédies sentimentales en France. Nous excellons dans ce genre ; 6° toutes les opinions sont respectables. — CHOUTON IV : poser ma candidature à l'Académie Française? Mais je siège sous la coupole depuis vingt ans au moins. C'est parce que ce « métier » ne vaut rien, que je suis devenu Homme-réponses. — LA PAYANTE : vous donner tout le vocabu[illegible] tre technique? Tout ce journal n' [illegible] t pas et à quoi cela vous servi[illegible] TURLUPINE : vous suicider p[illegible] ce personnage ne veut pas vou[illegible] sa photo? Je trouve cette déci[illegible] ment... disproportionnée ! — [illegible] RATRICE DE VOS R, Marseille : u[illegible] agrafe augmenterait dans de [illegible]ables proportions le prix du journal. Rien ne vous empêche de coudre chaque numéro. Simon-Girard a tourné deux films que vous verrez à l'écran. — COMTE MONTE CHRISTO : Emilia Sannon est Italienne — MONA : je vous fais gagner votre pari et j'espère que vous m'en serez reconnaissante. Mais vous ne vous rendez peut-être pas compte que vous êtes la quinze mille et unième à me demander cela. Aucun espoir d'aboutir. — DIABLE ROUGE : reçu, merci. — MAß ET CLÉO : Juliette tourne peu. Dans deux numéros de suite vous avez pu voir ma photo, que vous faut-il de plus et quel intérêt cela peut-il bien présenter pour vous? — RENÉ BENCE, ADRIEN FUELLE, ELIANE JOYEU, FRANÇOIS JAY, RAYMONDE LADEB, JEAN DESBARATS : très sensible, merci. — CHARLES CAPURO : ce que vous me dites sur la bonté de Mayol ne m'étonne pas. Je sais que cet artiste a été très critiqué, mais je sais aussi qu'il est très charitable et qu'il aide ses camarades malheureux. — LANG HOUST, FUTURE MARRAINE, PATAY LENA : Moralès dans *Vindicta* est Floresco. Je l'ai dit cent fois. — LAMOUREUX : petite futée, c'est mon adresse qu'il fallait trouver. — LOUIS LALANNE : 1° ne vous tourmentez pas lorsque vous lisez de telles inepties sur le ciné, haussez les épaules ; 2° *Jeanne d'Arc* avec Géraldine Farrar vous paraîtrait d'une technique bien inférieure aujourd'hui ; dans *Bentiou* José Davert jouait avec beaucoup de naturel un rôle difficile de paysan ; 4° on affirmait que Théda Bara ne tournait plus. Je crois qu'elle reviendra à l'écran. — G. HAMMES : ne seriez-vous pas cet artiste? Je reconnais son écriture. Si vous désirez des compliments, je vous en adresse une botte. Je vous félicite, vous avez fort bien tourné. — FLOT DU BOSPHORE : Rolla Norman est Français et marié. Vous pouvez écrire à Mathot, mais je n'ose vous affirmer que vous recevrez une réponse. Cet homme tant admiré a horreur d'écrire et d'envoyer sa photo. Serai toujours heureux d'avoir des nouvelles de Grèce et de Turquie. — G. DENIS : vous n'avez pas trouvé mon adresse, donc vous n'avez rien gagné. — SIMONE PEIFFER : *Robin des Bois* est passé à la salle Marivaux en 1923. — NAZIMOVA ET MARYSE ! William Hart n'est pas marié à Eva Novak mais bien à Winifred Westover. Je pense qu'on a eu tort de siffler *Cœur Fidèle*. Jean Epstein est un metteur en scène d'avenir. Il faut respecter les chercheurs. — MADDY TREVUAR : Herrmann s'appelle Fernand, c'était une erreur. Brissot des *Deux Orphelines* est Monte Blue. Louiset de *Vindicta* est Deneyrieux. — LA BLONDE AUX YEUX BLEUS : Valentino est marié. Mathot est marié. — FIDÈLE ABONNÉE : Armentières : *Aux jardins de Murcie* me plaisait davantage que *Le Ravin de la Mort*, pourtant ce dernier film n'était pas dépourvu de valeur. — MARCEL : je suis désolé de ne pouvoir vous donner le tour de ceinture, de mollet, d'avant-bras de Douglas, Albertini, Ausonia. Cela n'a rien à voir avec l'art. Vous avouerai-je que je n'attache aucune espèce d'importance au muscle, en matière cinématographique? Le talent est tout. Qu'un avorton me donne à l'écran l'impression d'avoir réalisé un tour de force et je me déclare satisfait. Peut-être un f[illegible]tionnaire des poids et mesures pourrait-il vous renseigner. — MARTHONY : j'étais bien à cette présentation la veille de Noël, mais je ne m'appelle pas Georges. L'organe dont vous parlez a un faible tirage, il ne vit que de publicité et de l'argent qu'il se fait donner par les artistes. Il lui est donc possible d'agir ainsi que vous le dites. Il faut bien que chacun vive ! *Mon Ciné* s'honore de rester toujours indépendant et il n'est acheté... que par ses lecteurs.

SYLVIO PELLICULO

TERREUR

ROMAN PAR PIERRE DESCLAUX

d'après le film de la Sté des Films Fordys

Interprété par PEARL WHITE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Le Professeur Lorfeuil a inventé le Radiominium appelé à révolutionner la dynamique. Deux aventuriers, Erdmann et le duc de Morailles, aidés par Mme Gauthier amie d'Hélène, cherchent à s'emparer de l'invention. On cambriole le laboratoire de Lorfeuil et Roger Durand, l'aide du savant (qui aime Hélène) est soupçonné et arrêté. Hélène avec le concours de son professeur d'éducation physique se rend à Paris et pénètre à l'improviste dans la maison de Montmartre où se trouvent Erdmann et ses complices.

CHAPITRE XIV

DANS LES ÉGOUTS.

En voyant surgir Hélène Lorfeuil, Erdmann et le duc de Morailles se dressèrent stupéfaits. La jeune fille, dévisageant les deux complices, leur dit :

— Vous avez volé l'invention de mon père. Je suis venue dans votre repaire vous proposer un marché. Vous allez me rendre les documents dérobés, ainsi que le générateur de force auquel mon père tient tant. En échange vous pourrez compter sur mon silence.

Erdmann, maître de lui, répliqua :

— Je ne comprends rien à vos paroles, Mademoiselle, et je me demande qui vous a permis de vous introduire dans cette maison?

— Ne le prenez pas sur ce ton, fit Hélène. Vous ne m'effrayez pas. Je sais ce dont vous êtes capable et si je suis entrée ici, c'est que je me considère comme la plus forte. Je peux prouver que vous avez assassiné Hubert de Mesnevil, mon fiancé...

Edmann, bien qu'habitué à dissimuler, parut décontenancé par cette attaque directe. Il essaya de railler :

— Vous êtes décidément bien mal renseignée, Mademoiselle. Vous commencez par m'accuser de vol, puis vous osez...

— Inutile de nier, l'interrompit Hélène. Celui qui m'a renseignée n'est autre que le duc de Morailles ici présent.

Edmann se tourna vivement vers son complice qui pâlit et s'écria :

— Elle ment ! Elle tente de nous jeter l'un contre l'autre pour mieux nous rouler.

Erdmann abandonna soudain l'attitude déférente qu'il avait jusqu'alors eu à l'égard d'Hélène et persifla :

Il aperçut la fille du professeur qui, cramponnée au tuyau...

— Ma foi, tant pis pour vous, ma petite ! Vous êtes venue nous braver. Vous supporterez les conséquences de votre témérité.

Il fit signe à de Morailles. Celui-ci sauta sur Hélène, la saisit à la gorge. Elle appela au secours. A son appel plusieurs portes s'ouvrirent et des individus à mine patibulaire apparurent. Ils se disposaient à prêter main forte à de Morailles pour réduire à l'impuissance Hélène qui se débattait. Mais Paoli survint à son tour. Le colosse fonça, écarta brutalement les agresseurs de son élève et réussit à la dégager.

— Suivez-moi, dit-il, tout en faisant le coup de poing. Il ne faut pas demeurer, une minute de plus ici.

Protégeant Hélène, il l'entraîna dans le vestibule. D'autres membres de la bande d'Erdmann surgirent. Paoli tenait tête à tous et distribuait les coups avec furie. Erdmann se tenait prudemment à l'écart. De Morailles, ayant été frappé par l'athlète, évitait également de participer à la lutte.

Hélène réussit à gagner les premières marches de l'escalier. Paoli murmura :

— Ne vous inquiétez pas de moi. Partez au plus vite. Je les tiens en respect. Ne perdez pas un instant.

Comme la jeune fille se disposait à lui obéir, un individu qui avait réussi à se hisser dans la cage de l'escalier, de façon à couper la retraite aux fugitifs, voulut attaquer Paoli. Ce dernier l'empoigna, le secoua violemment pour l'étourdir et soudain l'éleva à bout de bras.

Il agissait si rapidement que les autres gredins ne pensèrent pas à profiter de cette minute pendant laquelle il se découvrait. Ils restaient terrorisés devant la force peu commune de leur adversaire.

Paoli poussa un vrai rugissement et lança le voyou dans le vide. Erdmann et de Morailles s'écartèrent, épouvantés. L'homme vint s'affaler sur la première marche de l'escalier et ne bougea plus.

Un des bandits tira un revolver de sa poche et s'apprêtait à viser le protecteur d'Hélène. Le duc le vit et lui saisit le bras en protestant :

— Tu es fou, Marceau! Ne tire pas ! Il y a peut-être des agents dans la rue Gabrielle.

Il ajouta quelques mots à voix basse. Celui qu'il avait

De Morailles et un de ses complices prenant Hélène sous les bras...

appelé Marceau ricana et disparut par une petite porte située sous l'escalier.

Paoli venait d'assommer à demi deux de ses poursuivants et s'élançait derrière Hélène. Il put gagner sans encombre le toit de la demeure. Il sauta sur une autre maison qui se trouvait en contre-bas et s'étant penché aperçut la fille du professeur qui, cramponnée au tuyau de descente des eaux, était sur le point d'atteindre le faîte d'un mur. Il lui prit la main pour l'aider. Mais au même moment il entendit des voix au-dessus de lui. Les complices d'Erdmann cherchaient le moyen de le cerner. Il comprit que s'il ne les attirait pas ailleurs, Hélène et lui allaient être obligés de livrer une nouvelle lutte et dans des conditions défavorables. Il déclara à la jeune fille :

— Continuez de descendre. Je vous retrouverai dans la rue Gabrielle. Je vais les amuser pendant que vous vous mettrez en sûreté.

Il s'élança et passa sur un autre toit. Tous les bandits s'élancèrent derrière lui. Erdmann leur avait promis beaucoup d'argent s'ils réussissaient à le capturer. Prodigieux de souplesse, Paoli se dérobait, escaladait les cheminées, passait d'un toit sur l'autre. Il entendit les scélérats se moquer de lui et constata qu'ils ralentissaient leur poursuite. Il comprit un peu tard qu'il allait arriver à une ruelle de près de trois mètres de largeur. Comme il était impossible d'arrêter son élan, il bondit...

On le vit franchir l'espace et retomber de l'autre côté de la ruelle sur le zinc d'une toiture. Il savait bien que les acolytes d'Erdmann ne l'imiteraient pas et s'efforça de disparaître au plus vite. Ses ennemis semblaient consternés. Il ne se préoccupa plus que de trouver le moyen de regagner la rue Gabrielle.

Hélène Lorfeuil se croyait sauvée. Une fois sur le petit mur qui n'était qu'à faible hauteur au-dessus du pavé de l'impasse des Quatre Roses, elle s'apprêta à se servir d'une persienne qui l'avait beaucoup aidée au moment où elle s'était risquée à l'escalade de la maison. Comme elle allongeait une jambe afin de trouver un point d'appui, elle se sentit saisir brutalement et tirer par en-dessous. Marceau, l'un des complices d'Erdmann, s'était posté dans l'embrasure d'une croisée et venait de l'enlacer. Les mouvements d'Hélène furent en quelque sorte paralysés. Elle se trouva dans une pièce en désordre face à face avec Erdmann et le duc de Morailles. Elle cria, se débattit et dut se laisser entraîner.

— Vous voyez, Mademoiselle, ironisait Erdmann avec une politesse exagérée, que vous avez eu tort de me narguer. Votre professeur d'éducation physique, malgré sa force, ne nous atteint pas à la cheville. Tant pis pour vous ! Vous subirez les conséquences de votre hardiesse. Vous pouvez être certaine que vous vous repentirez de vous être mêlée de mes affaires.

— Lâche ! murmurait Hélène. C'est vous qui vous repentirez d'agir de la sorte. Vous êtes une canaille et vous finirez sur la guillotine.

Erdmann ne se montra pas offusqué de cette réflexion. Il s'effaça pour livrer passage à Hélène en répliquant :

— Vous êtes en colère, mais ça vous passera.

La jeune fille, à qui on avait bandé les yeux, fut poussée dans la pièce voisine. Erdmann et de Morailles déplacèrent un buffet placé contre un mur. Le meuble pivota sur une grande charnière et démasqua une trappe.

— Dépêchez-vous ! commanda Erdmann, j'ai hâte de fuir. Peut-être cette gamine a-t-elle des amis dans les parages.

De Morailles et l'un de ses complices, prenant Hélène sous les bras, la laissèrent glisser dans une espèce de trou noir pratiqué au milieu du plancher. Une odeur fade s'exhalait de ce trou. Hélène comprit que ses adversaires l'entraînaient dans le couloir qui conduisait aux égouts. C'était par là, ainsi que Mme Gauthier l'avait annoncé, que de Morailles et Erdmann pouvaient se rendre sans être vus impasse des Quatre Roses. Les aventuriers commettaient cependant une imprudence inaccoutumée. D'habitude ils revêtaient pour se risquer dans le labyrinthe souterrain qui s'étend sous les moindres voies de la capitale, une tenue spéciale, celle d'égoutier. Ils étaient certains de la sorte qu'ils ne pouvaient attirer sur eux l'attention des employés du service de nettoiement.

— Tant pis, murmura Erdmann à l'oreille du duc qui venait de s'inquiéter des rencontres possibles, nous jouons gros jeu et ce n'est pas le moment d'hésiter. Nous allons conduire cette petite chez moi ou chez Guzman et nous déciderons ensuite de ce qu'il y a lieu de faire.

Hélène, qui avait entendu distinctement ces mots, cessa d'opposer de la résistance comme elle s'y était résolue. Elle préféra suivre docilement les hommes entre les mains de qui elle se trouvait, espérant que se produirait la rencontre redoutée par de Morailles.

Elle marchait depuis quelques minutes, lorsqu'elle fut brutalement jetée à terre. Elle se rendit compte qu'Erdmann et son compagnon venaient d'être attaqués à l'improviste par Paoli. Ce dernier, en effet, tout en fonçant sur les ravisseurs d'Hélène, rassura la jeune fille en prononçant quelques paroles. L'athlète n'était pas de ceux qui se découragent facilement lorsqu'ils sont en présence d'un obstacle. Ayant vite deviné qu'Hélène n'avait pu s'échapper de la maison des scélérats, sans perdre de temps, il s'était risqué dans le souterrain en soulevant hardiment un des « regards de la rue Gabrielle qui lui avait livré l'accès de l'égout.

Erdmann, résolu à terrasser Paoli, abandonna Hélène dont il s'était débarrassé en la jetant à terre et prenant son revolver par le canon se disposa à frapper l'athlète à la tête avec la crosse. Hélène, bien qu'ayant les yeux bandés, eut l'intuition de ce qui se passait. Elle comprit que Paoli et de Morailles étroitement enlacés, lut-

taient avec rage. Ses mains ligotées ne lui permettaient aucun mouvement. Pourtant elle parvint à donner un croc-en-jambe à Erdmann. Celui-ci trébucha laissant tomber la lanterne qu'il tenait. Se relevant immédiatement, il voulut cette fois faire feu. La détonation claqua, répercutée par la voûte. Il y eut en même temps un cri, puis quelqu'un tomba dans le flot boueux et rapide de l'égout. C'était le duc de Morailles que la balle de son complice venait d'atteindre mortellement. Paoli fit craquer aussitôt une allumette et à la faible clarté, vit Erdmann qui s'enfuyait. Il ne voulut pas se mettre à la poursuite du gredin. Il commença par délivrer Hélène qui déclara souriante :

— J'avais confiance en vous, mon bon Paoli. Je savais bien que vous viendriez à mon secours. Ne restons pas davantage ici. Erdmann connaît mieux que nous ces voies souterraines dans lesquelles nous nous perdrions. Nous ne le rattraperons pas.

Paoli l'approuva et dit :

— Je redoute tellement un nouveau guet-apens que je suis de votre avis. Quittons l'égout d'abord. Ensuite nous aviserons.

Ils gagnèrent immédiatement une échelle qui conduisait à un « regard » et gravirent les barreaux de fer. Paoli exerçant une pression avec les épaules parvint à soulever la lourde plaque de fonte. Il apparut brusquement au milieu d'un trottoir, causant l'ahurissement des passants. Hélène ne s'attarda pas et sortit à son tour de l'égout.

— Pour l'instant, fit-elle, ne vous préoccupez plus d'Erdmann. Je veux rentrer au château. C'est demain que Roger Durand doit révéler la vérité. Il vaut mieux que je sois près de mon père lorsqu'il apprendra pourquoi son aide a gardé le silence. Trouvez-vous au garage à quatre heures. Ne vous tourmentez pas à mon sujet. J'ai un nouveau plan et je veux savoir ce que va faire Erdmann. Je me doute qu'il prépare un coup contre papa.

— Surtout, soyez prudente, recommanda Paoli. Je consens à vous obéir, mais vous me faites peur.

— Je vous promets que je n'exposerai pas ma vie, déclara la fille du professeur Lorfeuil. Au garage à quatre heures, mon bon Paoli !

Hélène ne fournit aucune autre explication et quittant son professeur d'éducation physique se dirigea vers un taxi qu'elle avait hélé.

CHAPITRE XV

POUR ARRIVER AVANT ERDMANN.

L'hôtel d'Erdmann, boulevard Haussmann, semblait une demeure princière et ceux qui l'admiraient en passant, ne soupçonnaient pas qu'il appartenait à un dangereux malfaiteur se trouvant à la tête d'une bande redoutable, et qui plus est espion à la solde de plusieurs puissances étrangères. La porte de fer forgé de cette maison était toujours close ; mais derrière elle veillait un colosse qui se tenait prêt à protéger son maître ou à le prévenir le cas échéant.

La même auto qui avait servi à enlever le corps du prince de Mesnevil attendait cette après-midi là devant l'hôtel. Son chauffeur se promenait impassible à côté de la voiture et regardait de temps en temps l'hôtel. Un domestique apparut soudain à une croisée du premier étage et lui fit signe. Il gagna son siège aussitôt et mit le moteur en marche sans cependant embrayer.

Au même moment un tri-porteur qui était à quelques mètres de là, vint se placer juste devant l'automobile. Le chauffeur injuria celui qui le conduisait et lui ordonna de se ranger.

— Sois donc plus poli ! fit l'homme. C'est pas une raison parce que t'as une livrée pour être si arrogant. Le rue est à tout le monde, aussi bien aux grosses bagnoles qu'aux petites voitures de luxe comme la mienne.

Des passants s'attroupèrent. Le chauffeur loin d'avoir l'esprit de répartie aussi développé que le conducteur du tri-porteur, s'énervait. Il descendit de son siège, avec l'intention d'obliger son interlocuteur à se ranger, car il lui était impossible d'avancer. Pendant qu'il échangeait des propos aigres-doux, la porte de l'hôtel s'ouvrit. Erdmann parut. Il traversa le trottoir et vint rapidement auprès du chauffeur. D'une voix cassante, il dit :

— Vous n'avez pas fini de perdre votre temps de la sorte? Partez ! Si ce bonhomme ne veut pas se ranger, roulez quand même. Vous verrez bien qu'il ne se laissera pas écraser. Vivement à Senlis !

Le conducteur du tri-porteur eut un haussement d'épaules et s'exclama :

— Tous les mêmes ces propriétaires de grosses voitures. Faudrait qu'ils aient le droit d'emboutir tout le monde !

Hélène cessa d'opposer de la résistance...

Il se mit à pédaler et cessa de barrer la route à l'auto. Celle-ci fit un démarrage foudroyant et gagna le milieu du boulevard. Le tri-porteur de son côté se dirigeait vers une rue transversale et n'alla pas bien loin. Il s'arrêta au bord d'un trottoir. Son conducteur mit pied à terre, souleva le couvercle de la caisse. Hélène qui était blottie à l'intérieur se redressa et sauta sur le trottoir. Elle remit au bonhomme un billet de banque et s'écria :

— Vous m'avez rendu un gros service, merci ! Le propriétaire de l'auto a bien dit à son chauffeur, n'est-ce pas, de se rendre à Senlis?

— Parfaitement, Mademoiselle !

— C'est tout ce que je voulais savoir. Au revoir, mon ami, et encore merci !

— A votre disposition à ce prix-là, sourit le conducteur du tri-porteur en considérant avec un plaisir évident le billet qu'on lui avait donné.

Hélène appela un taxi et se fit conduire sans plus tarder au garage du Trocadéro où elle devait retrouver Paoli. Ce dernier était arrivé depuis longtemps et s'impatientait, pris d'inquiétude. Dès qu'il vit la fille du professeur, son visage devint moins soucieux.

— Je vous expliquerai en route comment j'ai su qu'Erdmann se rendait à Senlis. Il a sur nous une grande avance, mais nous pouvons être au château plus tôt que lui en n'empruntant pas la route..

— Où voulez-vous trouver un avion? se méprit Paoli.

Hélène se moqua de l'athlète et montrant une autochenille placée dans le garage à côté de sa machine, poursuivit :

— En montant là-dessus, nous pourrons passer dans les champs et surtout traverser la mer de sable que contourne la route nationale. Nous gagnerons une bonne heure, croyez-moi.

Le sportsman se mit à rire. Il confessa que jamais il n'aurait pensé à utiliser un tel mode de locomotion. Il se garda de s'opposer au projet d'Hélène. Il savait la jeune fille tenace et ne se serait pas avisé de la contrecarrer. D'ailleurs Hélène était déjà installée dans l'autochenille et la mettait en marche. Paoli eut juste le temps de prendre place à côté de la jeune fille.

Le véhicule sortit du garage. Pour rejoindre la rue en auto, il fallait descendre une rampe qui passait entre les jardins. Hélène trouva plus pratique de s'engager avec sa machine dans un large escalier d'une cinquantaine de marches, qui, placé sous le viaduc du métro, conduisait directement à la rue.

(A suivre.) PIERRE DESCLAUX.

UN SOUVENIR DRÔLE, S. V. P.

Mme JALABERT ET LE TRAIN QUI ARRIVE TROP TÔT

Des aventures comiques, mon cher « *Mon Ciné* », il en survient fréquemment au cours de nos travaux et ce ne sont pas les plus visibles qui sont les plus drôles.

En voici une que je crois originale et digne de figurer dans votre enquête :

Au printemps 1916, je tournais un film dont quelques scènes se passaient à la campagne. J'avais à accompagner à la gare mon fils (G. Flateau), jeune campagnard ambitieux allant chercher fortune à Paris. Plus tard, en pleine richesse, il se souvenait avec attendrissement du baiser maternel et, dans son cabinet de travail, il se revoyait m'embrassant.

Le train débouchait d'un petit bois et c'était la séparation cruelle. Nous devions donc jouer deux fois la scène : la première fois normalement et la seconde dans un temps limité et dans une « réserve » tenant, sur la pellicule, la place du paysage ornant le cabinet de travail.

Mme BERTHE JALABERT.

Une petite ligne d'intérêt local nous avait une première fois bien accueillis.

Par prudence, notre metteur en scène (Charles Burguet) avait mis le chef de gare au courant.

J'ajoute que sur cette ligne minuscule un seul convoi fait la navette du matin au soir.

Longtemps avant l'heure fixée, nous étions à la gare de V... où l'on devait opérer.

La scène bien répétée, la pellicule remontée, l'appareil placé, on avait, pour éviter une erreur, dessiné sur le sol l'emplacement de nos pieds ; puis, on s'était groupé, à quelques pas, écoutant une histoire charmante racontée par Charles Burguet.

Soudain, un coup de sifflet. Burguet s'arrête et, regardant sa montre, déclare : « Non, ce n'est pas le train, il y a encore douze minutes. » Et il continue son histoire.

A peine avait-il recommencé que le train débouchait brusquement du petit bois. Ah ! mes amis, quelle alerte !

Nous nous précipitons, Flateau et moi, à nos places et il fallut en deux secondes être émus, avoir des larmes, enfin être en situation.

Notre opérateur Cohendy ouvrait fiévreusement son diaphragme et comptait les tours de manivelle tout haut, en lançant des regards furieux au chef de gare, lequel nous souriait aimablement.

L'explication de tout cela?

Le chef de train, qui faisait généralement ce voyage à vide, avait avancé son horaire d'un petit quart d'heure pour rendre service « au monsieur du cinéma » !

LE SCÉNARIO DE TERREUR

Plusieurs nous demandent si le scénario d'après lequel Pearl White tourna *Terreur* est dû à un scénariste américain. Nous nous étonnons qu'une question semblable puisse nous être posée. N'avons-nous pas, en effet, imprimé à maintes reprises dans *Mon Ciné* que le film de la célèbre vedette américaine avait été tourné d'après un scénario commandé à M. Gérard Bourgeois? Ce scénariste de talent, également fort habile metteur en scène, est l'auteur de nombreux films qui obtinrent auprès du public beaucoup de succès. Ajoutons que M. Gérard Bourgeois est Vice-Président de la Société des Auteurs de Films.

LE VERT GALANT

M. René Le Prince tourne pour la Société des Ciné-romans *Le Vert Galant*, dont l'action se passe pendant la jeunesse d'Henri IV. L'interprétation est la suivante : Henri IV : Aimé Simon-Girard ; le Grand Inquisiteur : Maurice Schutz ; Gonzague : Pierre de Guingand ; Chicot : Carlos Avril ; Crillon : Mailly ; Sully : Peyrières ; Mayenne : Ruy Dorghans ; le duc de Mendoza : Marnay ; La Montpensier : Claude Mérelle ; Conception : Madeleine Erickson ; La Tia : Mlle Lefeuvrier.

Les extérieurs seront tournés à Pierrefonds, Bourges, Chambord, Chenonceaux, Azay-le-Rideau, Mont Saint-Michel, Fougères, Vitré, les environs de Paris, Madrid et l'Escurial.

Les carosses et les chevaux de cérémonie seront prêtés par la Cour d'Espagne. Opérateurs : Ringel et René Gaveau. Assistant : M. Henri Vorms. Le scénario est de M. Pierre Gilles. Le roman sera publié dans *Le Matin*.

Mes Prisons

LES INCONVÉNIENTS DES COUPS DE TÊTE

Aux yeux de beaucoup de mes lectrices, j'ai été créé et mis au monde, uniquement pour faciliter leurs débuts d'artistes de ciné. Aussi me mettent-elles au courant de tous les projets qu'elles forment. C'est ainsi que je sais des tas de choses sur l'oncle Fernand qui est un bon type, mais qui pousse maman à être impitoyable et à empêcher Lucienne de s'orienter vers l'art muet. Je n'ignore pas davantage que Josette, très surveillée par sa famille qui la croit capable de tout, attend avec impatience sa majorité pour quitter le domicile paternel et se lancer à la conquête des hautes cimes du Mont Ciné — sans jeu de mots.

Marguerite me confie qu'elle s'ennuie le soir chez elle et qu'elle pense à sa carrière gâchée. Songez donc, elle a dix-huit ans ! Les plus belles années de sa jeunesse s'écoulent et ni maman, ni papa ne consentent à laisser leur fille devenir étoile de cinéma. Que les soirées sont donc longues, sous la lampe familiale, lorsque l'imagination travaille et que l'on pense aux studios resplendissants de clarté, aux admirateurs qui pourraient tourbillonner autour de vous ! Ah ! qu'elle paraît médiocre l'existence d'un foyer modeste, quand on se croit appelé par la destinée à devenir une Lilian Gish.

Georgette m'informe qu'elle a décidé de tenter un grand coup. Elle a réuni de l'argent et un jour s'en ira. Ses parents sauront qu'elle est à Paris et ne s'inquiéteront pas outre mesure. Georgette, fort jolie, se persuade facilement qu'elle triomphera vite de la mauvaise volonté des régisseurs et metteurs en scène. Un petit rôle lui sera d'abord confié, puis comme tout le monde s'extasiera devant son talent, elle sera appelée à tourner le grand rôle qui fera d'elle l'égale des plus célèbres vedettes.

Que de jeunes filles laissent vagabonder de la sorte leur imagination et me mettent dans la confidence ! Je m'efforce de faire comprendre à ces lectrices qu'elles prennent leurs désirs pour des réalités et qu'elles ne connaissent pas leur bonheur. Elles vivent avec des parents qui les aiment, elles exercent souvent un métier qui leur donne une indépendance relative. Elles sont dactylos ou bien modistes, employées de magasin ou bien couturières. Elles ignorent les difficultés d'une carrière qui leur apparaît de loin accessible à n'importe qui.

Vous pouvez les sermonner, rien n'y fait. Un jour, elles tenteront l'aventure, malgré tous les avertissements.

Elles quittent leurs parents, elles viennent à Paris et sont un peu désorientées en débarquant. Que faire? On écrit à Sylvio une lettre comme celle-ci que je copie au hasard :

« Monsieur, je suis à Paris depuis samedi soir et bien décidée à savoir ce que je dois faire. J'ai longtemps hésité avant de vous écrire, mais c'est le plus sûr moyen. J'écouterai vos conseils avec confiance. Vous l'avez certainement deviné : je veux faire du ciné. Je suis sûre qu'en lisant la formule cent mille fois répétée, vous souriez en disant : « Encore une écervelée ! » Pour une fois, monsieur, vous vous trompez. J'ai réfléchi pendant trois ans et je sens que j'ai le feu sacré. Je suis décidée à arriver par tous les moyens.

« *Patience vainc tout* ! Ces trois mots seront désormais ma devise. Avant de m'engager dans cette voie périlleuse c'est à vous que j'ai recours. Je pense qu'à titre de lectrice, vous ne me refuserez pas quelques conseils. Ma destinée est entre vos mains. Voilà, j'ai trois idées :

1° M'engager comme figurante et attendre patiemment qu'on me confie un rôle ; 2° Commencer par le théâtre, car j'ai de réelles dispositions pour la danse. Je peux me tenir un quart d'heure sur la pointe des pieds en tournant et suis capable de bien d'autres exercices de souplesse ; 3° Aller me faire photographier sous des aspects différents : en ouvrière, femme du monde, mendiante, et envoyer ces photos à un metteur en scène.

« Répondez-moi laquelle de ces trois idées est la meilleure s. v. p.? Je me suis exercée longtemps devant une glace avant de vous écrire. Je suis très sentimentale et pleure en écoutant un violon. On m'a dit que c'était cela la photogénie. »

...et sont un peu désorientées.

Que répondre à une jeune personne qui vous met ainsi en présence du fait accompli? Il n'est pas toujours aisé de morigéner quelqu'un « qui pleure en écoutant un violon » et qui se croit photogénique, à cause de son excessive sentimentalité.

Si vous voulez renvoyer la fugitive chez ses parents, si vous faites luire à ses yeux la perspective peu encourageante des déceptions qui l'attendent, vous n'avez aucune chance d'être écouté. Le mieux est de mettre en garde une dernière fois contre le danger par acquit de conscience et... de laisser faire.

La vie se charge d'apprendre à l'intéressée qu'il ne suffit pas de « pleurer en écoutant un violon » pour obtenir un engagement dans un studio.

C'est seulement après de nombreuses mésaventures que la jeune fille consentira à convenir qu'elle a

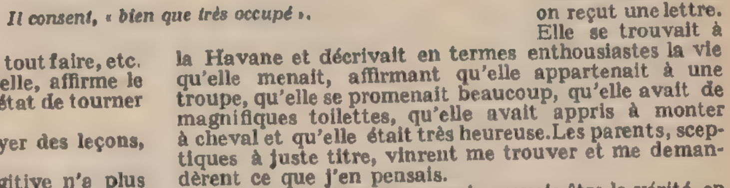
commis une sottise... Mais hélas ! toutes celles qui se laissent aller à des coups de tête ne se rendent pas si facilement à l'évidence. Elles veulent épuiser leurs chances et courent de studio en studio.

Les régisseurs les évincent.

Vous croyez peut-être l'aspirante-étoile découragée ? C'est mal la connaître. Elle sera plus que jamais décidée à tourner. Elle livrera l'assaut à tous les metteurs en scène dont elle aura pu se procurer les adresses. Ceux qui seront dans l'impossibilité de lui fermer leur porte, l'éconduiront plus ou moins poliment — question d'éducation. Bref, nulle part on ne l'encouragera.

Elle rôde dans les rues, morne. Une affiche attire son attention. Le mot fatidique CINÉMA, imprimé en caractères énormes exerce sur elle l'attrait du fatal miroir sur les alouettes. Elle lit jusqu'à la dernière syllabe ce placard. Elle sait désormais que M. Filoutard, « metteur en scène » se charge de faire débuter celles qui veulent devenir vedettes de l'écran.

La suite? Vous la connaissez. M. Filoutard le jour même a une élève de plus. Il consent, « bien que très occupé » à initier la fugitive à tous les mystères de l'art muet. Il n'a rien à y perdre, puisqu'il encaisse en échange de ses leçons, des sommes dont l'importance est proportionnée à la faculté de paiement de l'infortunée.



Il consent, « bien que très occupé ».

Un mois s'écoule. L'aspirante-vedette n'est pas plus avancée. Trois ou quatre fois par semaine le soir, elle a écouté M. Filoutard lui donner des indications qu'elle retient tant bien que mal.

Elle n'est d'ailleurs pas la seule à « profiter » des leçons du maître (?). Une vingtaine de jeunes filles sont là, une blanchisseuse, six dactylos, trois petites mains, une marchande de quatre-saisons, deux bonnes à tout faire, etc.

— Vous faites des progrès, mademoiselle, affirme le professeur, mais vous n'êtes pas encore en état de tourner pour une grande firme.

Cela signifie qu'il faut continuer à payer des leçons, pendant... un temps indéterminé.

J'abrège et j'arrive au jour où la fugitive n'a plus beaucoup d'argent en poche. Ce jour-là, elle devient plus pressante, vis-à-vis de celui qui s'est fait fort de lui faciliter ses débuts.

— Maintenant que vous m'avez initiée au ciné, je voudrais une recommandation pour un metteur en scène ou pour une maison d'édition?

— Mille regrets, vous n'êtes pas encore assez forte. Je suis obligé de vous refuser, car je ne veux pas que votre insuccès ternisse ma réputation. Dans un mois, peut-être même deux, vous pourrez vous présenter à un metteur en scène, pas avant.

— Monsieur, je ne peux plus vous payer...

— Désolant, mais il m'est impossible de consacrer mon temps à... cependant par égard pour vous... oui vous avez de réelles dispositions... vous n'aurez à me verser que la moitié du prix convenu.

— J'ai à peine de quoi vivre quinze jours. Il faut que je trouve un engagement. J'ai dépensé toutes mes économies de jeune fille, il ne me reste plus qu'à me jeter dans la Seine...

— Enfant ! Cherchez un emploi, n'importe où. Cela vous permettra de revenir le soir et de vous perfectionner. Je ne demande qu'à vous être agréable, mais je dois gagner ma vie, moi aussi.

M. Filoutard est intraitable. La jeune fille quitte l'école désespérée et revient dans les studios.

A présent, elle affirme aux régisseurs qu'elle a déjà tourné et lorsqu'elle énonce le nom de son professeur, elle est surprise d'entendre ricaner.

Un jour, lasse de solliciter, elle se résigne à rentrer, l'oreille basse, au bercail.

Je suis optimiste en indiquant ce dénouement. Combien de jeunes filles s'entêtent, suivent le conseil de M. Filoutard, prennent le premier emploi venu et continuent à enrichir cet individu !

Combien aussi qui, se trouvant sur le pavé, suivent les pires inspirations... Je n'insiste pas !

Méfiez-vous des coups de tête, mesdemoiselles! Il y a quelque temps, on arrêta à la frontière d'Espagne un individu qui avait persuadé à une jeune fille voulant faire du ciné, qu'il allait lui procurer un emploi merveilleux dans une troupe espagnole. Ce gredin n'était autre qu'un « trafiquant » recherché depuis longtemps...

Il arrive souvent malheur aux mineures qui partent de chez elles inconsidérément. Les plus fortes se laissent prendre à certains appâts et lorsqu'elles veulent fuir, il est trop tard.

J'entends encore les pleurs d'une maman venue à *Mon Ciné* nous apprendre le départ de son enfant qui avait écouté les suggestions d'un prétendu metteur en scène. Malgré les recherches de la police, cette petite écervelée n'a jamais été retrouvée.

Voulez-vous encore un autre exemple? Une jeune fille était partie de chez elle un jour, en expliquant à ses parents, par lettre, qu'elle voulait faire du ciné et qu'elle arriverait aux plus hautes destinées. Pendant des mois on fut sans nouvelles d'elle. Enfin on reçut une lettre. Elle se trouvait à la Havane et décrivait en termes enthousiastes la vie qu'elle menait, affirmant qu'elle appartenait à une troupe, qu'elle se promenait beaucoup, qu'elle avait de magnifiques toilettes, qu'elle avait appris à monter à cheval et qu'elle était très heureuse. Les parents, sceptiques à juste titre, vinrent me trouver et me demandèrent ce que j'en pensais.

Je leur dis crûment ce que je croyais être la vérité en les engageant à porter plainte. Une longue enquête judiciaire fut faite aussitôt et révéla des semaines et des semaines plus tard, que je ne m'étais pas trompé : la « troupe » de la Havane n'avait pas le moindre rapport avec l'art théâtral ou cinématographique... Comme dans l'intervalle la fugitive avait atteint sa majorité, il fut impossible de la tirer des griffes des misérables qui sous prétexte de cinématographie étaient parvenus à l'attirer dans un piège.

Ne croyez pas que je vous raconte des histoires pour vous faire peur. Surveillez les petites annonces des journaux et vous lirez des propositions d'engagements pour pays lointains. On fait notamment luire aux yeux des postulantes la possibilité d'engagements dans des pays comme le Mexique et le Brésil, voire même les États-Unis. Il serait criminel de ne pas dénoncer les agissements de tous ces scélérats qui ont mille arguments pour duper les naïves.

Dans un autre ordre d'idées, je déconseille absolument aux jeunes filles de s'embarquer pour l'Amérique. En admettant qu'elles aient assez d'argent pour gagner New-York et Los Angeles ensuite, elles seront fort embarrassées lorsqu'elles seront sur place, car vous pen-

sez bien que les Américains ne les ont pas attendues pour former leurs troupes. Elles éprouveraient de fortes désillusions en arrivant là-bas et connaîtraient la misère.

Les postulants ne manquent pas en Amérique comme en France et tous les matins, à la porte des studios, stationnent les sans-emploi.

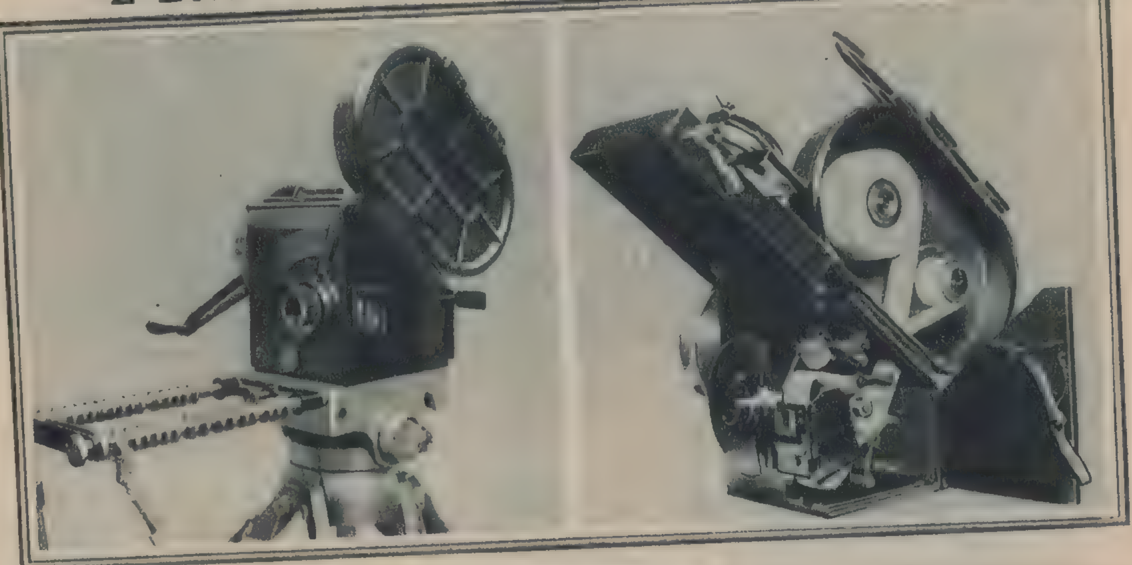
Je termine en donnant un renseignement qui a son prix. A plusieurs reprises des jeunes filles ont réussi à se faire engager par des Compagnies de paquebots comme femme de chambre ou de service à bord des bateaux, s'imaginant qu'une fois à New-York il leur serait facile de débarquer.

Parvenues à destination, elles ont appris avec stupeur que le personnel des transatlantiques n'avait pas le droit de quitter le bateau et elles sont revenues en France n'ayant vu la terre américaine que de loin ! Avis, mesdemoiselles ! Vous auriez tort de négliger ce précieux avertissement.

SYLVIO PELLICULO.

LES COULISSES SCIENTIFIQUES DU CINÉMA

L'ENREGISTREUR AU RALENTI



Un appareil G. V. pour le Cinéma au Ralenti, prêt à fonctionner (Appareil Debrie).

L'appareil G. V. ouvert, ce qui permet de voir comment la pellicule est disposée (Appareil Debrie).

ALORS que pour la prise de vues normales, la Caméra ordinaire enregistre 16 images à la seconde, l'Enregistreur de Ralenti, lui, en enregistre plus de 240 ! Les gestes se trouvent ainsi décomposés en un plus grand nombre d'images, donc, à la projection, seront reproduits avec une lenteur accrue. Le principe actuel est de ralentir 15 fois les mouvements.

Le lecteur comprendra aisément que pour prendre des vues de cette espèce, l'appareil de prise de vues ordinaire ne pourrait être utilisé, même transformé. Il a fallu créer un type spécial que nous reproduisons ici.

C'est un appareil extrêmement robuste, construit entièrement en acier et qui ne peut être employé pour les mille combinaisons des appareils de studio. Il n'est fait que pour un seul usage : enregistrer du film à une vitesse vertigineuse. Le système d'entraînement du film est donc spécialement conçu et réalisé. Il est extrêmement solide. Le film qui, à cette allure, pourrait sauter de ses roues dentées, y est comprimé par d'imposants rouleaux en caoutchouc. L'objectif doit être extra-lumineux. L'obturateur tourne à une vitesse ahurissante.

Nous ne trouvons plus là la fine et distinguée manivelle bien connue, mais une solide poignée montée sur un bras de levier épais, rivé lui-même sur un volant métallique très efficace qui assure une régularité et un élan remarquables à la rotation. Cette manivelle est considérablement démultipliée. Il est impressionnant de voir fonctionner l'appareil de Ralenti. Sa rotation lui donne un frémissement que l'on ne peut assimiler qu'à celui d'un moteur tournant à son plus grand régime. L'utilité pratique et scientifique du Ralenti est diverse et indiscutable.

En plus de l'emploi artistique que nos lecteurs ont tous apprécié, on utilise beaucoup le Ralenti en mécanique, pour voir comment se comportent et *travaillent* certains métaux ou certains systèmes dont l'endurance doit être bien soigneusement vérifiée, tels les ressorts d'autos, les pneumatiques, les métaux lorsqu'ils se dilatent. En un mot, le Ralenti est d'un précieux usage pour tout ce qui touche à la construction et tout ce qui a à supporter des efforts ou nécessite des surveillances précises.

Qui donc prétend que le cinéma n'est qu'un art d'amusement?

UNE PRISE DE VUES MOUVEMENTÉE

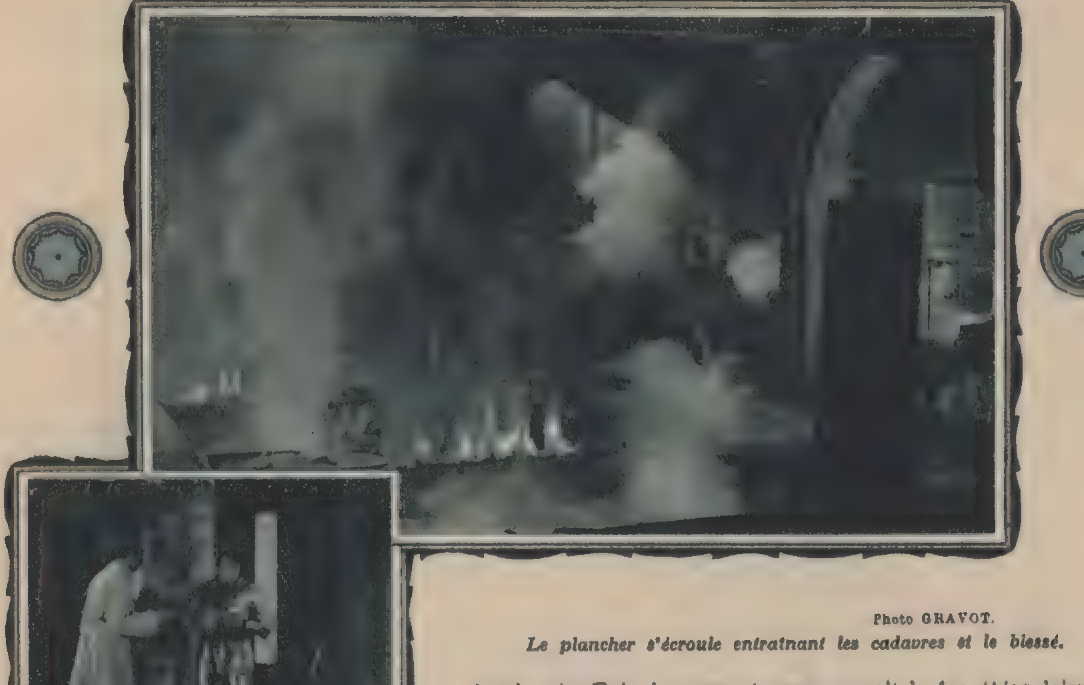


Photo GRAVOT.

Le plancher s'écroule entraînant les cadavres et le blessé.

Photo MON CINÉ.

Un peu après l'écroulement : M. Joubé a rattrapé Yvonne Sergyl à l'étage supérieur et l'a blessée d'un coup d'épée. M. Bernard leur explique la scène.

Au-dessous :

Les ennemis enfoncent la porte (vue prise derrière le décor).

Photo MON CINÉ.

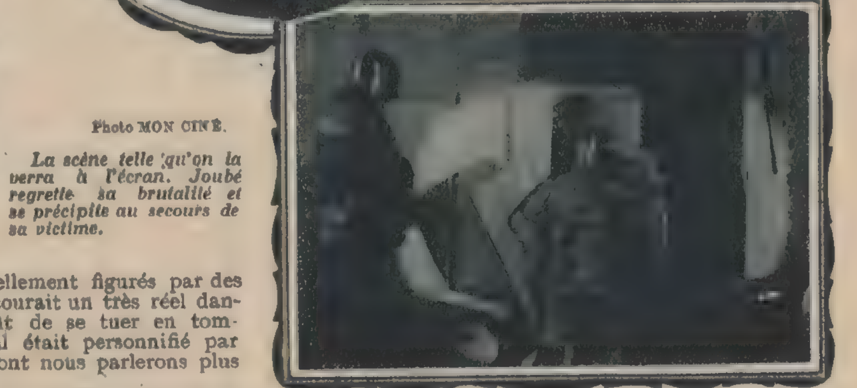


Photo MON CINÉ.

La scène telle qu'on la verra à l'écran. Joubé regrette sa brutalité et se précipite au secours de sa victime.

C'ÉTAIT au studio Lewinsky, pendant que Raymond Bernard tournait *Le Miracle des Loups*.

Ce jour-là, une forteresse devait s'écrouler dans les flammes, en entraînant quelques cadavres de soldats et un blessé qui cherchait à se relever, tandis que Mlle Sergyl et Joubé s'enfuyaient par un escalier épargné par la catastrophe. Tout avait été soigneusement préparé pour donner une impression formidable, mais sans péril pour les deux personnages de l'escalier.

Les cadavres étaient naturellement figurés par des mannequins ; seul, le blessé courait un très réel danger, et risquait parfaitement de se tuer en tombant ou d'être brûlé vif ; il était personnifié par l'excellent acteur Préjean, dont nous parlerons plus longuement tout à l'heure.

Sous un praticable assez élevé, on avait disposé des fusées, de la poudre de lycopode, pour faire de la fumée, etc. Puis, le moment venu, on mit le feu et on laissa le plateau s'écrouler dans les flammes... avec Préjean qui plongea littéralement la tête la première dans le brasier. On avait laissé une corde près de lui, pour lui permettre de remonter rapidement, mais on n'avait pas songé que la corde, dès qu'elle serait touchée par le feu, brûlerait et se casserait ; si bien que le malheureux, à moitié asphyxié, incapable d'ouvrir les yeux, les mains brûlées, entouré de toutes parts de poutres et de débris enflammés, aurait été infailliblement carbonisé, si un machiniste, voyant le danger qu'il courait, ne s'était précipité à son secours, en l'aidant à gravir une échelle.

Sur un praticable, dans un coin du studio, Raymond Bernard et les opérateurs surveillaient la scène : ils n'avaient pas vu Préjean sortir, et le croyaient enseveli sous les décombres. Le metteur en scène était livide : lui qui, d'habitude, met deux minutes à grimper sur son observatoire ou à en descendre, fut en bas en un clin d'œil ; les opérateurs (Forster, Bujard, Guichard, Batton) suivirent rapidement, et une scène émouvante se déroula ; tous, angoissés, couraient de tous côtés, en appelant l'artiste, pour lequel tout le monde tremblait. Quand ils le virent enfin, à peu près sain et sauf (il avait les mains légèrement brûlées), le metteur en scène faillit lui sauter au cou, tandis que les autres l'entouraient pour connaître ses impressions ; elles étaient claires et faciles à résumer : sans le machiniste qui l'avait aperçu et secouru, il aurait été brûlé vif, et il s'en était parfaitement rendu compte. Quant à Mlle Sergyl elle s'évanouit sur son escalier, ce furent Joubé et un autre machiniste qui la tirèrent de sa fâcheuse position.

Ce qui n'empêche qu'en voyant cette scène à l'écran, plus d'un qui se croit malin dira : « C'est du chiqué ! L'artiste qui plonge et ceux de l'escalier, ce sont des mannequins ! » Je ne conseille pas à celui-là d'aller faire ses réflexions à proximité du sympathique héros de l'histoire, Préjean.

Pour en revenir à lui, il n'en était pas à son coup d'essai : c'est le plus effarant risque-tout que l'on puisse rencontrer dans la corporation. Pendant la guerre, il était aviateur de combat et descendit, dans des conditions inouïes d'audace, de nombreux avions ennemis ; c'est lui aussi qui, dans *Paris qui dort*, se promène la tête en bas, accroché aux poutrelles par les jarrets... au troisième étage de la Tour Eiffel. C'est lui qui... Mais, raconter tous les exploits de Préjean m'entraînerait trop loin.

Nous avons d'ailleurs consacré récemment un article à cet artiste.

JEAN EYRE.

NOUS APPRENONS QUE...

*** Nazimova aurait l'intention de venir en France au début de cet été.

*** Ernest Lubitsh, le metteur en scène allemand, a manifesté l'intention de filmer *Manon Lescaut*. On se souvient que le réalisateur français Fescourt a renoncé au même projet, n'ayant pas trouvé d'artiste incarnant réellement l'héroïne célèbre. L'allemand sera-t-il plus heureux ?

*** M. Arnna vient d'être engagé par Léonce Perret pour interpréter le rôle de l'émir Feofar Khan dans *Michel Strogoff*.

*** M. Marcel Manchez, l'auteur de cette charmante comédie : *Claudine et le Poussin*, prépare la réalisation d'un autre film du même genre, quoique un peu plus dramatique. Il sera interprété par Dolly Davis et M. Max Lerel (qui jouait le rôle du chauffeur dans *Claudine*). Les extérieurs seront tournés en Périgord.

*** Dans le film de Jaque Catelain : *La Galerie des Monstres*, M. Philippe Hériat apparaît sous trois aspects différents : un sergent de ville « ordinaire », un sergent de ville en caricature, et une dame décolletée. Ce n'est pas cette dernière incarnation la moins curieuse.

*** Voici l'interprétation de *L'An prochain à Jérusalem* que tourne Henry Roussell : Raquel Meller : Lia ; sa sœur Mme Tina de Ysarduy : Esther ; Mme Vois : Simcha ; Mme Moret : Binah ; Albert Bras : Le Rebbe Samuel ; Maxudian : Moïse Sigulim ; André Roanne : Serge ; Deneubourg : Le comte d'Orlinsky ; Pierre Blanchar : David. Opérateur : J. Kruger. Assistant : M. Delmonde.

Pour tout ce qui concerne la partie purement religieuse : cérémonies, coutumes juives, etc., M. Roussell a fait venir de Pologne un journaliste : M. Friedler, qui lui sert de second assistant, lui évite les entorses à la vérité, et le guide également au sujet des mœurs polonaises.

Les extérieurs seront tournés en Pologne.

JACKIE EN NAPOLÉON

VOUS reconnaissez évidemment dans cette photographie le jeune et sympathique Jackie Coogan et vous vous demandez pourquoi il a adopté ce costume militaire et ce chapeau de papier. Jackie vient de terminer le premier film qu'il a tourné pour la firme américaine Metro. Sous la direction du metteur en scène Victor Schertzinger, il a créé le principal rôle de *Vive le Roi !* film qui a été tiré par le meilleur des scénaristes américains, Gardner Sullivan, d'un roman de Mary Rinehart. On verra Jackie Coogan dans ce film porter l'uniforme, ainsi qu'on peut s'en rendre compte d'après notre photo. Le charmant petit artiste est toujours en progrès et ses nombreux admirateurs seront heureux de l'applaudir dans une création où le jeune prodige aime se comparer à Napoléon, ce qui ne l'empêche pas de faire montre de ses habituelles qualités qui lui ont acquis la faveur des amateurs de ciné du monde entier.

« Comment on devient une femme dangereuse »

LA CONFESSION DE NITA NALDI

1. — *L'artiste aime les élégants négligés.*
2. — *Nita Naldi dans son jardin.*
3 et 4. — *Deux portraits de studio de la « Femme dangereuse ».*
5. — *Une attitude de Nita Naldi dans* Arènes Sanglantes.
6. — *Le regard auquel on ne résiste pas.*
7. — *Ce qu'on appelle : Le sourire de Mona Lisa.*
8. — *Une jolie attitude de Nita Naldi.*
9. — *Sur une plage de Floride.*

(D'un de nos correspondants.)

Il y a beaucoup de bonnes épouses en Amérique qui ne permettraient pas à leur mari d'approcher Nita Naldi, la très belle artiste que nous avons vue dans *Arènes Sanglantes*.

Dans les films où elle joue, Nita Naldi trouve presque toujours le moyen de détruire l'harmonie d'un bon ménage et d'entraîner à sa suite le cœur faible d'un homme.

Pourtant Nita Naldi est, dans la vie privée, une femme fort simple et qui n'a jamais apporté le trouble dans son entourage.

— Tout cela, dit-elle, c'est la faute à mon physique. Lorsque je vais dans un magasin pour acheter ou une toilette, ou un meuble, ou un ornement quelconque, on me fait voir immédiatement tout ce qu'il y a de plus excentrique, de plus étonnant, de plus torturé comme forme et comme couleur. On ne conçoit pas sans doute que je puisse avoir des goûts normaux. »

On a conté bien des fois les débuts de Nita Naldi. Elle dansait sur une scène de New-York, lorsqu'un jour elle trouva à la sortie des artistes John Robertson qui l'engagea pour tourner dans *Le Docteur Jekyll et M. Hyde*.

— Je n'étais pas du tout artiste de cinéma, reprend Nita Nalti, et j'avoue que je ne le suis pas encore. J'ai toujours « le trac » quand il s'agit pour moi d'interpréter une nouvelle scène.

« Le jour de mes débuts, mon metteur en scène dit en parlant de moi :

« Ce sera une « vamp » (une mauvaise femme).

« J'étais bien obligée de le croire. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je pouvais être réellement et j'étais là pour obéir.

« Ce fut John Barrymore qui m'apprit à me maquiller. Ma peau est plutôt olivâtre et j'ai besoin d'une épaisse couche de cold cream pour plaire à l'objectif ; il fallait aussi allonger mes cils.

« Toutefois, ce n'était pas encore là le vrai maquillage d'une « vamp », celui-là, je l'appris plus tard, pour *Blood and Sand* (Arènes Sanglantes) notamment. Là, j'avais à déployer tous mes talents de séduction fatale et j'étais un peu embarrassée. Quand il s'agit de faire perdre la tête à un garçon comme Valentino, vous comprenez qu'il faut être sûre de soi.

« Je demandais des conseils à mon metteur en scène.

« C'est bien simple, me dit-il, quand je dirai « un », vous jetterez à votre partenaire un long et amoureux regard de côté, à « deux » vous sourirez, à « trois » vous avancerez vers lui, le menton levé et les yeux mi-clos... à « quatre »... vous inclinerez la tête...., etc...

« A « dix », bien entendu, je ne me souvenais plus de rien.

« Enfin je sais aujourd'hui beaucoup de choses. Je sais par exemple que ce ne sont pas les yeux qui sont les plus sûrs alliés des « vamp », ce sont les lèvres. Les lèvres ont un grand pouvoir d'attraction, elles disent beaucoup de choses, même lorsqu'on ne parle pas.

« La toilette est également très surfaite. Une femme ne s'habille que pour les autres femmes. Les hommes ne font guère attention aux robes, surtout lorsqu'ils sont enlacés dans vos rêts.

« Pour achever une séduction ayez du charme et de l'autorité. L'autorité, voilà ce qui commande, soyez toujours à votre aise, toujours sûre de vous... »

J'ai transcrit là des conseils qui semblent assez faciles à suivre pour une jeune femme qui voudrait jouer dans la vie les héroïnes fatales de cinéma. Mais il faudrait peut-être conseiller d'abord aux candidates d'acquérir la fascinante beauté de Nita Naldi.

Et pour finir, si vous voulez encore quelques renseignements sur cette aimable artiste, sachez qu'elle est née à New-York de parents italiens et qu'elle est Américaine, qu'elle débuta au théâtre vers l'âge de quatre ans et ne s'arrêta pour ainsi dire jamais.

Sachez encore qu'elle regrette les applaudissements du public et qu'elle est désolée qu'on passe toujours ses premiers plans à la fin de l'après-midi, c'est-à-dire à l'heure où le maquillage commence à fondre.

Sachez enfin qu'elle est mariée à un homme qui n'aime ni le cinéma, ni le théâtre, mais qui aime Nita Naldi.

Et ça lui suffit, apparemment.

J. LE HALLIER.

Un grand entraîneur d'Artistes

FRED NIBLO

Les interprètes de L'Illustre Mme Fair. *De gauche à droite : (assis) Hélène Ferguson, Cullen Landès, Marguerite de la Motte, Myrthe Stedman, Hunily Gordon et Carmel Myers ; debout, derrière : Ward Crane et Fred Niblo.*

Le metteur en scène américain Fred Niblo voulut un jour tourner un film.

Il s'adresse à l'auteur de pièces et de scénarios, James Forbes, et lui dit :

— M. Forbes, je veux tourner une histoire que vous écrirez.

— Volontiers, répliqua James Forbes, mais quoi?

— Ce que vous voudrez, j'ai confiance en vous.

James Forbes se mit donc au travail. Quelques semaines plus tard, il apporta un scénario à Fred Niblo.

— Merci, dit ce dernier, je vais immédiatement le faire découper et je vous soumettrai aussitôt mes intentions et mes projets d'engagements. Qui désirez-vous avoir comme interprètes?

— Ce que vous voudrez, répondit James Forbes, j'ai confiance en vous.

C'est ce que l'on appelle payer avec la même monnaie et c'est en même temps une belle preuve de confiance.

— Mais, déclara Fred Niblo lorsqu'il conta cette histoire, je vois que James Forbes fut aussi paresseux que moi, je ne voulus pas l'aider pour son sujet et il ne m'aida pas davantage à le réaliser.

Or ce scénario était *The famous Mrs. Fair* (L'Illustre Mme Fair) que Fred Niblo a achevé de tourner. Dès qu'il eut le découpage en main, Fred Niblo rechercha ses artistes.

Il voulait une interprétation de premier ordre et après une semaine de recherches il la composa de miss Myrthe Stedman (Mme Fair) M. Huntly Gordon (M. Fair), Marguerite de la Motte (Sylvia), Cullen Landès (Alan), Carmel Myers (Angy Brice), Ward Crane (Dudley Gillette) et Hélène Ferguson (Peggy).

— Maintenant, dit-il, nous allons nous réunir tous dans le studio et nous faire photographier comme si nous étions tous de la même famille.

C'est ainsi que fut prise la première photographie qui semble faite au cours d'une soirée de fiançailles.

Les artistes avaient pris le maquillage et le costume de leurs rôles et, seul, Fred Niblo apparaissait en vareuse de travail.

Que voulez-vous, dit-il, j'ai l'air d'être le parent pauvre.

Avouez cependant que cette photographie est mieux composée que ne le sont habituellement les tableaux de famille pris par les spécialistes des banquets et des repas de mariage.

L'Illustre Mme Fair est exécutée pour la Métro Pictures Corporation que dirigent MM. Marcus Liew et Louis B. Meyer.

C'est une histoire qui met en scène les jeunes filles turbulentes, celles qui ne désirent avoir d'autre autorité que la leur.

Comment doit-on élever ces jeunes filles-là? demande l'auteur du scénario, M. Forbes. Faut-il leur donner des gifles ou au contraire les dorloter?

Mais il n'ose conclure. Ce n'est pas un film à thèse. L'auteur se contente simplement d'exposer le cas de Nancy Vair, major de la Croix-Rouge, qui s'étant absenté pour une tournée de conférences à travers le monde après une brillante conduite pendant la guerre, trouve, en rentrant, sa fille Sylvia prodigieusement émancipée, passant dehors une partie de ses nuits et ayant acquis un certain nombre d'amis et de connaissances indésirables.

Fred Niblo « entraîne » Carmel Myers.

A gauche : En train de tourner, Fred Niblo reçoit la visite du romancier américain Rupert Hughes.

Fred Niblo (au milieu en chemise blanche) vient de renvoyer la foule qu'il a fait jouer pendant deux heures.

Au-dessus : Fred Niblo « entraîne » six cents artistes.

Marguerite de La Motte et Myrtle Stedman apposent des timbres pour l'œuvre des petits tuberculeux.

C'est une éducation qu'il faut refaire.

Le retour à la maison de Nancy Fair donna l'occasion à Fred Niblo de faire une grande mise en scène.

Sept cents figurants parmi lesquels il y avait deux ou trois cents femmes furent réunis pour acclamer le major Nancy Fair et sa femme à leur retour à la maison.

On répéta la scène, mais Fred Niblo interrompit soudain le jeu.

— Je remarque, dit-il, en s'adressant particulièrement aux dames, que vous applaudissez toutes l'héroïne. Ce n'est pas ça, il faut me mettre une note réaliste dans cette réception. Certes vous aimez beaucoup Nancy Fair qui porte l'uniforme glorieux de la Croix-Rouge, mais cela n'empêche pas vos petits sentiments personnels.

« C'est pourquoi il me plairait assez de voir quelques-unes d'entre vous faire cette remarque :

« — Où a-t-elle acheté un chapeau semblable? On me donnerait cent dollars pour le porter que je n'en voudrais pas.

« Ou bien encore :

« — Mon Dieu, comme elle a vieilli ! Ce costume n'est vraiment pas à son avantage. »

Fred Niblo connaît évidemment le cœur humain, et, faut-il le dire? le cœur féminin.

Il y a bien entendu, un combat sérieux dans *L'Illustre Mme Fair*, un combat à coups de poings et le metteur en scène engagea pour cela un véritable boxeur pour tenir tête à son héros principal.

Au début de la scène, le combat fut assez mou et Fred Niblo fut obligé de presser un peu les pugilistes, tout près d'eux, il leur criait des encouragements. à chacun indistinctement, bien entendu,

— Allons vieux ! cognez-lui dans la figure !... et vous là, un bon coup de poing à la pointe du menton.

... Allez-y, du nerf !... il a dit que vous étiez un lâche, ne l'oubliez pas !... Visez à l'estomac, camarade, tapez dur.

Le combat ne tarda pas à s'animer et les adversaires ne voulaient plus se séparer lorsqu'on leur dit que la scène était terminée. Ils étaient sérieusement accrochés.

Et le boxeur, tandis qu'il s'habillait, fit venir auprès de lui le metteur en scène.

— Vous êtes tout à fait étonnant, lui dit-il, je vais avoir un grand combat la semaine prochaine. Vous me seriez bien utile pour venir me crier des encouragements ce jour-là :

Fred Niblo qui est grand amateur de boxe accepta, mais l'autre ajouta, un peu inquiet :

— Seulement, il faudra oublier que vous êtes metteur en scène et ne pas encourager également mon adversaire, parce qu'alors ça ne servirait plus à rien.

Et il paraît que Fred Niblo fut superbe ce jour-là, et le champion qu'il encourageait réussit à placer d'admirables coups qui amenèrent le knock-out désiré.

Fred Niblo est réputé comme entraîneur d'artistes même quand ceux-ci n'ont pas à se battre.

Tant que dure la mise en scène, il ne les quitte pour ainsi dire pas.

Dès que le film est commencé, il n'appelle plus ses artistes par leur propre nom, mais par le nom du personnage qu'ils représentent.

Fred Niblo est le mari de la délicieuse artiste Enid Bennett, qu'on vit dans le rôle de Lady Mary-Ann à côté de Douglas Fairbancks dans *Robin des Bois*.

C'est un excellent ménage cinématographique. Les deux époux ne travaillent pas généralement ensemble, mais se rencontrent fréquemment dans les mêmes studios.

Comme leur vie est cependant ainsi séparée la plupart du temps ils ont coutume de faire tous les ans un grand voyage.

— Nous avons un voyage de noces annuel, dit Fred Niblo.

C'est peut-être ainsi qu'on prépare une lune de miel éternelle.

BOISYVON.

ROSITA
la chanteuse des rues

ROMAN

par MONTCHANIN

d'après le film des Artistes Associés

INTERPRÉTÉ par MARY PICKFORD

Résumé des chapitres précédents. — *Le roi avait promis à Rosita que son mari ne serait point fusillé et qu'il n'y aurait qu'un simulacre d'exécution. Or, Rosita apprend que l'ordre a été révoqué. Elle voit le comte de Alcala porté sur une civière et le fait transporter à la résidence royale où elle se rend.*

CHAPITRE X

Lorsque Rosita échevelée, brisée de fatigue et de douleur, arriva à la villa d'été, elle trouva devant elle le régisseur du palais qui lui dit :

— Sa Majesté a fait prévenir la señora de sa visite. Elle viendra déjeuner avec elle et a commandé qu'on mît la table dans la galerie.

Rosita possédait maintenant tout son calme, elle répondit :

— Qu'on mette un troisième couvert.

Elle ajouta, pour elle :

— Le mort nous tiendra compagnie.

Elle alla aussitôt réparer le désordre de sa toilette. Quand le roi fut annoncé, elle descendit, parée de ses bijoux et souriante.

Aucune femme ne pouvait être plus belle que Rosita en ce moment. Ses yeux brillaient, illuminant la pâleur de son visage, et ses lèvres, avivées de rouge, faisaient de sa bouche une marque sanglante.

De l'escalier, elle aperçut le roi. Elle murmura :

— Mon Dieu, donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout.

Et d'un pas ferme elle alla à la rencontre de Don Carlos.

Le roi se montra fort galant tandis qu'il la conduisait à la salle à manger. Il eut quelques mots heureux pour parler de sa fraîcheur à la jeune comtesse qu'il compara à une fleur éclose du matin.

Et Rosita ne lui faisait point mauvaise mine. Le roi fut si charmé de ce changement qu'il en devint fort tendre. Un instant, pourtant, il s'étonna, cherchant ce qui avait pu modifier ainsi la petite chanteuse. Il la trouvait si belle, si grave, si parfaitement à sa place dans cette villa somptueuse qu'il eut l'idée d'un miracle.

Pas une seconde il ne songea à l'exécution. N'était-il pas le roi? Ne devait-on pas accepter toutes ses décisions et louer toutes ses actions? Un acte aussi minime que la suppression d'un de ses sujets pouvait-il avoir une importance quelconque?

Certes, il aurait pu penser que Rosita, ayant fait ce que son devoir lui ordonnait de faire, s'était résignée à l'inévitable et, somme toute, se félicitait de l'attachement du roi.

Mais il n'eut même pas cette idée. Pour lui, la chose était si simple.

Depuis la révocation de la grâce, il avait dormi, déjeuné, essayé un nouvel habit, fait une promenade dans son parc, et chacune de ces choses-là n'était pas, dans son esprit, ni plus ni moins importante que la trahison qui avait envoyé à la mort un homme qu'il n'avait jamais vu.

Le couple était arrivé dans la salle à manger et Sa Majesté voulut bien condescendre à avouer qu'Elle avait de l'appétit. Rosita lui montra la table et le roi s'assit fort gaiement.

Ce petit tête à tête lui paraissait d'un bon augure et, pour se mettre en train, il avala deux verres de malaga et il eut la complaisance de trouver le vin bon.

Cependant, au moment où il posait son verre, il aperçut, à sa droite, le troisième couvert posé devant une chaise vide.

Son visage se renfrogna.

— Mais, dit-il, je n'ai invité personne?

Rosita lui toucha la main.

— Que Votre Majesté m'excuse, répondit-elle, il y a ici un troisième convive que j'attends.

Cela n'était évidemment pas au goût du roi.

Il rejeta sa serviette qu'il avait dépliée et manifesta son mécontentement.

— Je croyais être ici chez moi, grommela-t-il, et, ma chère, je me demande vraiment.

« Mais, dit-il, je n'ai invité personne. »

« Votre Majesté peut disposer de moi comme elle l'entendra... »

Rosita l'interrompit.

— Votre Majesté sera la première à me pardonner, dit-elle, lorsqu'elle connaîtra la surprise que je lui réserve... Au surplus, le moment est venu. Vous plairait-il de m'accompagner quelques pas?

Elle s'était levée. Le roi parut de fort mauvaise humeur.

— J'étais venu pour déjeuner, commença-t-il.

Mais il s'aperçut que Rosita n'était plus près de lui. Debout, à l'extrémité de la galerie, elle lui faisait signe d'avancer.

Il montrait quelque répugnance, mais Rosita insistait.

— J'attends, dit-elle en frappant gentiment du pied, et il y a quelqu'un que vous ne devez pas faire attendre.

La mièvrerie de Rosita avait quelque chose de si séduisant que Don Carlos résolut de passer ce caprice à celle pour qui il brûlait d'un amour si vif.

Il se leva pour la rejoindre.

Quand il arriva au bout de la galerie, Rosita avait quitté sa place et avancé encore de quelques pas.

— Je veux bien jouer, dit le roi, mais il faut que tu me dises à quoi nous jouons.

— Votre Majesté le saura tout à l'heure, répliqua Rosita avec un clin d'œil.

Ils longeaient maintenant un corridor sombre, revêtu de plaque de marbre.

— Ah ! je reconnais ce chemin, dit le roi intrigué, il conduit à la chapelle.

La jeune comtesse s'inclina.

— Précisément, répondit-elle avec un rien d'ironie dans sa voix. On ne peut rien cacher à Votre Majesté.

Ils étaient arrivés devant la haute portière de velours qui séparait la chapelle des appartements royaux. Elle était soigneusement tirée et Rosita tenait le rideau.

— Votre Majesté est-elle prête? demanda-t-elle.

Galamment, le roi s'inclina et très cérémonieusement dit :

— Je suis toujours à vos ordres, chère comtesse.

Alors, d'un geste brusque, elle tira sur le rideau et comme si, tout à coup, une autre femme, une femme tragique et froide, s'était mise dans le corps de la petite chanteuse, si délicieusement enjouée, le roi vit une Rosita qu'il ne connaissait pas, une Rosita mauvaise, grandie par la haine, raidie dans la souffrance, une Rosita qui lui lança, à travers ses dents serrées :

— Voici justement le comte, assassin !

Don Carlos ouvrit les yeux, tout grands.

Au pied de l'autel, un corps était étendu, un corps roide, immobile, sur qui les cierges allumés mettaient des lueurs vacillantes.

Le roi demeura sur place. Ses yeux paraissaient chercher quelque chose autour de lui.

— Mais regardez donc, dit Rosita en lui secouant le bras, regardez donc...

Et elle regarda, elle aussi.

Et comme elle avait les yeux fixés sur le corps de son mari, voilà qu'un cri étouffé s'échappa de ses lèvres.

De sa main crispée, elle serrait de toutes ses forces le bras du roi.

Le corps venait de bouger.

Ce n'avait été d'abord que le déplacement du linceul, déplacement à peine perceptible, mais, soudain, les jambes quittèrent la position étendue et le mort s'assit.

Débarrassé du drap qui le gênait, il apparut, le visage découvert, et souriant.

Rosita, figée sur place, les yeux grands ouverts, les nerfs tendus, la pensée vagabonde, suivait tous ces mouvements sans parvenir à proférer un son.

Et le comte parla après s'être incliné devant le roi.

— Votre Majesté, dit-il simplement, peut disposer de moi comme elle l'entendra, je mets entièrement à son service ma vie si gracieusement épargnée.

Un cri jaillit dans la chapelle. Rosita venait de retrouver sa voix.

— Ah ! mon amour... Señor... comte... Sire !

Elle avait couru vers son époux et pleurant, riant, s'exclamant, frappant des mains, elle laissait déborder sa joie.

— Sire, Sire ! moi qui croyais... moi qui vous accusais... Mon mari ! je vous supposais mort... Sire, je vous maudissais... mais, je vois maintenant... je comprends tout... c'est le ministre... c'est lui qui a voulu me tuer par le chagrin... Oh ! et moi qui avais fait mettre un couvert, mon amour...

Elle tomba à genoux aux pieds du roi.

— Comme je demande pardon à Votre Majesté !

Le roi faisait méchant visage. Il aurait certainement quitté la place si Rosita ne l'eût retenu.

Pourtant lorsqu'il vit le comte devant lui, debout, reconnaissant et qu'il eut compris qu'il venait probablement d'acquérir ainsi un serviteur dont jamais rien ne viendrait abattre la fidélité, il résolut de cacher son désappointement.

— Fort bien, dit-il, vous vous retirerez dans vos campagnes et vous aurez la bonté d'y demeurer jusqu'à ce que nous vous en appelions.

Et ce fut Rosita qui répondit :

— Oui, nous irons à la campagne et nous y bénirons à jamais le nom de Votre Majesté.

Le roi sortit, traversa la galerie sans regarder la table aux trois couverts et gagna la cour d'honneur où l'attendait son carrosse.

Il allait y entrer lorsqu'il recula. Il avait laissé la voiture vide tout à l'heure et, maintenant, il voyait une place occupée.

La reine était là, qui lui souriait et lui faisait signe de venir s'asseoir.

— La journée est aux surprises, bougonna le roi, mais celle-là ne me satisfait pas non plus. Je rentrerai seul.

La reine le retint.

— Montez, señor, dit-elle, j'ai des choses si intéressantes à vous dire...

Il hésitait encore, elle lui montra la place à côté d'elle.

— Des choses très intéressantes, reprit-elle, je vous assure, vous ne regretterez pas.

Il l'interrogea du regard. Elle continua :

— Vous ne vous demandez pas, par exemple, comment vous retrouvez vivant un homme que vous croyiez mort?

Cela décida le roi, car il ne s'était pas encore demandé, en effet, comment ses ordres n'avaient pas été suivis; mais maintenant qu'il y réfléchissait, il se sentait l'esprit fort tourmenté.

Il monta donc dans le carosse et s'assit auprès de la reine qui voulut bien, tout de suite, donner quelques explications.

— Sachez, dit-elle, que je connaissais votre projet de faire grâce à ce jeune homme, oui... j'avais entendu, j'étais par hasard près de la fenêtre au moment où vous receviez la visite de la petite chanteuse...

— Ah! fit le roi, et il resta la bouche ouverte.

— Oui, mais je vous sais distrait et de plus, fort mal servi. J'ai donc pris sur moi d'aller le matin même de l'exécution trouver le gouverneur de la prison... et, jugez si j'ai bien fait ; croiriez-vous qu'on allait *réellement* fusiller le comte? Les fusils étaient chargés, malgré votre ordre !... je le sais, on a retiré les balles devant moi...

Le roi s'agita un peu sur ses coussins.

— Mais, dit-il, ne vous a-t-on pas parlé d'un second ordre...

La reine parut réfléchir.

— Oui... au fait, vous m'y faites penser... Il faudra que vous fassiez rechercher l'auteur de ce faux, car ce ne peut être qu'un faux, ou, si le mot vous semble trop gros, un abus de pouvoir de votre ministre. Vous avez la fâcheuse habitude de signer sans regarder, señor, et vous voyez ce qui arrive, vous êtes trop grand et trop noble pour contredire ainsi vos grâces et exercer une basse vengeance à votre profit... J'ai donc fait intervenir l'ordre de grâce de la reine. Vous m'en remerciez, n'est-ce pas?

Un grognement sortit de la gorge du roi.

Cela pouvait être une affirmation, mais une affirmation bien déguisée.

La reine, pourtant, eut le bon goût de s'en déclarer satisfaite et regarda par la portière.

Soudain, elle tira la manche du roi.

— Oh! dit-elle, voyez donc, là-haut.

Le roi leva les yeux.

De la route qui menait vers la ville, on apercevait toute la façade de la résidence d'été et, dans l'encadrement d'une fenêtre, Rosita et le comte, enlacés, se donnaient un baiser qui ne semblait pas près de finir. Une grimace crispa la face du roi.

« J'ai fait intervenir l'ordre de grâce de la Reine... »

— Tirez donc le rideau, dit-il, ce ne sont pas des choses à voir.

— Vous ne les verrez plus demain, répondit la reine. J'ai donné des ordres pour que notre jeune comtesse aille dans sa terre d'Aragon — que je lui ai donnée en domaine. Il est bon qu'elle ait une dot valable et qu'elle soit éloignée de la cour... et de sa famille.

Et elle ajouta :

— La famille s'éloignera un peu de Madrid. Vous aviez une hacienda sur la frontière de Castille, j'ai cru bien faire d'en disposer pour elle... Cela ne vous plaît-il point?

Le roi haussa les épaules.

— Qu'ils aillent donc tous en enfer ! je ne me soucie ni des parents, ni de la fille...

— Oh ! señor, señor, murmura la reine, que vous êtes ingrat, la fille chantait si bien.

MONTCHANIN.

FIN

Nous publierons dans notre prochain N° le premier chapitre de notre nouveau Roman :

LA ROSE BLANCHE Roman par MONTCHANIN *d'après le film de* D. W. GRIFFITH *édité par les* **Artistes Associés.**

C'est une histoire d'amour, une histoire tendre et douloureuse où l'on voit un jeune étudiant en théologie qui ne connaît rien de la vie, s'éprendre d'une jeune fille au moment où il va être ordonné pasteur.

Griffith a poussé à fond l'étude des sentiments humains et a réalisé là un film d'une incomparable beauté. Il y a un mariage *in-extremis* qui rappelle la scène du baptême de *A travers l'Orage*, mais qui ne laisse aucune impression de décevante tristesse.

Et le roman qui développe cette intrigue est captivant, plein d'humour, parfois, car Griffith sait allier comme pas un le comique au drame.

INTERPRÉTATION :

Bessie Williams .... MAE MARSH.
Marie Carrington............ CAROL DEMPSTER.
Joseph Beaugarde .... IVOR NOVELLO.
Apollo. .... PORTER STRONG.
La tante Esther............. LUCILE LAVERNE.

DES TRUCS POUR DONNER LE FRISSON

Il est un film de Harold Lloyd qui donne le vertige à bien des spectateurs. C'est le film *Safety fisrt.* (Sûreté d'abord) dont nous donnons ici quelques photographies.

Quand on voit l'artiste grimper le long des murs verticaux d'un gratte-ciel, comme une araignée qui serait suspendue à un fil, on tremble de le voir tout à coup s'abattre et s'écraser dans la rue.

Le jeu est pourtant sans danger, mais il n'a été possible de réaliser ces prouesses que parce que Los Angeles, où le film a été tourné, bénéficie d'une particularité curieuse.

La rue que l'on voit sur nos photographies est la principale rue de Los Angeles. C'est le quartier des affaires. La rue est longue et traverse plusieurs collines au moyen de tunnels.

Lorsqu'on est sur une de ces collines, plus élevée que les bâtiments environnants, on a une belle vue à vol d'oiseau sur la rue elle-même. Il semble qu'on plane ou qu'on se trouve sur le sommet d'un gratte-ciel plus élevé que les autres... Or on est sur un terrain parfaitement solide, sur un plateau confortablement aménagé.

Harold Lloyd comprit fort bien le parti qu'il pouvait tirer d'une semblable disposition. Il loua le sommet d'une de ces collines et y fit construire la terrasse d'un gratte-ciel. Le décor avançait

Dans les photographies qui illustrent cette page la position de l'artiste ne vous semble-t-elle pas désespérée? Lisez l'article et vous saurez ce qu'il en est exactement.

En haut : *Harold Lloyd.*

A gauche : *Harold Lloyd dans* Safety First.

de quelques mètres afin qu'on ne pût voir la solution de continuité qui le séparait des vrais bâtiments, mais la perspective des lignes fuyantes était exactement la même.

Avouez qu'il y a là une merveilleuse illusion d'optique.

Harold Lloyd ne semble-t-il pas suspendu dans le vide à la hauteur d'un trentième ou quarantième étage?

Il en est loin cependant. Si l'objectif avait descendu son champ, vous auriez pu voir que le sol est à un mètre ou deux, pas plus.

Donc aucun danger de chute grave.

Harold Lloyd a tourné deux autres films au même endroit. Quand on a la bonne fortune d'émouvoir le cœur des foules à si bon compte, il faut se hâter d'en profiter et d'en tirer tout le parti possible.

Et Harold Lloyd connaît son métier.

GLYM.

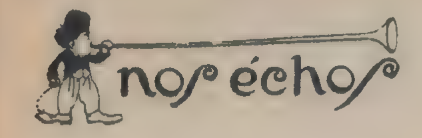
LES DÉCORS CURIEUX
UNE RUE DU VIEUX STAMBOUL... EN CALIFORNIE

Nos lecteurs savent que les grands réalisateurs américains, plutôt que d'expédier en Europe leurs troupes pour tourner dans des paysages, voulus préfèrent reconstituer chez eux les dits paysages. Ils y gagnent de l'argent et surtout du temps.

Nous reproduisons ici une rue de Stamboul, ce pittoresque faubourg de Constantinople, exactement, scrupuleusement reconstituée à Hollywood. Rien n'a été négligé, pas même la voie du tramway où ceux de nos lecteurs qui ont été à Constantinople pourront retrouver la largeur exagérée de l'entre-rails.

Tout a été respecté, comme on le voit et, si le décorateur est habile et... l'opérateur aussi, cela peut passer pour la réalité... en tournant vite !

J. F.



DE L'AUDACE, ENCORE DE L'AUDACE

George Siegman a voulu se faire, pour *Scaramouche*, tourné par Rex Ingram, une véritable tête de Danton.

La photographie ci-contre nous montre qu'il n'a pas trop mal réussi.

Cependant, il eut quelques difficultés en étudiant de près les portraits et faillit se décourager plusieurs fois.

— Les portraits ne se ressemblent pas entre eux, dit-il, et, bien entendu, je ne pouvais pas savoir quel était le bon.

Un jour, il demanda à Rex Ingram s'il ne pouvait lui procurer un objet ayant réellement appartenu à Danton.

— Cela m'aiderait beaucoup à comprendre sa personnalité, assura-t-il.

Il ne faut point contrarier les artistes tant que leurs désirs ne s'opposent point à la bonne réussite du film. Rex Ingram vit là une amusante idée. Il chercha, questionna, demanda, fouilla et finit par apprendre qu'il y avait à Boston un certain Vincent J. Danton qui descendait en ligne directe du grand conventionnel, et qui gardait en sa possession la cocarde tricolore de son arrière-grand-oncle.

Il la prêta et c'est pourquoi on peut voir sur cette photographie Rex Ingram attachant à la poitrine de George Siegman le ruban aux couleurs passées que Danton portait pendant les grandes journées révolutionnaires.

De l'audace, encore de l'audace.

LES DEUX EXTRÊMES

Les Espagnols sont, en général, indolents et peu enclins à se presser. Au cours du voyage que firent dans la péninsule ibérique quelques artistes français, pour tourner les extérieurs de *Pour toute la Vie*, film franco-espagnol tiré d'un roman de Benavente par MM. Perojo et Benito, ils eurent bien souvent l'occasion de s'en apercevoir. Les aubergistes ne se hâtaient nullement de les servir malgré leurs objurgations, et plus d'une fois, ils faillirent rater le train pour cette raison.

A Saint-Sébastien, ils attendirent si longtemps des œufs sur le plat qu'ils se virent obligés de reprendre le chemin de la gare sans avoir dîné. Juste comme ils partaient, les œufs faisaient leur apparition ; le metteur en scène n'hésita pas : il bondit sur le plat et l'emporta en jetant au garçon plusieurs pièces de monnaie. Mais l'aubergiste tenait à son plat et, retrouvant soudain de l'agilité, il courut derrière la troupe qu'il rejoignit sur le marchepied du train qui démarrait. Il fallut lui payer sa vaisselle.

De multiples incidents de ce genre avaient fini par familiariser les Français avec l'indolence des indigènes. Aussi, quel ne fut pas leur étonnement, en arrivant à Tarassina, de se voir servir, en un quart d'heure à peine, sept plats et le café. Ils se hâtèrent donc de manger, mais ne purent réussir à finir les sept plats avant le départ du train et ils durent convenir qu'en Espagne on allait décidément d'un extrême à l'autre.

LE NÈGRE PHOTOGÉNIQUE

M. Robert Boudrioz, l'excellent réalisateur de tant de beaux films, parmi lesquels on peut citer *Tempêtes* et *L'Atre*, habite à Montparnasse un appartement situé dans une maison munie d'un système d'éclairage électrique à minuterie. Chaque personne qui monte ou descend l'escalier la nuit n'a qu'à presser un bouton pour obtenir la lumière pendant quelques minutes.

Un soir, M. Boudrioz entend sonner, il va ouvrir et... se trouve devant un abîme de ténèbres. Il allait refermer la porte quand une voix partant d'un corps absolument invisible demande aimablement : « M. Boudrioz? » « C'est ici », dit le metteur en scène, un peu étonné de ne distinguer, malgré l'ombre, aucune pâleur indiquant un visage, ou des mains, et d'entendre la voix *au-dessus* de lui, au lieu de la percevoir à sa hauteur.

« Entrez donc », ajouta-t-il en s'effaçant.

Aussitôt, un énorme nègre (il avait au moins 1m,90), s'avança ; et, regardant de haut M. Boudrioz qui est petit, il commença en ces termes : « Monsieur, on m'a dit que j'étais photogénique... »

« ... La conversation n'alla pas plus avant acheva en riant le sympathique metteur en scène qui nous contait cette anecdote, car je n'avais nul besoin d'un nègre pour mon prochain film, et je m'empressai de le congédier. Mais il m'avait fait une belle peur !... »

AGE ET CINÉMA

Le public est terrible. Il ne peut voir à l'écran une femme d'un certain âge, interpréter des rôles de jeune femme, sans protester aussitôt. Au théâtre on s'est accoutumé à tolérer des « ingénues » ayant dépassé la cinquantaine. C'est que les feux de la rampe adoucissent les traits et permettent aux habiles maquillages de dissimuler les imperfections physiques. A l'écran au contraire, la lumière des lampes est particulièrement révélatrice. Ce n'est pas déchoir que d'aborder courageusement les rôles de femmes vieilles ou qui ne sont plus jeunes. Mary Carr, Bérangère, n'ont-elles pas de talent? Elles trouveraient ridicule cependant d'essayer de se rajeunir dans les films qu'elles interprètent. Pourquoi tant de leurs camarades ne les imitent-ils pas? Ce que nous disons s'applique aussi aux hommes qui ne se voient pas vieillir et qui veulent rester de beaux jeunes premiers, alors qu'ils portent leur âge sur la figure et que leur ventre commence à s'arrondir,

LE SPECTATEUR IDÉAL (Suite et Fin)

Le spectateur idéal aime les artistes pour leur jeu et non pour leur physique. Ceci est aussi vrai pour les hommes que pour les femmes. Il est navrant que tant de lettres de spectateurs soient remplies d'éloges sur la beauté des yeux de tel artiste, sur la sveltesse d'un jeune premier.

On peut être bel homme et jouer fort mal. On peut avoir été bel homme et ne l'être plus. On peut avoir été un bon acteur et ne l'être plus. Les admirateurs du physique n'entendent pas de cette oreille et louent à perte de vue sans restrictions, sans voir qu'ils sont injustes.

Le spectateur idéal est celui qui cherche une émotion d'un ordre plus relevé. C'est celui qui essaye de comprendre le sens véritable d'un film. S'il rit quand on lui donne un film comique, c'est que ce film est bon. S'il tremble, s'il pleure pendant qu'on projette un film dramatique, c'est que ce film est bon.

C'est la valeur de l'œuvre qu'il doit rechercher, la beauté de la photographie, l'habileté des éclairages.

Le spectateur qui s'intéresse uniquement à un seul artiste, et qui le détaille amoureusement, est incapable de distinguer autre chose. Il porte alors des jugements d'une injustice révoltante sur les autres artistes.

Je pourrais citer des lettres qui furent écrites à *Mon Ciné*, et qui étaient des exemples typiques de cet état d'esprit regrettable.

Le succès de certains artistes français est une chose incompréhensible. A l'étranger, nous sommes jugés très sévèrement à ce sujet. Tant que nos films seront interprétés par quelques non-valeur qui font tache dans l'ensemble, nous n'exporterons pas. C'est au public d'être difficile. C'est au public d'apprécier le jeu des bons artistes et de ne pas s'extasier devant les médiocres. Nous ne sommes plus aux temps héroïques des débuts du ciné, où tous ceux qui étaient des ratés se réfugiaient dans la nouvelle « industrie ». La première des conditions pour que le cinéma français sorte de la situation lamentable où il se débat est que le public collabore avec les metteurs en scène qui essayent de lui présenter des œuvres irréprochables. Il est décourageant pour les serviteurs de l'art muet de constater que, parfois, la sympathie des spectateurs va d'emblée à des œuvres qui mériteraient de tomber à plat, parce qu'elles sont fausses, parce qu'elles manquent d'âme, parce qu'elles sont mal interprétées, parce que leur scénario ne se tient pas.

Je n'ai fait qu'effleurer la question, mais je voudrais en avoir assez dit, pour faire naître le doute dans l'esprit de ceux qui sont trop prompts à s'enthousiasmer. Il faut développer l'esprit critique parmi ceux qui assistent aux spectacles cinématographiques.

Ne confondons pas, d'ailleurs. Il y a esprit critique, et esprit critique. Si l'ensemble d'une œuvre est bien, il ne s'agit pas de chercher la petite bête et de relever avec minutie les imperfections de mise en scène qui ne nuisent pas à la valeur générale du film.

Que m'importe notamment de constater que l'héroïne au début de la scène portait des souliers vernis, alors qu'elle a des pantoufles à la fin de la scène. Il est certain que le metteur en scène aurait dû veiller à ce détail, mais que m'importe, encore une fois, si j'ai vibré, si j'ai été empoigné par les événements qui viennent de se dérouler sous mes yeux !

Le spectateur ne s'attache pas trop à ces détails, s'il est véritablement un connaisseur. Il n'ira pas davantage, dans un film historique, éplucher les détails de costume et se lamenter parce que, sous Louis XV, il aura vu un artiste qui s'assied dans un fauteuil Louis XVI.

Des anachronismes semblables, on en trouve dans les plus purs chefs-d'œuvre de la littérature. On en sourit et l'on admire quand même.

J'insiste particulièrement sur tous ces points, car je ne voudrais pas voir les spectateurs blâmer un film sans avoir des raisons parfaitement valables. Lorsqu'il m'arrive personnellement de porter sur une œuvre un jugement sévère, croyez bien que je m'appuie sur des raisonnements et non pas sur une impulsion.

Je suis le premier à admirer la beauté d'une artiste. Mais je suis aussi le premier à soupirer :

— Quel dommage que cette jolie fille soit si empotée lorsqu'elle joue. Qui donc lui enseignera la science des belles attitudes? Qui donc lui apprendra à se mouvoir devant l'objectif et à traduire un état d'âme par un sourire, par une moue, par un geste?

Supposons que j'en tombe éperdument amoureux — supposition gratuite, — je vous assure que je ne changerai pas d'avis et que j'établirai toujours la distinction entre l'artiste, d'une part, et la femme, d'autre part. Ceci pour essayer de faire comprendre à tant de jeunes lectrices qu'elles n'ont quelquefois pas raison lorsqu'elles vantent les mérites *artistiques* de tel ou tel interprète, alors qu'en réalité elles ne sont enthousiastes que de l'homme.

Il faudra revenir sur ces questions. Nous sommes quelques-uns à former le vœu qu'en France les spectateurs soient les collaborateurs des bons ouvriers de l'art muet.

Je vois, dans un avenir prochain, le cinéma français débarrassé de tous ceux qui font sa honte. Lorsque les mauvais films seront accueillis dans les salles par des tempêtes de sifflets, les directeurs de firmes penseront sûrement à ne s'entourer que de gens capables. Tant que le public jugera à contre-sens, nous vivrons dans le règne de la médiocrité. Hélas !

Sylvio PELLICULO.

Le Relieur " Mon Ciné "
Le Relieur " Film Complet "
établis pour contenir 52 numéros, et dans lesquels les journaux sont fixés sans être ni collés ni perforés.

PRIX DE CHAQUE RELIEUR : 7 fr.
(Joindre 1 fr. 50 pour frais d'envoi)

Adresser commandes et mandats à l'Administration de MON CINÉ, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).
AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT.

SIGNORET ET SUZANNE BIANCHETTI.

Les admirateurs de Gabriel Signoret le revoient avec plaisir dans L'Enfant des Halles, *le nouveau film à épisodes de la Société des Cinéromans mis en scène par René Le Prince. L'artiste est représenté avec sa partenaire Suzanne Bianchetti qui interprète dans ce film le rôle important de Mila Serena. C'est une scène de dispute que représente la photographie ci-dessus.*

Le Gérant : V. Marchand.

Corbeil, Imprimerie Crété

3e Année. N° 119. 24 pages. — **35** centimes. 29 Mai 1924.

Mon Ciné

NATHALIE LISSENKO.

Le public qui avait déjà remarqué cette artiste dans La Fille Sauvage *où elle jouait un rôle des plus pathétiques, n'a cessé de s'intéresser aux diverses créations faites par elle. On ne saurait en effet oublier son interprétation de* Tempêtes, La Nuit du Carnaval, L'Enfant du Carnaval, Justice d'abord, Angoissante aventure, Calvaire d'Amour. *Dans*Le Brasier ardent, Kean *et* Les Ombres passent, *Nathalie Lissenko a prouvé qu'elle était parvenue à égaler les meilleures artistes du cinéma.*

NOUS CONSACRONS DANS CE NUMÉRO UN ARTICLE A NATHALIE LISSENKO.

ABONNEMENTS : Un An. { France . 18 francs. Étranger. 23 francs. — TOUS LES JEUDIS — Direction, Administration : 3, Rue de Rocroy, Paris (X^e^)
Compte chèques postaux : 259-10

SOMMAIRE DU N° 119.

Vous avez la parole...

Boîte aux lettres.

TANTE GUITTE : j'ai eu le plaisir de ne jamais voir ce navet. Vous m'en tracez une description horrifiante. *L'Enfant-Roi*, je le constate, a beaucoup plu au public belge. Cela ne me surprend pas. Je suis de votre avis, Andrée Lyonel était peut-être meilleure dans *Vindicta*. C'est une bonne artiste. — DEUX CINÉPHILES : certes, on reparlera de Viola Dana. — MIRA : les artistes, vous le pensez bien, ne s'amusent pas à m'accuser réception des lettres que leur transmet l'administration de *Mon Ciné*. Vous verrez bien si vous aurez une réponse. Je voudrais doucher votre enthousiasme. Ne vous emballez pas trop sur ces jeunes premiers américains. Vous pourriez éprouver d'amères désillusions. Le mieux est que vous cherchiez à oublier. René Clair n'est pas marié et ce n'est pas lui que vous avez aperçu à la messe. — DAISY PONSARD : écrivez, je vous répondrai. — SCHNADABELADOWS : je répète que souvent les artistes se font doubler pour les exercices périlleux, mais qu'ils tiennent quand même à leur petite réputation, et n'en conviennent que difficilement. Cela n'enlève rien à la valeur d'un film, seule chose qui doive nous intéresser. Il y avait quelque ressemblance entre les deux personnes auxquelles vous faites allusion. — VIVE EPSTEIN : quel enthousiasme, monseigneur ! Il faudrait beaucoup de cinéphiles comme vous. Voici la distribution de *Cœur Fidèle*. Marie, Gina Manès, la femme de port : Mad Erickson ; la mère Hochon : Maufroy ; la petite infirme : Marice : Jean : Léon Mathot ; Petit-Paul : Van Daele ; le père Hochon : Benedict. Je connais bien les « hypocrites » dont vous parlez. Ils ont des pudeurs fausses et ne valent pas mieux que les autres. — J'AI LE SOURIRE : tant mieux pour vous, cher ami. Il y a tant de gens qui ont la larme à l'œil. Pour *Crainquebille*, voilà : mise en scène de Jacques Feyder. Laure : Marguerite Carré ; M^me^ Bayard : Jeanne Cheirel ; Crainquebille : Maurice de Féraudy ; le président Bourriche : Numès ; l'agent : Félix Oudart ; D^r^ Mathieu : Mosnier ; l'avocat Lemerlé : J. Worms ; l'agent 121 : Roques ; la Souris : le petit J. Forest. — ALGÉRIENNE EXILÉE : ne demande pas mieux que de vous être agréable, mais ai publié ces distributions autant de fois qu'il y a de nouvelles lunes dans l'année. Pour l'insigne, en m'écrivant, vous n'avez qu'à joindre la somme en un mandat ou en timbres. Merci de vos compliments. — FLEUR ROMANESQUE : je ne vous ai jamais demandé l'adresse de cet artiste. Je vous ai dit que j'habitais son quartier et que je donnerais un petit cadeau (ma bénédiction par pli recommandé) à tous ceux qui découvriraient mon adresse. — JEAN-JEAN : aucune adresse d'artiste n'est donnée ici. Il est donc inutile de m'en demander. Nous faisons parvenir toutes lettres. Je calcule que si toutes les lectrices qui dépensent cinq sous pour me demander des adresses versaient cet argent au percepteur, on n'aurait pas eu besoin d'augmenter les impôts. ÉTUDIANT : Gil Clary est une artiste qui a du talent et qui a beaucoup tourné. Vous pouvez lui écrire par notre intermédiaire. Elle vous répondra probablement. — TRÈS DIFFICILE : vous l'êtes en effet, charmante correspondante, comment pouvez-vous accuser les artistes de faire des bénéfices sur les photos qu'ils consentent à vous adresser? Il est juste qu'on leur envoie une petite somme. Vous ne vous rendez pas compte des sommes que représente l'envoi de ces photos à des admirateurs. De plus, les dits artistes n'ont aucune raison de vous faire un cadeau. Je vous conseille plus que jamais de joindre de 1 à 2 francs à vos demandes. — SYLVIANA : oui, vous reverrez Max de Rieux dans d'autres films. C'est un véritable jeune premier. Il a de l'avenir. Il est célibataire. Si vous voulez le voir à l'Odéon, consultez les affiches, il est rare qu'il reste une semaine sans jouer. — DE MONCHAFFRAY : les dessins animés sont une œuvre de patience. Chaque mouvement nécessite toute une série de dessins différents. On les filme et la succession de ces dessins à l'écran donne l'illusion de la vie. Nous avons publié une photographie représentant Nina Star qui est la fille de Starevitch l'auteur de ces films charmants comme celui que vous avez vu. — STYLONISME : partout où est passée la tournée Navarre-Elmire Vautier le succès a été grand. Je m'en réjouis pour ces artistes qui le méritent. Je suis enchanté d'apprendre qu'à Tarbes ils remportèrent un véritable triomphe. — X. 32 : oui, ces organes reçoivent à peine vingt lettres par semaine, il leur est facile de répondre immédiatement. Si leur clientèle augmentait (il ne faut pas souhaiter de mal à son prochain) ils seraient contraints de faire comme moi et d'engager leurs lecteurs à patienter. Je ne vous en veux pas le moins du monde. — MARY : je crois que ce film fut tourné à Tahiti. Les Américains sont coutumiers du fait. — SA MAJESTÉ TOM POUCE : suis au regret de ne pouvoir vous révéler ces âges. Georges Vaultier n'est pas le mari d'Elmire Vautier. — M. V. 2794 : parfaitement, j'approuve la mode des cheveux courts pour les femmes. Elle est jolie et pratique. Le meilleur système pour lire le supplément est de vous y abonner. Pour l'adresse, voir ce que j'ai dit plus haut. — BRAGELONNE : oui, abonnez-vous, c'est préférable. — SYLVANDRE : merci, ma filleule. — EL DJEZAIR : vous me demandez quelle est la personne la plus photogénique sur la photo que vous m'adressez? Mais on n'y voit rien du tout, vous en avez de bonnes. Avec les artistes dont on dispose en France, on pourrait faire des films merveilleux. — R. C. Montargis : quels renseignements voulez-vous? La carrière cinématographique est encombrée. Voulez-vous donc connaître la misère? — MARIVY : Priscilla Dean qui joua dans *la Vierge de Stamboul*, *Une Femme Révoltée* est une artiste d'une puissance dramatique extraordinaire. Mais la comparer à Mae Murray est une hérésie. Le talent de ces deux artistes est totalement différent. — LA GROGNE BLANCHE : le public voudrait savoir tous les noms des artistes et vous n'êtes pas la première à protester contre les habitudes de quelques éditeurs qui se contentent de publier le nom de la vedette principale. Nous ne sommes pas en Italie, morbleu, où les grandes vedettes exigent de figurer seules dans la distribution. C'est à force de réclamer qu'on obtiendra satisfaction. — ANGÈLE 1907 : on se fait une fausse idée de ce qu'est un scénario. Il y a des gens naïfs qui se figurent qu'il est aisé d'en écrire. Voilà pourquoi le concours organisé par Pathé-Consortium ne donna aucun résultat. Des illettrés concoururent et les professionnels s'abstinrent. — GEORGETTE B., Carpentras : un article très complet a paru dans l'Almanach sur Séverin-Mars. Nous ne publierons probablement pas d'autre étude consacrée à cet artiste. Il n'était pas nécessaire de faire voir mon visage aux lecteurs. — YVONNE JACQUELIN : achetant vos publications chez le libraire, vous ne pouvez vous considérer comme abonnée. *L'Ile sans Nom* a été mis en scène par Plaissetty. Ses principaux interprètes sont Mary Massart, Marie Fromet, Paul Amiot, Clairius, Olivier, Henri Duval, Rauzena Jeune et Aîné, Combes. — 4 JANVIER : nous ferons de notre mieux pour accentuer ce progrès. Il serait habile de la part d'un directeur de ciné, dans le cas que vous me signalez, de diminuer le prix des places. — FLEUR DE THÉ : la mère de Régine Dumien et M^me^ de Gravone ne tournent pas. Je ne tiens pas à envoyer ma photo. — COMTE DE MONTE CHRISTO : cette liste me prouve que vous avez bon goût. — SATA MORGANA : déjà donné, ma pauvre enfant. Relisez les précédentes réponses. — ARC EN CIEL LYONNAIS : article Vaultier paru. Je crois qu'il envoie sa photo. — GEORGETTE B. : voir plus haut. — RÉINCARNÉ : tranquillisez-vous, j'habite sur une hauteur et la Seine ne viendra pas noyer ma machine à écrire. Jolis vos vers basques. — FOUFOUTT : mon adresse seule comptait. SUZANNE CHAUVIN : même réponse. —

SYLVIO PELLICULO.

LA ROSE BLANCHE

Roman par Montcharun
d'après le film de
D. W. GRIFFITH
Édité par les Artistes Associés

CHAPITRE PREMIER

La petite Bessie Williams quittait l'orphelinat et cet événement pouvait être considéré comme la marque d'un beau jour.

Non pas que Bessie Williams, orpheline, se fut jamais ennuyée dans cette vaste institution Blanchard, où l'on formait sans affection, mais sans rudesse, des jeunes filles à la vie pratique, mais elle avait le goût de la liberté et, dès qu'elle eût passé la barrière qui s'ouvrait au bout du parc, sur la route de la Nouvelle-Orléans, elle eut aussitôt l'impression qu'elle était la reine de la création.

La vie gonflait son cœur et l'appel printanier de la terre fleurissait ses lèvres d'un sourire.

Elle entrait pourtant dans la vie comme une conquérante bien modeste.

Tous ses biens tenaient dans une petite valise de cuir jaune et dans un paquet enveloppé de papier gris, mais elle les portait allègrement et ne pensait pas qu'on pût être plus riche.

Elle allait refermer la barrière derrière elle, lorsqu'elle eut une inquiétude.

— Ah ! s'exclama-t-elle, mon certificat !

L'inventaire rapide d'un petit portefeuille noir, usé aux angles et raccommodé proprement, la rassura. Le certificat y était.

Elle l'ouvrit et le relut pour la dixième fois peut-être. Il la ravit une fois de plus, bien qu'il ne portât que cette formule laconique :

Orphelinat Blanchard.

Miss Bessie Williams s'est toujours conduite de la façon la plus satisfaisante. Elle est travailleuse et intelligente et nous pouvons donner les meilleures références sur son compte.

C'était avec cette unique lettre de créance qu'elle se lançait à l'assaut du monde.

Au certificat, une adresse était jointe :

M. SMITH,
Hôtel de la Rivière-Bleue,
Près la Nouvelle-Orléans.

C'était là qu'elle allait. M. Smith avait pris lui-même la peine de téléphoner la veille à l'orphelinat Blanchard, pour demander une débutante qui fût une manière de perfection, et qui voulût bien se contenter de deux dollars par semaine, en sus du logement et de la nourriture.

Tout cela constituait une fortune pour Bessie qui ne connaissait les biens de ce monde que sous les espèces de cuivre et de nickel et ignorait la forme exacte de cette monnaie qui lui semblait mythique, *le dollar*.

La petite Bessie Williams quittait l'orphelinat...

L'Hôtel de la Rivière-Bleue était une sorte de pension rustique qui s'allongeait aux bords même d'un admirable fleuve que les beaux jours chargeaient de jacinthes d'eau. Les oisifs de la ville y venaient tous les jours, les travailleurs se contentaient du samedi et du dimanche, jours que les oisifs retournaient passer à la ville, par esprit de contradiction et pour qu'il n'y eût pas de mélange dans la société.

L'hôtel était dirigé par M. et M^me^ Smith, ou plutôt par M^me^ Smith.

M. Smith n'était en effet qu'une sorte de prince consort, dont l'emploi le plus sérieux consistait à remettre aux clients la clef de leur chambre.

M. Smith avait cependant parfois des velléités d'indépendance, mais c'était seulement lorsque M^me^ Smith s'était éloignée.

Il s'épanchait alors en discours violents que l'arrivée inopinée de M^me^ Smith interrompait brusquement et laissait sans conclusion.

Or, ce fut à M. Smith que Bessie s'adressa d'abord quand elle eut découvert l'Hôtel de la Rivière-Bleue et qu'elle en eut fait trois fois le tour avant de trouver l'entrée, cachée dans l'ombre d'une véranda fleurie.

— Etes-vous le patron de l'hôtel? demanda-t-elle.

M. Smith venait d'être remis assez violemment à sa place par son énergique épouse, pour avoir élevé la voix dans le hall de l'hôtel et, pour l'instant, il se donnait une contenance en compulsant un registre de l'année précédente.

La question de la jeune fille lui fit secouer la tête.

— Hélas, non ! répondit-il simplement, le patron, *la voilà* !

Et d'un mouvement du menton, il indiquait M^me^ Smith qui avait repris la suite de la conversation commencée par son mari, sans craindre que personne vînt l'interrompre.

Bessie la considéra avec quelque stupeur, se demandant si l'échafaudage de cheveux gras et lisses qui ornaient la tête de la patronne était dû uniquement à une disposition naturelle de cette personne et si elle était venue au monde comme cela.

Une interpellation brève lui redonna le sens des réalités. M^me^ Smith voulait bien s'apercevoir de sa présence.

— Oui, je sais. On m'a téléphoné de l'orphelinat. Où est votre certificat?

Bessie déplia le précieux papier, talisman magique dont l'effet devait être sûr.

Il n'apparut pas pourtant qu'il produisait sur les sentiments anguleux de M^me^ Smith, une détente miraculeuse.

La patronne le replia,

le tendit à Bessie et dit, en faisant claquer sa langue :

— Oui, ce n'est pas mauvais, mais j'ai déjà eu une orpheline et cela ne m'a pas réussi.

— Oh ! madame, s'exclama la jeune fille, un peu scandalisée. Je ne suis pas une orpheline comme les autres ; j'ai eu autrefois une maman... et un papa.

Mais la moue de Mme Smith lui fit comprendre qu'il fallait fournir une preuve et heureusement pour Bessie, elle avait dans son paquet, enveloppé de papier gris, quelque chose qui, à son idée, allait lever tous les doutes à cet égard.

Gladys fut priée de commencer aussitôt l'éducation de Bessie.

Vivement, elle défit les ficelles et un album de photographies apparut.

C'était évidemment là son trésor le plus cher, la pièce sacrée de son héritage, l'album de famille où, parmi les physionomies de gens inconnus, attifés selon des modes anciennes, vivaient les visages aimés et cent fois regardés avec respect.

— Tenez, ce monsieur-là, avec des favoris, c'était mon père ! et cette dame qui a tant de boutons sur le devant de son corsage, c'était ma mère... et puis, ce n'est pas tout.

Elle feuilletait vivement l'album pour arriver à la couverture et, avec la fierté d'un conservateur de musée qui montre à des têtes couronnées ses merveilles les plus rares, elle découvrit aux yeux de Mme Smith, une petite pièce d'horlogerie compliquée, ménagée dans le cartonnage.

L'album de Bessie était à musique.

— Écoutez, dit la jeune fille, ça marche encore !

Elle avait remonté hâtivement la mécanique et lâché le déclic.

Et voilà que dans le grand hall de l'hôtel, les notes aigrelettes sonnèrent comme les tintements usés d'une pendule fatiguée.

Bien des notes manquaient à la musique de Bessie, pourtant le souvenir des romances passées aidait à faire reconnaitre l'air de la vieille chanson.

Sous le ciel pur de la Floride,
Où les cœurs ont toujours vingt ans...

— Allez, allez ! interrompit soudain Mme Smith, vous ferez marcher ça dans votre chambre, le dimanche. Il faut vous mettre à l'ouvrage. Prenez vos bagages et suivez-moi.

Et ce fut ainsi que Bessie entra comme fille de salle à l'Hôtel de la Rivière-Bleue.

***

Trois mois après, Bessie était toujours fille de salle, lorsque Mme Smith eut un gros sujet d'ennui.

Gladys, la jeune employée qui tenait le bar, allait se marier. Bien que Mme Smith jugeât que cette fille faisait une sottise et qu'elle le lui eût dit cent fois, elle ne pouvait rien contre la volonté de Gladys.

Or, il était impossible de remplacer Gladys par la première venue.

Une certaine responsabilité était dévolue à la gardienne du bar. Elle tenait la caisse et retenait les clients. Il fallait donc qu'elle fût honnête et qu'elle sût plaire, voire séduire.

Bessie était honnête. Quant à séduire, c'était autre chose ! Mais Mme Smith résolut de s'en tenir à la première qualité et de remplacer Gladys par Bessie. On verrait toujours ce qui viendrait après.

Bessie portait ses cheveux jaunes ramassés par un chignon sans élégance et ses robes de coton montaient jusqu'au menton et descendaient aux chevilles.

Gladys auréolait son visage d'une masse de cheveux noirs coupés court, gainant son corps d'une robe de soie collante qui s'arrêtait aux genoux, aux coudes et à la gorge, mastiquait du chewing gum, portait un bracelet de cheville et distribuait toute la journée des œillades et des sourires.

Elle faillit éclater de rire lorsque Mme Smith lui apprit que Bessie allait la remplacer et qu'elle eût à faire son éducation.

— Elle fera partir les clients ! dit-elle.

Mme Smith était une femme pratique, d'abord.

— L'essentiel, répliqua-t-elle, est qu'elle ne parte pas avec la caisse.

Et Gladys fut priée de commencer aussitôt l'éducation de Bessie.

Elle fit bonne mesure et Bessie fut profondément étonnée lorsqu'elle vit comment cette chose toute simple qui consistait à rendre la monnaie, devenait une sorte d'ouvrage d'art quand Gladys mettait en œuvre toutes ses batteries.

Gladys commençait par découvrir sa jambe devant le client, puis par mettre en valeur la cheville. Un geste harmonieux du bras nu ramenait les yeux baissés du monsieur à une hauteur normale.

La main caressante de Gladys prenait l'argent qu'on lui tendait et s'approchait de la caisse, mais, pour meubler ce temps froid, la jeune fille décochait un sourire que soutenait une œillade. Un brusque mouvement de tête secouait la chevelure vagabonde.

A ce moment, la main de Gladys revenait de la caisse avec la monnaie et la déposait dans la main du client avec autant de douceur que si elle y eût glissé un billet doux.

Et pour parfaire l'ouvrage, la jeune caissière murmurait d'une voix suave :

— Au plaisir de vous revoir, chêêêr monsieur...

Bessie pensa que c'était bien compliqué et, un instant, regretta sa première besogne, l'époussetage du restaurant et la disposition du couvert.

Elle risqua bien une œillade en remettant un dollar à un vieux monsieur qui achetait un cigare, mais elle se sentit rougir lorsque le client lui demanda avec bienveillance si elle avait reçu un moustique sous la paupière.

— Ne vous en faites donc pas, ma chêêre, lui dit Gladys, ça viendra. Si vous voulez un bon conseil, allez donc au bal, ça vous formera.

« — Et ça vient au bal. »

Un bal public, attenant presque à l'hôtel de la Rivière Bleue, faisait en effet danser chaque soir tous ceux qui aimaient les plaisirs bruyants, mais jamais Bessie n'avait osé en franchir le seuil, malgré l'envie qu'elle en eût.

Par la porte entrebâillée, elle voyait les couples tressautants, elle entendait les éclats heurtés du jazz et cela lui faisait l'effet d'un paradis délicieux et interdit.

En compagnie de Gladys, elle en passa l'entrée, toujours vêtue de sa longue jupe de cotonnade et coiffée « à l'orpheline ».

— Et maintenant, débrouillez-vous, dit Gladys, j'ai mon fiancé qui m'attend.

Tout ce que put faire Bessie, fut de se mettre à la file, à côté des jeunes filles qui attendaient un danseur et elle ne tarda pas à être reléguée dans le lot des laissées pour compte.

Elle avait pourtant ajouté à sa toilette un léger ornement sur lequel elle comptait beaucoup : un éventail de prix modique acheté avec ses premières économies.

Mais bien qu'elle le déployât avec ostentation, il ne produisit qu'un effet très faible sur l'esprit des jeunes danseurs que séduisaient les grâces faciles des petites évaporées de l'endroit.

Et pourtant, si ces jeunes gens naïfs avaient considéré avec une attention intelligente le visage de Bessie, ils auraient pu remarquer la fraîcheur de son teint, la candeur amusée de ses yeux bleu pâle et la parfaite harmonie de ses traits.

Mais ils n'étaient sensibles qu'aux charmes violents du maquillage outré et aux déhanchements vulgaires de leurs danseuses préférées.

Pourtant le bal était régi par un censeur impitoyable, et, sans lui, on se demande jusqu'où serait allée l'audace des couples emportés par l'ivresse de la danse.

Dès qu'il apercevait un signe évident de mauvaise tenue, un couple qui se livrait avec exagération aux alanguissements de « blues » excessives, il intervenait et frappant sur l'épaule du coupable, il le rappelait au sentiment des convenances.

Mais Bessie ne dansait pas et ses yeux mélancoliques n'attiraient personne.

Chose extraordinaire, pourtant, une jeune fille eut pitié d'elle, ne jeunesse qui n'avait plus rien à apprendre en ce lieu. Le type de Gladys, en moins comme il faut.

— Alors, dit-elle, en s'approchant de Bessie, vous comptez rester là jusqu'à la fin du monde ?

— Je... je ne sais pas, murmura timidement Bessie personne ne vient me demander.

L'autre haussa les épaules.

— Je vous crois, avec la touche que vous avez. Ça n'a pas de bon sens de s'habiller comme une grand'-mère ; vous n'êtes pas mal pourtant... Allons, venez avec moi au vestiaire, je vais vous arranger au goût du jour.

Il ne fallut guère de temps à cette jeune déesse pour raccourcir à coups de ciseaux la jupe de Bessie, et pour échancrer son corsage.

Puis vinrent des leçons plus précises.

— Faites voir comment vous dansez le shimmy.

— Je... je ne sais pas ! répliqua Bessie interdite, en fait, je ne danse pas... je veux dire... je ne crois pas que je sache danser du tout...

— Non ! quelle gourde ! s'exclama la jeune protectrice qui ne put cacher son mépris... Et ça vient au bal !... Pourquoi faire, mon Dieu ! pour apprendre à astiquer le parquet...

Mais Bessie n'était point sotte et elle garda de cette soirée une lueur dans son esprit. Elle sut qu'il lui fallait se modifier pour faire son chemin dans la vie et ce fut le lendemain de ce jour-là qu'elle se fit couper les cheveux.

(*A suivre.*) MONTCHANIN.

NATHALIE LISSENKO

NATHALIE LISSENKO est loin d'être à la ville ce qu'elle nous paraît souvent être sur l'écran : une femme fière, hautaine et pas toujours d'humeur agréable.

En réalité, le premier contact avec cette charmante artiste est un peu froid. Mais, dès le début de la conversation, on sent la glace fondre peu à peu ; Mme Lissenko parle assez bien français, d'une jolie voix chantante, et exprime clairement des idées nettes.

Elle me raconta tout d'abord sa vie en Russie : elle menait de front théâtre et cinéma, et cette double vie lui plaisait beaucoup ; son plus amer regret sur la terre d'exil, est de ne pouvoir jouer au théâtre ; son accent et son insuffisante connaissance du français — qu'elle parle pourtant, comme je l'ai dit, assez couramment — lui interdisent cette joie. Elle se rattrape en faisant au cinéma des créations de plus en plus remarquées.

Pour en revenir à ses débuts, tout en jouant beaucoup au théâtre, elle tourna un assez grand nombre de films, dont un seul, à sa connaissance : *Le Père Serge*, passa sur les écrans français.

Elle avait presque toujours pour partenaire Ivan Mosjoukine qui devait, lui aussi, devenir célèbre en France.

La révolution chassa toute la troupe, qui se réfugia en Crimée, et tourna là quelques films, dans un studio lamentable, sans lumière, sans décors, sans rien d'autre que le talent des interprètes ; c'était beaucoup, certes, mais ce n'était pas assez pour permettre aux vaillants artistes de la troupe Ermolieff de donner leur mesure. Ce fut alors l'exode vers la France, où bientôt le courageux chef ci-dessus nommé réunit quelques acteurs de valeur qui devaient vaincre toutes les difficultés, renverser patiemment tous les obstacles pour parvenir lentement mais sûrement à la gloire : aujourd'hui la troupe Ermolieff, devenue celle des films Albatros, est une des plus célèbres que nous comptions en France. On sait qu'elle comprend trois metteurs en scène : M. Volkoff, Tourjansky et Nadejdine — auxquels s'adjoignit quelquefois le réalisateur français Robert Boudrioz — et cinq artistes : Mosjoukine (en même temps auteur et metteur en scène), Koline, Rimsky, Mmes Lissenko et Kovanko.

Ma charmante interlocutrice suivit naturellement les fortunes diverses de ses camarades. Elle tourna successivement dans : *Tempêtes*, avec Boudrioz, *La Fille Sauvage*, *La Nuit du Carnaval*, *L'Enfant du Carnaval*, *Justice d'Abord*, *Angoissante Aventure*, *Calvaire d'Amour*, etc, etc.

Enfin, ce fut *Le Brasier Ardent*, sous la direction d'Ivan Mosjoukine, qui est, paraît-il, le metteur en scène idéal : très doux, tres agréable, ne criant jamais, il sait ce qu'il veut et sait l'obtenir sans se fâcher.

C'est aussi — toujours d'après Mme Lissenko — un partenaire délicieux avec lequel il est facile d'avoir du talent dans les scènes les plus ardues.

Enfin, nous arrivons à *Kean* (la comtesse de Kœfeld On sait quelle magistrale création la belle artiste fit dans ce film qui eut un succès quasi-universel et très mérité. C'est, jusqu'à présent, sa création la plus marquante avec celle de Jacqueline dans *Les Ombres qui Passent*..

Dans *Kean*, on admira la grâce aisée avec laquelle elle sut rendre son difficile personnage de grande dame éprise d'un artiste au point de vouloir tout quitter : mari, position, fortune, pour le suivre quand il est pauvre et malade ; la mort de *Kean* met fin à ce rêve. Cette poignante scène restera parmi les plus belles choses que nous ait montrées l'écran, et Mme Lissenko n'y fut pas inférieure à ses deux partenaires : Mosjoukine et Koline.

Dans *Les Ombres qui passent*, elle fait du rôle de Jacqueline une très belle chose ; elle a su rendre avec une grande justesse d'expression, un naturel étonnant, la scène de la séduction, au restaurant et à la soirée. Les angoisses de l'aventurière qui se repent, et fuit celui qu'elle aime, ne se sentant pas digne de lui, sont remarquablement rendues. Les scènes de la fin, avec sa rivale, puis avec cet homme qu'elle adore et à qui, par pitié pour sa jeune femme, elle laisse croire qu'elle ne l'aime pas, sont profondément émouvantes.

Il lui sera difficile désormais de faire mieux que dans ces deux films dont le dernier n'est pas encore édité.

Mais, avec une artiste de cette valeur, il ne faut pas désespérer : et l'on attend avec impatience le moment de la revoir dans *1975*, film d'anticipation dû au cerveau original de Mosjoukine, et qui sera, d'après ce que nous en savons déjà, une œuvre encore plus intéressante que les précédentes.

JEAN EYRE.

Photo de travail des Ombres qui Passent. *On répète la scène du premier baiser : mais comme Mosjoukine n'est tourné que de dos par l'appareil cinématographique, il reste impassible ; seule Mme Lissenko joue.* (Photo Mon Ciné).

L'artiste avec M. Rieffler dans La Fille Sauvage.
A droite : *Dans* Calvaire d'Amour.
Au-dessus : *Dans* Les Ombres qui Passent.

Nathalie Lissenko à la ville.

De gauche à droite : *Georges Vaultier, Nathalie Lissenko, Camille Bardou* dans Les Ombres qui passent.

Une ravissante expression de Nathalie Lissenko.

Le navire qu'on ne veut pas détruire

Un jour de fête.

En haut : La « Fleur de Mai » par temps d'orage.

Charles Ray dans le rôle de John Aldn.

En haut : Un amoureux qui a du mal à exprimer son amour. Charles Ray et Enid Bennett.

A propos d'un film de CHARLES RAY.

Ce navire n'est-il pas une charmante évocation des jours anciens où les nefs qui ressemblaient à des châteaux flottants sillonnaient les mers?

C'est la « Fleur de Mai », le navire qui servit à Charles Ray pour réaliser son film : *The courtchip of Miles Standish* (Les Fiançailles de Miles Standish).

Ce n'est certes pas le premier navire qu'on reconstitue: bien des films français, bien des films américains nous ont montré des galions, des galiotes et des caravelles. Jamais cependant on n'avait remis sur la mer la nef d'une époque aussi reculée.

Charles Ray s'est offert cette fantaisie pour un film qui est, dit-on, une œuvre charmante.

Il a fait à bord un voyage de 102 jours. On ne va pas vite avec ces vieilles coques, mais vous serez peut-être curieux de savoir où Charles Ray a bien pu aller et quel pays il a visité.

Il est très facile de vous satisfaire. Charles Ray n'a jamais quitté le studio et la « Fleur de Mai » est demeurée bien sagement à l'ancre dans l'océan qu'on lui avait ménagé à l'endroit où l'on tournait. Ce n'est pas elle qui est allée à la mer, c'est la mer qui est venue à elle.

Cela ne veut pas dire qu'elle n'ait pas été souvent en dangereuse posture et qu'elle n'ait pas essuyé de tempête.

Au contraire, on créa pour elle de magnifiques orages. La photographie de la nef ne vous en donne-t-elle pas un exemple qui crée une parfaite illusion?

Un ingénieux brassage de l'eau produisit des vagues analogues aux vagues de l'océan, et le navire ressentait les effets du roulis et du tangage. Selon la cadence que l'on imprimait au mécanisme, l'eau s'agitait plus ou moins fort, les lames augmentaient ou diminuaient de force et de volume et l'on pouvait ainsi régler à volonté l'intensité de la tempête.

Il faut avouer que la mer véritable y met beaucoup moins de complaisance et que le vent lui-même souffle d'où il veut. Et lorsque le film fut terminé, Charles Ray n'eut pas le cœur de détruire « *La Fleur de Mai* ». Cependant on ne savait quoi en faire et il fallait bien qu'elle servît à quelque chose. On n'aime guère, dans les studios, garder un décor inutile. Un commerçant de Los Angeles tira tout le monde d'embarras. Il proposa d'en faire un restaurant. Son idée fut acceptée et aujourd'hui la salle à manger de *La Fleur de Mai* qui a reçu un ameublement du XVIe siècle est pleine chaque soir de joyeux convives. Charles Ray et Enid Bennett qui fut sa partenaire y viennent fréquemment.

GLYM.

Enid Bennett et Charles Ray.

UN BANDIT CORSE TOURNE DANS UN FILM

Lorsque nos lecteurs verront ce titre, ils ne pourront s'empêcher de croire à une plaisanterie et pourtant rien n'est plus exact. Il s'agit du fameux bandit corse Romanetti-Ronce qui, depuis plus de douze ans, tient le maquis et qui n'a jamais pu être capturé par la gendarmerie. L'histoire de ce véritable Arsène Lupin vaut la peine d'être contée. Romanetti a été condamné à mort trois fois et a été l'objet de sept mandats d'arrêt. C'est pour ainsi dire le roi de la Corse. Il dispose d'une garde d'honneur et tous les paysans sont prêts à lui venir en aide. Il se déplace dans une automobile de grande marque, vient prendre l'apéritif à Ajaccio au nez et à la barbe de la maréchaussée qui désespère de pouvoir l'arrêter.

Au cours d'une élection sénatoriale récente, le brigand fut sollicité d'intervenir en faveur de l'un des candidats en présence. Il finit par observer la neutralité car ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un homme d'argent. Cet homme extraordinaire est en quelque sorte un cousin germain de Zorro, il intervient en faveur des pauvres gens, il les protège, il prend sur lui de punir ceux qui les tourmentent. Nous connaissons de lui des traits qui lui font honneur. Son bon cœur est légendaire en Corse. Chaque fois qu'un montagnard, ou même un habitant de la ville se trouve dans l'ennui et qu'il s'est en vain adressé aux autorités, il va dans le maquis et s'arrange pour faire savoir à Romanetti qu'il désire lui parler pour lui exposer l'injustice dont il est victime. Aussitôt Romanetti qui *sait tout* se hâte d'apparaître. Il écoute les doléances de l'homme et lui promet d'intervenir si toutefois elles sont justes. Comme l'émule de Zorro possède un service de renseignements merveilleusement organisé, il mène une enquête rapide et cherche à se rendre compte si celui qui s'adresse à lui est vraiment digne d'intérêt. Dans le cas affirmatif, il met tout en œuvre pour agir et il est bien rare que satisfaction ne soit pas donnée au plaignant.

A maintes reprises, sur des ordres venus de Paris, on a cherché à s'emparer de la personne de Romanetti, mais ses gardes du corps ont toujours su le protéger contre les gendarmes. Ces derniers ont beau cerner les villages où il passe, le brigand trouve moyen de s'échapper . C'est qu'il bénéficie de la protection de tout le monde. A l'heure actuelle, la gendarmerie laisse tranquille Romanetti. On le voit assis à la terrasse du plus grand café d'Ajaccio entouré de ses amis. Il n'a rien du bandit classique. C'est un homme habillé avec la dernière élégance. Il conduit lui-même son auto et il s'intéresse au sport hippique, au point qu'il fit courir un cheval lui appartenant, cheval qui se classa premier. Les mauvaises langues prétendirent qu'il avait fait savoir aux propriétaires des autres chevaux engagés que malheur leur arriverait si son pur-sang n'obtenait la première place.

Que ne raconte-t-on pas sur Romanetti? Nous pourrions emplir plusieurs pages de ce journal du récit de ses exploits. La vie de cet homme est plus mouvementée que celle du héros de n'importe quel roman d'aventures. C'est pourquoi un metteur en scène audacieux, Gennaro Dini, n'a pas hésité à se rendre dans le maquis pour demander à Romanetti s'il consentirait à jouer le premier rôle dans un film qui ne serait, somme toute, que l'histoire de sa propre existence. Ce qu'il y a de plus stupéfiant, c'est que Romanetti a accepté. Gennaro Dini s'est donc mis à l'œuvre aussitôt. Il a écrit un scénario qu'il a soumis à Romanetti ; ce dernier ayant lui-même rectifié certains détails erronés, le metteur en scène s'est incliné. Nous verrons donc à l'écran — si la censure ne s'y oppose pas — celui qui depuis tant de temps se moque de la maréchaussée.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de la genèse de ce film qui sera interprété par d'excellents artistes qui tourneront en plein maquis avec Romanetti. Posons une question indiscrète : est-ce que les brigades de gendarmerie prêteront aussi leur concours au metteur en scène?

PIERRE BARBANCE.

UNE COMÉDIE DE LA SVENSKA

Einar Hanson et sa fiancée Inga Tidblad au large du lac Maelar.

Le jeune Albert Christianson, un des héros des Pirates du lac Maelar.

En haut : *Les trois fugitifs montés sur une frêle embarcation vont courir les aventures.*

Un des films que la Svenska, la firme suédoise bien connue de nos lecteurs, a mis en scène l'été dernier est intitulé *Les Pirates du lac Maelar*. Malgré ce titre d'apparence dramatique, ce film est une comédie en six parties. Cette œuvre cinématographique a été tirée du livre de M. Sigfrid Siewertz, un ouvrage pour les enfants et réalisé à l'écran par Gustaf Molander, qui est un des plus jeunes metteurs en scène de la Svenska. Gustaf Molander a déjà fait ses preuves en filmant *Le Meilleur Film de Thomas Graal* et *Le Nouveau né de Thomas Graal*, deux charmantes comédies qui furent éditées et lancées en France, il y a quatre ans, par l'Agence Générale Cinématographique.

Le dernier film de Molander dépasse de beaucoup tout ce qu'a fait le réalisateur suédois jusqu'ici. Il a montré qu'un metteur en scène de talent peut adapter un livre et produire malgré tout une œuvre originale.

Les Pirates du lac Maelar charmeront les jeunes gens et aussi les grandes personnes. Ce film nous fait vivre l'été suédois qui est la saison la plus belle dans ce pays et le metteur en scène a su tirer parti de toutes les ressources qui lui étaient offertes par le yachting, la pêche, le tourisme.

Il ne faudrait pas croire que le film n'est entièrement composé que de scènes d'aventures. C'est une œuvre de bonne humeur dont la technique est parfaite à tous points de vue et qui satisfera les plus difficiles en la matière. On y verra notamment des surimpressions dignes de la *Charrette Fantôme*, avec cette différence qu'elles n'ont rien de macabre, comme dans ce dernier film.

Le scénario peut se résumer en peu de lignes. Le maire d'une petite ville adopte deux de ses neveux dont le père vient de mourir. Les jeunes gens ne tardent pas à faire la connaissance d'un petit chenapan, fils du maître ramoneur de l'endroit. Tous trois s'en vont courir les aventures, prennent possession d'un petit bateau à voiles et font du yachting sur le lac Maelar, s'approvisionnant d'une manière peu recommandable. Leur bateau ayant fait naufrage, on se figure que les trois fugitifs sont morts noyés. En réalité, ils ont capturé une autre embarcation qui est, cette fois, un gentil petit yacht. On ne tarde pas à les pourchasser et ils tombent au pouvoir d'un comte qui a justement pour fille, Rose, qui s'était presque fiancée à Georges, l'aîné des deux frères, quelques mois auparavant.

Les « pirates » réintègrent leur famille, sans être trop grondés et le fils du ramoneur Fabian part pour l'Amérique où il compte faire fortune.

Le rôle de Georges est tenu par Einar Hanson, le jeune artiste de talent que nous avons vu dans *Le Vieux Manoir*. On se souvient que dans ce film, Einar Hanson réalisa un tour de force peu commun, en se faisant traîner par un renne. C'est un artiste dont le talent est très sûr et que le public français apprécie beaucoup. Son frère dans *Les Pirates du lac Maelar* est le petit Albert Christianson qui, dans *Le Vieux Manoir*, joua le rôle de Gösta du prologue.

Le jeune ramoneur est Tom Walter, un artiste sur lequel on fonde les plus grands espoirs. Rose est interprété par une charmante et jolie ingénue Inga Tidblad.

Les paysages des *Pirates du lac Maelar* sont infiniment pittoresques et plairont beaucoup. La Svenska a trouvé le moyen de nous donner un documentaire étroitement incorporé au film, en sorte qu'à aucun moment il ne lasse.

Cette œuvre est pleine de jeunesse, de charme, de fraicheur et d'humour. Ceux qui réclament de jolis films pour les jeunes gens seront satisfaits. *Les Pirates du lac Maelar* émeuvent le spectateur, tout en le faisant rire. Il convient de louer grandement ce nouvel effort suédois si réussi

JEAN FRICK.

LECTURE DE SCÉNARIO

Herbert Brenon qui est consideré à l'heure actuelle comme un des meilleurs metteurs en scène américains est en réalité un Irlandais. Il débuta dans l'art cinématographique aux Etats-Unis et fut pendant quelque temps metteur en scène à l'Universal. Il tourna *La Fille des Dieux*. Pendant la guerre, il fut appelé par le gouvernement anglais qui lui demanda de produire des films de propagande. La guerre terminée il revint aux Etats-Unis et devint le metteur en scène de Norma Talmadge. La Paramount l'engagea ensuite et il tourna pour ce film différents films. Il réalisa tout dernièrement *La Danseuse Espagnole* qui comporte une distribution particulièrement brillante et qui a été donnée en exclusivité avec succès au cinéma Madeleine.

Cette photo représente le metteur en scène, assis sur une table et lisant son scénario à ses interprètes. De gauche à droite : Charles A. Stevenson, (Le Cardinal), Wallace Beery (Le Roi), Adolphe Menjou (Le favori), Kathlyn Williams (La Reine), Pola Negri (La danseuse) et Antonio Moreno (Don César de Bazan).

NOUS APPRENONS QUE...

*** L'auteur et metteur en scène suisse M. Henri Brandt est venu tourner à Paris, au studio des Cigognes, les intérieurs du film dont il a fait les extérieurs dans son pays. Les interprètes sont : Eric Barclay, Marquisette Bosky, Suzanne Marville, Elena Lunda, Hans Peterhans et Walter Félix.

*** M. Baudouin tourne, pour la Compagnie du Gaz, une comédie en 800 mètres dont le titre n'est pas encore choisi, et qui est destinée à passer pendant un mois dans une salle spéciale, au moment du Congrès International du Gaz qui va se tenir prochainement à Paris. Inutile de dire que cette comédie constitue un film de propagande en faveur du gaz, contre le charbon ; mais ici le cinéma commercial semble enfin entrer dans une voie de réalisation tout à fait intéressante, car loin d'être un ennuyeux documentaire, c'est un film gai, très bien découpé, et fort bien joué par la troupe suivante : M. Deneyrieu : Monsieur ; Mme Fontenelles : Madame ; Alice Tissot : la cuisinière ; Colette Darfeuil : la femme de chambre.

*** Maurice Challiot va tourner la suite de son grand film sur la cuisine française, sous la haute direction du célèbre cuisinier Prosper Montagné. Henri Baudin doit jouer dans ce film un rôle important et... sera condamné à manger devant l'objectif les excellents plats que mijotera le grand chef. Si bien qu'en prévision des indigestions futures, l'artiste ne boit plus actuellement que de l'eau de Vittel !

*** Interprétation des *Grands* que tourne Henri Fescourt : Elmire Vauthier : Mme Lormier ; Max de Rieux : Jean Brassier : Saint-Ober : le pion Chamboulin ; Henri Debain : l'économe Bron ; Ghasme : M. Brassier ; Georgette Sorelle : Mme Brassier ; Paul Jorge : le portier Sincimatus ; Paulette Berger : Mélie, la bonne du principal ; Fabien Haziza : Surot ; le petit Rahma : le petit Pierre. Parmi les autres élèves, citons : Maurice Touzé, Prévert, Guttingué, etc. Assistant : Henri Debain ; opérateurs : Willy et Mérobian ; régisseur : Erard. Extérieurs : à Aix-en-Provence.

*** M. René Navarre et Mme Elmire Vautier se sont mariés le 5 avril à Tours. Ils recommenceront prochainement à tourner pour les Cinéromans

*** Andrée Valoy qui interprétait dans *Mandrin* le rôle de Martine, la servante des Malicet, va épouser prochainement un attaché d'ambassade et renoncera au cinéma.

L'Art de monter une chambre à coucher

1. *La Maison dans la Forêt*, *chambre de Lucy, modernisme et élégance*
2. Margot : *Gina Palerme dans le lit de Margot.*
3. *La chambre royale :* La Dame de Monsoreau.
4. *Le taudis de la Chouette :* Les Mystères de Paris.
5. *Les enfants modernes ont une chambre gaie :* La Vérité.
6. *La cellule de Suzanne Desprès :* La Porteuse de pain.
7. *Le lit du vieux curé :* Vidocq.

VOULEZ-VOUS marquer davantage le caractère d'un film? disait un metteur en scène. Soignez le décor ; voulez-vous laisser deviner le caractère d'un personnage sans avoir besoin de sous-titre? Soignez le décor de sa chambre à coucher.

La chambre à coucher est, en effet, le lieu le plus personnel du chez soi.

C'est une pièce qui vous appartient en propre et qu'on veut surtout rendre agréable à soi-même puisqu'il n'est point accoutumé qu'on y reçoive des visites.

On l'orne selon ses goûts et on la meuble pour s'y plaire. On n'est point obligé d'y placer, comme dans le salon ou dans la salle à manger, les objets reçus en cadeau et qui doivent être vus au moins deux fois par an par ceux qui les ont offerts.

Le metteur en scène a donc parfaitement raison de vouloir nous aider à comprendre un personnage, homme ou femme, en nous montrant sa chambre à coucher.

Aussi dans les films bien faits, il est toujours intéressant de voir le lit et ce qu'il y a autour du lit.

Voyez Ginette entrant dans la grande chambre du *Diamant noir*. Elle a quelque raison d'être impressionnée. C'est bourgeois et cossu, bien rangé, mais les meubles sont arrivés là, les uns à la suite des autres, et ont été achetés sans aucun souci d'art.

C'est volontairement banal et démodé.

Au contraire, la chambre de l'élégante Lucy de la *Maison dans la Forêt* est meublée avec une grande recherche d'élégance.

On doit y voir le luxe discret d'une jeune femme qui aime les aises que nous accorde l'époque moderne.

C'est le style anglais et transatlantique. Pas de fouillis, pas d'encombrement. La ligne droite est un repos pour les yeux, le vide un repos pour l'esprit.

Le metteur en scène, je vous l'assure, n'a pas meublé ça n'importe comment, avec les laissés pour compte du magasin de décors. Il a choisi sa table et ses fauteuils.

En voyant cette chambre, bien des spectatrices sans doute ont murmuré :

— Je voudrais bien avoir quelque chose dans ce genre là.

Et si elles sont revenues voir le film, c'est peut-être — que le metteur en scène m'excuse, — uniquement à cause de la chambre à coucher.

Les grandes jeunes filles d'aujourd'hui aiment les grandes poupées. Tout auteur qui veut être à la page doit savoir... jouer à la poupée.

On en met partout. Je connais un écrivain qui n'est plus à l'âge tendre où l'on s'amuse encore avec les figures bourrées de son et qui, chez lui, possède trois poupées, peintes, enluminées et habillées par des artistes.

C'est pourquoi dans *Taô*, deux poupées symboliques gardent le lit de leur maîtresse.

Chambre moderne aussi, mais chambre sans élégance particulière. Des bibelots sont accumulés par de jeunes mains qui ne cherchent pas à faire une œuvre artistique.

Dans *Taô*, également, il y a une belle chambre de caractère. Tout y est chinois ou indo-chinois.

Bien des metteurs en scène nous ont montré des chambres à coucher chinoises. M. Violet s'en est, en quelque sorte, fait une spécialité. Il connaît la Chine comme un vieux mandarin.

Mais pour en revenir à la chambre à coucher de *Taô*, vous pouvez à votre aise vous imaginer ce que seraient vos rêves si vous dormiez sur le lit dur et bas de bois laqué orné de coussins et près duquel repose — simple ornement de dilettante — la pipe à opium et la petite lampe.

Évidemment, tout cela est un peu compliqué, mais c'est typique. Cela dénote la mentalité spéciale de l'occupant qui peut s'y plaire.

Après les chambres à coucher de caractère, il y a les chambres à coucher d'époque. Là encore, nous n'en manquons point depuis que la mode est aux reconstitutions.

Dans son lit de cretonne et de toile de Jouy, Margot, que personnifie Gina Palerme, peut se faire toute l'âme d'une héroïne d'Alfred de Musset.

La chambre est désuète et charmante. Nousen avons vu comme cela dans des vieux châteaux que nous visitions avec un concierge qui datait de la Restauration.

Cette mode n'est pas entièrement sortie de notre esprit, par contre, lorsqu'il s'agit d'apprécier une chambre à coucher du XVIe, XVIIe ou XVIIIe siècle, il faut faire un effort d'imagination et se rappeler ce qu'on a vu dans les musées.

Le lit du vieux prévôt des *Opprimés* est somptueux et imposant. C'est le lit du grand seigneur.

Les grands seigneurs, je suppose, ne pouvaient dormir que sous des couvre-pieds en tapisserie, des cou-

Les poupées qui gardent le lit: Tao

La chambre chinoise de Tao.

Le lit du grand prévôt : Les Opprimés.

vertures de brocart et des dais en velours frappé, car les chambres à coucher de ces époques sont riches en ornements lourds et excessivement encombrants.

Les grands seigneurs avaient peut-être aussi l'esprit lourd et le cœur brodé de tapisseries. La simplicité est une invention moderne, ou plutôt la nouvelle découverte d'une chose très ancienne, car les Athéniens gardaient nus les murs de la pièce où ils passaient la nuit.

Style à peu près semblable pour *La Dame de Monsoreau*.

Évidemment, ce sont là des chambres de parade, de véritables salons faits pour recevoir et pour y coucher en grande tenue, avec l'épée au côté.

Nous nous faisons difficilement à l'idée qu'on puisse s'asseoir dans ces fauteuils, s'étendre sur ces draps dorés en simple pyjama. Du reste, les metteurs en scène ont dû comme nous, être frappés de cette quasi incorrection car, même dans la chambre à coucher, ils nous présentent leurs personnages équipés de la tête au pied !

Peut-être aussi ne connaît-on pas exactement la composition d'un costume de nuit de Henri III, de Louis XIII, ou de Mme de Monsoreau.

Combien paraît simple, à côté de cette abondance d'ornements, le lit dans lequel agonise le vieux curé qui a recueilli les enfants de Vidocq et de Manon.

Cela aussi, c'est une chambre que nous ne voyons plus guère, même chez les curés de campagne.

Où sont les rideaux blancs de notre jeunesse. Les rideaux dans lesquels nous nous enfermions et qui formaient autour de nous une petite chapelle légère qui frémissait au moindre souffle.

Le cinéma évoque des souvenirs. J'ai eu chez moi un lit comme celui du vieux curé de Vidocq. J'y ai couché pendant les huit premières années de ma vie et je garde en mon cerveau l'image des réveils et de l'aube que blanchissait encore la mousseline.

Ce sont des lits d'enfants que nous voyons dans *La Vérité*, au moment où Emmy Lynn remet sa fillette aux mains de la nurse. Des lits d'enfants sans rideaux blancs, des lits d'enfants modernes et la chambre est ornée de frises comiques où sont silhouettés des animaux.

Cela dépeint tout de suite le milieu

Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie Je n'y vois point de jouets cassés, c'est invraisemblable, j'eusse voulu en voir un, rien qu'un, sur le lit, pour bien montrer que c'était là le jouet préféré.

Le vieux lit du *Crime d'une Sainte*, le film de Pierre Decourcelle, était placé dans un décor d'une belle et d'une rare simplicité.

L'alcôve, le couvre-pied roulé, la commode aux deux tiroirs et le modèle de bateau sur le marbre, au-dessous des tableaux de navire, tout cela est évocateur, attachant et mélancolique ; la note est juste, on n'y sent pas l'apprêté ni le convenu.

L'effroyable taudis de la Chouette, dans *Les Mystères de Paris* est à la fois cuisine, salle à manger et autre à dormir.

Le lit, c'est l'amas de couvertures que vous voyez à gauche. Il ne faut plus chercher là d'ornements. Ce n'est plus l'endroit où l'on aime se reposer, c'est le grabat où l'on continue de souffrir. C'est là que la victime (Régine Dumien) et sa tourmenteuse (Mme Bérangère) sont aux prises le jour et la nuit. Le décor est exact et bien réalisé.

Après cela, la cellule de *La Porteuse de pain* où Suzanne Desprès est isolée est bien reposante avec ses murs nus, le lit de fer étroit sagement tassé dans son coin, le prie-Dieu et la table sans tapis

Nous verrons encore de nombreuses chambres à coucher puisqu'on fait toujours des films et qu'on ne semble pas sur le point de s'arrêter. On suivra la mode, on reconstituera, on innovera, on inventera, et les metteurs en scène qui, de plus en plus, sont poussés vers le réalisme, chercheront toujours à faire plus vivant et plus exact.

Et bientôt les films seront de véritables expositions d'ameublements où l'on pourra venir chercher des idées conformes à son état d'esprit

BOISYVON.

L'EMPIRE DU SOLEIL

Nous avons récemment publié une photographie superbe tirée du film *L'Empire du Soleil* et représentant le pont Saint-Bénézet à Avignon. L'opérateur qui réussit à filmer un aussi beau paysage est l'habile Edmond Floury. L'éditeur de ce grand documentaire dont le scénario et la mise en scène sont de notre collaborateur Edmond Epardaud, est Jean Benoit-Lévy, directeur de l'Édition Française Cinématographique.

TERREUR

d'après le film de la Sté des Films Fordys.

Interprété par PEARL WHITE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Le Professeur Lorfeuil a inventé le Radiominium appelé à révolutionner la dynamique. Un aventurier, Erdmann fait cambrioler le laboratoire de Lorfeuil. Roger Durand, l'aide du savant, qui aime Hélène, est soupçonné et arrêté. Il déclare qu'il ne pourra parler avant trois jours. Hélène qui a acquis la conviction de la culpabilité d'Erdmann, s'est lancée à la poursuite de ce dernier. Mise une première fois en état d'infériorité par le bandit, elle apprend à Paris qu'il se rend à Senlis près de son père, sans doute pour tenter un mauvais coup. Afin d'arriver avant lui, elle monte dans une auto-chenille qui triomphera de tous les obstacles.

CHAPITRE XVI

UN VOYAGE MOUVEMENTÉ.

Sans s'inquiéter des cris poussés par les passants, Hélène Lorfeuil descendit l'escalier qui reliait la station du métro « Passy » au quai. L'auto-chenille, fortement penchée en avant, semblait glisser sur les marches. Paoli riait de l'ahurissement de tous ceux qui considéraient ce spectacle.

Lorsque le véhicule se trouva dans la rue qui longeait la Seine, Hélène se dirigea hardiment vers l'escalier qui menait au pont du métro traversant le fleuve.

— Les quais de la rive droite sont trop encombrés par ici, fit-elle, gagnons la rive gauche.

Des agents gesticulaient en voyant cette auto-chenille qui gravissait les marches. Mais ils arrivèrent trop tard pour s'opposer à une pareille violation des règlements sur la circulation. Hélène avait mis l'auto en quatrième vitesse et s'éloignait, dépassant en trombe toutes les voitures, les tramways, les autobus, sans se soucier des récriminations que son passage soulevait. Elle traversa tout Paris au grand étonnement des gens. Dès qu'elle eut franchi la barrière, elle fut un peu plus libre d'agir à sa guise. Mais elle ne put réellement donner suite à son projet qu'après avoir laissé derrière elle la grande banlieue de la capitale.

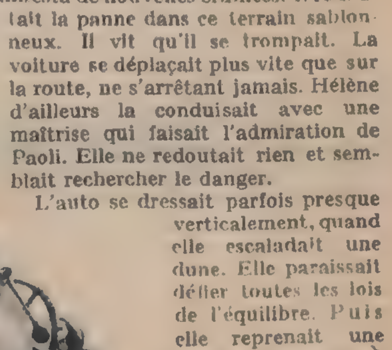
L'auto-chenille s'engagea alors dans la campagne, en ligne droite, franchissant les fossés comme un vrai tank, ne s'embarrassant pas des mares, des talus, des chemins encaissés, des fourrés qu'elle trouait littéralement. De temps à autre, Hélène qui ne voulait pas lâcher la direction, questionnait Paoli, lui demandant quelle heure il était. Elle calculait ainsi à quel endroit devait se trouver Erdmann. L'espoir naissait en elle.

— Je commence à croire, disait-elle, que nous arriverons avant lui. Je connais bien la route nationale pour l'avoir suivie souvent. Il y a beaucoup de villages à traverser et il devra diminuer la vitesse de son auto. Allons, pas de répit, Paoli, nous nous reposerons plus tard, lorsque nous serons parvenus au but.

Elle supportait sans se plaindre les secousses formidables que leur donnait l'auto-chenille toutes les fois que son centre de gravité se trouvait déplacé. L'athlète, à plusieurs reprises, conçut quelque inquiétude en voyant l'étrange et puissant véhicule se cabrer devant l'obstacle, comme s'il allait se retourner. Mais la machine triomphait toujours.

Elle s'engagea bientôt dans ce que les habitants de la région appelaient la mer de sable, immense étendue pour ainsi dire inculte et qui rappelait par endroits un désert africain. Jusqu'à l'horizon on ne voyait que des dunes sur lesquelles poussaient de maigres arbustes.

Malgré tout le bien qu'il avait entendu dire des autos-chenilles, Paoli manifesta de nouvelles craintes. Il redoutait la panne dans ce terrain sablonneux. Il vit qu'il se trompait. La voiture se déplaçait plus vite que sur la route, ne s'arrêtant jamais. Hélène d'ailleurs la conduisait avec une maîtrise qui faisait l'admiration de Paoli. Elle ne redoutait rien et semblait rechercher le danger.



L'auto se dressait parfois presque verticalement, quand elle escaladait une dune. Elle paraissait défier toutes les lois de l'équilibre. Puis elle reprenait une position plus normale et fuyait à toute allure, entourée la

L'auto paraissait défier toutes les lois de l'équilibre.

plupart du temps de nuages de fumée que laissait échapper son moteur.

— Quelle gymnastique, déclarait Paoli sarcastique, nous n'arriverons pas en bon état. J'ai déjà les reins à demi-démolis. Je m'en souviendrai de ce voyage d'agrément.

Hélène ressentait également la fatigue. Mais elle n'admettait pas une seconde l'idée d'abandonner la lutte. Là-bas, sur la grand'route, un misérable roulait à une allure vertigineuse. Il fallait l'empêcher de commettre un nouveau crime. Sans doute en voulait-il cette fois au professeur Lorfeuil, sans doute avait-il l'intention de lui arracher, par la violence, ce que le cambriolage ne lui avait peut-être pas permis d'apprendre.

Elle accélérait l'allure, donnait tous les gaz pour que l'auto-chenille pût gravir certains raidillons trop escarpés. Paoli maintenant se taisait. Il avait bien la notion qu'un duel s'était engagé entre eux et le sinistre Erdmann. Il se passionnait pour la réussite de cette véritable expédition, avec la quasi-certitude que la victoire serait du côté d'Hélène.

Quand ils pénétrèrent dans Senlis, la nuit était tombée. Ils ne s'attardèrent pas et passèrent d'ailleurs inaperçus. Leur arrivée au château de Louis Lorfeuil ne fut pas davantage remarquée. Depuis que le cambriolage avait été commis, le professeur s'était débarrassé de la plus grande partie de son personnel, dont il se défiait. Hélène et Paoli laissèrent l'auto-chenille dans une cour des communs et s'avancèrent à pied à travers le parc. Ils gagnèrent de la sorte le château et s'arrêtèrent étonnés. Ils venaient d'apercevoir, à la croisée de sa chambre, Louis Lorfeuil qui faisait de grands gestes et paraissait tout joyeux. Blottis dans l'ombre, ils regardèrent longtemps ce curieux spectacle. Le savant ayant quitté la fenêtre, Hélène fit signe à Paoli. L'athlète l'aida alors à se hisser le long de la façace. Sans craindre une chute possible, la jeune fille, utilisant les moindres aspérités de la muraille, les corniches, les tuyaux de descente des eaux, atteignit enfin la croisée où son père se trouvait quelques minutes auparavant.

Nous avions convenu que nous garderions le silence jusqu'au jour...

CHAPITRE XVII

Les plans retrouvés.

Louis Lorfeuil était en proie à une vive agitation. Assis devant une table, il contemplait une sorte de boîte que sa fille reconnut immédiatement pour être le fameux générateur, qui d'après le savant lui avait été volé le soir du cambriolage, en même temps que ses plans.

Hélène fut tellement surprise qu'elle ne chercha pas à dissimuler davantage sa présence. Elle poussa les battants de la fenêtre et apparut. Louis Lorfeuil eut tout d'abord un mouvement d'épouvante, puis il se rassura en apercevant sa fille. Il la gourmanda aussitôt :

— Quelles sont ces façons, Hélène? Je te croyais à Paris chez Mme Gauthier et te voici ! De plus je te blâme de pénétrer dans le château de la sorte. Suppose que des gens malintentionnés t'observent du dehors. Ils auraient la preuve qu'on peut s'introduire dans cette habitation par les étages supérieurs.

Tout en morigénant son enfant, Louis Lorfeuil cherchait à lui cacher ce qui se trouvait sur la table. Mais il était trop tard : Hélène *avait vu*.

— Papa, s'écria-t-elle indignée, comment se fait-il que tout le dossier relatif au Radiominium soit là, ainsi que le générateur que tu as accusé Roger de t'avoir dérobé ?

L'attitude du savant devint encore plus singulière. Lui qui ne se troublait pas facilement rougit et balbutia :

— De mémoire, j'ai reconstitué...

— Non, papa, reprit Hélène avec force, je ne m'y trompe pas. J'ai déjà vu ce dossier un jour sur ton bureau. Il n'avait donc pas disparu de ton coffre-fort et le scélérat qui voulait te dépouiller ne mentait pas en affirmant que son cambriolage ne lui avait pour ainsi dire rien apporté?

Louis Lorfeuil haussa les épaules et s'écria :

— Après tout, pourquoi ne pas te dire toute la vérité? Le cambriolage n'a rien rapporté en effet à son auteur, car dans ma méfiance, j'avais pris la précaution de tout mettre à l'abri et...

— Et tu as laissé accuser Roger, celui que j'aime ! interrompit Hélène irritée.

Le professeur se sentant en faute répondit d'une voix où l'on devinait son émotion :

— C'est vrai, je n'aurais pas dû agir comme je l'ai fait, mais je détournais les soupçons. Je préférais avoir l'air de quelqu'un qui est atterré par le vol dont il vient d'être victime. De plus, pourquoi Roger a-t-il été incapable de dire où il se trouvait cette nuit-là?

— Parce qu'il était avec moi, fit Hélène d'une voix calme.

— Avec toi ! s'indigna le professeur, et tu oses me révéler cela ! Tu n'as donc pas conscience...

— Papa, je n'ai rien à me reprocher. Tu te rappelles peut-être que Roger Durand te manifestait souvent sa crainte de voir ton invention ne servir à rien, parce que tu n'avais pas trouvé la terre réfractaire assez résistante pour permettre l'utilisation pratique du Radiominium?

— Oui, fit Louis Lorfeuil avec un froncement de sourcils, ce soir d'ailleurs, je crois avoir découvert une composition chimique qui me donnera probablement satisfaction. Dès demain matin je ferai une expérience probante.

— Inutile de faire cette expérience, papa. La terre réfractaire qui donne toute sa valeur au Radiominium existe. C'est Roger Durand qui l'a trouvée, en collaboration avec un de ses vieux amis, un savant tout à fait désintéressé, un Italien, le docteur Rafaël. Ne t'énerve pas ainsi, tu vas tout comprendre. Roger m'aime et nous

avions décidé de nous unir et de te faire revenir sur la décision que tu avais prise de me contraindre à épouser le Prince de Mesnevil. Il voulait, afin de te fléchir, devenir pour toi un collaborateur indispensable. Il te considère comme un des plus grands savants du monde, il rêve de voir acclamer ton nom par l'élite scientifique. Je l'ai aidé de tous mes moyens à réaliser ses projets. Nous avons aménagé l'ancien laboratoire que tu possédais jadis dans le parc. La nuit venue, nous y travaillions avec le Dr Rafaël et Roger.

Tu avais l'air de me considérer comme une petite fille et tu songeais à développer surtout en moi les aptitudes physiques. Or, par la force des choses, je suis devenue une scientifique. Je me suis initiée à des problèmes ardus. J'ai prêté, la nuit du cambriolage, mon concours à une expérience dangereuse qui a eu lieu dans le pavillon dont je viens de te parler et qui a réussi au-delà de toute espérance. Le Radiominium enfermé dans un récipient de la nouvelle terre ne s'est pas échappé. Toutefois, le Dr Rafaël assura que pour plus de certitude, il fallait attendre trois jours, avant de pouvoir être complètement sûr de la bonne qualité de la terre réfractaire. Nous avions convenu que nous garderions le silence jusqu'au jour où le succès nous permettrait de tout te dire. Malheureusement les événements ont placé Roger dans une situation délicate. La nécessité de garder le secret sur l'expérience obligeait Roger à ne pas révéler où il se trouvait durant la fameuse nuit. Je pense que tu admireras la force de caractère de Roger et que tu ne t'opposeras plus à notre union.

Très ému par le récit que venait de faire Hélène, Louis Lorfeuil étreignit sa fille et l'embrassa, en murmurant :

— Soit, tu l'épouseras, ma mignonne.

Hélène entreprit ensuite de lui conter dans quelles conditions elle avait effectué son expédition à Montmartre chez Erdmann et comment elle s'était échappée.

— Brave Paoli, s'écria Lorfeuil, il ne nous quittera plus désormais. Je veux faire sa fortune. Mais tu dois être brisée, de fatigue ma chérie. Ce voyage en auto-chenille a dû être bien pénible. Il faut aller te reposer.

Dès demain matin j'irai à Senlis. On téléphonera à Beauvais. Il est impossible qu'on ne remette pas immédiatement Roger en liberté ! Je me porte garant qu'il franchira les portes de la prison à la première heure. Quant à Erdmann il peut venir rôder autour de cette demeure, je ne le crains pas. Je passerai la nuit s'il le faut, mais personne ne me dérobera mon secret. Si pareille éventualité se produisait, Hélène, je crois que je deviendrais fou.

— Tu vois, dit la jeune fille, tu es encore sous l'emprise de la Terreur. Elle a été mauvaise conseillère pour toi, puisqu'elle t'a fait accomplir des actes qui ont porté gravement préjudice à un innocent. La Terreur seule t'a empêché de prendre Roger pour confident. Tu avais la Terreur de l'échec ; la Terreur de te voir dépouillé de ton invention et tu es devenu indifférent au malheur d'autrui. Sans moi, tu ne saurais même pas encore quels sont tes véritables ennemis. Sois plus confiant, papa chéri. Désormais nous serons deux à te protéger contre les entreprises de ceux qui te veulent du mal et qui cherchent à s'emparer des remarquables inventions dues à ton génie.

Louis Lorfeuil entraîna Hélène. Très touché des paroles qu'elle venait de prononcer, il avait pour son enfant des prévenances nouvelles.

Au moment de quitter son père, sur le seuil de sa chambre, Hélène le rassura encore une fois, lui disant que Paoli s'était chargé de rester toute la nuit caché dans le parc, aux aguets, afin de surprendre Erdmann s'il tentait de pénétrer dans la demeure.

Lorfeuil embrassa sa fille et se rendit dans son laboratoire. Il n'avait pas envie de dormir et certain qu'il ne parviendrait pas à vaincre l'insomnie, il résolut en attendant le jour de travailler à une expérience dont il avait eu l'idée quelques heures auparavant.

Or, tandis qu'il se trouvait au rez-de-chaussée, une silhouette s'était encadrée dans la fenêtre de sa chambre. Erdmann, à peine arrivé à Senlis, avait décidé de se rendre au château et de s'emparer coûte que coûte du secret du professeur. Résolu à ne pas abandonner le château avant d'avoir mis la main sur ce qu'il cherchait, il n'hésita pas à escalader la façade de l'habitation en suivant le même chemin périlleux qui avait conduit Hélène peu de temps auparavant dans la chambre de son père.

L'espion vit tout de suite le générateur que Lorfeuil dans sa joie avait laissé sur la table. Il s'en empara fébrilement ainsi que du dossier qui contenait tous les détails relatifs au Radiominium. Il ne s'attarda pas et disparut sur le champ, étonné lui-même d'avoir si rapidement réussi.

CHAPITRE XVIII

Bonheur...

Une vive animation régnait dans le château.

On aperçut alors Paoli qui descendait le grand escalier...

Les quelques domestiques restés au service du professeur depuis le cambriolage du laboratoire avaient appris avec surprise que la fille du savant était revenue pendant la nuit. Ils disposaient des fleurs dans toutes les salles du rez-de-chaussée, ainsi que le professeur en avait donné l'ordre avant de partir pour Senlis, où il était allé faire remettre en liberté Roger Durand.

On attendait le retour de Louis Lorfeuil. Chacun se doutait que de nouveaux événements allaient se produire. Le savant n'était pas habitué en effet à sortir de si bon matin.

Ceux qui l'avaient vu quitter le château s'accordaient tous à affirmer que le membre de l'Institut devait être sur le point d'annoncer à tout le monde une bonne nouvelle. On fût tout surpris en effet de l'apercevoir soudain dans le parc, entouré de Roger Durand à qui il prodiguait des marques visibles de sympathie et du juge d'instruction qui avait quelques jours auparavant décidé l'emprisonnement du jeune homme. Le Dr Rafaël suivait à quelques pas. Ce dernier paraissait également tout joyeux.

Comme les quatre personnages arrivaient sur le perron, Hélène s'avança. Son père lui adressa de la main un affectueux bonjour.

Quelques secondes plus tard ils se trouvaient tous réunis dans la grande salle du rez-de-chaussée. La jeune fille n'avait pu encore s'entretenir avec Roger qui la regardait tendrement.

Louis Lorfeuil s'amusa de leur émoi et dit :

— Mes chers amis, c'est un grand jour qui commence. Mon invention est à présent tout à fait au point grâce à mon aide dévoué, Roger Durand, que je m'accuse publiquement d'avoir méconnu et aussi grâce au docteur Rafaël dont je n'oublierai jamais le dévouement désintéressé.

Hélène questionna anxieusement en se tournant vers le docteur Rafaël.

— Ainsi l'expérience, la fameuse expérience qui nous retint toute la nuit dans le pavillon, a réussi?

— Admirablement réussi, répondit le docteur. Le Radiominium est à présent exploitable commercialement. Ce sera la plus grande invention du siècle.

— Je le répète, reprit Lorfeuil avec force, je ne saurai assez remercier Roger Durand d'avoir à mon insu entrepris de rechercher la terre réfractaire idéale.

— Maître, dit timidement Roger, je demande une bien grande récompense pour mon travail. Me l'accorderez-vous?

Le professeur poussa le jeune homme vers Hélène et dit :

— Je vous donne ma fille, Roger. Etes-vous content?

Les jeunes gens s'étreignaient lorsqu'on entendit une voix qui criait :

— Attendez-moi, je veux être de la fête !

On aperçut alors Paoli qui descendait le grand escalier, tenant sous le bras droit Erdmann qui paraissait en assez triste posture.

— D'où sort ce sinistre oiseau? fit Lorfeuil.

— Monsieur le Professeur, expliqua Paoli, cette nuit, comme je l'avais promis à Mlle Hélène, je montais la garde devant le château, lorsque j'ai vu arriver ce gredin. Je l'ai laissé entrer comme il l'a voulu dans l'habitation. Mais quand il a voulu redescendre, je me trouvais sur le balcon placé sous la fenêtre de votre chambre. Je n'ai eu que la peine de cueillir le personnage. Je le remets à la justice.

Paoli ajouta après s'être débarrassé de son prisonnier :

— Comme je n'ai voulu déranger personne cette nuit, j'ai enfermé le personnage dans un placard. Je viens de le délivrer. Il avait volé cette boîte et ces papiers, que je vous rends, Monsieur le Professeur.

— Mes plans ! mon générateur ! s'écria Louis Lorfeuil. Dire que je les avais complètement oubliés.

Il saisit avec précipitation les objets que lui tendait l'athlète et que ce dernier avait tenus de la main gauche derrière son dos, pendant qu'il transportait Erdmann.

— Tu me rendras cette justice, Hélène, déclara le savant, que je suis plus heureux d'avoir fait ton bonheur, que de retrouver ce qu'une canaille m'avait dérobé cette nuit.

Un regard affectueux de Roger et d'Hélène fut pour le professeur la récompense des paroles qu'il venait de prononcer.

FIN

PIERRE DESCLAUX.

LA TOILETTE DE L'OURSON

Tout dernièrement le frère de Mary Pickford, Jack Pickford eut besoin pour son film *La vallée du Loup* d'un petit ours. L'animal fut logé au studio et quand Mary Pickford avait un instant, elle allait lui rendre visite. Le plus grand plaisir de l'artiste était de donner sa douche à l'ourson, comme le représente la photo ci-contre. N'allez pas vous figurer d'ailleurs que Mary Pickford et l'ours n'étaient pas bons amis pour cela. Le plantigrade poussait des grognements de satisfaction, toutes les fois que la vedette daignait répandre sur lui la pluie bienfaisante qui le nettoyait et lui apportait en même temps la fraîcheur.

Les laideurs à l'écran

Madeleine Guitty dans le rôle de la mère Moscou (La Fille des Chiffonniers).

Une... laideur scandinave. (La Quatrième Alliance de Dame Marguerite).

Un artiste qui ne remportera pas un premier prix de beauté (La Quatrième Alliance de Dame Marguerite).

Ne croyons pas toujours les personnes qui se trouvent nécessairement photogéniques, parce qu'elles sont jolies. Il existe des gens très laids qui sont particulièrement photogéniques et d'autres au physique admirable, qui sont quelconques à l'écran. Passons rapidement en revue plusieurs « laideurs » du cinéma. Vous avez déjà vu Madeleine Guitty dans *La Fille des Chiffonniers*, où, la pipe à la bouche, la hotte au dos, elle campait la pittoresque silhouette de la mère Moscou devenue chiffonnière ; vous l'avez encore vue dans *Les Mystères de Paris* où elle était l'Ogresse, la sordide tenancière du Lapin Blanc. Madeleine Guitty adore les rôles qui l'enlaidissent. Dans *La Sin Ventura*, elle apparaît sous l'aspect d'une marâtre à la tenue débraillée, aux cheveux ébouriffés. C'est une artiste qu'on admire pour son talent et non pour sa beauté. Il en est de même de Bérangère, l'horrible mégère des *Mystères de Paris*, dont *Mon Ciné* a déjà parlé.

Dans le film de Griffith *Les Deux Orphelines* on voit la pauvre Louise, devenue aveugle, tomber sous la domination d'une affreuse mendiante qui la martyrise. Ce fut avec une réelle maîtrise que Mlle Lucile la Verne campa cette peu sympathique silhouette de la Frochard. Dans *Une Femme*, on voyait aux côtés de Priscilla Dean, Miss Marthe Mattox qui a représenté, d'une si hallucinante façon, Miss Labo l'énigmatique gouvernante.

Dans *Vingt ans avant* ou *L'Etroit Mousquetaire*, vous ne pouvez pas dire que Carolina Rankin qui incarne avec tant d'humour le rôle d'Anana d'Autriche soit une femme au visage enchanteur? M. de Tréville y est représenté par un nain minuscule à la figure de gnome et la silhouette bouffonne de Louloou XIII est campée avec drôlerie par Franck Cook. Un maître du genre est sans contredit Lon Chaney. C'est un as du maquillage, quelques coups de crayons, une sordide perruque, des vêtements déchirés et le voilà transformé en Fagin d'*Olivier Twist*. Changement de perruque, une bandelette de toile gommée sur les tempes pour brider les yeux, une sorte de dentier en porcelaine, le voici devenu un redoutable Chinois. Nouvelle perruque, un peu de cire sous les yeux, un autre dentier et nous avons devant nous, l'horrible singe du *Rival des Dieux*.

Gilbert Dalleu, dans Les Mystères de Paris. (Photo *Ruhma*)

Mais en France, nous avons aussi des artistes semblables pour ne citer que : Henri Baudin, Georges Térof, Gilbert Dalleu. Ce dernier était remarquable dans *Les Mystères de Paris*, dans le rôle du maître d'école, cette brute à la figure toute rongée par la petite vérole et aussi par le vitriol.

— Cette tête du maître d'Ecole, nous disait l'artiste un jour récent, fut très difficile à réaliser. Chaque matin, je devais étendre sur mes joues plusieurs couches de collodion et au fur et à mesure qu'elles séchaient, je plaçais sur elles de multiples morceaux de caout-

la ville comme vous les voyez à l'écran et cela accroît encore leur mérite.

GEORGE FRONVAL.

Lon Chaney dans le rôle de *Fagin* (Olivier Twist). A sa droite, *Jackie Coogan.*

chouc et d'éponge hachés le plus finement possible. Au début il me fallait au moins deux heures pour arriver à un résultat satisfaisant, ensuite je ne mis plus que trois quarts d'heure et cela pendant des jours et des mois.

Mme Bérangère qui s'est spécialisée dans les rôles de misère tourna dans *Les Mystères de Paris* avec une feuille de papier à cigarettes sur l'œil droit, afin de le maintenir fermé. Elle dut renouveler ce maquillage spécial à chaque séance de prise de vues, et ce, durant des semaines.

Plus récemment dans *Faubourg Montmartre,* Mme Céline James, qui interprète un rôle d'intoxiquée, dut, à l'aide de collodion, simuler sur sa figure une profonde cicatrice. Lorsqu'elle entra pour la première fois dans le studio ainsi maquillée, elle entendit un machiniste murmurer à l'oreille d'un de ses collègues :

– Ah ! mince, ce qu'elle est moche !

Céline James fut très touchée de la sincérité de cet hommage.

Mais nous croyons indispensable d'ajouter, afin d'éviter des désillusions à beaucoup, que la laideur ne donne pas le talent Il ne suffit pas d'être disgracié de la nature pour égaler Bérangère ou Lon Chaney ! Ajoutons encore que les artistes dont nous venons de parler, sont loin d'être à

Henri Baudin dans L'Assommoir.

Lucile La Verne dans le rôle de la Frochard dans Les Deux Orphelines.

Prochainement : Les Films d'Amour

COMMENT ELLES SONT VENUES A L'ÉCRAN : MARY PHILBIN

MARY PHILBIN, née à Chicago, est une très jeune fille, qui vit aujourd'hui avec ses parents dans une villa d'Hollywood.

Tout ce qu'elle sait du monde et des mœurs du jour, elle l'a appris dans les livres. Pourtant elle est maintenant étoile de cinéma.

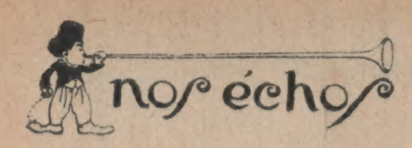
Voilà deux ans environ, un journal de Chicago : *L'Elks*, organisa un concours de beauté, Mary Philbin s'en souciait peu, mais sa mère lui demanda pourquoi elle n'avait pas envoyé sa photographie.

— Parce que je ne suis pas belle, répliqua Mary Philbin, j'ai la bouche trop grande.

La mère envoya quand même la photographie, sans prévenir Mary qui, une semaine plus tard, recevait une lettre la convoquant au studio pour tourner un bout d'essai sous la direction d'Eric von Stroheim.

Elle gagnait ainsi du même coup un prix de beauté et une occasion de faire ses débuts sur l'écran.

Et l'essai fut bon, puisque Mary Philbin fut engagée tout de suite par la compagnie Universal pour tourner trois films. Elle y fut remarquée et on écrivit alors pour elle spécialement le scénario du film *Carroussel* qu'elle a maintenant terminé.



UNE SCÈNE ÉMOUVANTE.

CETTE photo représente une des scènes les plus émouvantes de *L'Enfant des Halles* le film de la Société des Ciné-romans, mis en scène par René Le Prince et dont l'adaptation est publiée par *Le Journal*. Le petit de Baere qui joue dans ce film apporte à Romèche (Signoret) un pauvre gosse qui est malheureux. Mais le bonhomme qui ne se laisse pas attendrir facilement, est sur le point de se mettre en colère et se refuse à secourir l'enfant.

SIMPLE ERREUR.

LE sympathique directeur du cinéma Excelsior, avenue de la République, est un homme très occupé, qui n'a pas toujours le temps de vérifier tout ce qui passe sur son écran, et quilaisse parfois projeter, bien involontairement, des choses assez réjouissantes.

C'est ainsi que, dernièrement, un bout de film annonçant les prochains programmes de l'établissement, proclamait les mérites de *l'Enfant des Halles*, tiré de l'œuvre célèbre d'Alfred de Musset. L'imprimeur avait tout simplement oublié d'intercaler une ligne avant la dernière phrase : « et *On ne Badine pas avec l'Amour*. »

Nous devons à la vérité d'ajouter que personne dans la salle ne broncha, ni ne s'effara.

Ignorance? Indifférence pour tout ce qui rappelle, de près ou de loin, la publicité? Espérons que, pour la majorité des spectateurs, c'est cette dernière hypothèse qui est la bonne.

UN FILM SUR L'ÉPOQUE PRIMITIVE.

UNE firme allemande entreprend de tourner un film qui sera consacré à l'histoire de la terre aux époques primitives. On représentera l'évolution de la vie animale et végétale dans les premières années de la terre. Un comité de savants est en train de dresser les plans des décors et se préoccupe de fournir au metteur en scène des documents exacts sur l'époque antédiluvienne. Nous donnons cette nouvelle à titre d'information. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est qu'aucun réalisateur français n'ait entrepris pareille besogne. Nous possédons tout en France pour mener à bonne fin une telle tâche. On oublie trop que les frères J. H. Rosny ont écrit sur l'époque antédiluvienne des ouvrages merveilleux qui constituent des scénarios parfaitement équilibrés et qu'on aurait pu facilement adapter. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait? Est-ce que, par hasard, les Allemands ne se seraient pas inspirés des œuvres remarquables de J. H. Rosny?

LES YEUX DE GLORIA SWANSON.

ON dit toujours que les artistes français ne savent pas se maquiller et que, notamment, ils ne connaissent pas l'art de « se faire les yeux et les lèvres ». Or, nous lisons dans un magazine américain des reproches adressés à Gloria Swanson, la vedette américaine. On l'engage à mieux soigner le maquillage de ses yeux qui est exagéré. Voilà qui n'est pas désagréable à lire, car nous n'avons jamais compris en France, pourquoi cette artiste, qui, au demeurant ne manque pas de talent, *allongeait* tellement ses yeux avec le crayon noir, et pourquoi elle soulignait si fortement ses lèvres.

UNE SCÈNE ÉMOUVANTE.

UNE OURSE ARTISTE.

PARMI les animaux qui peuvent être considérés presque comme des artistes de cinéma, il convient de citer l'ourse qui tourna dans *Miarka la Fille à l'Ourse*. Elle est d'une douceur exemplaire, bien qu'inspirant quelque frayeur à bon nombre d'artistes. On l'apprivoise fort bien avec une gourmandise quelconque, car elle est friande de bonbons et de sucre. Elle tourna également dans *L'Agonie des Aigles*, des scènes qui furent prises au Jardin des Plantes, dans la fosse aux ours et qui ne furent jamais projetées. C'est dommage, car, dans ces scènes, on voyait l'animal en question déployer de grandes qualités de photogénie.

L'ACCIDENT DU PRINCE DE GALLES.

ON se rappelle que le prince de Galles a été victime, il n'y a pas très longtemps, d'un accident de cheval qui faillit lui coûter la vie. On se rappelle aussi que le prince est un fervent du ciné et qu'il ne perd aucune occasion d'encourager l'art muet. Un de nos correspondants anglais nous raconte l'amusante anecdote suivante qui confirme l'amour que porte au ciné l'héritier du trône de Grande-Bretagne. Le Prince de Galles, se trouvant en convalescence, reçut la visite d'un de ses amis qui se mit à lui parler d'un film dont il avait vu la projection la veille. Le Prince l'interrompit tout à coup et dit :

— Je ne regrette qu'une chose, c'est que mon accident n'ait pas été filmé au ralenti. Je pourrais au moins me rendre compte de la faute que j'ai commise pour tomber aussi stupidement.

Et il ajouta après quelques secondes de silence :

— Une autre fois, je me ferai suivre par un opérateur de cinéma.

Mais le Prince plaisantait, car il sait à l'occasion être un excellent pince-sans-rire.

MORT ET PUBLICITÉ.

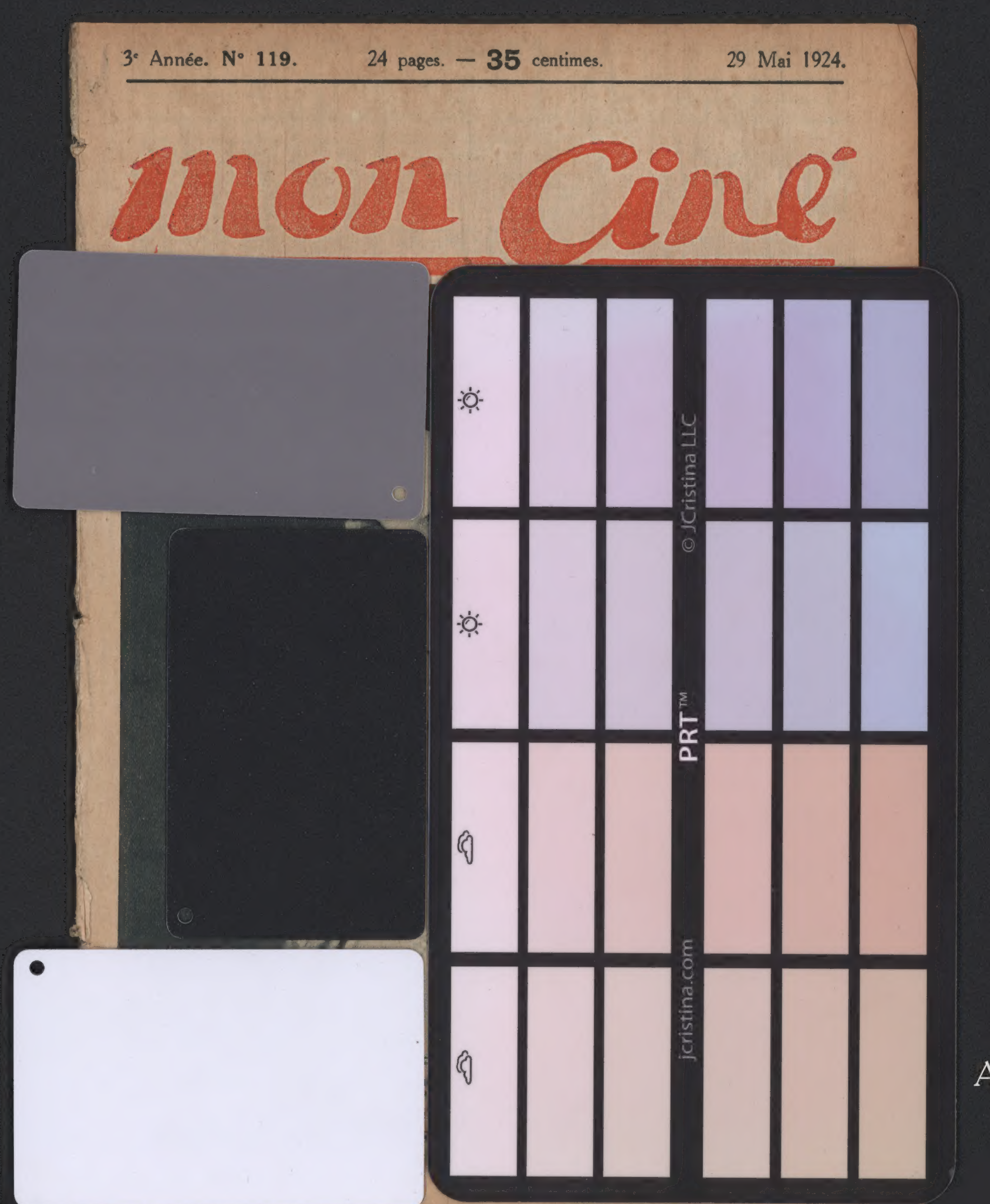
NOUS ne comprendrons décidément jamais en France la mentalité de ceux qui s'occupent par tous les moyens de lancer les étoiles américaines. Il est fréquent aux États-Unis d'annoncer la mort d'un artiste pour lui *faire de la publicité*. Tous les journaux annoncent la nouvelle. On publie d'interminables articles nécrologiques avec de jolies photographies. Les cinéphiles s'émeuvent. Pendant huit jours, on ne parle que du défunt, on regrette sa disparition. Un beau matin, on apprend que la nouvelle était inexacte et que l'artiste a eu simplement un rhume de cerveau. Le public américain s'esclaffe et le tour est joué.

JAQUE CHRISTIANY.

Voilà un jeune premier qui fera certainement rêver plus d'une jeune fille. Il n'a même pas vingt ans et possède de grandes qualités. On le remarqua déjà dans un rôle de L'Auberge Rouge. *Il vient de tourner le rôle de Perdican dans* On ne badine pas avec l'Amour. *Il porte avec élégance les costumes du temps jadis, comme on peut le voir par la photo ci-dessus. Jaque Christiany est aussi un journaliste cinégraphique clairvoyant.*

Le Gérant : V. MARCHAND. CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ.

3e Année. N° 119.
24 pages. — 35 centimes.
29 Mai 1924.
mon Ciné
jcristina.com
PRT ™


3e Année. N° 119. 24 pages. — 35 centimes. 29 Mai 1924.

mon Ciné